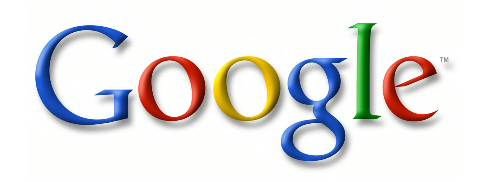
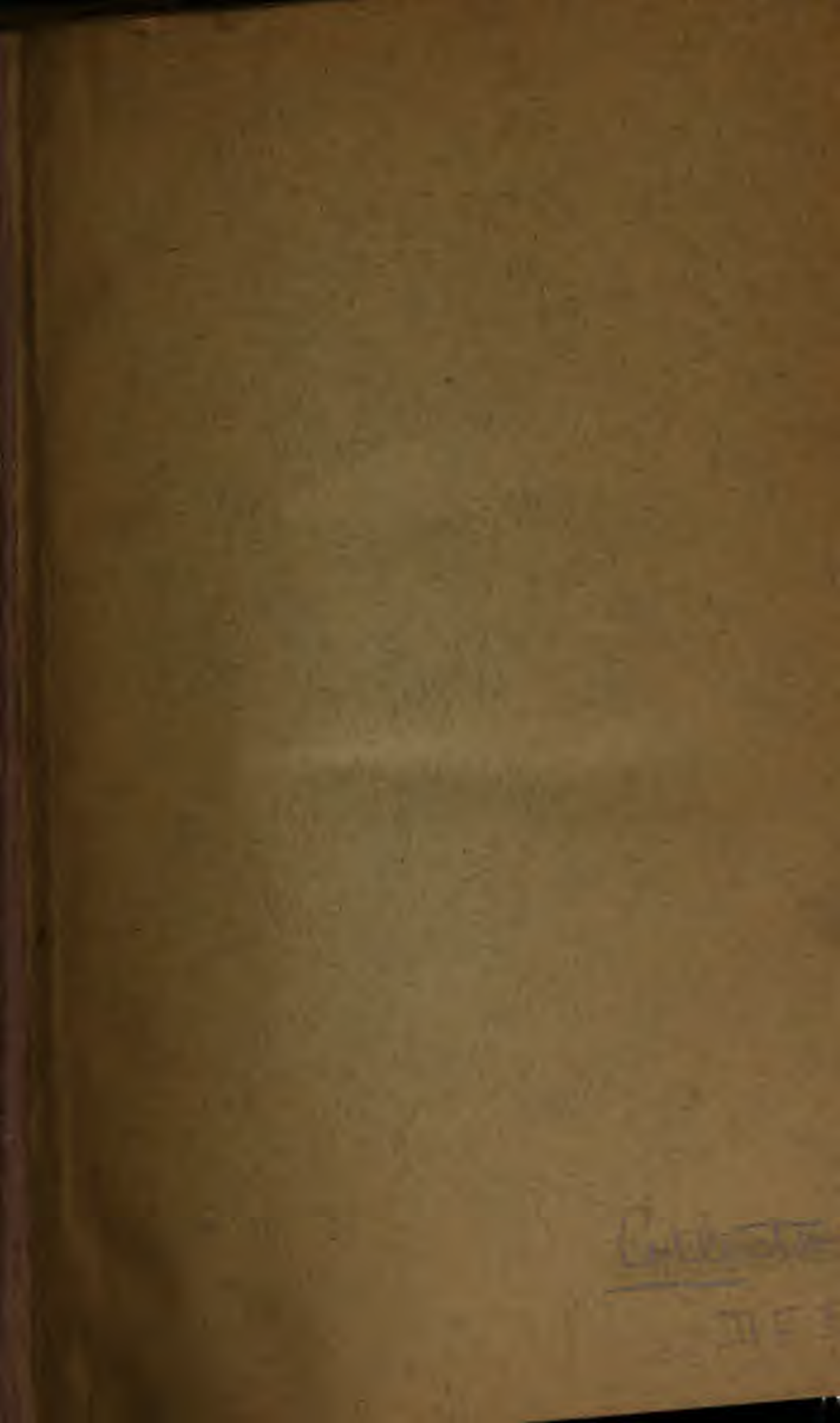






COLLECTION
DES MÉMOIRES
RELATIFS
A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

MÉMOIRES DE MME ROLAND.

...URS,

520.

MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND;

AVEC UNE NOTICE SUR SA VIE,

DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES,

PAR

MM. BERVILLE ET BARRIÈRE.

TOME PREMIER.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, n° 36.

1820.

AVERTISSEMENT

DES

LIBRAIRES-ÉDITEURS.

Une foule d'orateurs, de guerriers, d'hommes d'Etat, témoins des événemens de la révolution, en sont devenus les historiens après y avoir souvent figuré comme acteurs. Nous avons pensé que la lecture des Mémoires, écrits par des hommes qui professaient la plupart des doctrines contraires, et servaient dans des rangs opposés, serait le plus sûr moyen d'éclairer l'âge actuel sur les causes, la marche et les effets des grands changemens dont il recueille aujourd'hui les avantages. Placés dans des situations différentes, ces écrivains, nous sommes-nous dit, n'ont eu ni les mêmes intérêts, ni la même manière de voir, de penser et d'écrire, et c'est là précisément ce qui donne à la réunion de leurs témoignages une haute importance aux yeux de l'histoire. Le lecteur judicieux, en recueillant ces témoignages, les

compare, les oppose les uns aux autres, et, pour lui, la vérité sort des dépositions contradictoires, comme l'instruction résulte de l'ensemble des faits.

Il a été satisfaisant pour nous de voir que le but et l'importance d'une collection semblable étaient généralement appréciés. Des écrivains, des journaux qui diffèrent d'opinions entre eux, se sont trouvés d'accord sur l'utilité d'une pareille entreprise, et sur l'esprit d'impartialité qui la dirige. Tous ont senti que ces Mémoires qui, lus isolément, seraient sans valeur et sans autorité, offraient, ainsi réunis, le tableau complet d'une époque que la génération nouvelle se montre empressée de connaître; mais presque tous ont présenté sous des points de vue différens les avantages que cette collection peut offrir.

« Comme dans le cours de la révolution
» française, a dit le *Journal des Débats*
» en annonçant notre ouvrage, toutes les scènes
» épisodiques ont trouvé des peintres, tous les
» partis des soutiens, toutes les opinions des
» défenseurs; que les uns ont parlé de la guerre,
» les autres de la politique; que plusieurs ont
» célébré les exploits du patriotisme, et d'au-
» tres les sacrifices d'une héroïque fidélité;

» qu'enfin, la république, le directoire, le
» consulat et l'empire ont eu leurs historiens,
» il en résulte le tableau le plus varié, le plus
» vaste et le plus instructif : dans ce recueil,
» doivent se réunir tous les témoignages, de ce
» recueil doivent jaillir toutes les lumières qui
» aideront l'histoire à former ses jugemens. »

Une autre feuille, *le Constitutionnel*, en parlant des Mémoires, s'est attaché à caractériser leur mérite par la grandeur des événemens qu'ils retracent. « Dumouriez raconte la guerre,
» a-t-il dit ; l'ingénieux auteur des Aventures
» de Faublas, Louvet, peint les malheurs de la
» proscription. Riouffe a décrit la terreur,
» Bouillé l'émigration, Puisaye la Vendée.
» Le lecteur entouré de témoins qui l'instrui-
» sent, voit les événemens se passer en quel-
» que façon sous ses yeux : il assiste à la prise
» de la Bastille, il suit la longue route qui con-
» duit à Varennes ; il prend part aux discus-
» sions éclairées de l'Assemblée constituante,
» aux débats orageux de l'Assemblée législa-
» tive ; il descend dans les cachots ouverts par
» l'anarchie, et respire plus à l'aise sur les
» champs de bataille, où la victoire vient de
» couronner à Jemmapes les premiers efforts
» de la liberté. »

Ce qui donne en effet beaucoup de prix à ces Mémoires, c'est que la plupart du temps leurs auteurs les écrivent d'après leurs souvenirs, et les animent de leurs passions. Ils vous transportent avec eux sur le lieu de la scène; ils vous communiquent leurs impressions, vous forcent d'entrer dans leurs idées, vous associent à tous leurs sentimens d'affection, de crainte ou d'espoir, et leurs dépositions sont d'autant plus graves, la lecture de leurs écrits est d'autant plus attachante, qu'ils ont pris plus de part aux événemens qu'ils racontent.

« C'est une heureuse idée, a dit à ce sujet » le *Journal de Paris*, que celle de réunir, » dans une seule collection, tant d'écrits jus- » qu'alors épars, tant de souvenirs transmis à » l'âge actuel par des hommes que leur con- » duite, leur caractère, la conformité des opi- » nions ou la diversité des talens ont rendus » célèbres. Bezenval peint la cour avec légèreté, » Marmontel peint avec intérêt les mœurs et la » société des gens de lettres; Beaumarchais, » dans ses Mémoires sur la Révolution, est en- » core un auteur comique ; Mallet du Pan » montre le talent d'un écrivain distingué, » Camille Desmoulins l'esprit et l'audace d'un » tribun. Variant leur ton suivant leur sujet

» ou leur caractère, M. Necker disserte, Riouffe
» intéresse, et le marquis de Ferrières instruit.

» La vivacité de leurs souvenirs et l'avan-
» tage de leurs positions donnent aux Mémoires
» qu'ils nous ont transmis un degré d'intérêt
» qu'on chercherait inutilement autre part.
» Qui, par exemple, aurait mieux présent à
» l'esprit le fameux serment du Jeu de Paume,
» que Bailly, qui présidait alors l'Assemblée ?
» A quels yeux les Mémoires de Cléry n'ont-ils
» pas coûté des larmes? et qui mieux que ma-
» dame Roland, que cette femme célèbre par
» ses talens, intéressante par ses malheurs, a
» peint les maux de l'anarchie dont elle allait
» devenir la victime ?»

De pareils suffrages suffiraient pour assurer le succès de notre entreprise. Nous la commençons par la publication des Mémoires de cette *femme qui fut célèbre par ses talens, intéressante par ses malheurs.* Il entrait dans le plan que nous avions conçu, de publier d'abord les Mémoires du Marquis de Ferrières (1). Mais

---

(1) Les Mémoires du Marquis de Ferrières paraîtront le 1er décembre prochain, avec trois derniers livres inédits, que sa fille, madame la Marquise de la Messelière, a bien voulu confier à nos soins.

la curiosité du public, vivement excitée par l'annonce des écrits de madame Roland, ne nous a pas permis de différer à les mettre au jour. On n'a pu cependant déranger l'ordre de la publication, sans changer un peu la nature du travail dont se sont chargés MM. Berville et Barrière.

Aux particularités qui concernent la vie de madame Roland, il devenait indispensable de joindre un tableau rapide du temps où elle a vécu; il a fallu étendre un peu le cadre d'une notice, en y mêlant des aperçus historiques; il a fallu rétablir des faits omis, remonter à leurs causes, indiquer leurs résultats, et peindre en peu de mots les hommes et les événemens au milieu desquels madame Roland se trouvait placée, pour mieux faire ressortir les traits de son caractère, la fidélité, l'importance et l'intérêt de ses Mémoires.

Ils ont eu déjà deux éditions. A peine le régime de la terreur avait cessé, qu'un homme que ce régime avait proscrit, mais non pas intimidé, M. Bosc (1), publia les écrits dont il avait été le courageux dépositaire. Ils parurent dans un temps où les événemens venaient de se

(1) Membre de l'Institut.

passer sous les yeux du lecteur; où l'on pouvait entrer sans préambule et sans exposition dans le récit des malheurs que retracent ces Mémoires. M. Bosc fit bien alors d'observer religieusement l'ordre dans lequel ils avaient été composés, et de donner les Notices relatives à la révolution avant les Mémoires que madame Roland composa plus tard sur les premières époques de sa vie. Telle fut la sensation produite alors par ces écrits, qu'ils furent imprimés et vendus au nombre de douze mille exemplaires.

Un homme estimable, un ami fidèle de madame Roland, M. Champagneux, publia une nouvelle édition de ses Œuvres, en l'an VIII (1799). Mais déjà l'époque était reculée, les souvenirs étaient moins présens : il lui parut plus naturel d'observer l'ordre des temps, et de placer les Mémoires particuliers avant les écrits politiques : cette idée seule était d'un éditeur judicieux; on pouvait désirer seulement qu'après avoir conçu le plan de cette classification, M. Champagneux l'eût observé dans toutes ses parties, en plaçant successivement et d'une façon distincte, d'abord les Notices relatives aux deux ministères, et ensuite le récit de la première et celui de la seconde Détention.

C'est cet ordre régulier qu'on a suivi dans cette édition, où tous les écrits se trouvent classés suivant la marche des événemens auxquels ils ont rapport. Entre les premières années du mariage de madame Roland et les commencemens de la révolution, il existait une lacune considérable : nous sommes sûrs de l'avoir remplie d'une manière intéressante, en publiant une suite de Lettres écrites à M. Bosc, par madame Roland, et qui font connaître ses goûts, ses habitudes, l'objet de ses travaux, et surtout l'enthousiasme de ses sentimens, à l'époque des changemens mémorables qui devaient, après tant d'orages, assurer à la France la liberté constitutionnelle. Les éditeurs doivent encore à M. Bosc, des anecdotes, des souvenirs précieux, des morceaux inédits et entre autres, trois portraits, l'un de Chénier, les deux autres de Mercier, l'auteur du Tableau de Paris, et de Dussaulx, le traducteur de Juvénal. MM. Berville et Barrière croiront avoir prouvé leur reconnaissance à M. Bosc, s'ils sont parvenus à rendre cette édition digne de la femme célèbre dont il avait mérité l'estime et l'attachement.

Aux renseignemens particuliers, nous avons

voulu joindre des Pièces officielles, des Mémoires, des Rapports, des Discours de Roland, qui jettent un grand jour sur l'état de la France à l'époque de son administration; enfin des écrits qui éclaircissent des faits douteux et de petites brochures qui peignent l'esprit et les mœurs du temps. Fidèles au plan que nous avons conçu, dociles aux excellens conseils d'un journal (1), qui nous fait une loi de l'impartialité, nous recueillons principalement les dispositions contradictoires, nous empruntons des détails aux écrivains de tous les partis, nous étendons nos recherches à tous les écrits qui, relatifs aux faits principaux dont parlent les Mémoires, peuvent instruire, intéresser et même amuser le lecteur. Ces recherches ont retardé d'un mois la mise en vente de cette livraison qui devait paraître le 1er septembre. Il est fort difficile aujourd'hui de retrouver des pièces dispersées dans beaucoup de mains, ou perdues pour ainsi dire dans les Mémoires et collections que possèdent les bibliothèques publiques. Tous nos soins auraient été probablement infructueux, sans la bienveillance éclairée de MM. Van Praet et Barbier, auxquels les

(1) La Gazette de France.

éditeurs ne sauraient trop adresser de remercîmens.

Il nous reste à faire une dernière observation en terminant cet Avertissement. Madame Roland, qui a peint la cour de Louis XVI pendant le premier ministère de son mari, et qui est montée sur l'échafaud à l'époque de la terreur, a souvent jugé sévèrement les hommes et les choses. Editeurs fidèles, les gens de lettres qui consacrent leurs soins à cette entreprise, n'ont pas pu tout approuver, mais ils ont dû tout reproduire. Les temps dont il s'agit sont déjà loin de nous. Ceux qui pourraient avoir à se plaindre des arrêts de leurs contemporains, peuvent en appeler, comme madame Roland, au jugement plus éclairé de l'avenir; mais les témoignages pour ou contre doivent subsister dans toute leur force. Où chercherait-on la vérité de nos jours, s'il ne lui était permis de trouver un refuge dans l'histoire?

NOTICE

SUR LA VIE

DE MADAME ROLAND.

« La vie de chaque individu est un poëme dans lequel
» un certain nombre de personnages ont leur place mar-
» quée dès l'origine; leur sort à tous ne peut être connu
» que lorsqu'on suit l'histoire de celui qui joue le prin-
» cipal rôle. » Ce passage est extrait d'une lettre inédite de madame Roland : il aurait pu servir d'épigraphe à ses Mémoires. Quand *celui qui joue le principal rôle* y doit briller par ses talens ; que le hasard et son mérite le placent au premier rang sur le théâtre d'une révolution sans exemple ; qu'il a vu et quelquefois conduit les événemens qu'il raconte ; que devenu tour à tour l'objet de la faveur ou de la haine du peuple, la fortune n'a pu le séduire, les revers n'ont pu l'abattre : c'est assez déjà pour exciter ce genre d'intérêt que les hommes accordent toujours à ce qui a de l'éclat ou de la grandeur ; mais quand ce personnage est une femme, l'étonnement et la curiosité redoublent. Parmi cette foule d'acteurs du second ordre, que leurs passions, leurs projets, la conformité des sentimens ou l'association du malheur, placent

à ses côtés, c'est elle, avant tout, qu'on veut connaître : on est impatient de savoir quelle a été l'influence de ses premières idées sur ses opinions, de son caractère sur sa conduite ; on veut saisir les rapports éloignés et secrets, qui, *dès l'origine*, liaient son sort aux événemens de son temps, aux destinées de son pays. Cet assemblage si rare, dans la même personne, d'un esprit supérieur et d'une ame grande ; ce funeste concours de circonstances qui a placé sa chute si près de son élévation, tout accroît la surprise, tout ajoute à l'intérêt : et qui pourrait en effet rester indifférent sur le sort d'une femme que des talens, des vertus, une vie sans reproches, une mort héroïque, ont également rendue célèbre !

Manon Phlipon (c'était son nom ; il n'est pas noble, elle en plaisante elle-même avec grâce) vit le jour à Paris, vers le milieu du dernier siècle (1). Elle annonça dès sa jeunesse le goût de l'étude et les dispositions les plus heureuses. Fille d'un artiste, elle était née pour connaître, aimer et sentir les beaux-arts : des crayons, un burin, des livres, une guitare, furent, de bonne heure, placés dans ses mains. Ses premières années ne lui présentèrent qu'une succession rapide de sentimens affectueux et d'occupations agréables. Chaque instant de cet âge heureux lui rappelait les plus doux souvenirs, lui fournissait le sujet des plus riantes peintures ; et c'est en reportant ses pensées vers ces années si remplies de bonheur et de tranquillité, que trente ans après, du fond de sa prison, elle s'écriait, avec un sentiment qui fait peine : « Ah ! je » reviendrai sur ces douces scènes, si l'on me laisse » vivre !..... »

---

(1) En 1756.

Ses goûts étaient simples, mais vifs. Des promenades au bord des eaux, sous l'ombrage des bois, étaient ses plaisirs les plus doux; ils s'accordaient avec les impressions qu'avaient laissées, dans son esprit, la lecture des livres saints et les premiers exercices d'une éducation pieuse. L'aspect brillant des cieux, le tableau riche et varié de la campagne, fortifiaient sa croyance; et plus tard, si quelquefois, dans le silence du cabinet, sa raison ébranlait sa foi, le ravissant spectacle des scènes de la nature lui rendait la ferveur de ses sentimens religieux. Quelle devait être l'ardeur de son zèle, lorsque, dans sa jeunesse, pressée par les alarmes de sa conscience, elle implorait de sa famille la permission de se réfugier dans un cloître!

La paix de cette retraite vit naître dans son cœur un sentiment nouveau, celui de l'amitié, qui, fut pour elle, dans la suite, l'objet d'un autre culte. Vive et sensible, elle choisit pour compagne une jeune personne d'une humeur égale et d'un esprit réfléchi : avec des caractères différens, elles avaient mêmes inclinations, elles éprouvaient même plaisir à se trouver ensemble. Leur séparation n'affaiblit point leur attachement : ce fut dans l'intimité de leur correspondance que madame Roland prit le goût, acquit le talent d'écrire. Qui aurait dit alors que cette petite pensionnaire de couvent, qui avec tout l'abandon, toute la légèreté de son âge, entretenait son amie absente, de ses idées, de ses occupations, de ses amusemens, s'exerçait, par ces confidences souvent frivoles, à donner de hardis conseils aux rois!

Cherchant un but à l'activité de son esprit, un aliment à la tendresse qui remplissait son cœur; également avide de connaître, d'aimer et de croire, elle lisait avec la même attention, un traité d'algèbre, un livre mysti-

que, un ouvrage de philosophie, Clairault, Bayle et Saint-Augustin. Une tête moins bien organisée que la sienne n'eût rapporté, de pareilles lectures, que le zèle crédule d'une dévotion ascétique, ou le doute d'une philosophie désolante. Elle évita ces deux excès : mais un autre ouvrage avait déjà décidé pour jamais de ses goûts, de ses opinions, de sa vie entière. L'enfant qui, à huit ans, malgré sa piété fervente, portait à l'église *les Vies des hommes illustres de Plutarque*, au lieu de son livre de messe; la jeune personne qui pleurait à quatorze ans de n'être pas Spartiate ou Romaine, ne semblait appartenir ni à son temps ni à son pays. La Grèce et l'Italie étaient sans cesse présentes à sa pensée : elle vivait, pour ainsi dire, au milieu des républiques anciennes; elle admirait la sagesse de leurs lois, la simplicité de leurs mœurs, la force de leurs institutions : son cœur se sentait ému aux seuls mots de gloire, de liberté, de patrie; en parcourant l'histoire des Romains et des Grecs, elle élevait son ame à la contemplation de tout ce qu'il y a de grand dans leurs vertus, de fier et d'héroïque dans leurs actions; elle s'entretenait avec leurs grands hommes, elle assistait à leurs combats, à leurs triomphes, et son imagination, tout occupée des honneurs immortels que décerne la reconnaissance des peuples libres, ne voyait que la gloire de Léonidas et les trophées de Miltiade : elle oubliait l'exil d'Aristide et la mort de Phocion.

Quand elle reportait ses idées et ses regards vers la France, son siècle et son pays n'avaient point à gagner à la comparaison. La monarchie était rapidement déchue : ce n'était plus cet édifice que Louis XIV avait élevé de sa main puissante, avait entouré de tous les prestiges de sa gloire. Ce monarque, qui dans sa sollicitude pour la

France, semblait plus occupé du soin de la rendre redoutable, que du plaisir de la rendre heureuse, avait associé du moins sa nation à sa propre grandeur, et s'était fait pardonner ses erreurs en se montrant plus magnanime dans les revers que dans la prospérité. Louis XV ne rappelait de l'administration de son aïeul que les fautes, de son caractère que les faiblesses. Depuis les désordres de la régence, le gouvernement perdait chaque jour de sa force en perdant de sa dignité. La débauche souillait les degrés d'un trône que n'avait point autrefois déparé la galanterie : un ministre inhabile prenait le sceptre des mains d'une courtisane effrontée. Déjà de longs désastres accusaient des choix malheureux : la France regrettait les jours de sa splendeur, et ses écrivains soutenaient seuls une gloire qu'avaient laissé flétrir ses guerriers. Que pouvait espérer la nation sous un roi qui bornait l'existence de la monarchie à la durée de son règne; avec des ministres qui réduisaient les devoirs de leur place, au soin de flatter le prince, d'intriguer à la cour, d'élever et d'enrichir leur famille? Un État est bien près d'éprouver de grands changemens, quand l'amour du bien public est plus vif et plus éclairé dans la nation que dans ceux qui la gouvernent.

Toutefois on ne pourrait, sans injustice et même sans ingratitude, rabaisser avec excès la forme d'un gouvernement qui, lorsqu'il répara les maux de l'anarchie féodale, semblait d'accord avec l'esprit du siècle, avec les mœurs et le caractère de la nation. Des institutions à l'aide desquelles Louis XIV, dans les premières années de son règne, avait acquis de nouvelles provinces à la France, entouré son territoire d'une triple enceinte de places fortes, élevé des manufactures, encouragé les arts, abaissé l'Au-

triche, vaincu l'Espagne, et rendu le nom français respectable à l'Europe entière; des institutions qui lui avaient permis d'appeler, autour du trône, le mérite, les talens, les vertus, pour en devenir la force, l'honneur ou l'ornement; des institutions qui avaient donné Turenne à la guerre, Colbert à l'administration, d'Aguesseau à la magistrature, Le Sueur aux beaux-arts, Racine au théâtre, et Bossuet à l'éloquence, ne manquaient assurément ni de prévoyance, ni d'éclat, ni de grandeur. Mais ceux qu'a surpris la chute de la monarchie fondée par Louis XIV, n'avaient pas réfléchi sur les conditions de son existence : un système de gouvernement qui avait pour barrière et pour appui les mœurs et les croyances, pouvait-il subsister long-temps quand les croyances étaient affaiblies, et que les mœurs étaient corrompues? Parce qu'un pareil système existait depuis près d'un siècle, ses partisans s'étonnaient que sa durée ne fût point éternelle : cette singulière façon de raisonner rappelle une anecdote des Mémoires de madame Roland.

C'était dans une de ces parties de campagne qu'elle faisait avec tant de plaisir, et qu'elle raconte avec tant de charme : elle se trouvait à Meudon, dans une auberge avec sa famille. « Mon père venait de se coucher, dit-» elle, lorsque l'envie d'avoir ses rideaux très-exacte-» ment fermés, les lui fit tirer si ferme, que le ciel du » lit tomba et lui fit une couverture complète : après » un petit moment de frayeur, nous nous prîmes tous à » rire de l'aventure, tant le ciel avait tombé juste pour » envelopper mon père sans le blesser. Nous appelons de » l'aide pour le débarrasser; la maîtresse du logis ar-» rive : étonnée à la vue de son lit décoiffé, elle s'écrie » avec l'air de la plus grande ingénuité : *Ah! mon dieu!*

» *comment cela est-il possible! il y a dix-sept ans qu'il » est posé, il n'avait jamais bougé.* » L'exclamation de l'hôtesse ressemble au raisonnement dont nous parlions tout à l'heure; quand on compare les petites choses aux grandes, on les trouve subordonnées aux mêmes lois, et les trônes ont leur vétusté comme les lits d'auberge.

Mademoiselle Phlipon perdit presque à la fois sa mère et sa fortune. La mort de sa mère fut le coup le plus sensible qu'ait jamais éprouvé son cœur : quant à la perte de son bien, cette première rigueur du sort lui apprit à se fortifier contre ses atteintes. Une liaison fondée sur l'estime détermina son mariage. Roland, écrivain laborieux, savant éclairé, administrateur habile, joignait à l'austérité de son âge et de son caractère, la sévérité des mœurs anciennes. Tout fut grave pour madame Roland, dans cette union; *ses années*, comme elle dit elle-même dans une des lettres inédites que nous joignons à cette édition, *ses années étaient laborieuses et marquées par le bonheur sévère qui tient à l'accomplissement des devoirs*. La naissance d'un enfant y mêla beaucoup de douceur. Madame Roland, en s'occupant de l'éducation de sa fille, se plaisait à lui rendre les tendres soins qu'elle avait elle-même reçus de sa mère. Renfermée le reste du temps dans le cabinet de son mari, elle s'associait à ses travaux et profitait de ses lumières. Roland, inspecteur des manufactures, lui montrait ce qu'un préjugé absurde avait fait de tort au commerce, ce que des réglemens imprévoyans avaient donné d'entraves à l'industrie. Madame Roland tournait ses connaissances nouvelles au profit de ses opinions, et la liberté, qui était déjà pour elle une passion, acquérait à ses yeux l'autorité d'une doctrine, quand elle voyait s'y rattacher des

principes utiles au progrès des arts et nécessaires à l'accroissement de la fortune publique.

Ainsi, les impressions qu'elle avait reçues dans sa jeunesse, se développaient avec l'âge mûr, se fortifiaient par l'étude, l'occupaient dans la retraite, la suivaient dans ses voyages. Dans les contrées qu'elle parcourut avec son mari, avant les mœurs, les coutumes, les productions, les arts, les monumens d'un peuple, elle désirait connaître les institutions qui contribuaient à garantir ses droits. A l'aspect des champs bien cultivés de l'Angleterre, et de l'aisance qui règne dans la chaumière du laboureur, « on » sent, disait-elle, que l'homme, quel qu'il soit, est ici » compté pour quelque chose, et qu'une poignée de riches » ne fait pas la nation. » Plus tard elle visita la Suisse, et passa par Genève : c'était quelques années après la révolution dans laquelle le parti de l'aristocratie, aidé des baïonnettes françaises, avait opprimé le reste des citoyens. « J'ai été presque scandalisée, disait-elle, de ne pas trou» ver dans Genève la statue de Rousseau ; mais le défen» seur de l'humanité ne peut paraître que gémissant ou » irrité, au milieu d'un peuple avili et de ses oppres» seurs (1). »

Elle visita Coppet, lieux où Bayle passa deux années de sa vie ; lieux que venait d'acheter M. Necker; où devait un jour se réfugier madame de Staël, et qui paraissent avoir été chers, dans tous les temps, à ceux qui consacrèrent la supériorité de leur esprit à la noble cause de

---

(1) *Le philosophe de Genève* obtiendra enfin l'honneur, un peu tardif, d'une statue dans sa patrie. Une souscription ouverte par un grand nombre de ses concitoyens, et par plusieurs étrangers, en fournira les frais : le monument sortira des mains du célèbre Canova.

la raison et de la liberté. Les hommes, qui avaient parlé, souffert, ou combattu pour elle, à quelque peuple, à quelque siècle qu'ils appartinssent, avaient des droits à l'admiration de madame Roland : elle désirait connaître les traits de leur histoire, les lieux qu'ils avaient illustrés ; elle aurait voulu voir, en Angleterre, la tribune où parlait Hampden, en Suisse, le rocher sur lequel s'élança Guillaume-Tell. Mais, qu'était-il besoin désormais de parcourir des contrées étrangères ? Sa patrie allait connaître, à son tour, les prodiges de l'éloquence populaire, l'enthousiasme de la liberté, les efforts du patriotisme. Malheureusement l'éclat des talens, des vertus, le souvenir des hauts faits et des belles actions, disparaîtraient quelquefois, au milieu des orages politiques et des fureurs de l'anarchie. Peut-être, s'ils avaient pu prévoir par quels excès serait marqué ce grand changement, ceux qui l'appelaient de tous leurs vœux, l'auraient repoussé de tous leurs efforts; mais les générations qui suivent, lorsqu'elles jouissent d'une institution qui place les droits du peuple à côté des prérogatives du trône, ne s'informent point de quel prix leurs aïeux ont payé cet inestimable bienfait.

Madame Roland, qui avait vu la fin d'un règne avili, vit les commencemens d'un règne malheureux. Une cour remarquable encore par la politesse de l'esprit et par l'élégance des manières, mais qui présentait déjà l'image de la frivolité et les signes trop certains de la corruption, avait, par de folles dépenses, accru le fardeau de la dette publique. Turgot demandait à la cour de l'économie, à la noblesse, au clergé, des sacrifices : Turgot n'obtint que l'honneur d'une disgrâce. Il serait affligeant de croire que parce qu'on ne voulut point adopter une réforme salu-

taire, on eut une révolution sanglante. A des conseillers prévoyans succédèrent des hommes présomptueux et des ministres ineptes. La Cour se vit placée entre le déshonneur de la banqueroute ou le secours dangereux des états-généraux : les parlemens, le clergé, la noblesse, les demandaient à grands cris; ils s'assemblèrent au profit du tiers-état.

La Cour, en les réunissant, s'était donné des censeurs, des réformateurs et des maîtres. Incertaine dans sa marche, présomptueuse dans ses projets, timide dans leur exécution, elle ne put jamais établir, dans tout le cours de leur durée, l'idée de sa force ou de sa bonne foi. L'Assemblée constituante profita de la faiblesse du pouvoir et de l'appui qu'elle trouvait dans la nation, pour étendre ses entreprises. Cette assemblée, qui réunissait tant de lumières et de bonnes intentions, mêla de grandes erreurs à de grands bienfaits. En admirant ses travaux dans l'ordre administratif, ses réformes dans l'ordre judiciaire, on est forcé de regretter ses fautes dans l'ordre politique. Laisser le pouvoir aux prises avec la représentation nationale, sans intermédiaire et sans arbitre, c'était préparer une lutte qui devait entraîner la chute du trône ou l'asservissement de la nation. L'autorité royale était comme un vaisseau de ligne qui, lancé en mer sans agrès et sans artillerie, ne pouvait ni résister aux orages, ni faire respecter son pavillon. Une défiance impolitique autant qu'injurieuse, sous prétexte d'ôter au pouvoir souverain tout moyen de nuire, l'avait réduit à l'impuissance d'être utile. C'était trop peu pour une monarchie; c'était trop pour une république: mais elle existait déjà dans la pensée de quelques hommes.

Du fond de la retraite où elle vivait aux environs de

Lyon avec son mari, madame Roland avait appelé, suivi, hâté, secondé tous ces grands mouvemens. La ville de Lyon se trouvait alors dans une situation malheureuse; Roland fut chargé de porter ses sollicitations à l'Assemblée constituante : sa femme le suivit à Paris : « Je courus aux » séances, dit-elle, je vis le puissant Mirabeau, l'étonnant » Cazalès, l'audacieux Maury, le froid Barnavè. Je re- » marquai avec dépit, du côté des noirs (1), ce genre de » supériorité que donnent dans les assemblées l'habitude » de la représentation, la pureté du langage, les ma- » nières distinguées; mais la force de la raison, le cou- » rage de la probité, les lumières de la philosophie, le » savoir du cabinet, et la facilité du barreau, devaient » assurer le triomphe aux patriotes du côté gauche, s'ils » étaient tous purs et pouvaient rester unis. »

De toutes les fautes que fit l'Assemblée constituante, la plus grave, peut-être, fut d'avoir interdit à ses membres l'entrée de la première législature. Ils y auraient pu défendre, réformer, ou consolider leur ouvrage. Parmi beaucoup d'adversaires dangereux, la constitution de 1791 ne compta dans l'assemblée nouvelle que peu de partisans sincères. Les départemens y envoyèrent en général des députés plus avides de célébrité que de repos, des hommes plus remarquables par leurs talens que par leur expérience, plus disposés à jouer le rôle de tribuns que celui de conciliateurs : nulle députation n'y parut avec plus d'éclat que celle de la Gironde. L'art du raisonnement et le pouvoir de la parole y plaçaient au premier rang Gen-

---

(1) C'est une singularité digne de remarque peut-être, que l'on donnait alors dans un parti, le nom de *noirs* aux hommes qui sont désignés aujourd'hui précisément par une épithète opposée.

sonné, Guadet, et Vergniaux surtout qui parut plus d'une fois rallumer à la tribune les foudres que lançait Mirabeau. Dans cette lutte, qui commença avec l'Assemblée législative et finit avec la monarchie, tout un intervalle de dix mois fut rempli de leurs intrigues et de leurs fautes, de leurs combats et de leurs succès. Plus orateurs qu'hommes d'État, et doués de qualités qui les rendaient plus propres à renverser qu'à maintenir, ils attaquèrent sans relâche, et parurent cependant combattre sans plan. On peut croire que les promesses de la Cour ne les rassuraient pas sur sa sincérité: il est juste d'ajouter que leurs discours n'étaient point de nature à la tranquilliser sur leurs entreprises. Membres brillans de l'opposition dans un gouvernement bién établi, ils furent les plus redoutables ennemis d'une constitution qui les avait appelés et qu'ils renversèrent; mais soit dans leurs succès, soit dans leurs revers, ils n'eurent point de plus ferme appui, de partisans plus déclarés, de défenseurs plus intrépides, d'amis plus fidèles que Roland et sa femme.

Dans un de ces momens où la Cour irrésolue, cherchant du secours au milieu de ses adversaires, avait demandé des ministres aux Girondins, ils portèrent Roland au ministère de l'Intérieur; et pour l'assiduité au travail, l'austère probité, le savoir et le zèle, jamais choix ne fut plus digne d'éloges. Roland parut aux Tuileries avec une simplicité de costume qui était dans ses mœurs; la frivolité des courtisans y vit le renversement de la monarchie. Il fit entendre le langage de la vérité au conseil, et ce langage, un peu nouveau à la Cour, parut encore plus rude et plus importun dans sa bouche. On trouva d'abord à Roland le ton d'un censeur chagrin, et bientôt

celui d'un ministre factieux. Sa femme, qui par ses talens donna plus d'éclat à ses travaux, donnait aussi, non pas plus de fermeté, mais plus de chaleur à ses résolutions. « Roland, sans moi, dit-elle dans ses Mémoires, n'eût » point été moins bon administrateur; son activité, son » savoir, sont bien à lui comme sa probité; mais avec » moi il a produit plus de sensation, parce que je met- » tais dans ses écrits ce mélange de force et de douceur, » d'autorité de la raison et de charme du sentiment qui » n'appartiennent peut-être qu'à une femme sensible, » douée d'une tête saine. Je faisais avec délice ces mor- » ceaux que je jugeais devoir être utiles, et j'y trouvais » plus de plaisir que si j'en eusse été connue pour » l'auteur. Je suis avide de bonheur, je l'attache au bien » que je fais, et n'ai pas même besoin de gloire (1). »

Ce fut elle qui traça, d'un seul trait, la lettre fameuse que Roland fit remettre à Louis XVI : avis sévère, mais éclairé, suivant les uns audacieuse; remontrance, triste et funeste prophétie suivant les autres; mais monument très-

---

(1) Madame Roland n'ambitionna jamais la célébrité attachée aux lettres. Elle a écrit dans les derniers temps de sa vie, pour servir sa cause, bien plus que pour faire briller ses talens. Dès l'âge de dix-sept ans, elle avait composé plusieurs morceaux : on en trouvera des fragmens cités en note dans cette édition. Ce sont, pour la plupart, des essais de morale ou de philosophie. Une circonstance qu'il ne faut pas omettre, c'est qu'elle avait écrit un sermon *sur l'amour du prochain*, et un discours sur cette question : *Comment l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes meilleurs*. En parlant de ces essais, dans ses Mémoires, elle n'y attache pas plus d'importance qu'ils ne lui avaient coûté de peine, et son style doit peut-être à l'absence de toute prétention littéraire, cette marche vive, naturelle et libre, qu'aurait gênée la contrainte de l'imitation ou le désir d'obtenir des applaudissemens.

remarquable, et du talent qui l'écrivit, et du temps qui la vit écrire, puisque le ministre d'un roi y parlait presque déjà le langage d'un républicain. La Cour lui redemanda le porte-feuille avec colère; l'Assemblée applaudit à sa conduite avec transport, et la Gironde prépara son rappel.

L'histoire doit adresser de graves reproches aux Girondins, si la journée du 20 juin fut leur ouvrage. En organisant, pour ainsi dire, une insurrection calme et docile, ils voulaient moins frapper qu'avertir; ils voulaient déployer plutôt qu'exercer leur pouvoir, détruire le prestige dont s'environnait encore la couronne, avilir le monarque pour abaisser la royauté, et jouir de l'autorité des maires du palais sous un prince qu'ils auraient réduit au rôle des rois fainéans. Mais dans la funeste carrière qu'ils venaient d'ouvrir, ils allaient être suivis, imités, surpassés et vaincus. Ils préparaient encore l'abaissement de l'autorité royale, que d'autres conspiraient déjà sa ruine. Le palais des rois était privé de ses anciens défenseurs, depuis que des hommes, séduits par des passions qui leur semblaient des vertus, avaient cru pouvoir former un troisième parti entre la nation et le prince, et chercher la patrie au milieu de l'étranger. Le trône chancelant cherchait en vain des soutiens: dans la journée du 20 juin, le bonnet rouge l'avait avili; dans la journée du 10 août, le canon des Marseillais le renversa.

Amis, ennemis, royalistes ou jacobins, tous ont rendu cette justice à Roland et à sa femme, qu'ils restèrent, dans tous les temps, étrangers aux intrigues cachées, ainsi qu'aux mouvemens populaires. L'opiniâtreté de Roland le rendait également incapable de plier ou de feindre; la tranquillité des travaux scientifiques et le déclin de l'âge, le disposaient à l'amour de l'ordre: quant à

madame Roland, elle avait dans le caractère cette élévation qui dédaigne la ruse, et dans le cœur cette sensibilité généreuse qui déplore tous les excès et s'attendrit sur tous les malheurs (1). Si Roland, après le 10 août, fut reporté au ministère par le parti triomphant, c'est qu'on avait besoin de son activité, de ses talens, de son nom; c'est qu'on voulait se servir encore de sa popularité avant de la détruire. On touchait à cette époque des révolutions où le peuple, après avoir combattu pour ses droits, séduit par des ambitieux, égaré par des pervers, immole sans pitié ses premiers défenseurs. Comment cet inévitable résultat échappait-il à la prévoyance de Roland et de ses amis? Il faut s'arrêter un moment ici pour considérer les causes d'un aveuglement que bien d'autres partageaient avant eux.

En France, dans les années qui précédèrent la révolution, un sentiment de bienveillance était entré dans tous les cœurs. Les classes instruites de la société professaient les opinions les plus honorables pour l'espèce humaine; on croyait et l'on avait raison de croire que les hommes deviennent meilleurs en s'éclairant; mais on oubliait trop que les lumières et l'esprit de modération qui les suit sont

---

(1) Madame Roland, dans un fragment inédit qui n'était point de nature à voir le jour, s'exprime ainsi sur son propre compte: « Je ne » m'abaisserai jamais à dissimuler mon caractère ou mes principes, et » sans chercher à me montrer, je me laisse connaître, parce qu'il serait » indigne de moi de me cacher. » Quelques lignes plus bas elle ajoute, en parlant de Roland: « C'est un véritable homme de bien, instruit, » laborieux, sévère comme Caton, tout aussi opiniâtre dans ses idées, » et aussi dur dans la repartie, mais peut-être moins précis dans la dis- » cussion. Quant à moi, j'ai bien autant de fermeté que mon mari avec » plus de souplesse; mon énergie a des formes plus douces, mais elle » repose sur les mêmes principes; je choque moins et je pénètre mieux. »

le résultat du temps et de l'expérience. La France ayant joui d'un long repos, on avait perdu la mémoire des horreurs de la Ligue, on plaisantait des troubles de la Fronde. Les plus sensés croyaient à la possibilité d'opérer une réforme sans secousses et des révolutions sans excès; ils auraient rougi de faire entrer les passions des hommes comme ombres dans le tableau des biens qu'on voulait devoir à leurs vertus. On ne réfléchissait point assez que ces passions, qui sont sans danger quand la nature du gouvernement a prévu leur action, s'usent en s'exhalant dans la liberté dont jouissent ou doivent jouir les Etats constitutionnels; mais qu'en France, après tant d'années d'un pouvoir absolu, le peuple sortirait violemment d'un état de contrainte où l'avait retenu la force.

Quelques-unes des premières scènes de la révolution auraient pu dessiller les yeux, si des hommes nouveaux se succédant sans cesse, l'expérience des premiers ne fût pas restée sans fruit pour les seconds. Après le 10 août, les Girondins se livraient encore aux plus trompeuses espérances; après l'abolition de la royauté, ils s'écriaient avec enthousiasme : Voilà la république! Ils s'imaginaient qu'on ordonne par un décret à tout un peuple de changer ses usages et d'avoir des vertus. Cette république, dont leurs nobles illusions fondaient la durée sur la justice, sur le désintéressement, sur l'amour de la patrie et de la liberté, allait naître au milieu des proscriptions de Sylla pour expirer bientôt devant le génie de César.

Le règne de la terreur approchait : à la place de l'ordre on voulait l'anarchie, au lieu de loi on demandait du sang, et quand Roland parlait d'humanité, la commune préparait les massacres de septembre. Le ministre dont l'impuissante autorité n'avait pu prévenir les massacres,

les dénonça du moins avec une indignation courageuse. Depuis que, du haut de la tribune la voix retentissante de Danton avait fait entendre ces paroles : « Pour vaincre, » pour attérer nos ennemis, que faut-il ? de l'audace, » encore de l'audace, et toujours de l'audace ! » la terreur avait glacé tous les esprits ; mais l'assemblée craignait surtout de laisser apercevoir sa crainte. Au milieu de ce Sénat, où la pâleur couvrait tous les visages, et que l'effroi rendait muet, Roland, le 3 septembre, appela la justice des lois sur les forfaits de la veille ; et la salle retentit tout-à-coup d'applaudissemens. Mais ces cœurs pusillanimes sentaient encore le prix d'un acte de courage sans oser l'imiter, et le ministre qui avait signalé les assassins de septembre fut dès ce moment promis à leur vengeance.

Madame Roland fut surtout en butte à leur haine, depuis que dénoncée dans le sein de la Convention, appelée à sa barre, conservant, sous les regards menaçans de ses plus cruels ennemis, sa présence d'esprit ordinaire, par des réponses précises, par des questions imprévues, elle mit au jour cette intrigue obscure et confondit ses accusateurs. Ils ne se pardonnaient point de lui avoir ménagé l'occasion d'un triomphe. Dans chaque écrit qui dénonçait leurs complots, dans chaque mesure qui renversait leurs projets, dans chaque résolution dont la vigueur faisait pâlir Marat, étonnait l'audace de Danton ou démasquait l'hypocrisie de Robespierre, ils s'obstinaient à reconnaître les conseils, l'esprit, le courage de madame Roland : elle ne marcha plus qu'environnée d'écueils.

Roland restait au ministère, parce qu'il y voyait encore des maux à prévenir et des périls à braver. Sa femme et lui recevaient chaque jour de sinistres avis ; les plus ef-

frayans préparatifs se faisaient, pour ainsi dire, sous leurs yeux. On pressait madame Roland de ne plus coucher à l'hôtel de l'Intérieur : elle céda d'abord ; mais tout ce qui sentait le découragement était si loin de son caractère, qu'elle ne se rendit à ce conseil qu'avec répugnance.

« Un soir, dit un de ses amis témoin du fait qu'on » va lire, on était venu l'avertir à dix heures que des » hommes armés rôdaient autour de sa maison ; que vrai- » semblablement ils allaient y pénétrer ; qu'il fallait en » sortir sous d'autres habillemens que les siens. Tous ses » amis appuient cet avis : elle consent au travestisse- » ment et donne la préférence à l'habit de paysanne. » On ne trouva pas la coiffe assez grossière ; on pro- » posa d'en substituer une autre. Ce changement lui » déplut et produisit une explosion de dépit, qui fit » jeter au loin la coiffe et tout le reste de l'ajustement. » *J'ai honte*, s'écria-t-elle, *du rôle qu'on me fait jouer ;* » *je ne veux ni me déguiser, ni sortir. Si l'on veut* » *m'assassiner*, *ce sera chez moi : je dois cet exemple* » *de courage et je le donnerai.* Ces mots furent pro- » noncés avec tant de vivacité et d'assurance, qu'aucun » de ses amis ne songea à combattre sa résolution. »

Elle exerçait sur eux le double empire d'une femme vertueuse et d'une femme aimable. A cette époque, où quelques hommes faisaient consister les vertus républicaines dans la grossièreté du costume, des manières et du langage, sa maison conservait l'image de ce qu'on doit aux bienséances. Chez elle se rassemblaient souvent les députés les plus remarquables du parti de la Gironde : Gensonné, dont la dialectique importunait la *Montagne ;* Guadet, dont les Jacobins redoutaient les apostrophes véhémentes et les sarcasmes amers ; Vergniaux, qui sacri-

fiait trop aisément la gloire aux plaisirs, et qui ne s'arrachait à la paresse que pour s'élever à la plus haute éloquence. A ces hommes supérieurs se joignaient encore Servan, qui, dans ses écrits et dans son ministère, avait montré les vues d'un excellent citoyen ; Buzot, d'un caractère fier et sensible; Louvet, doué d'un esprit ingénieux et fin ; Champfort, qui prodiguait dans la conversation l'âcreté de ses bons mots ; M. Bosc, dont madame Roland appréciait le savoir et l'amitié fidèle ; Clavières, dont elle estimait la fermeté tranquille, et Barbaroux, dont elle modérait le bouillant courage (1). Ces réunions avaient un but utile : on examinait la situation de la France, on proposait des décrets, on discutait des avis : ceux qu'ouvrait madame Roland étaient toujours les plus fermes et les plus prévoyans. Ses amis ne se repentirent que trop tôt de ne les avoir point écoutés.

Les Girondins se perdaient par trop de confiance dans leur force. Toujours vainqueurs dans les combats de la tribune, ils s'imaginaient que la Montagne continuerait à laisser aux talens une victoire qu'elle pouvait devoir à la violence. Les Jacobins régnaient dans Paris, siégeaient à la commune, partageaient la Convention, et la Gironde se croyait invincible ! La veille du 31 mai, elle disait en-

(1) Barbaroux, jeune et né dans la Provence, avait l'ardeur de son âge et la vivacité des habitans du midi. *La Montagne* n'eut point, dans la Convention, de plus impétueux adversaire. Il fut une de ses victimes, et mourut à Bordeaux, le 25 juin 1794. Il avait écrit des Mémoires sur la révolution : la première partie a été détruite ; la seconde existe en manuscrit et contient des détails infiniment curieux sur la journée du 10 août. Le fils de Barbaroux, qui promet au barreau un avocat distingué, veut bien nous autoriser à joindre ce manuscrit précieux aux Mémoires dont se compose notre collection.

core : Ils n'oserônt ! Le lendemain, quarante mille hommes armés s'étaient mis en marche contre la Convention ; la force avait triomphé dans l'asile des lois ; la commune de Paris avait dicté ses volontés à la représentation nationale : mais comme si *la Montagne* n'eût point été sûre de son triomphe sans l'arrestation d'une femme, dans la nuit du 31 mai madame Roland avait été conduite à l'Abbaye.

Roland avait quitté Paris : sa femme pouvait le suivre ; elle resta. *Le soin de me soustraire à l'injustice*, dit-elle dans un endroit de ses Mémoires, *me coûte plus que de la subir.* Nous avons précieusement recueilli un billet écrit par elle, au moment de son entrée dans la prison (1) : il peint le calme d'une conscience pure et la résolution d'une ame inaccessible à la crainte. Elle supporta la perte de sa liberté, comme elle avait supporté dans sa jeunesse la perte de tout son bien ; l'injustice des hommes ne l'étonna pas plus que les rigueurs du sort. On verra par quel charme attaché à sa personne, à ses manières, à ses moindres paroles, elle adoucit la sévérité de ses gardiens ; comment, réduite à vendre son argenterie, pendant son séjour en prison, elle s'imposait encore des privations rigoureuses, pour se conserver le plaisir de la bienfaisance (2) ; comment, cent fois dans la journée, sentant son cœur s'affaiblir, et ses larmes couler au souvenir de son mari et de sa fille, elle rappelait sa constance, pour résister aux coups de la fortune, *fière de se mesurer avec elle et de la mettre sous ses pieds.*

---

(1) Le *fac simile* qui suit la Notice reproduit ce petit billet avec beaucoup d'exactitude.

(2) Pendant tout le temps que Roland fut ministre, sa femme consacra mille francs par mois à des distributions charitables.

Ce fut là, dans les prisons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie; quand, par respect pour l'*égalité*, on l'enfermait dans le même bâtiment que des femmes devenues la honte de leur sexe; dans ces murs tout sanglans encore des massacres de septembre; quand le pouvoir des mêmes hommes faisait appréhender le retour des mêmes scènes, que, cédant aux sollicitations d'un ami, elle entreprit d'écrire ses Mémoires; là, que revenant avec sérénité sur les premières époques de sa vie, elle embellit des plus doux souvenirs, elle peignit des plus fraîches couleurs les riantes années de sa jeunesse; là, qu'elle recueillit dans ses *Anecdotes* plusieurs de ces particularités qui, par ce qu'elles ont de ridicule, d'intéressant, ou d'atroce, appartiennent à l'histoire d'une époque et la caractérisent; là, que des traits d'un esprit vif, brillant, malicieux et quelquefois satirique, elle esquissa les *portraits* d'une foule d'hommes qui figuraient alors sur la scène du monde; là, enfin, que dans ses *Notices*, exhalant l'indignation et les regrets d'une ame qui avait cherché la liberté et trouvé des fers, elle présenta ses amis aux éloges, et dévoua leurs oppresseurs à la haine de ses contemporains et de l'avenir.

Deux amis fidèles étaient les confidens de ses secrets, et les dépositaires de ses écrits. On arrêta l'un, et pendant sa captivité, malgré ses ordres, à son insu, les manuscrits qu'il possédait furent livrés aux flammes. L'autre, proscrit, fugitif, sauva cependant son précieux dépôt. M. Bosc, car c'est à son amitié courageuse qu'on en doit la conservation, ne crut jamais les manuscrits qu'il avait assez en sûreté. Pour les soustraire à la surprise des visites domiciliaires, à la vigilance des délateurs, il les laissa cachés huit mois dans le creux d'un rocher, au milieu de la forêt de Montmorency. Madame Roland, qui

les croyait détruits, eût assez de constance pour en recommencer de nouveaux. Sa perte lui paraissant inévitable, elle voulait du moins laisser à ses écrits le soin de défendre sa mémoire; et c'est dans cette pensée qu'elle leur avait donné d'abord le titre d'*Appel à la postérité*.

Ces écrits, dont elle s'occupait avec ardeur, semblaient avoir apporté quelque distraction à ses chagrins. Les soins prévenans d'une femme touchée de ses malheurs, de sa résignation, adoucissaient un peu les rigueurs de sa captivité. Elle relisait Plutarque, et remarquait alors combien de grands hommes avaient éprouvé l'injustice de leur ingrate patrie. Elle ne pouvait quitter Tacite, dont le pinceau a retracé, avec une effrayante énergie, les caprices, les fureurs, les jeux sanglans, la joie barbare d'un peuple stupide et féroce. Ses amis la visitaient; elle avait repris ses crayons (1); un *forté piano* charmait ses ennuis, et des fleurs, des plantes étrangères, ornaient les barreaux de sa prison. « La vue d'une fleur, dit-elle » dans ses Mémoires, caresse mon imagination et flatte » mes sens à un point inexprimable; elle réveille avec » volupté le sentiment de mon existence. Sous le tran» quille abri du toit paternel, j'étais heureuse dès l'en» fance avec des fleurs et des livres : dans l'étroite en» ceinte d'une prison, au milieu des fers imposés par » la tyrannie la plus révoltante, j'oublie l'injustice des

(1) M. Bosc possède un dessin achevé par madame Roland, dans sa prison, *douze jours avant sa mort*. Ce dessin représente une tête de vierge d'après Raphaël. Au bas sont écrits ces mots de la main de madame Roland : « Je sais que mon ami Bosc sera bien aise d'avoir ce » mauvais dessin crayonné des mains du courage et de l'innocence » persécutés ; mon amitié le lui destine. »

» hommes, leurs sottises et mes maux, avec des livres et
» des fleurs. »

Qui n'eût dit qu'un rayon d'espoir était entré dans son cœur! Mais son mari fugitif, sa fille délaissée, ses amis proscrits, son pays sous un joug odieux, ne lui présentaient que de sombres images. Nous avons eu dans les mains plusieurs lettres particulières écrites à cette époque : elles portent, dans quelques endroits, l'empreinte de sa profonde tristesse, et faisaient présager de funestes projets.

« Quant à moi, dit-elle dans une de ces lettres, tout
» est fini. Vous savez la maladie que les Anglais appellent
» *heart-break :* j'en suis atteinte sans remède, et je
» n'ai nulle envie d'en retarder les effets; la fièvre com-
» mence à se développer, j'espère que cela ne sera pas
» long. C'est un bien : jamais ma liberté ne me serait
» rendue. Le ciel m'est témoin que je la consacrerais à
» mon malheureux époux! mais je ne l'aurais point, et
» je pourrais attendre pire : c'est bien examiné, réfléchi
» et jugé. »

Un autre billet inédit est ainsi conçu : « Je crois, mon
» ami, qu'il faut s'envelopper la tête; et en vérité ce
» spectacle devient si triste, qu'il n'y a pas grand mal à
» sortir de la scène. Ma santé a été fort altérée : les
» derniers coups rappellent ma vigueur, car ils en an-
» noncent d'autres à supporter. Adieu : *je ne vis plus*
» *que pour me détacher de la vie.* »

Sa résolution était prise. Sûre de périr, elle voulait du moins ravir à ses ennemis la joie de la traîner au supplice; elle trouvait une espèce de satisfaction à tromper ainsi la tyrannie, à rester seule maîtresse de sa destinée, à mourir libre dans les fers. Ce projet avait été

conçu sans précipitation, sans faiblesse. Elle expose dans ses *dernières pensées* les motifs de sa résolution. En France comme à Rome sous les empereurs, l'excès de la même oppression inspirait l'idée des mêmes sacrifices; elle se donnait la mort pour conserver ses biens à sa fille (1). Mais une épouse, une mère, une amie, avec une ame si tendre, ne pouvait rompre des liens si chers sans de cruels combats. Le cœur s'attendrit en lisant ces écrits où madame Roland demande pardon à son époux de quitter une vie qu'elle aurait voulu *lui consacrer tout entière*, s'élève jusqu'à la Divinité, pour y trouver un refuge contre l'injustice des hommes, lègue à sa fille l'exemple d'une conduite sans reproches, partage entre ses amis le peu de bijoux qu'elle avait, et les prie de les conserver comme des témoignages de son attachement; leur confie le soin d'acquitter sa reconnaissance envers la femme estimable et fidèle qui l'avait servie quinze ans; s'occupe avec un intérêt touchant de tout ce qui lui fut cher; puis tout-à-coup revenant avec vivacité vers sa fille, lui adressant les derniers conseils de la tendresse, l'appelant quoique absente, la pressant sur son sein, l'arrosant de ses pleurs, s'écrie avec un accent si douloureux : *Souviens-toi de ta mère!*

Elle avait résolu d'abord de se laisser mourir de faim; mais cette lente agonie pouvait la trahir et la livrer à ses bourreaux. Elle préféra se procurer de l'opium; elle s'adressa à un ami dont elle avait éprouvé l'attachement et la fermeté; elle lui fit part de ses résolutions courageuses :

---

(1) Les condamnations du tribunal révolutionnaire emportaient la confiscation des biens.

il osá lui en proposer de plus courageuses encore. Il pensa qu'il était plus digne d'elle d'attendre que de se donner la mort ; qu'elle devait laisser commettre un nouveau forfait à ses juges ; qu'elle devait à sa cause un grand sacrifice, à ses amis l'exemple du plus généreux dévouement. On ne sait, en songeant à de pareils conseils, ce qu'on doit admirer le plus, du courage qui les donne, ou de la fermeté qui les reçoit : ils arrêtèrent madame Roland, sans l'étonner ; elle calcula de sang-froid les raisons pour et contre ; se représenta les préparatifs du supplice, la lenteur du trajet, la joie d'un peuple féroce, et rien n'ébranla son ame. Elle accepta ce nouveau genre d'héroïsme, non pas avec les transports d'un enthousiaste qui cherche le martyre, mais avec la résolution calme d'un sage qui remplit un devoir.

Enfin, le supplice de l'attente se termina. Ses malheureux amis les Girondins avaient péri le 31 octobre 1793 ; on la transféra le même jour à la Conciergerie ; elle y subit un interrogatoire, et fut appelée le 10 novembre au Tribunal révolutionnaire. Un homme qui consacrait alors ses talens et son courage à la défense de tous les genres d'infortunes, l'éloquent avocat de Charlotte-Corday, de la reine, et des Girondins, M. Chauveau-Lagarde, ambitionna l'honneur dangereux de parler pour madame Roland. Il la vit plusieurs fois à la Conciergerie ; le 9 novembre, il revint dans la soirée pour lui remettre la liste des témoins, et pour se concerter avec elle. Il la prévenait des piéges qu'on pouvait lui tendre, lui communiquait le plan de son discours, lui donnait des espérances qu'il n'avait pas. Madame Roland l'écoutait d'un air tranquille, et discutait de sang-froid les moyens proposés pour sa défense. L'entretien se prolongeait : il était onze

heures du soir; on vint avertir M. Chauveau-Lagarde que les portes de la prison se fermaient. Il allait se retirer : madame Roland, un moment émue, se lève, tire de son doigt un anneau, et le lui présente sans prononcer une parole. *Madame*, s'écrie vivement l'avocat, qui devine d'un coup-d'œil son intention et ses pressentimens, *Madame, nous nous reverrons demain, après le jugement!* — *Demain*, dit-elle, *je n'existerai plus! je sais le sort qui m'attend...... Vos conseils me sont chers, ils pourraient vous devenir funestes : ce serait vous perdre sans me sauver. Que je n'aie pas la douleur d'avoir causé la mort d'un homme de bien!..... Ne venez point au tribunal, je vous désavouerais; mais acceptez ce seul gage que ma reconnaissance puisse offrir..... Demain, je n'existerai plus!......*

Ce fut dans cette nuit qui précéda son dernier jour, que rassemblant ses forces et recueillant ses esprits, elle écrivit seule son projet de défense, morceau célèbre, où l'éloquence s'anime de tout ce qu'une ame sensible et fière peut conserver d'attachement pour des amis qui ne sont plus, peut éprouver d'indignation contre des tyrans qui se jouent de la justice et de la liberté. Madame Roland parut devant ses juges. Je ne parlerai ni de ces interrogatoires où l'on interdisait la réponse, ni de ces débats où l'on outrageait le malheur, ni de ce tribunal où l'on condamnait l'innocence : madame Roland savait bien qu'elle était jugée avant d'être entendue; mais je ne puis passer sous silence les derniers mots qu'elle prononça après la lecture de son arrêt : le souvenir de ses amis semblait l'occuper seul dans ce moment terrible. « Vous me jugez digne, » dit-elle, de partager le sort des grands hommes que

» vous avez assassinés; je tâcherai de porter à l'échafaud
» le courage qu'ils ont montré (1). »

Son courage fut, s'il est possible, plus admirable encore. J'ai entretenu plusieurs personnes qui la virent marcher au supplice; son air calme, la sérénité de ses traits, l'expression de ses regards, le ton simple et naturel de sa conversation, car elle s'entretenait avec un compagnon d'infortune, tout avait laissé la plus profonde impression dans leur esprit. Son courage était sans faste, et sa résignation sans faiblesse : elle eût avalé son poison sans trouble, dit un de ses amis, elle alla à l'échafaud de même : l'un ne coûta pas plus que l'autre à sa vertu stoïque. Son ame supérieure à tous les événemens, lui fit trouver des secours en elle-même, non-seulement pour anéantir l'horreur du supplice, mais pour lui faire goûter, s'il est possible, du plaisir dans ce dernier sacrifice à sa patrie.

Riouffe, auteur des *Mémoires d'un détenu*, se trouvait avec elle à la Conciergerie; il a laissé, sur ses derniers momens, des détails écrits avec sensibilité, et remplis d'intérêt.

« Le sang des vingt-deux fumait encore, dit-il, lorsque
» madame Roland arriva à la Conciergerie. Bien éclairée
» sur le sort qui l'attendait, sa tranquillité n'en était point
» altérée : sans être à la fleur de son âge, elle était encore
» pleine d'agrémens; elle était grande et d'une taille élé-
» gante : sa physionomie était très-spirituelle; mais les

(1) *Letters containing a sketch of the politics of France, etc., etc.* Lettres contenant une esquisse du gouvernement de la France, depuis le 31 mai 1793, jusqu'au 10 thermidor, 28 juillet 1796, avec un aperçu de ce qui se passait alors dans les prisons; par Hélène Maria Williams. Londres, 1795.

» malheurs et une longue détention avaient laissé sur son
» visage des traces de mélancolie, qui tempéraient sa vi-
» vacité naturelle : elle avait l'ame républicaine dans un
» corps pétri de grâces et façonné par une certaine poli-
» tesse de cour ; quelque chose de plus que ce qui se
» trouve ordinairement dans les yeux des femmes, se
» peignait dans ses grands yeux noirs, pleins d'expression
» et de douceur ; elle me parlait souvent à la grille, avec
» la liberté et le courage d'un grand homme. Ce langage
» républicain, sortant de la bouche d'une jolie femme
» française, dont on préparait l'échafaud, était un mi-
» racle de la révolution, auquel on n'était pas encore ac-
» coutumé. Nous étions tous attentifs autour d'elle, dans
» une espèce d'admiration et de stupeur : sa conversation
» était sérieuse sans être froide ; elle s'exprimait avec
» une pureté, un nombre et une prosodie qui faisaient
» de son langage une espèce de musique dont l'oreille
» n'était jamais rassasiée ; elle ne parlait jamais des dépu-
» tés qui venaient de périr, qu'avec respect, mais sans
» pitié efféminée, et leur reprochant même de n'avoir pas
» pris des mesures assez fortes ; elle les désignait le plus
» ordinairement sous le nom de *nos amis* ; elle faisait
» souvent appeler Clavières, pour s'entretenir avec lui.
» Quelquefois aussi son sexe reprenait le dessus, et on
» voyait qu'elle avait pleuré au souvenir de sa fille et de
» son époux. Ce mélange d'amollissement naturel et de
» force la rendait plus intéressante. La femme qui la
» servait, me dit un jour : *Devant vous elle rassemble*
» *toutes ses forces ; mais dans la chambre elle reste*
» *quelquefois, trois heures, appuyée sur la fenêtre, à*
» *pleurer.*

» Le jour où elle monta à l'interrogatoire, nous la

» vîmes passer avec son assurance ordinaire, et quand » elle revint, ses yeux étaient humides : on l'avait traitée » avec une telle dureté, jusqu'à lui faire des questions » outrageantes pour son honneur, qu'elle n'avait pu » retenir ses larmes, tout en exprimant son indignation. » Un pédant mercenaire outrageait cette femme, célè» bre par son esprit, et qui, à la barre de la Conven» tion nationale, avait forcé, par les grâces de son élo» quence, ses ennemis à se taire et à l'admirer. Elle » resta huit jours à la Conciergerie, où sa douceur l'avait » déjà rendue chère à tout ce qu'il y avait de prisonniers, » qui la pleurèrent sincèrement.

» Le jour où elle fut condamnée, elle s'était habillée » en blanc et avec soin : ses longs cheveux noirs tom» baient épars jusqu'à sa ceinture : elle eût attendri » les cœurs les plus féroces; mais ces monstres en » avaient-ils un ? d'ailleurs elle n'y prétendait pas : elle » avait choisi cet habit comme symbole de la pureté de » son ame. Après sa condamnation, elle repassa dans le » guichet avec une vitesse qui tenait de la joie : elle in» diqua, par un signe démonstratif, qu'elle était con» damnée à mort. Associée à un homme que le même » sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le » sien, elle parvint à lui en donner, avec une gaieté si » douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lè» vres, à plusieurs reprises (1).

---

(1) Elle mourut le 10 novembre 1793. « Madame Roland, dit un » des historiens de cette époque (*), avait pour compagnon de » son supplice un homme recommandable, qui montrait quelque » affaissement. Elle s'occupait à ranimer son courage, et même à

(*) Précis historique de la Révolution française, par M. Lacretelle.

» A la place du supplice, elle s'inclina devant la sta-
» tue de la Liberté, et prononça ces paroles mémorables :
» *O liberté ! que de crimes on commet en ton nom !*

» Elle avait dit souvent que son mari ne lui survivrait
» pas : nous apprîmes dans nos cachots que sa pré-
» diction était justifiée, et que le vertueux Roland s'était
» tué sur une grande route, indiquant par-là qu'il avait
» voulu mourir irréprochable envers l'hospitalité cou-
» rageuse. »

Roland, réfugié d'abord chez M. Bosc, dans la vallée de Montmorency, avait trouvé plus tard un asile à Rouen, auprès de deux amies courageuses. Le sort de sa femme décida du sien : il ne cacha point sa résolution, mais il discuta les moyens de rendre, s'il était pos-

---

» faire naître un sourire sur ses lèvres. Elle eut la générosité de renon-
» cer pour lui à la faveur qui lui avait été accordée de monter la
» première à l'échafaud. L'homme à qui elle s'était adressée avait
» refusé d'abord. Pouvez-vous, lui dit-elle avec gaieté, refuser à une
» femme sa dernière requête ? Elle l'obtint. »

Ce fait est véritable, mais un autre écrivain l'a raconté différemment (*). Cet écrivain prétend qu'au pied de l'échafaud, madame Roland dit à son compagnon d'infortune : « *Allez le premier : que je vous épargne au moins la douleur de voir couler mon sang.* » Cette dernière excuse offerte à la faiblesse est un trait remarquable et touchant du caractère de cette femme étonnante. Suivant la même personne, elle se tourna vers l'exécuteur, et lui demanda s'il consentait à ce triste arrangement. L'exécuteur répondit, que d'après ses ordres, elle devait périr la première; et c'est alors que s'adressant à lui avec un sourire : *Vous ne pourriez pas, j'en suis sûre*, lui dit-elle, *rejeter la dernière demande d'une femme ?*

Quant aux paroles adressées à la statue qu'elle avait devant les yeux, ce furent celles-ci, si l'on doit en croire l'ouvrage auquel nous empruntons ces derniers détails : *Ah ! liberté ! comme on t'a jouée !*

(*) Lettres contenant une esquisse du gouvernement de la France. Voyez la note au bas de la page XLI.

sible, sa mort utile à son pays. Ces temps de malheurs et de proscriptions avaient porté, au plus haut degré, l'énergie des ames vigoureuses. Deux femmes et un vieillard, abîmés dans la douleur d'une perte récente, parlaient de la vie et de la mort comme auraient pu le faire Sénèque ou Thraséas. Roland voulait paraître au milieu de la Convention, la forcer à l'entendre, et demander ensuite à monter sur l'échafaud couvert du sang de sa femme. Mais soit qu'ils eussent tous deux prévu leur sort et concerté d'avance leurs dernières résolutions, soit qu'un même sentiment leur inspirât la même pensée, il revint au projet de se donner la mort pour assurer au moins son héritage à sa fille; il écrivit un quart-d'heure, prit une canne à épée, embrassa ses amies une dernière fois, et quitta leur asile le 15 novembre 1793, à six heures du soir.

« Il suivit la route de Paris. Arrivé au *bourg Baudouin*, à quatre lieues à peu près de Rouen, il entre dans le chemin de l'avenue qui conduit à une maison particulière, s'assied sur un des bords de cette avenue, et là, enfonce dans sa poitrine le fer qu'il avait pris chez ses amies. La mort fut prompte, sans doute, mais il la reçut si paisiblement, qu'il ne changea pas d'attitude, et que le lendemain quelques passans crurent, en le voyant assis et appuyé contre un arbre, qu'il était endormi. »

Un billet qu'on trouva sur lui était ainsi conçu :

« Qui que tu sois qui me trouves gisant, respecte mes
» restes. Ce sont ceux d'un homme qui consacra toute
» sa vie à être utile, et qui est mort comme il a vécu,
» vertueux et honnête.

» Puissent mes concitoyens prendre des sentimens plus
» doux et plus humains !

» Le sang qui coule par torrent dans ma patrie me » dicte cet avis.

» Ces massacres ne peuvent être inspirés que par les » plus cruels ennemis de la France. Ils auront bonne » composition d'un pays dont on aura fait fuir ou assas- » siner les meilleurs citoyens.

» Non la crainte, mais l'indignation m'a fait quitter » ma retraite au moment où j'ai appris qu'on avait égorgé » ma femme. Je n'ai pas voulu rester plus long-temps sur » une terre souillée de crimes. »

Ainsi périrent Roland et sa femme. Le savoir, la probité, les lumières de Roland furent à peine utiles à son pays dans ces temps d'orages où il eut moins souvent occasion de montrer ses talens que son caractère. Comme savant, il a laissé des travaux estimés; comme citoyen, d'honorables souvenirs ont marqué sa carrière. La rigidité de ses principes avait quelque chose de l'esprit de secte; son opiniâtreté devint vertu, quand il fallut résister aux pervers. Il opposa une vie pure à la calomnie, et la fermeté d'un homme de bien à l'audace de ses persécuteurs. Ses intrépides regards les bravaient encore au sein de la Convention même; il allait chercher ses amis dans les rangs de ceux que *la Montagne* dévouait à la proscription; il prévoyait leur sort, il voulait en partager les périls et la gloire. Placé dès les commencemens du combat dans l'alternative de vaincre avec les Jacobins, ou de succomber avec la Gironde, il semblait avoir pris pour devise ces deux vers de Condorcet :

Ils m'ont dit : Choisis d'être oppresseur ou victime!
J'embrassai le malheur et leur laissai le crime.

Le même courage eut, chez madame Roland, des causes et des effets différens : l'énergie du caractère tenait

en elle à l'élévation de l'ame. On s'étonnait qu'elle sût allier, aux grâces d'une Française, les idées républicaines d'une femme de Lacédémone ou d'Athènes. L'amour de la république avait, chez Roland, l'austérité, et même un peu la rudesse des mœurs romaines; le même sentiment, chez sa femme, rappelait mieux l'enthousiasme des peuples de la Grèce : il semblait qu'elle eût reçu leurs idées d'indépendance avec leur imagination brillante et leur vive sensibilité. Elle portait la même chaleur dans l'amitié que dans le patriotisme. Ses amis lui vouaient un attachement religieux; de vieux serviteurs perdirent la vie pour lui prouver leur dévouement (1); ses ennemis, qui pouvaient la craindre, mais non pas la haïr, furent souvent réduits à l'admirer. Élevée, pour ainsi dire, à l'école des anciens, l'exemple de leurs grands hommes, les leçons de leurs philosophes avaient disposé son ame aux plus généreux sacrifices. Ce penchant vers tout ce qui est noble et grand, lui inspira la résolution de ne point survivre à l'oppression de son pays, et la résolution plus étonnante encore de mourir sur l'échafaud. Il y a des noms si imposans, qu'on n'ose les citer à côté du nom d'une femme, même quand ses actions rappellent l'héroïsme des plus hautes vertus; mais placez-vous à la distance de quelques siècles, laissez taire les passions, ne considérez que la cause et le dévouement qu'elle inspire, et voyez si l'histoire offre beaucoup d'exemples d'un pareil sacrifice fait à la patrie, d'un aussi grand hommage rendu à la liberté.

Sa mort n'avait point satisfait la vengeance de ses per-

---

(1) Lecoq, son domestique, fut condamné à mort pour avoir déposé en sa faveur.

sécuteurs; ils outragèrent leur victime après l'avoir immolée (1). Nous ne reverrons plus, il le faut espérer, ces temps où l'esprit de parti poursuit encore ceux qui sont dans la tombe. On ne fera point un crime à madame Roland d'avoir aimé, servi la liberté, parce que ses oppresseurs en ont souillé l'image. Le deuil, la ruine et la douleur de sa famille ont assez expié la célébrité de sa vie et la gloire de sa mort. Vingt-sept ans écoulés ont refroidi sa cendre : la publication de ses Mémoires ne fournira point, sans doute, une occasion nouvelle de troubler son repos. Les écrivains qui ne partagent point ses opinions, en condamnant ce qu'elle a pensé, n'oublieront pas ce qu'elle a souffert; auprès de tous les hommes qui portent un cœur généreux, ses vertus, ses malheurs protégeront sa mémoire.

F. Barrière.

---

(1) Voyez, à la fin du second volume, dans les *Pièces officielles*, sous la lettre R, page 517, l'article qui parut dans le *Moniteur*, peu de jours après la mort de madame Roland.

Aujourd'hui jeudi le [illegible] et
dix-neuf dans les fers. c'est
ainsi que l'habitude de toutes
les révolutions, nous passons
ainsi! Vous ne sauriez
croire combien je songe à
vous depuis ce matin; je suis
persuadée que vous êtes l'un des
deux qui s'occupaient davantage
de mes vicissitudes.

Me voici en bonne maison
pour tant qu'il plaira à Dieu
[illegible], comme ailleurs, je serai
très bien avec moi-même pour [illegible]

sonde, un cœur très-affectueux, ... annonçait tout cela, m'ont rendue chère à ceux me connaissent. La situation dans laquelle je suis trouvée m'a fait des ennemis; ma personn

MÉMOIRES
PARTICULIERS.

PREMIÈRE PARTIE.

Aux prisons de Sainte-Pélagie, le 9 août 1793.

FILLE d'artiste, femme d'un savant devenu ministre et demeuré homme de bien, aujourd'hui prisonnière, destinée peut-être à une mort violente et inopinée, j'ai connu le bonheur et l'adversité, j'ai vu de près la gloire et subi l'injustice.

Née dans un état obscur, mais de parens honnêtes, j'ai passé ma jeunesse au sein des beaux-arts, nourrie des charmes de l'étude, sans connaître de supériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu.

A l'âge où l'on prend un état, j'ai perdu les espérances de fortune qui pouvaient m'en procurer un conforme à l'éducation que j'avais reçue. L'alliance d'un homme respectable a paru réparer ces revers; elle m'en préparait de nouveaux.

Un caractère doux, une ame forte, un esprit solide, un cœur très-affectueux, un extérieur qui annonçait tout cela, m'ont rendue chère à ceux qui me connaissent. La situation dans laquelle je me suis trouvée m'a fait des ennemis; ma personne

n'en a point : ceux qui disent le plus de mal de moi ne m'ont jamais vue.

Il est si vrai que les choses sont rarement ce qu'elles paraissent être, que les époques de ma vie où j'ai goûté le plus de douceurs ou le plus éprouvé de chagrins, sont souvent toutes contraires à ce que d'autres pourraient en juger. C'est que le bonheur tient aux affections plus qu'aux événemens.

Je me propose d'employer les loisirs de ma captivité à retracer ce qui m'est personnel depuis ma tendre enfance jusqu'à ce moment : c'est vivre une seconde fois que de revenir ainsi sur tous les pas de sa carrière ; et qu'a-t-on de mieux à faire en prison que de transporter ailleurs son existence par une heureuse fiction ou par des souvenirs intéressans ? Si l'expérience s'acquiert moins à force d'agir qu'à force de réfléchir sur ce qu'on voit et sur ce qu'on a fait, la mienne peut s'augmenter beaucoup par l'entreprise que je commence.

La chose publique, mes sentimens particuliers, me fournissaient assez, depuis deux mois de détention, de quoi penser et décrire sans me rejeter sur des temps fort éloignés ; aussi les cinq premières semaines avaient-elles été consacrées à des *Notices historiques* dont le recueil n'était peut-être pas sans intérêt. Elles viennent d'être anéanties (1) : j'ai senti toute l'amertume de cette perte que je ne

---

(1) Voyez la Notice, page xxxv.

réparerai point; mais je m'indignerais contre moi-même de me laisser abattre par quoi que ce soit. Dans toutes les peines que j'ai essuyées, la plus vive impression de douleur est presque aussitôt accompagnée de l'ambition d'opposer mes forces au mal dont je suis l'objet, et de le surmonter, ou par le bien que je fais à d'autres, ou par l'augmentation de mon propre courage. Ainsi, le malheur peut me poursuivre et non m'accabler; les tyrans peuvent me persécuter: mais m'avilir? jamais, jamais! Mes *Notices* sont perdues; je vais faire des *Mémoires*, et, m'accommodant avec prudence à ma propre faiblesse dans un moment où je suis péniblement affectée, je vais m'entretenir de moi pour mieux m'en distraire. Je ferai mes honneurs en bien ou en mal, avec une égale liberté : celui qui n'ose se rendre bon témoignage à soi-même, est presque toujours un lâche qui sait et craint le mal qu'on pourrait dire de sa personne; et celui qui hésite à avouer ses torts, n'a pas la force de les soutenir, ni le moyen de les racheter. Avec cette franchise pour mon propre compte, je ne me gênerai pas sur celui d'autrui; père, mère, amis, mari, je les peindrai tels qu'ils sont, ou que je les ai vus.

Tant que je suis demeurée dans un état paisible et concentré, ma sensibilité naturelle enveloppait tellement mes autres qualités, qu'elle se montrait seule, ou les dominait toutes. Mon premier besoin était de plaire et de faire du bien : j'étais un peu

comme ce bon M. de Gourville, dont madame de Sévigné dit que la charité du prochain lui coupait les paroles par la moitié; et je méritais que Sainte-Lette dît de moi, qu'avec l'esprit d'aiguiser de fines épigrammes, je n'en laissais jamais échapper aucune.

Depuis que les circonstances, les orages politiques et autres ont développé l'énergie de mon caractère, je suis franche avant tout, sans regarder d'aussi près aux petites égratignures qui peuvent se faire en passant. Je ne fais pas plus d'épigrammes; car elles supposent le plaisir de piquer par une critique, et je ne sais point m'amuser à tuer des mouches; mais j'aime à faire justice à force de vérités, et j'énonce les plus terribles en face des intéressés, sans m'étonner, m'émouvoir, ni me fâcher, quel qu'en soit l'effet sur eux.

Gratien Phlipon, mon père, était graveur de profession; il cultivait aussi la peinture, et voulut s'adonner à celle en émail, bien moins par goût que par spéculation : mais l'incompatibilité de sa vue et de son tempérament, avec le feu auquel il faut passer l'émail, le força d'abandonner ce genre. Il se restreignit dans le sien, qui était médiocre; mais quoiqu'il fût laborieux, que les temps favorisassent l'exercice de son art, qu'il eût beaucoup d'occupation et employât un assez grand nombre d'ouvriers, le désir de faire fortune le portait vers le commerce. Il achetait des bijoux, des diamans, ou les prenait en paiement des marchands avec

lesquels il avait affaire, pour les revendre dans l'occasion. Je relève cette particularité, parce que j'ai observé que, dans toutes les classes, l'ambition est généralement funeste; pour quelques heureux qu'elle élève, elle fait une foule de victimes. L'exemple de mon père me fournira plus d'une application : son art suffisait à le faire exister décemment; il voulut devenir riche, et il a fini par se ruiner.

Robuste et sain, actif et glorieux, il aimait sa femme et la parure; sans instruction, il avait ce degré de goût et de connaissances que donnent superficiellement les beaux-arts, à quelque partie qu'en soit réduite la pratique : aussi, malgré son estime pour les richesses et ce qui peut les procurer, il traitait avec des marchands, mais il n'avait de liaison qu'avec des artistes, peintres et sculpteurs. Sa vie fut très-réglée, tant que son ambition connut des bornes ou n'eut point essuyé de disgrâces. On ne peut pas dire que ce fût un homme vertueux; mais il avait beaucoup de ce qu'on appelle honneur : il aurait bien fait payer une chose plus qu'elle ne valait; mais il se serait tué plutôt que de ne pas acquitter le prix de celle qu'il avait achetée.

Marguerite Bimont, sa femme, lui avait apporté en dot, avec fort peu d'argent, une ame céleste et une charmante figure. L'aînée de six enfans, dont elle avait été comme la seconde mère, elle ne s'était mariée, à vingt-six ans, que pour céder sa

place à ses sœurs : son cœur sensible, son esprit agréable, auraient dû l'unir à quelqu'un d'éclairé, de délicat; mais ses parens lui présentèrent un honnête homme dont les talens assuraient l'existence, et sa raison l'accepta. Au défaut du bonheur qu'elle ne pouvait se promettre, elle sentait qu'elle ferait régner la paix qui en tient lieu. Il est sage de savoir se réduire : les jouissances sont toujours plus rares qu'on ne l'imagine; mais les consolations ne manquent jamais à la vertu.

Je fus leur second enfant : mon père et ma mère en eurent sept; mais tous les autres sont morts en nourrice ou en venant au monde, à la suite de divers accidens, et ma mère répétait quelquefois avec complaisance que j'étais la seule qui ne lui eût jamais donné de mal, car sa délivrance avait été aussi heureuse que sa grossesse; il semblait que j'eusse affermi sa santé.

Une tante de mon père choisit pour moi, dans les environs d'Arpajon, où elle allait souvent en été, une nourrice saine et de bonnes mœurs, que l'on estimait dans le pays, d'autant plus que la brutalité de son mari la rendait malheureuse, sans altérer son caractère ni changer sa conduite. Madame Besnard (c'est le nom de ma grand'tante) n'avait point d'enfant; son mari était mon parrain : tous deux me regardèrent comme leur fille. Leurs soins ne se sont jamais démentis. Ils vivent encore, et, sur le déclin de leurs ans, ils languissent de douleurs; ils gémissent sur le sort de leur petite-

nièce, dans laquelle ils avaient placé leur espérance et leur gloire. Respectables vieillards, consolez-vous; il est accordé à bien peu de personnes de parcourir leur carrière dans le silence et la paix qui vous accompagnent; je ne suis point au-dessous des malheurs qui m'assiégent, et je ne cesserai pas d'honorer vos vertus.

La vigilance de ma nourrice était soutenue ou récompensée par l'attention de mes bons parens; son zèle et ses succès lui méritèrent l'attachement de ma famille. Elle n'a jamais, tant qu'elle a vécu, laissé passer deux ans sans faire un voyage de Paris pour venir me voir: elle accourut près de moi lorsqu'elle apprit qu'une mort cruelle m'avait enlevé ma mère. Je me rappelle encore son apparition: j'étais sur un lit de douleur; sa présence me retraçant trop vivement une perte récente, le premier chagrin de ma vie, je tombai dans des convulsions qui l'effrayèrent; elle se retira, je ne la revis plus; elle mourut bientôt après. J'avais été la visiter dans la chaumière où elle m'avait allaitée; j'avais écouté avec attendrissement les contes que sa bonhomie se plaisait à faire en me montrant les lieux que j'avais préférés, rappelant les espiégleries que je lui avais faites et dont la gaieté l'amusait encore. A deux ans, je fus ramenée dans la maison paternelle : on m'a souvent parlé de la surprise que j'avais témoignée en voyant au soir, dans la rue, les lanternes allumées, que j'appelais de belles bouteilles ; de ma répugnance à me servir de ce qu'on

appelle proprement un *pot-de-chambre*, parce que je ne connaissais qu'un coin de jardin pour certain usage, et de l'air de moquerie avec lequel je demandais si les saladiers et les soupières que je montrais du doigt, étaient faits aussi pour cela. Il faut bien passer sous silence ces belles choses et d'autres aussi graves qui n'intéressent que les nourrices, et ne se répètent qu'aux grands parens : on ne s'attend pas que je dépeigne ici une petite brune de deux ans, dont les cheveux noirs jouaient fort bien sur un visage animé des plus vives couleurs, et qui respirait le bonheur de son âge dont elle avait toute la santé. Je sais un meilleur temps pour faire mon portrait, et je ne suis pas si maladroite que de le devancer.

La sagesse et la bonté de ma mère lui eurent bientôt acquis, sur mon caractère doux et tendre, l'ascendant dont elle n'usa jamais que pour mon bien. Il était tel, que, dans ces légères alternatives inévitables entre la raison qui gouverne et l'enfance qui résiste, elle n'a jamais eu besoin, pour me punir, que de m'appeler froidement *mademoiselle*, et de me regarder d'un œil sévère. Je sens encore l'impression que me faisait son regard, si caressant pour l'ordinaire; j'entends en frissonnant ce mot de *mademoiselle*, substitué, avec une dignité désespérante, au doux nom de *ma fille*, à la gentille appellation de *Manon*. Oui, *Manon*, c'est ainsi qu'on m'appelait; j'en suis fâchée pour les amateurs de romans : ce nom n'est pas noble; il ne sied

point à une héroïne du grand genre ; mais enfin c'était le mien, et c'est une histoire que j'écris. Au reste, les plus délicats se seraient réconciliés avec le nom, en entendant ma mère le prononcer, et voyant celle qui le portait. Quelle expression manquait de grâce quand ma mère l'accompagnait de son ton affectueux ? Et lorsque sa voix touchante venait pénétrer mon cœur, ne m'apprenait-elle pas à lui ressembler?

Vive sans être bruyante, et naturellement recueillie, je ne demandais qu'à m'occuper, et je saisissais avec promptitude les idées qui m'étaient présentées. Cette disposition fut mise tellement à profit, que je ne me suis jamais souvenue d'avoir appris à lire ; j'ai ouï dire que c'était chose faite à quatre ans, et que la peine de m'enseigner s'était, pour ainsi dire, terminée à cette époque, parce que dès-lors il n'avait plus été besoin que de ne pas me laisser manquer de livres. Quels que fussent ceux qu'on me donnait ou dont je pouvais m'emparer, ils m'absorbaient tout entière, et l'on ne pouvait plus me distraire que par des bouquets. La vue d'une fleur caresse mon imagination et flatte mes sens à un point inexprimable ; elle réveille avec volupté le sentiment de mon existence. Sous le tranquille abri du toit paternel, j'étais heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres : dans l'étroite enceinte d'une prison, au milieu des fers imposés par la tyrannie la plus révoltante, j'oublie

l'injustice des hommes, leurs sottises et mes maux, avec des livres et des fleurs.

L'occasion était trop belle pour négliger de me faire apprendre l'Ancien, le Nouveau Testament, les catéchismes petit et grand; j'apprenais tout ce qu'on voulait, et j'aurais répété l'Alcoran si l'on m'eût appris à le lire. Je me souviens d'un peintre nommé Guibal, fixé depuis à Stuttgard, et dont j'ai vu, il y a peu d'années, un Éloge du Poussin, couronné à l'académie de Rouen. Il venait souvent chez mon père : c'était un drôle de corps qui me faisait des contes à peau d'âne, que je n'ai point oubliés, et qui m'amusaient beaucoup; il ne se divertissait pas moins à me faire débiter ma science. Je crois le voir encore, avec sa figure un peu grotesque, assis dans un fauteuil, me prenant entre ses genoux sur lesquels j'appuyais mes coudes, et me faisant répéter le *symbole de saint Athanase;* puis récompensant ma complaisance par l'histoire de *Tanger*, dont le nez était si long, qu'il était obligé de l'entortiller autour de son bras quand il voulait marcher. On pourrait faire des oppositions plus extravagantes.

A l'âge de sept ans, on m'envoya tous les dimanches à l'instruction paroissiale, qui s'appelait le *catéchisme*, afin de me préparer à la confirmation. Au train dont vont les choses, ceux qui liront ce passage demanderont peut-être ce que c'était que cela : je vais le leur apprendre. Dans le premier coin d'une église, chapelle ou charnier, on plaçait

quelques rangs de chaises ou des bancs vis-à-vis les uns des autres, sur une longueur déterminée; on réservait au milieu un assez large passage, et l'on plaçait au haut un siége un peu plus élevé: c'était la chaise curule du jeune prêtre qui devait instruire les enfans qu'on soumettait à sa discipline. Là, on faisait répéter par cœur l'évangile du jour, l'épître, l'oraison et le chapitre de catéchisme indiqué pour la tâche de la semaine. Lorsque ces rassemblemens étaient nombreux, le prêtre enseignant avait un petit clerc qui servait de répétiteur, et le maître se réservait pour les questions sur le fond du sujet. Dans certaines paroisses, les enfans des deux sexes assistaient au même *catéchisme*, séparés seulement par leurs places; dans la plupart, ils n'avaient rien de commun. Les mères ou les bonnes femmes, toujours avides du pain de la parole, quelque grossièrement qu'il soit apprêté, assistaient à ces instructions, graduées suivant les âges et la préparation pour recevoir la confirmation, ou pour faire la première communion. Les curés zélés apparaissaient de temps en temps au milieu de ces jeunes ouailles qu'on faisait lever respectueusement à leur aspect; ils adressaient quelques questions aux plus apparentes pour juger de leur instruction : les mères de celles qu'on interrogeait se rengorgeaient avec orgueil, et le pasteur se retirait au milieu de leurs révérences. M. Garat, curé de Saint-Barthélemi, ma paroisse, dans ce qu'on appelait alors à Paris la Cité, bonhomme qu'on disait

fort savant, et qui ne pouvait prononcer deux mots de suite en chaire, où il avait la fureur de monter, vint un jour à mon catéchisme ; et pour sonder mon instruction en manifestant sa sagacité, il me demanda combien il y avait d'ordres d'esprits dans la hiérarchie céleste? Je fus persuadée, à l'air victorieux et malin dont il me fit cette question, qu'il croyait m'embarrasser; et je répondis, en souriant, que quoiqu'il y en eût plusieurs d'indiqués dans la préface de la messe, j'avais vu ailleurs qu'on en comptait neuf, et je lui fis passer en revue les *anges*, *archanges*, *trônes*, *dominations*, etc. Jamais curé ne fut si satisfait des lumières de son néophyte ; il y avait de quoi faire ma réputation parmi les saintes femmes : aussi j'étais une petite prédestinée, comme on verra par la suite. Quelques personnes se diront peut-être qu'avec les soins de ma mère et son bon sens, il est surprenant qu'elle m'envoyât au catéchisme; mais chaque chose a sa raison. Ma mère avait un jeune frère ecclésiastique sur sa paroisse, et chargé du catéchisme de la confirmation, pour employer l'expression technique. La présence de sa nièce à ses instructions était un bel exemple, capable de déterminer des personnes, qui n'étaient pas ce qu'on appelait du peuple, à y envoyer aussi leurs enfans, chose très-agréable au curé. D'ailleurs j'avais une mémoire qui devait toujours m'assurer le premier rang; et tous les accessoires soutenant cette sorte de supériorité, mes parens se glorifiaient en paraissant adopter le genre

le plus simple. Il arrivait que dans les distributions de prix qui se faisaient avec éclat au bout de l'an, je me trouvais emporter le premier, sans qu'il y eût eu aucune espèce de faveur; et toute la marguillerie et tout le clergé de la paroisse d'estimer fort heureux mon jeune oncle, qui en était plus remarqué, et qui n'avait besoin que de l'être pour inspirer de la bienveillance. Une belle figure, une grande bonté, le caractère le plus facile, les mœurs les plus douces, et la plus grande gaieté, l'ont accompagné jusqu'à ces derniers temps, où il est mort chanoine de Vincennes, lorsque la révolution allait frapper tous les chapitres. J'ai cru perdre en lui le dernier de mes parens du côté de ma mère, et je ne me rappelle qu'avec attendrissement tout ce qui lui fut personnel. Le goût et la facilité que j'avais pour apprendre, lui inspirèrent l'idée de m'enseigner le latin : j'en étais ravie; c'était une fête pour moi que de trouver un nouvel objet d'étude. J'avais au logis maîtres d'écriture, de géographie, de danse et de musique; mon père m'avait fait commencer le dessin, mais il n'y avait rien de trop : levée dès cinq heures, lorsque tout dormait encore dans la maison, je me glissais doucement avec une petite jaquette, sans songer à me chausser, jusqu'à la table, placée dans un coin de la chambre de ma mère, sur laquelle était mon travail; et je copiais, je répétais mes exemples avec tant d'ardeur, que mes succès devenaient rapides. Mes maîtres en devenaient plus affectionnés; ils me donnaient de

longues leçons; ils y mettaient un intérêt qui m'attachait toujours davantage : je n'en ai pas eu un seul qui ne parût être aussi flatté de m'apprendre que j'étais reconnaissante d'être enseignée; pas un qui, m'ayant suivie quelques années, n'ait dit le premier qu'il ne m'était plus nécessaire, qu'il ne devait plus être payé, mais qu'il demandait à être reçu, et à pouvoir venir visiter mes parens et m'entretenir quelquefois. J'honorerai la mémoire du bon M. Marchand, qui, dès cinq ans, m'apprit à écrire, puis m'enseigna la géographie, et avec lequel j'étudiais l'histoire : homme sage, patient, clair et méthodique, que j'appelais *M. Doucet;* je le vis marier à une honnête femme attachée à la maison de Nesle; j'allai le visiter dans sa dernière maladie, où une saignée hors de saison fixa sur sa poitrine la goutte, dont il avait un accès, et lui donna la mort à cinquante ans. J'en avais alors dix-huit.

Je n'ai point oublié le musicien Cajon, petit homme vif et causeur, né à Mâcon, où il avait été enfant de chœur, et successivement soldat, déserteur, capucin, commis, et déplacé. Arrivant à Paris avec femme, enfans, sans le sou, mais ayant une voix de second-dessus extrêmement agréable, fort rare dans les hommes à qui l'on n'a pas fait subir certaine opération, et très-propre pour enseigner le chant à de jeunes personnes. Présenté à mon père, je ne sais par qui, il eut en moi sa première écolière, me donna beaucoup de soins ; empruntait souvent à mes parens de l'ar-

gent, qu'il dépensait vite; ne me rendit jamais certain recueil des leçons de Bordier, qu'il pilla avec assez d'art pour composer des *élémens de musique*, qu'il a publiés sous son nom; devint magnifique, sans s'enrichir, et finit, après quinze ans, par quitter Paris, où il avait fait des dettes, pour se rendre en Russie, où je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à Mazon, le danseur, bon Savoyard d'une laideur affreuse, dont je vois encore la loupe qui décorait sa joue droite lorsqu'il penchait du côté gauche son visage camus et grêlé sur sa *pochette*, j'aurais quelque chose de plaisant à en dire, ainsi que du pauvre Mignard, maître de guitare, espèce de colosse espagnol, dont les mains ressemblaient à celles d'Ésaü, et qui, en gravité, politesse et rodomontades, ne le cédait à personne de son pays. Je n'ai pas eu long-temps le timide Watrin, dont les cinquante ans, la perruque, les lunettes et le visage enflammé, paraissaient tout en désordre, lorsqu'il posait les doigts de son écolière au *par-dessus de viole*, et lui montrait à tenir l'archet. Mais, en récompense, le révérend père Collomb, barnabite, jadis missionnaire, supérieur de sa maison à soixante-quinze ans, et confesseur de ma mère, envoya chez elle sa *basse de viole*, pour me consoler de l'abandon du *par-dessus*, et m'accompagner lui-même lorsque, venant nous voir, il me priait de prendre ma guitare. Je l'étonnai beaucoup lorsque, m'emparant de sa basse, je me mis à jouer passablement quelques airs que j'avais

étudiés en cachette. J'aurais trouvé sous ma main une *contre-basse*, que je serais montée sur une chaise pour en faire quelque chose. Mais, afin de ne point commettre d'anachronisme, il faut observer que j'anticipe, et se rappeler que j'étais tout-à-l'heure à sept ans, où je retourne. Je suis venue jusqu'à cette époque, sans parler de l'influence de mon père sur mon éducation : elle était faible, parce qu'il ne s'en mêlait guère; mais il n'est pas hors de propos de remarquer ce qui l'avait déterminé à s'en mêler moins encore. J'étais fort opiniâtre; c'est-à-dire que je ne consentais pas aisément à ce dont je ne voyais point la raison; et lorsque je ne sentais que l'autorité (1), ou que je croyais apercevoir du caprice, je ne savais pas céder. Ma

---

(1) Un homme qui fut, comme madame Roland, célèbre par ses talens et par son ardent amour pour la liberté, Alfieri, montrait le même caractère au même âge; il cédait aisément à la persuasion et résistait à la contrainte : « Voici, dit-il, » une esquisse du caractère que je manifestais dans les pre- » mières années de ma raison naissante : taciturne et tran- » quille pour l'ordinaire, mais quelquefois extrêmement » pétulant et babillard, presque toujours dans les extrêmes, » *obstiné et rebelle à la force*, fort soumis aux avis qu'on me » donnait avec amitié, contenu plutôt par la crainte d'être » grondé que par toute autre chose, d'une timidité excessive, » et *inflexible quand on voulait me prendre à rebours*. »

Ces rapports d'humeur et d'inclination nous ont paru dignes de remarque entre deux enfans du même âge, qui, plus tard, professèrent les mêmes opinions avec une égale énergie.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

mère, habile et prudente, jugeait à merveille qu'il fallait me dominer par la raison, ou me gagner par le sentiment; aussi ne trouvait-elle point de résistance. Mon père, assez brusque, ordonnait en maître, et l'obéissance était tardive ou nulle; s'il tentait de me punir en despote, sa douce petite fille devenait un lion. Il me donna le fouet en deux ou trois circonstances; je lui mordais la cuisse sur laquelle il m'avait courbée, et je protestais contre sa volonté. Un jour que j'étais un peu malade, il fut question de me donner une médecine : on m'apporta le triste breuvage; je l'approche de mes lèvres, son odeur me le fait repousser avec dégoût : ma mère s'emploie à vaincre ma répugnance; elle m'en inspire la volonté : je fais mes efforts sincèrement; mais à chaque fois que l'horrible déboire m'était apporté sous le nez, mes sens révoltés me faisaient détourner la tête. Ma mère se fatiguait; je pleurais de sa peine et de la mienne, et j'en étais toujours moins capable d'avaler la funeste boisson : mon père arrive; il se fâche et me donne le fouet, en attribuant ma résistance à l'opiniâtreté; dès-lors, l'envie d'obéir se passe, et je déclare que je ne prendrai point la médecine. Grands éclats, menaces répétées, seconde fustigation : je m'indigne et fais des cris affreux, levant les yeux au ciel, et me disposant à jeter le breuvage qu'on allait me présenter; mon geste trahit ma pensée; mon père, furieux, menace de me fouetter une troisième fois. Je sens,

à l'heure où j'écris, l'espèce de révolution et le développement de force que j'éprouvai alors ; mes larmes s'arrêtent tout-à-coup, mes sanglots s'apaisent, un calme subit réunit mes facultés dans une seule résolution : je me lève sur mon lit ; je me tourne du côté de la ruelle ; j'incline ma tête, en l'appuyant contre le mur ; je trousse ma chemise, et je m'offre aux coups en silence : on m'aurait tuée sur la place, sans m'arracher un soupir.

Ma mère, que cette scène rendait mourante, et qui avait besoin de toute sa sagesse pour ne pas augmenter les excès de son mari, parvint à le faire sortir de la chambre. Elle me recoucha sans mot dire ; et, après deux heures de repos, elle vint en pleurant me conjurer de ne plus lui faire de mal et de boire la médecine : je la regardai fixement ; je pris le verre et je le vidai d'un seul trait. Mais je vomis tout au bout d'un quart-d'heure, et j'eus un violent accès de fièvre qu'il fallut bien guérir autrement qu'avec de mauvaises drogues et des verges. J'avais alors un peu plus de six ans.

Tous les détails de cette scène me sont aussi présens, toutes les sensations que j'ai éprouvées sont aussi distinctes, que si elle était récente : c'est le même roidissement que celui que j'ai senti s'opérer depuis dans des momens solennels ; et je n'aurais pas plus à faire aujourd'hui pour monter fièrement à l'échafaud, que je n'en fis alors pour m'abandonner à un traitement barbare qui pouvait me tuer, et non pas me vaincre.

De cet instant, mon père ne mit plus la main sur moi ; il ne se chargea même pas de me réprimander : il me caressait beaucoup, me montrait à dessiner, me conduisait à la promenade, et me traitait avec une bonté qui le rendait plus respectable à mes yeux, et lui assurait de ma part une entière soumission. On se plut à célébrer mes sept ans comme l'âge de la raison, celui duquel on avait droit d'attendre de moi tout ce qu'elle inspire ; c'était assez adroit pour motiver l'espèce d'égard avec lequel il fallait me conduire, en soutenant mon courage, sans exciter ma vanité. Ma vie s'écoulait doucement dans la paix domestique et une grande activité d'esprit ; ma mère demeurait constamment chez elle, et y recevait fort peu de monde. Nous sortions deux fois la semaine : l'une, pour visiter les grands parens de mon père ; l'autre, c'était le dimanche, pour voir la mère de maman, assister à l'office divin et nous rendre à la promenade. On commençait toujours, en sortant des vêpres, par aller chez ma bonne maman Bimont : c'était une grande et belle femme qui avait été de bonne heure attaquée de paralysie ; sa tête en était demeurée affectée. Elle était graduellement tombée en enfance, et passait les jours dans son fauteuil, près de la fenêtre ou du feu, suivant la saison. Une vieille fille, de service dans la famille depuis plus de quarante ans, soignait ses infirmités. Dès que j'arrivais, Marie me donnait à goûter : c'était fort bon ; mais cela fait, je m'en-

nuyais horriblement ; je cherchais des livres : il n'y avait que le psautier ; et, faute de mieux, j'en ai vingt fois relu la version ou chanté le texte. Si j'étais gaie, ma grand'mère pleurait ; si je me frappais ou me laissais tomber, elle éclatait de rire : cela me contrariait. On avait beau me faire observer que c'était le résultat de sa maladie, je ne le trouvais pas moins triste ; j'aurais encore supporté qu'elle se moquât de moi, mais ses pleurs ne s'échappaient jamais qu'avec un éclat douloureux et imbécile à la fois, qui me froissait l'ame et m'inspirait de la terreur. La vieille Marie radotait à cœur joie avec ma mère, qui se faisait un devoir sacré de passer deux heures devant la sienne, en écoutant complaisamment les contes de Marie. Ce fut pour moi un cours de patience assurément très-pénible, mais il fallait bien en passer par-là ; car un jour où l'ennui me fit verser des pleurs de dépit en demandant à m'en aller, ma mère resta toute la soirée. Elle ne négligeait pas, dans les temps opportuns, de me représenter son assiduité comme un devoir rigoureux et touchant qu'il m'était honorable de partager ; je ne sais comme elle s'y prenait, mais mon cœur recevait cette doctrine avec attendrissement. Lorsque l'abbé Bimont pouvait se rendre chez sa mère, c'était pour moi une joie inexprimable : ce cher petit oncle me faisait jouer, sauter et chanter ; mais cela ne lui était guère possible, il était alors maître des enfans de chœur et se trouvait enchaîné chez lui. Je me

rappelle, à ce propos, un de ses élèves, d'une figure heureuse, dont il aimait à dire du bien, parce que c'était celui qui lui donnait le moins de mal. Ce sujet, annonçant des dispositions, obtint peu d'années après une bourse à je ne sais quel collége, et est devenu l'*abbé* Noël (1), connu d'abord par quelques petits ouvrages, appelé par le ministre le Brun dans la carrière diplomatique, envoyé à Londres l'année dernière, et aujourd'hui en Italie.

Mes exercices remplissaient fort bien les journées, qui me semblaient courtes, car je n'avais jamais fini tout ce que j'aurais eu le goût d'entreprendre. Avec les livres élémentaires dont on avait soin de me fournir, j'épuisai bientôt ceux de la petite bibliothèque de la maison. Je dévorais tout, et je recommençais les mêmes lorsque j'en manquais de nouveaux. Je me souviens de deux *in-folio* de Vies des saints, d'une Bible de même format, en vieux langage, d'une ancienne traduction des Guerres civiles d'Appien, d'un Théâtre de la Turquie, en

---

(1) Les hommes qui se consacraient alors à l'instruction de la jeunesse, portaient le petit collet et prenaient le titre d'*abbé*, sans être engagés dans les ordres. M. Noël commença de cette manière, comme professeur dans l'université de Paris, une carrière marquée depuis par d'honorables succès à l'Académie française, et par la publication de plusieurs ouvrages que recommandent également l'érudition du savant et le goût de l'écrivain.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

mauvais style, que j'ai relus bien des fois. Je trouvai aussi le Roman-Comique de Scaron, et quelques recueils de prétendus bons-mots, que je ne relus pas deux fois; les Mémoires du brave de Pontis, qui m'amusaient, et ceux de mademoiselle de Montpensier, dont j'aimais assez la fierté; et quelques autres vieilleries dont je vois encore la forme, le contenu et les taches. La rage d'apprendre me possédait tellement, qu'ayant déterré un Traité de l'art *héraldique*, je me mis à l'étudier; il y avait des planches coloriées qui me divertissaient, et j'aimais à savoir comme on appelait toutes ces petites figures. Bientôt j'étonnai mon père de ma science, en lui faisant des observations sur un cachet composé contre les règles de l'art; je devins son oracle en cette matière, et je ne le trompais point. Un petit Traité des *Contrats* me tomba sous la main; je tentai aussi de l'apprendre, car je ne lisais rien que je n'eusse l'ambition de le retenir; mais il m'ennuya, je ne conduisis pas le volume au quatrième chapitre.

La Bible m'attachait, et je revenais souvent à elle; dans nos vieilles traductions, elle s'exprime aussi crûment que les médecins: j'ai été frappée de certaines tournures naïves qui ne me sont jamais sorties de l'esprit. Cela me mettait sur la voie d'instructions que l'on ne donne guère aux petites filles; mais elles se présentaient sous un jour qui n'avait rien de séduisant, et j'avais trop à penser pour m'arrêter à une chose toute matérielle qui ne me

semblait pas aimable. Seulement, je me prenais à rire quand ma grand'maman me parlait de petits enfans trouvés sous des feuilles de choux, et je disais que mon *Ave Maria* m'apprenait qu'ils sortaient d'ailleurs, sans m'inquiéter comment ils y étaient venus. J'avais découvert, en furetant par la maison, une source de lectures que je ménageai assez long-temps. Mon père tenait ce qu'on appelait son *atelier* tout près du lieu que j'habitais durant le jour: c'était une pièce agréable, qu'on nommerait un salon, et que ma modeste mère appelait la salle; proprement meublée, ornée de glaces et de quelques tableaux, dans laquelle je recevais mes leçons. Son enfoncement, d'un côté de la cheminée, avait permis de pratiquer un retranchement qu'on avait éclairé par une petite fenêtre; là, était un lit, si resserré dans l'espace que j'y montais toujours par le pied, une chaise, une petite table et quelques tablettes : c'était mon asile. Au côté opposé, une grande chambre, dans laquelle mon père avait fait placer son *établi*, beaucoup d'objets de sculpture et ceux de son art, formait son atelier. Je m'y glissais le soir, ou bien aux heures de la journée où il n'y avait personne. J'y avais remarqué une cachette où l'un des jeunes gens mettait des livres : j'en prenais un à mesure; j'allais le dévorer dans mon petit cabinet, ayant grand soin de le remettre aux heures convenables, sans en rien dire à personne. C'étaient en général de bons ouvrages. Je m'aperçus un jour que ma mère avait fait la

même découverte que moi; je reconnus dans ses mains un volume qui avait passé dans les miennes: alors je ne me gênai plus, et, sans mentir, mais sans parler du passé, j'eus l'air d'avoir suivi sa trace. Le jeune homme, qu'on appelait Courson, auquel il joignit le *de* par la suite, en se fourrant, à Versailles, instituteur des pages, ne ressemblait point à ses camarades; il avait de la politesse, un ton décent, et cherchait de l'instruction. Il n'avait jamais rien dit non plus de la disparution momentanée de quelques volumes: il semblait qu'il y eût entre nous trois une convention tacite. Je lus ainsi beaucoup de Voyages que j'aimais passionnément, entre autres ceux de Regnard qui furent les premiers; quelques théâtres des auteurs du second ordre, et le Plutarque de Dacier. Je goûtai ce dernier ouvrage plus qu'aucune chose que j'eusse encore vue, même d'histoires tendres qui me touchaient pourtant beaucoup, comme celle des époux malheureux de Labédoyère que j'ai présente, quoique je ne l'aie pas relue depuis cet âge. Mais Plutarque semblait être la véritable pâture qui me convînt; je n'oublierai jamais le carême de 1763 (j'avais alors neuf ans), où je l'emportais à l'église en guise de Semaine-Sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendaient républicaine, sans que je songeasse à le devenir.

Télémaque et la Jérusalem délivrée vinrent un peu troubler ces traces majestueuses. Le tendre

Fénélon émut mon cœur, et le Tasse alluma mon imagination. Quelquefois je lisais haut à la demande de ma mère; ce que je n'aimais pas: cela sortait du recueillement qui faisait mes délices, et m'obligeait à ne pas aller si vite; mais j'aurais plutôt avalé ma langue que de lire ainsi l'épisode de l'île de Calypso, et nombre de passages du Tasse. Ma respiration s'élevait, je sentais un feu subit couvrir mon visage, et ma voix altérée eût trahi mes agitations. J'étais Eucharis pour Télémaque, et Herminie pour Tancrède; cependant, toute transformée en elles, je ne songeais pas encore à être moi-même quelque chose pour personne; je ne faisais point de retour sur moi, je ne cherchais rien autour de moi; j'étais elles, et je ne voyais que les objets qui existaient pour elles: c'était un rêve sans réveil. Cependant je me rappelle avoir vu avec beaucoup d'émotion un jeune peintre nommé Taboral, qui venait parfois chez mon père; il avait peut-être vingt ans; une voix douce, une figure tendre, rougissant comme une jeune fille. Lorsque je l'entendais dans l'atelier, j'avais toujours un crayon ou autre chose à y aller chercher; mais comme sa présence m'embarrassait autant qu'elle m'était agréable, je ressortais plus vite que je n'étais entrée, avec un battement de cœur et un tremblement que j'allais cacher dans mon petit cabinet. Je crois bien aujourd'hui qu'avec pareille disposition, du désœuvrement ou certaines compagnies, l'imagination et la personne pouvaient

faire beaucoup de chemin. Ces ouvrages, dont je viens de parler, firent place à d'autres, et les impressions s'adoucirent; quelques écrits de Voltaire me servirent de distraction. Un jour que je lisais Candide, ma mère s'étant levée d'une table où elle jouait au piquet, la dame qui faisait sa partie m'appela du coin de la chambre où j'étais, et me pria de lui montrer le livre que je tenais. Elle s'adresse à ma mère qui rentrait dans l'appartement, et lui témoigne son étonnement de la lecture que je faisais; ma mère, sans lui répondre, me dit purement et simplement de reporter le livre où je l'avais pris. Je regardai de bien mauvais œil cette femme, à figure revêche, grosse à pleine ceinture, grimaçant avec importance, et depuis oncques je n'ai souri à madame Charbonné. Mais ma bonne mère ne changea rien à son allure fort singulière, et me laissa lire ce que je trouvais, sans avoir l'air d'y regarder, quoiqu'en sachant fort bien ce que c'était. Au reste, jamais livre contre les mœurs ne s'est trouvé sous ma main; aujourd'hui même, je ne sais que les noms de deux ou trois, et le goût que j'ai acquis ne m'a point exposée à la moindre tentation de me les procurer. Mon père se plaisait à me faire de temps en temps le cadeau de quelques livres, puisque je les préférais à tout; mais comme il se piquait de seconder mes goûts sérieux, il me faisait des choix fort plaisans, quant aux convenances: par exemple, il me donna le Traité de Fénélon sur l'éducation des filles, et l'ouvrage

de Locke sur celle des enfans; de manière qu'on donnait à l'élève ce qui est destiné à diriger les instituteurs. Je crois pourtant que cela réussissait très-bien, et que le hasard m'a servie mieux peut-être que n'auraient fait les combinaisons ordinaires. J'avais beaucoup de maturité, j'aimais à réfléchir; je songeai véritablement à me former moi-même, c'est-à-dire, que j'étudiais les mouvemens de mon ame; que je cherchais à me connaître; que je commençai à sentir que j'avais une destination qu'il fallait me mettre en état de remplir. Les idées religieuses vinrent à fermenter dans ma tête, et produisirent bientôt une grande explosion. Avant de les décrire, il faut savoir ce qu'est devenu notre latin. Les premières notions de la grammaire s'étaient fort bien rangées dans ma tête; je déclinais, je conjuguais, quoique cela me parût assez triste : mais l'espérance de lire un jour dans cette langue de fort belles choses dont j'entendais parler, ou dont mes lectures présentes me donnaient des idées, soutenait mon courage contre la sécheresse et les difficultés de ce genre d'étude. Il n'en était pas de même de mon petit oncle (c'est ainsi que j'appelais l'abbé Bimont), jeune, bon enfant, paresseux et gai, ne donnant pas la moindre peine à personne, et ne se souciant guère d'en prendre aucune pour lui; fort ennuyé de son métier de pédagogue avec des enfans de chœur, il aimait mieux faire une promenade que de me donner une leçon, ou me faire rire et sauter que

répéter mon rudiment; il n'était point exact à venir chez sa sœur, ni pour l'heure, ni pour les jours, et mille circonstances éloignaient ses leçons. Cependant je voulais apprendre, et je n'aimais point à laisser ce que j'avais entrepris. Il fut arrêté que j'irais chez lui, trois fois la semaine, dans la matinée; mais il ne savait pas s'assujettir à conserver sa liberté pour me consacrer quelques instans; je le trouvais occupé d'affaires de paroisse, distrait par ses enfans, ou déjeunant avec un ami : je perdais mon temps, la mauvaise saison survint, et le latin fut abandonné. Je n'ai conservé de cette tentative qu'une sorte d'instinct ou commencement d'intelligence qui, dans le temps de ma dévotion, me permettait de répéter ou chanter les Psaumes sans ignorer absolument ce que je disais, et beaucoup de facilité pour l'étude des langues en général, particulièrement pour l'italien, que j'ai appris, quelques années après, seule et sans peine.

Mon père ne me poussait pas vivement au dessin; il s'amusait de mon aptitude plus qu'il ne s'occupait à développer chez moi un grand talent; je compris même, par quelques mots échappés d'une conversation avec ma mère, que cette femme prudente ne se souciait pas que j'allasse très-loin dans ce genre. « Je ne veux pas qu'elle devienne peintre, » disait-elle; il faudrait des études communes, et » des liaisons dont nous n'avons que faire. » On me fit commencer à graver; tout m'était bon : j'appris à tenir le burin, et je vainquis bientôt les pre-

mières difficultés. Lors de la fête de quelqu'un de nos grands parens, qu'on allait religieusement souhaiter, je portais toujours pour mon tribut, ou une jolie tête que je m'étais appliquée à bien dessiner dans cette intention, ou une petite plaque en cuivre bien propre, sur laquelle j'avais gravé un bouquet et un compliment, soigneusement écrit, dont *M. Doucet* m'avait tourné les vers. Je recevais en échange des almanachs qui m'amusaient beaucoup, et quelque présent d'objets à mon usage, destinés ordinairement à la parure que j'aimais. Ma mère s'y plaisait pour moi : elle était simple dans la sienne, et même souvent négligée ; mais sa fille était sa poupée, et j'avais, dans mon enfance, une mise élégante, même riche, qui semblait au-dessus de mon état. Les jeunes personnes portaient alors ce qu'on appelait des corps-de-robes ; c'était un vêtement fait comme les robes de cour, très-juste à la taille qu'il dessinait fort bien, très-ample par le bas, avec une longue queue traînante et ornée de divers chiffons, suivant le goût ou la mode : on me donnait les miens en belles étoffes de soie, légères pour le dessin, modestes pour la couleur, mais du prix et de pareille qualité que les robes de parure de ma mère. La toilette me coûtait bien quelques chagrins, car on me frisait souvent les cheveux avec des papillotes, des fers chauds, tout l'attirail ridicule et barbare dont on se servait dans ce temps-là ; j'avais la tête extrêmement sensible, et le tiraillement qu'il fallait souffrir était si doulou-

reux, qu'une grande coiffure me faisait toujours verser des larmes arrachées par la souffrance, sans être accompagnées de plaintes.

Il me semble que j'entends demander, pour quels yeux était cette toilette dans la vie retirée que je menais ? Ceux qui feraient cette question, doivent se rappeler que je sortais deux fois la semaine ; et s'ils avaient connu les mœurs de ce qu'on appelait les bourgeois de Paris de mon temps, ils sauraient qu'il en existait des milliers dont la dépense, assez grande en parure, avait pour objet une représentation de quelques heures aux Tuileries tous les dimanches : leurs femmes y joignaient celle de l'église, et le plaisir de traverser doucement leur quartier sous les yeux du voisinage. Joignez à cela les visites de famille, aux grandes époques des *fêtes* et du *premier de l'an*, une *noce*, un *baptême*, et vous verrez assez d'occasions d'exercer la vanité. Au reste, on pourra remarquer, dans mon éducation, plus d'un contraste. Cette petite personne, qui paraissait le dimanche à l'église et à la promenade, dans un costume qu'on aurait pu croire sortir d'un équipage, et dont l'apparence était fort bien soutenue par son maintien et son langage, allait fort bien aussi, dans la semaine, en petit fourreau de toile au marché avec sa mère ; elle descendait même seule pour acheter, à quelques pas de la maison, du persil, ou de la salade que la ménagère avait oubliée. Il faut convenir que cela ne me plaisait pas beaucoup ; mais je n'en témoignais rien, et

j'avais l'art de m'acquitter de ma commission de manière à y trouver de l'agrément. J'y mettais une si grande politesse, avec quelque dignité, que la fruitière, ou autre personnage de cette sorte, se faisait un plaisir de me servir d'abord, et que les premiers arrivés le trouvaient bon; je remboursais toujours quelque compliment sur mon passage, et je n'en étais que plus honnête. Cette enfant, qui lisait des ouvrages sérieux, expliquait fort bien les cercles de la sphère céleste, maniait le crayon et le burin, et se trouvait à huit ans la meilleure danseuse d'une assemblée de jeunes personnes au-dessus de son âge, réunies pour une petite fête de famille; cette enfant était souvent appelée à la cuisine pour y faire une omelette, éplucher des herbes ou écumer le pot. Ce mélange d'études graves, d'exercices agréables et de soins domestiques, ordonnés, assaisonnés par la sagesse de ma mère, m'a rendue propre à tout, semblait prévenir les vicissitudes de ma fortune, et m'a aidée à les supporter. Je ne suis déplacée nulle part; je saurais faire ma soupe aussi lestement que Philopœmen coupait du bois; mais personne n'imaginerait, en me voyant, que ce fût un soin dont il convînt de me charger.

On a pu juger, par ce que j'ai dit jusqu'à présent, que ma mère ne négligeait pas ce qu'on appelle la religion. Elle avait de la piété, sans être dévote; elle croyait ou tâchait de croire, et elle conformait sa conduite aux règles de l'Église avec la modestie, la régularité d'une personne qui,

ayant besoin, pour son cœur, d'adopter les grands principes, ne voulait pas chicaner sur les détails. L'air respectueux dont m'avaient été présentées les premières notions religieuses, m'avait disposée à les recevoir avec attention : elles étaient de nature à faire de grandes impressions sur une imagination vive ; et, malgré le trouble où me jetait parfois le raisonnement naissant qui me rendait surprise de la transformation du diable en serpent, et me faisait trouver Dieu cruel de l'avoir permise, je finissais par croire et adorer.

J'avais reçu la confirmation avec le recueillement d'un esprit qui calculait l'importance de ses actions et méditait sur ses devoirs : on parlait de me préparer à ma première communion ; je me sentais pénétrée d'une sainte terreur. Je lisais des livres de dévotion, j'avais besoin de m'occuper de ces grands objets de bonheur ou de malheur éternel ; toutes mes pensées se tournaient insensiblement de ce côté. Bientôt les idées religieuses me dominèrent ; le règne du sentiment, hâté par leur concours, pour ma trempe déjà précoce, s'ouvrit par l'amour de Dieu, dont le sublime délire embellit, conserva les premières années de mon adolescence, résigna les autres à la philosophie, et semblait devoir ainsi me préserver à jamais de l'orage des passions, dont, avec la vigueur d'un athlète, je sauve à peine l'âge mûr.

La dévotion dans laquelle je tombai, me modifia étrangement ; je devins d'une humilité pro-

fonde, d'une timidité inexprimable; je regardais les hommes avec une sorte de terreur, qui s'augmenta lorsque quelques-uns me parurent aimables. Je veillai sur mes pensées avec un scrupule excessif; la moindre image qui pouvait s'offrir à mon esprit, même confusément, me semblait un crime; je contractai l'habitude d'une telle réserve, que lisant, à seize ans, l'Histoire naturelle de Buffon, et n'étant plus dévote, je sautai, sans le lire, l'article qui traitait de l'homme, et je glissai sur les planches relatives, avec la promptitude et le tremblement de quelqu'un apercevant un précipice. Enfin, je ne me suis mariée qu'à vingt-cinq ans, et avec une ame telle qu'on peut la présumer, des sens très-inflammables, beaucoup d'instruction sur divers objets : j'avais si bien évité l'instruction sur certain autre, que les événemens du mariage me parurent aussi surprenans que désagréables.

Ma vie, plus retirée de jour en jour, me parut bientôt trop mondaine encore pour me préparer à ma première communion; cette grande affaire, qui doit tant influer sur le salut éternel, occupait toutes mes pensées. Je prenais goût à l'office divin, sa solennité me frappait; je lisais avec avidité l'explication des cérémonies de l'Église; je me pénétrais de leur signification mystique; je feuilletais chaque jour mes *in-folio* de Vies des saints, et je soupirais après ces temps où les fureurs du paganisme valaient aux généreux chrétiens la couronne du martyre. Je songeais sérieusement à prendre un nou-

veau genre de vie, et, après des méditations profondes, j'arrêtai mes projets. Jusques-là, l'idée seule de m'éloigner de ma mère me faisait verser des torrens de larmes; et quand on voulait s'amuser des nuages subits que la sensibilité faisait élever sur mon front expressif, on plaisantait sur les couvens et l'utilité de les faire habiter durant quelque temps aux jeunes personnes. Mais que ne doit-on pas sacrifier au Seigneur! je m'étais fait, du cloître, de sa solitude et de son silence, les idées grandes ou romantiques que mon active imagination pouvait enfanter. Plus son séjour était auguste, plus il convenait aux dispositions de mon ame touchée. Un soir, après souper, seule avec mon père et ma mère, je me jette à leurs genoux; mes pleurs s'échappent en même temps et me coupent la voix. Étonnés, inquiets, ils demandent la cause de cet étrange mouvement. « Je veux vous prier, dis-je en sanglotant, de faire une chose qui me déchire, mais que demande ma conscience; mettez-moi au couvent. » Ils me relèvent; ma bonne mère s'émeut: elle aurait tremblé si, ne m'ayant pas quittée d'une minute depuis quelque temps, elle eût pu rien redouter. On me demande ce qui me fait désirer cette disposition, en observant qu'on ne m'a jamais rien refusé de raisonnable : je dis que c'est le désir de faire ma première communion avec tout le recueillement convenable. Mon père loue mon zèle, et ajoute qu'il veut le seconder : on délibère sur le choix d'une maison. Ma famille n'avait de

relations dans aucune de celles de cette espèce : on se rappelle que mon maître de musique avait cité un couvent où il enseignait de jeunes demoiselles, et on décide que l'on fera des informations. Il résulta de celles-ci que la maison était honnête, l'ordre peu austère; les religieuses passaient en conséquence pour n'avoir point de ces excès, de ces momeries qui caractérisaient leur plus grand nombre : d'ailleurs elles faisaient profession d'instruire la jeunesse ; elles tenaient des écoles d'externes ou d'enfans du peuple, qu'elles enseignaient *gratis* pour accomplir leurs vœux, et qui se rendaient du dehors, à cet effet, dans une salle qui leur était consacrée; mais elles avaient séparément un pensionnat pour les jeunes personnes dont on voulait leur confier l'éducation. Ma mère fit les démarches nécessaires; et après m'avoir conduite en visite chez tous mes grands parens en leur annonçant ma résolution, qu'ils applaudirent, elle me mena chez les dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel, bien près du lieu où je suis actuellement renfermée. Comme je pressai cette chère maman dans mes bras, au moment de me séparer d'elle pour la première fois! j'étouffais, j'étais pénétrée! mais j'obéissais à la voix de Dieu, et je passai le seuil de la porte de clôture en lui offrant avec larmes le plus grand sacrifice que je pusse lui faire. C'était le 7 de mai 1765...; j'avais alors *onze ans* et deux mois.

Comment, du fond d'une prison, au milieu des

bouleversemens politiques qui ravagent mon pays et entraînent tout ce qui me fut cher, rappeler et peindre aujourd'hui ce temps de calme et de ravissemens? Quelle fraîcheur de pinceau peut rendre les douces émotions d'un jeune cœur sensible et tendre, avide de bonheur, commençant à sentir la nature et n'apercevant que la Divinité! La première nuit que je passai au couvent fut agitée : je n'étais plus sous le toit paternel; je me sentais loin de cette bonne mère qui sûrement pensait à moi avec attendrissement. Une faible lueur éclairait la chambre où l'on m'avait mis coucher avec quatre autres enfans de mon âge : je me levai doucement, j'allai près de la fenêtre; le clair de lune permettait de distinguer le jardin sur lequel elle avait vue. Le plus profond silence régnait dans ces lieux; je l'écoutais, pour ainsi dire, avec une sorte de respect; de grands arbres projetaient çà et là leur ombre gigantesque, et promettaient un sûr abri à la méditation tranquille : je levai les yeux vers le ciel, il était pur et serein; je crus sentir la présence de la Divinité qui souriait à mon sacrifice, et m'en offrait déjà la récompense dans la paix consolante d'un séjour céleste : des larmes délicieuses coulèrent lentement sur mon visage; je réitérai mon dévouement avec un saint transport, et je fus goûter le sommeil des élus.

J'étais arrivée le soir; je n'avais point encore aperçu toutes mes compagnes : elles étaient au nombre de trente-quatre et réunies dans une seule

classe, depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de dix-sept ou dix-huit, mais partagées en deux tables pour les repas, et comme en deux sections dans le courant du jour pour la suite des exercices. La gravité de ma petite personne fit juger au premier coup-d'œil que je devais être rangée parmi les plus grandes; je devins la douzième de leur table, et je me trouvai la plus jeune d'entre elles. Le ton de politesse que ma mère m'avait rendu familier, l'air posé dont j'avais contracté l'habitude, la manière de m'énoncer, douce et correcte, ne ressemblaient en rien à la bruyante étourderie de cette jeunesse folâtre. Les enfans s'adressèrent à moi avec une sorte de confiance, parce que je ne les rebutais jamais; les grandes demoiselles me traitèrent avec une sorte d'égard, parce que ma réserve ne me rendait pas moins obligeante avec elles, et me faisait distinguer des maîtresses. Élevée comme je l'avais été jusqu'à cette époque, il n'était pas fort étonnant que je me trouvasse mieux instruite que la plupart de mes compagnes, même les plus âgées. Les religieuses trouvèrent qu'elles pourraient s'honorer de mon éducation, puisque j'étais chez elles, sans avoir aucune peine à prendre pour la continuer. Je savais déjà, ou j'apprenais fort aisément ce qu'elles donnaient à étudier; je devins la favorite de toutes les nonnes: c'était à qui me ferait des caresses ou des complimens. Celle qui était chargée de montrer à écrire aux pensionnaires, était une femme de soixante et dix

ans, qui s'était faite religieuse à cinquante par effet de chagrin ou suite d'infortune ; elle avait reçu de l'éducation, et joignait à cet avantage tout ce que peut valoir la connaissance et l'usage du monde. Elle se piquait d'instruction ; elle avait encore, pour l'écriture, une très-belle main, faisait des broderies superbes, donnait de bonnes leçons d'orthographe, et n'était pas étrangère à l'histoire. Sa petite taille, son âge même, un peu de pédanterie, étaient cause que la mère *Sainte-Sophie* n'était point considérée des petites folles, qu'elle voulait instruire, autant qu'elle méritait de l'être ; et, si je m'en souviens bien, la jalousie des chères sœurs qui, n'ayant pas autant de talens qu'elle, étaient bien aises de faire ressortir ses ridicules, y contribuait pour quelque chose. Cette bonne fille s'attacha bientôt à moi, à cause de mon goût pour l'étude : après avoir donné leçon à toute la classe, elle me prenait en particulier, me faisait répéter la grammaire, suivre la géographie, extraire des morceaux d'histoire ; elle obtenait même la permission de m'emmener dans sa cellule, où je lui faisais des lectures. J'avais conservé de mes maîtres celui de musique seulement, dont j'allais prendre leçon au parloir avec deux compagnes, sous l'inspection d'une religieuse, et l'on m'avait donné, pour continuer le dessin, une maîtresse qui entrait dans l'intérieur du couvent. La régularité d'une vie très-remplie, partagée entre des exercices variés, convenait beaucoup à mon

activité, ainsi qu'à mon goût naturel pour l'ordre et l'application; j'étais l'une des premières à tout, et j'avais encore du loisir, parce que j'étais diligente et ne perdais pas un instant. Aux heures de promenade ou de récréation, je ne savais pas courir et badiner avec la foule; je me retirais solitairement sous quelques arbres pour lire ou rêver. Comme j'étais sensible à la beauté du feuillage, au souffle des zéphyrs, au parfum des plantes! je voyais partout la main de la Providence, je sentais ses soins bienfaisans, j'admirais ses ouvrages; pénétrée de reconnaissance, j'allais l'adorer à l'église, où les sons majestueux de l'orgue, unis à la voix touchante des jeunes religieuses exécutant des *motets*, achevaient de me ravir en extase. Indépendamment de la messe où l'on conduisait toutes les pensionnaires le matin, il y avait, dans l'après-midi des jours ordinaires, une demi-heure consacrée à la méditation, à laquelle on n'admettait que celles qui paraissaient capables de la faire ou d'en remplir l'intervalle avec recueillement par des lectures pieuses. Je n'eus pas même besoin de solliciter cette faveur, dont on se hâta de récompenser mon zèle; mais je demandai avec ferveur l'avantage de faire ma première communion à la solennité la plus prochaine: c'était l'Assomption. Quoiqu'elle fût très-voisine du moment de mon entrée, cette grâce me fut accordée du consentement unanime des supérieures et du directeur. Celui-ci était un homme de bon sens, religieux

de Saint-Victor, où il remplissait les fonctions de curé ; il avait accepté la charge de confesser les pensionnaires de la Congrégation, et il était propre à ce ministère, par son âge de plus de cinquante ans, par son caractère modéré, son esprit sage, qui tempéraient l'austérité de ses mœurs et de ses manières. Lorsque j'avais été confiée à ses soins, mon curé, M. Garat, avait pris la peine de venir lui-même au couvent déposer sa petite ouaille entre les mains de son confrère ; ils se virent au parloir en ma présence, se parlèrent en latin, que je n'entendis pas parfaitement, mais dont je compris quelques mots à mon avantage. Ceux-là n'échappent jamais à une fille, telle jeune qu'elle soit, et dans quelque langue qu'ils soient dits. Je gagnai beaucoup au change ; Garat n'était qu'un pédant, dans lequel je révérais le juge spirituel ; le Victorin était un homme juste, éclairé, qui dirigeait mes affections pieuses sur tout ce que la morale a de sublime, et qui se plaisait à développer par la religion le germe des vertus, sans y mêler une mysticité ridicule. Je l'aimai comme un père ; et durant trois années qu'il a vécu, après ma sortie du couvent, je venais de très-loin à Saint-Victor, la veille des grandes fêtes, pour me confesser à lui.

Il faut avouer que la religion catholique, très-peu convenable à un jugement sain, éclairé par des connaissances, et soumettant les objets de sa croyance aux règles du raisonnement, est très-propre à captiver l'imagination qu'elle frappe par

le grand et le terrible, en même temps qu'elle occupe les sens par des cérémonies mystérieuses, alternativement douces et mélancoliques. L'*éternité*, toujours présente à l'esprit de ses sectateurs, les appelle à la contemplation; elle les rend sévères appréciateurs du bien et du mal, tandis que des pratiques journalières, des rits imposans viennent soulager l'attention, la soutenir et présenter des moyens faciles de s'avancer toujours vers le but proposé. Les femmes entendent merveilleusement à relever ces pratiques, à accompagner ces cérémonies de tout ce qui peut leur prêter des charmes ou de l'éclat, et les religieuses excellaient dans cet art. Une novice prit le voile peu après mon arrivée au couvent. Les fleurs, les lustres brillans, les rideaux de soie, de superbes paremens, décorèrent l'église et l'autel : l'assemblée fut nombreuse; elle remplissait la partie extérieure, avec cet air de fête qu'une famille revêtait en pareille circonstance comme pour les noces d'un enfant. Triomphante et parée, la jeune victime parut à la grille dans la plus grande pompe, qu'elle dépouilla bientôt pour reparaître couverte d'un voile blanc et couronnée de roses; j'éprouve encore le tressaillement que me fit ressentir sa voix légèrement tremblante lorsqu'elle chanta mélodieusement le verset d'usage, *Elegit, etc.; C'est ici que j'ai choisi ma demeure, et que je l'établis pour jamais* : je n'ai point oublié les notes de ce petit morceau; je le répète aussi exactement que si je l'eusse entendu hier, et je

voudrais bien pouvoir le chanter en Amérique. Grand dieu! quel accent j'y mettrais aujourd'hui! Mais lorsqu'après avoir prononcé ses vœux, la novice prosternée fut couverte d'un drap mortuaire sous lequel on aurait dit qu'elle était ensevelie, je frissonnai de terreur; c'était pour moi l'image de la rupture absolue des liens du monde, du renoncement à tout ce qu'elle avait de cher; je n'étais plus moi, j'étais elle; je crus qu'on m'arrachait à ma mère, et je versai des torrens de larmes. Avec cette sensibilité qui rend les impressions si profondes et qui fait être frappé de tant de choses, lesquelles passent comme des ombres devant le vulgaire, l'existence ne languit jamais; aussi j'ai réfléchi la mienne de bonne heure, sans l'avoir encore trouvée à charge, même au milieu des plus rudes épreuves; et n'ayant point atteint quarante ans, j'ai prodigieusement vécu, si l'on compte la vie par le sentiment qui marque tous les instans de sa durée.

J'aurais à retracer trop de scènes semblables, si je voulais rappeler toutes celles que les émotions d'une tendre piété ont gravées dans mon cœur; le charme et l'habitude de ces sensations devinrent tels pour moi, qu'ils n'ont pu s'effacer. La philosophie a dissipé les illusions d'une vaine croyance; mais elle n'a point anéanti l'effet de certains objets sur mes sens, et leur rapport avec les idées ou les dispositions qu'ils avaient coutume de faire naître. Je puis encore assister avec intérêt à la célébration

de l'office divin, quand elle se fait avec gravité; j'oublie le charlatanisme des prêtres, le ridicule de leurs histoires ou l'absurdité de leurs mystères; je ne vois que la réunion d'hommes faibles, implorant le secours d'un Être-Suprême : les misères de l'humanité, l'espoir consolant d'un puissant rémunérateur, occupent ma pensée; les images étrangères s'évanouissent, les passions se calment, le goût de mes devoirs s'avive : si la musique fait partie des cérémonies, je me trouve transportée dans un autre monde, et je sors meilleure du lieu où le peuple imbécile est venu sans réflexion saluer un morceau de pain. Il en est de la religion comme de tant d'autres institutions humaines : elle ne change point l'esprit d'un individu; elle s'assimile à sa nature, s'élève ou s'affaiblit avec lui. Le commun des hommes pense peu, croit sur parole, et agit par instinct, de manière qu'il règne une contradiction perpétuelle entre les préceptes reçus et la marche suivie. Les trempes fortes ont une autre allure; elles ont besoin d'harmonie, leur conduite est une traduction fidèle de leur *foi*. J'ai dû recevoir, dans l'enfance, celle qui m'était donnée; elle fut mienne jusqu'à ce que j'eusse assez de lumières pour la discuter; mais alors même toutes mes actions en étaient des conséquences rigoureuses. Je m'étonnais de la légèreté de ceux qui, en professant une pareille, agissaient au contraire, comme je m'indigne aujourd'hui de la lâcheté de ces hommes qui veulent avoir une patrie, et comp-

ter encore leur vie pour quelque chose, quand il s'agit de la risquer à son service.

En évitant les répétitions du même sujet, je veux pourtant marquer d'un trait le moment de ma première communion. Préparé par tous les moyens d'usage dans les couvens, retraites, longues prières, silence, méditation, il était pour moi celui d'un engagement solennel et le gage de l'éternelle félicité : cette considération me pénétrait entièrement; elle avait tellement enflammé mon imagination, attendri mon cœur, que, baignée de larmes et ravie d'amour céleste, il me fut impossible de marcher à l'autel sans le secours d'une religieuse qui vint me soutenir par-dessous les bras et m'aider à m'avancer à la sainte table. Ces démonstrations, que je ne cherchais point à faire, mais qui n'étaient que l'effet naturel d'un sentiment que je ne pouvais contenir, m'acquirent un grand crédit, et les bonnes vieilles que je rencontrais se recommandaient toujours à mes prières.

Il me semble voir ceux qui liront ceci, demander si ce cœur si tendre, cette sensibilité si affectueuse, n'ont pas enfin été exercés par des objets plus réels, et si après avoir sitôt rêvé le bonheur, je ne l'ai pas réalisé dans une passion utile à quelque autre?

N'anticipons rien, leur dirai-je; arrêtez-vous avec moi sur ces temps paisibles de saintes illusions, auxquels j'aime encore à me reporter : croyez-vous que dans un siècle aussi corrompu, dans un ordre social aussi mauvais, il soit possible de goûter le

bonheur de la nature et de l'innocence? Les ames vulgaires y trouvent le plaisir; mais les autres, pour lesquelles le plaisir seul serait trop peu de chose, atteintes par les passions qui promettent davantage, contraintes par les devoirs bizarres ou cruels que pourtant elles honorent, ne connaissent guère que la gloire, chèrement payée, de les remplir. Reposons-nous, quant à présent, sur la douce amitié qui vint m'offrir ses charmes, et à laquelle j'ai dû tant d'heureux momens.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée au couvent; j'y vivais occupée, comme on vient de voir: je recevais toutes les semaines les visites de mon père et de ma mère, qui me faisaient sortir le dimanche après l'office, pour nous promener ensemble au Jardin du Roi, aujourd'hui des Plantes. Je ne les quittais jamais sans verser quelques pleurs : c'était de tendresse pour leur personne, et non de regrets de ma situation; car je rentrais avec plaisir sous ces cloîtres silencieux que je traversais à petits pas pour mieux goûter leur solitude; je m'arrêtais quelquefois sur une tombe où était gravé l'éloge d'une sainte fille : Elle est heureuse! me disais-je en soupirant; puis une mélancolie (1), qui n'était pas sans douceur, s'emparait de mon ame, et me faisait chercher dans le sein

(1) Cet amour de la solitude, ce besoin des sentimens qu'elle inspire, se trouvent souvent exprimés dans les écrits de madame Roland. Parmi plusieurs morceaux détachés

de la Divinité, dans l'espoir d'y être reçue un jour, ce parfait bonheur dont je sentais le besoin.

L'arrivée de nouvelles pensionnaires vint éveiller toute la petite troupe : on avait annoncé des demoiselles d'Amiens. La curiosité des jeunes filles de couvent sur des compagnes qu'on leur promet, est plus vive qu'on ne peut imaginer. C'était vers le soir d'un jour d'été; on se promenait sous des tilleuls..... Les voilà, les voilà! fut le cri qui s'éleva tout-à-coup. La première maîtresse remit entre les mains de celle qui était alors en fonctions auprès des pensionnaires, les deux arrivantes; la foule se rassemble autour d'elles, s'éloigne, revient, se régularise enfin, et toutes les pensionnaires se pro-

---

qu'elle appelait elle-même, comme on le verra plus bas, ses *OEuvres de jeune fille*, on remarque une petite pièce intitulée *la Mélancolie*. Elle est terminée par le passage suivant : « Aimable et douce Mélancolie, ma fidèle compagne, ne » m'abandonne jamais entièrement! Je te dois mes plaisirs, » je connais tous tes charmes ; le voile dont tu caches tes » agrémens les fait méconnaître au vulgaire : tu les réserves » pour tes favoris : que je sois toujours de ce nombre ! Les » biens que tu leur dispenses ne causent point de soucis, » n'entraînent pas de remords. Si quelquefois tu t'éloignes » un peu, que ce soit dans ces seuls momens où, rassemblés » autour de nos foyers, dans la saison rigoureuse, l'esprit, » aiguillonné par les folâtres enfans des jeux, fait diversion » à tes douceurs avec quelques amis ; mais reviens promptement charmer la solitude et ravir nos cœurs. » Ce style a déjà du nombre, de l'harmonie, de l'élégance; et cependant la femme qui s'exprimait ainsi n'avait alors que dix-sept ans. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

mènent par groupes dans la même allée, pour examiner les demoiselles Cannet. C'étaient deux sœurs : l'aînée avait environ dix-huit ans, une belle taille, l'air leste, la marche dégagée ; quelque chose de sensible, de fier et de mécontent, la faisait remarquer ; la cadette n'en avait pas plus de quatorze, un voile de gaze blanche couvrait sa physionomie douce, et cachait mal les pleurs dont elle était baignée. Je la fixai avec intérêt, je m'arrêtai pour mieux la considérer ; j'allai ensuite parmi les causeuses chercher à m'informer de ce qu'on savait d'elle. C'était, disait-on, la favorite de sa maman qu'elle aimait tendrement, dont elle avait eu beaucoup de peine à se séparer, et avec qui l'on avait mis sa sœur pour lui aider à supporter cette séparation. Toutes deux furent placées, le soir, à la table où j'étais. Sophie mangea peu ; elle avait une douleur muette qui n'avait rien de repoussant pour personne, et aurait touché tout le monde : sa sœur paraissait beaucoup moins occupée de la consoler que mécontente de partager le même sort. Elle avait bien quelque raison ; une fille de dix-huit ans, arrachée au monde où elle était rentrée, pour retourner au couvent faire compagnie à sa jeune sœur, pouvait se regarder comme sacrifiée par sa mère, qui véritablement n'avait cherché qu'à *mâter* un caractère impétueux qu'elle ne savait pas régir. Il ne fallait pas entendre long-temps la vive Henriette pour juger tout cela : franche jusqu'à la brusquerie, impatiente jusqu'à la colère, gaie jusqu'à

la folie, elle avait tout l'esprit de son âge sans en avoir la raison; inégale, saillante, tantôt charmante, souvent insupportable, les retours les plus attendrissans succédaient à ses boutades; elle unissait le cœur le plus sensible à l'imagination la plus extravagante; il fallait l'aimer en la grondant, et pourtant il était difficile de vivre avec elle en la chérissant. La pauvre Sophie avait bien quelquefois à souffrir du caractère de sa sœur irritée contre elle par la jalousie, trop juste cependant pour ne pas l'estimer sa valeur, et trouvant par conséquent dans ses rapports avec elle tout ce qui pouvait multiplier ses propres inégalités dont elle était la première à gémir. Le calme d'une raison prématurée caractérisait Sophie; elle ne sentait pas très-vivement, parce que sa tête était froide, mais elle aimait à réfléchir et à raisonner: tranquille, sans prévenance, elle ne séduisait personne, mais elle obligeait tout le monde dans l'occasion; et si elle n'allait au-devant de rien, elle ne refusait rien non plus. Elle aimait le travail et la lecture. Sa tristesse m'avait touchée, sa manière d'être me plut; je sentis que je rencontrais une compagne, et nous devînmes inséparables. Je m'attachai avec cet abandon qui suit le besoin d'aimer à la vue de l'objet propre à le satisfaire : ouvrages, lectures, promenades, tout me devint commun avec ma Sophie. Elle était dévote, un peu moins tendre, mais aussi sincère que moi, et ce rapport ne contribua pas peu à l'intimité de notre union. C'était, pour ainsi

dire, sous l'aile de la Providence, et dans les transports d'un même zèle, que nous cultivions l'amitié; nous nous voulions soutenir réciproquement et nous avancer dans le chemin de la perfection. Sophie était une raisonneuse impitoyable; elle voulait tout analyser, tout savoir et tout discuter; je parlais beaucoup moins qu'elle, et je n'appuyais guère que sur les résultats. Elle se plaisait à m'entretenir, car je savais bien l'écouter; et quand je n'étais pas de son avis, mon opposition était si douce par la crainte de la chagriner, que toutes les diversités possibles n'ont jamais produit entre nous un différend. Sa société m'était infiniment chère, parce que j'avais besoin de confier à quelqu'un, qui m'entendît, les sentimens que j'éprouvais, et que le partage semblait accroître. Plus âgée que moi d'environ trois ans, et un peu moins humble, Sophie avait extérieurement une sorte d'avantage que je ne lui enviais pas : elle *causait* joliment; je savais seulement répondre : il est vrai qu'on aimait singulièrement à me questionner, mais cela n'était pas facile à tout le monde. Je n'avais de véritables communications qu'avec ma bonne amie; tout autre ne faisait que m'entrevoir, à moins que ce ne fût quelqu'un d'assez habile pour lever le voile dont, sans prétendre me cacher, je m'enveloppais tout naturellement.

Henriette venait quelquefois, mais rarement, avec nous; elle avait fait une liaison plus *sortable* pour elle avec mademoiselle de Cornillon, fille de

dix-huit ans, laide comme le péché, pétillante d'esprit et de malice, vrai lutin dont on faisait peur aux enfans, mais qui ne se serait pas jouée avec notre raison.

Je ne passerai pas sous silence le tendre intérêt que m'avait témoigné, dès les premiers jours de mon arrivée, une excellente fille, dont le constant attachement a fait ma consolation dans plus d'une circonstance. Angélique Bouflers, née sans fortune, s'était engagée par des vœux dès l'âge de dix-sept ans; elle s'ignorait encore. La nature l'avait pétrie de soufre et de salpêtre; son énergie contrainte porta au suprême degré la sensibilité de son cœur et la vivacité de son esprit. Le défaut de dot avait assigné sa place parmi les sœurs converses avec lesquelles elle n'avait de commun que leurs rudes exercices. Il est des ames qui n'ont pas besoin de culture; *sainte Agathe* (c'est son nom de religion), sans avoir reçu de grands secours de l'éducation, était supérieure non-seulement à ses compagnes, mais à la plupart des dames du chœur. Son prix était connu; et quoique, suivant l'usage de ces sociétés dont la masse est toujours ingrate, on abusât de son activité en la surchargeant d'occupations, elle jouissait pourtant de cette considération que s'attire le mérite. Elle était attachée pour lors au service des pensionnaires; elle y était seule, indépendamment des autres soins qui lui étaient confiés, et elle suffisait à tout avec autant de diligence que de gaieté. Je l'avais à peine observée,

qu'elle me distinguait déjà; ses bontés me prévinrent et me la firent remarquer : à table, elle épiait mes goûts à mon insu, et cherchait à les satisfaire; à la chambre, elle faisait mon lit avec complaisance, et ne manquait pas une occasion de m'adresser quelque chose d'obligeant. Si je la rencontrais, elle m'embrassait avec tendresse, m'emmenait quelquefois dans sa cellule où elle avait un serin charmant, familier, caressant, à qui elle avait appris à parler. Elle me donna secrètement une seconde clef de cette cellule, pour que je pusse y entrer en son absence; j'y lisais les livres de sa petite bibliothèque, les poésies du père du Cerceau, et des ouvrages de mysticité. Lorsque ses travaux ne lui avaient pas permis d'y passer quelques minutes avec moi, ou devaient l'en empêcher, j'y trouvais un petit billet bien tendre, auquel je ne manquais pas de répondre; elle gardait ces réponses comme de précieux bijoux, et me les montrait ensuite, bien fermées dans son oratoire. Bientôt il ne fut bruit au couvent que de l'attachement d'Agathe pour la petite Phlipon; mais on aurait dit que cela devait être ainsi : mes compagnes ne parurent jamais blessées des préférences qu'elle m'accordait. Lorsque des religieuses lui en parlaient, elle leur demandait avec sa franchise naturelle si elles n'en feraient pas autant à sa place; et si quelque revêche octogénaire, comme la mère Gertrude, lui disait qu'elle m'aimait trop, elle répliquait que c'était faute de pouvoir aimer autant,

qu'elle jugeait de cette manière : « Et vous-même, ajoutait-elle, la rencontrez-vous jamais sans l'arrêter ? » Et la mère Gertrude s'en allait en marmottant; mais si elle me voyait une heure après, elle ne manquait pas de me donner quelques bonbons. Lorsque les demoiselles Cannet arrivèrent, et que je me liai avec Sophie, Agathe parut un peu jalouse; les religieuses se plurent à lui en faire la guerre : mais sa tendresse généreuse n'en fut pas affaiblie; il semblait qu'elle fût satisfaite que je me laissasse aimer, et qu'elle jouît des douceurs que me procurait l'amitié d'une personne plus rapprochée de mon âge, dont j'avais la société dans tous les momens du jour. Agathe avait alors vingt-quatre ans; son caractère et son affection m'ont inspiré pour elle l'attachement le plus vrai; je me suis honorée de le lui témoigner sans cesse. Dans les dernières années de l'existence des couvens, ce n'était plus qu'elle seule que j'allais voir dans le sien. Maintenant, sortie de cet asile, lorsque l'âge et les infirmités le lui rendaient nécessaire, réduite à la médiocre pension qui lui est assignée, elle végète non loin des lieux de notre ancienne demeure et de ceux où je suis prisonnière; et dans les disgrâces d'une situation malaisée, elle ne gémit que de la détention de sa *fille*, car c'est ainsi qu'elle m'appelle toujours. Ames sensibles, vous cesserez quelquefois de me plaindre en appréciant les biens que le ciel m'a conservés; mes persécuteurs, au milieu de leur puissance, n'ont pas celui d'être aimés par

une Agathe, qui les chérirait plus encore s'ils tombaient dans l'infortune.

L'hiver s'était écoulé, j'avais un peu moins vu ma mère dans cette saison; mais mon père n'aurait pas laissé passer un dimanche sans venir me visiter, et me faire faire une promenade au jardin du Roi, pour peu que le temps le permît.; nous y bravions la rigueur du froid en courant gaiement sur la neige. Promenades charmantes, dont le souvenir me fut rappelé vingt ans après, en lisant ces vers de Thompson, que je ne répète jamais sans attendrissement :

Pleas'd was J, in my chearful morn of life,
When nurs'd by careless solitude J liv'd,
And sung of nature with unceasing joy,
Pleas'd was J wandering through your rough domain,
Through the pure virgin snows, myself as pure, etc. (1).

Il avait été arrêté, dès mon entrée au couvent, que je n'y resterais qu'une année; je l'avais désiré moi-même, j'aimais à voir un terme au sacrifice

(1) Thompson, dans le début du chant sur l'hiver, adresse aux tempêtes les vers cités par madame Roland, et que quelques lecteurs peut-être nous sauront gré de traduire.

« O que j'aimais, au riant matin de ma vie, quand mes » jours s'écoulaient, exempts de soins, dans la solitude, » quand je chantais la nature, dans une perpétuelle ivresse; » que j'aimais, ô frimats, à parcourir votre âpre domaine, » et pur comme la neige, à fouler aux pieds sa pureté virgi- » nale! » (*Note des nouveaux éditeurs.*)

que je faisais de me séparer de ma mère : les religieuses, de leur côté, en accordant de me faire faire ma première communion au quatrième mois de mon séjour avec elles, avaient eu grand soin de stipuler que je ne les quitterais pas plus tôt pour cela, et que j'achèverais mon année. Cette année révolue, il fut question de sortir. Ma mère m'annonça que ma bonne-maman Phlipon, qui m'aimait beaucoup, désirait que j'allasse lui faire compagnie durant quelque temps, et qu'elle en était convenue avec elle, comme d'un arrangement qui ne pourrait me faire de peine, puisqu'elle me verrait là bien plus souvent qu'au couvent ; arrangement qui d'ailleurs s'accordait parfaitement avec les circonstances. Mon père était entré dans les charges de sa communauté ; il se trouvait ainsi souvent appelé au dehors : je compris aisément que la surveillance de ma mère devant dès-lors se porter davantage sur les travaux confiés aux jeunes gens dont, jusques-là, elle ne s'était jamais mêlée, elle avait un peu perdu de la liberté qu'elle voulait avoir tout entière pour s'occuper de moi. La situation qu'elle me proposait était véritablement une douce transition de ma séparation d'avec elle à mon entier rapprochement de sa personne, et je l'acceptai d'autant plus aisément que j'étais attachée à ma bonne-maman. C'était une petite femme de bonne grâce et de belle humeur, dont les manières agréables, le langage poli, le rire gracieux et le coup-d'œil malin, annonçaient en-

core quelques prétentions à plaire ou à faire souvenir qu'elle avait plu. Elle avait soixante-cinq ou six ans, donnait des soins à sa toilette, appropriée d'ailleurs à son âge ; car elle se piquait, par-dessus tout, de bien sentir et observer les convenances. Beaucoup d'embonpoint, une marche assez légère, une contenance fort redressée, une petite main dont elle faisait jouer les doigts avec grâce, le ton sentimental entremêlé de propos joyeux et décens, éloignaient d'elle les apparences de la vieillesse. Elle était aimable pour les jeunes personnes, dont la société lui plaisait beaucoup, et de qui elle mettait quelque orgueil à être recherchée. Veuve au bout d'un an de mariage, elle avait eu mon père pour enfant unique et posthume ; les revers du commerce dans lequel elle avait été établie, l'ayant jetée dans l'infortune, elle avait été dans le cas de chercher des ressources chez des parens éloignés, opulens, qui la préférèrent à d'autres pour l'éducation de leur famille : c'est ainsi qu'elle avait élevé, chez madame de Boismorel, son fils Roberge, dont j'aurai à parler dans la suite, et sa fille, devenue madame de Favières. Une petite succession lui avait enfin assuré son indépendance. Elle vivait dans l'île Saint-Louis, où elle occupait un logement décent, avec sa sœur mademoiselle Rotisset, qu'elle appelait *Angélique*. Cette bonne fille, asthmatique et dévote, pure comme un ange, simple comme un enfant, était la très-humble servante de son aînée ; les soins du petit ménage

roulaient uniquement sur elle. Une domestique ambulante, qui venait deux fois le jour, était chargée des plus grossiers ; mais Angélique suffisait au reste, et habillait sa sœur avec révérence. Elle devint tout naturellement ma gouvernante, en même temps que madame Phlipon se faisait mon institutrice. Me voilà donc entre leurs mains, après avoir quitté la maison du Seigneur, regrettée, chérie, embrassée de toutes les religieuses, pleurée de mon Agathe et de ma Sophie, gémissant de leur séparation, et me promettant bien de l'adoucir par de fréquentes visites.

Cet engagement m'était trop cher pour que je ne fusse pas fidèle à le remplir. Les promenades se dirigèrent fréquemment du côté de la Congrégation. Ma tante Angélique, ou mon père, se faisait un plaisir de m'y conduire ; mon arrivée au parloir s'annonçait dans toute la maison, j'y voyais vingt personnes en une heure ; mais ces visites remplaçaient mal les communications de tous les jours et les confidences de l'amitié : elles devinrent plus rares ; je les suppléai par des lettres dont le commerce s'établit principalement avec Sophie : origine de mon goût pour écrire, et l'une des causes qui, par l'habitude, en aient augmenté chez moi la facilité.

DEUXIÈME PARTIE.

28 août.

Je sens s'affaiblir la résolution de poursuivre mon entreprise; les maux de mon pays me tourmentent; la perte de mes amis affecte mon courage; une tristesse involontaire pénètre mes sens, éteint mon imagination, et flétrit mon cœur. La France n'est plus qu'un vaste théâtre de carnage, une arène sanglante où se déchirent ses propres enfans.

L'ennemi, favorisé par les divisions intestines, s'avance de toutes parts; les villes du nord tombent en sa puissance; la Flandre et l'Alsace vont devenir sa proie; l'Espagnol ravage le Roussillon; les Savoisiens repoussent une alliance que l'anarchie rend affreuse; ils retournent à leur ancien maître, dont les soldats franchissent nos frontières; les rebelles de la Vendée continuent de désoler une grande étendue de territoire; les Lyonnais, indiscrètement irrités, ont développé leur résistance : Marseille vole à leur secours, les départemens voisins s'ébranlent; et dans cette agitation universelle, dans ces déchiremens multipliés, il n'est rien d'uniforme que la marche des puissances étrangères. Notre gouvernement est une espèce de

les hommes abominables qui les remplissent de leurs forfaits? Ils outre-passent les cruautés de Marius, les sanguinaires expéditions de Sylla : celui-ci, faisant parquer et égorger six mille hommes qui s'étaient rendus à lui, près du sénat qu'il rassure et fait délibérer au bruit de leurs cris douloureux, se conduisait en tyran qui abuse de son pouvoir usurpé. Mais à quoi peut-on comparer la domination de ces hypocrites qui, toujours revêtus du masque de la justice, toujours parlant le langage de la loi, ont créé un tribunal pour servir leur vengeance, et envoient à l'échafaud, avec des formes juridiquement insultantes, tous les hommes dont la vertu les offense, dont les talens leur font ombrage, ou dont les richesses excitent leur convoitise? Quelle Babylone présenta jamais le spectacle de ce Paris, souillé de sang et de débauches, gouverné par des magistrats qui font profession de débiter le mensonge, de vendre la calomnie, de préconiser l'assassinat? Quel peuple a jamais corrompu sa morale et son instinct, au point de contracter le besoin de voir des supplices, de frémir de rage quand ils sont retardés, et d'être toujours prêt à exercer sa férocité sur quiconque entreprend de l'adoucir ou de la calmer? Les journées de septembre ne furent que l'ouvrage d'un petit nombre de tigres enivrés; celles des 31 mai (1)

(1) Ces deux journées soumirent la Convention au despotisme de la commune, et livrèrent les girondins, dont ma-

et 2 juin, marquèrent le triomphe de la scélératesse, par l'apathie de tous les Parisiens et leur aveu tacite à l'esclavage : depuis cette époque, la gradation est effrayante; ce qu'on appelle, dans la Convention, la Montagne, ne présente que des brigands, vêtus et jurant comme les gens du port, prêchant le meurtre et donnant l'exemple du pillage. Un peuple nombreux environne le palais de la justice, et sa fureur éclate contre les juges qui ne prononcent pas assez vite la condamnation de l'innocence. Les prisons regorgent d'hommes en place, de généraux, de fonctionnaires publics, et d'individus à caractère qui honoraient l'humanité; la délation est reçue comme preuve de civisme, et le soin de rechercher ou de détenir les gens de bien, ou les personnes riches, fait l'unique fonction d'administrateurs ignares et vils.

Les victimes d'Orléans sont tombées. Charlotte Corday n'a pas produit le plus léger mouvement dans une ville qui ne méritait pas qu'elle la délivrât d'un monstre. Brissot (1), Gensonné, une

---

dame Roland partageait les opinions; à la vengeance de leurs ennemis. La publication des Mémoires relatifs à cette époque, et les éclaircissemens historiques dont ils seront accompagnés dans cette collection, répandront un grand jour sur les causes et sur les événemens de ces journées mémorables.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

(1) Des femmes, qui s'assemblent en club dans l'église de Saint-Eustache, disaient un jour, en heurlant, qu'il fallait avoir la tête de Brissot, et ne pas souffrir que les juges

foule d'autres députés demeurent sous le décret d'accusation : les preuves manquent, mais la fureur s'accroît ; et au défaut de raison pour les condamner, on ménage la volonté du souverain qui demande leur tête, comme une bête féroce qui attend sa proie. Custines a vécu (1) ; Robespierre jouit ; Hébert marque les victimes ; Chabot les compte ; le tribunal se presse ; le peuple se prépare pour accélérer et généraliser les exécutions : cependant la disette se fait sentir ; des lois meurtrières étouffent l'industrie, arrêtent la circulation, anéantissent le commerce ; les finances se dilapident ; la désorganisation est partout, et dans ce renversement absolu de la fortune publique, des hommes sans pudeur fondent leur opulence, mettent à prix toutes leurs actions, et font un tarif pour la mort ou la vie de leurs concitoyens.

---

apportassent dans son procès les lenteurs qu'ils mettaient dans celui de Custines. Deux mille ames environnant le Palais, le jour du jugement de ce général, frémissaient de crainte qu'il échappât, et disaient hautement : S'il est blanchi, il faudra en faire comme de Montmorin, et, avec lui, de tous les scélérats qui sont dans les prisons.

(1) Ses biens sont confisqués. Sa belle-fille, jeune et charmante femme, enceinte, qui partageait ses journées entre son beau-père, traîné au tribunal, et son mari, détenu à la Force, est emprisonnée sitôt après l'exécution du premier. Elle fait une fausse couche ; qu'importe à ces tigres ? L'accusateur public avait reçu d'elle deux cent mille livres pour sauver l'innocence : il les rend ; mais il fait arrêter celle qui pourrait dénoncer son infamie.

Dillon et Castellane sortent, l'un des Magdelonnettes, l'autre de Sainte-Pélagie, en payant trente mille livres à Chabot; Sillery fait marchander sa liberté, qu'il est assez riche pour acquérir, et deux cents bouteilles de son excellent vin de Champagne sont le surplus du marché auprès des *catins* du comité (1). La femme de Roland, rappelée de temps en temps, par les soins du *père Duchêne*, à la fureur de la populace, en attend les derniers excès dans la même prison, d'où une fille entretenue sort tranquille, après avoir payé sa sûreté et l'impunité de son complice, fabricateur de faux assignats. Henriot, commandant la garde nationale, d'abord laquais, commis aux barrières, puis massacreur à Saint-Firmin, brise des scellés, vide des caves, enlève des meubles, et n'en montre pas moins d'insolence. Chargé de faire garder ceux des députés détenus au Luxembourg, il ose les voir, les insulter, leur enlever de vive force plumes, livres, papiers, et joindre la menace à l'outrage. La subordination des autorités est une chimère, qu'il

(1) L'argent et le vin ont été donnés et reçus; Sillery n'y a gagné que la liberté de voir et d'entretenir qui lui plaît; mais il est gardé au Luxembourg avec cet adoucissement. Trois ou quatre femmes perdues, appartenant aux misérables gangrénés des comités de Salut public et de Sûreté générale, forment la société marchande dans laquelle on stipule les moyens pécuniaires de salut de chaque individu remarquable.

n'est pas permis de rappeler sans encourir l'accusation d'incivisme, et se faire supposer des intentions contre-révolutionnaires. Les députés fugitifs ont-ils enfin quitté cette terre inhospitalière, qui dévore les gens de bien et s'imbibe de leur sang? O mes amis! puisse le ciel favorable vous faire aborder aux États-Unis, asile unique de la liberté! Mes vœux vous y conduisent, et j'ai quelque espérance que vous voguez actuellement vers ces contrées. Mais, hélas! c'en est fait pour moi; je ne vous reverrai plus; et dans votre éloignement, si vivement désiré pour votre salut, je pleure pourtant notre séparation dernière! Et toi, vénérable époux, tu t'aigris et t'affaiblis dans une vieillesse prématurée, que tu dérobes avec effort à la poursuite des assassins; me sera-t-il donné de te revoir encore, et de porter quelque consolation dans ton ame abreuvée d'amertume? Combien de jours me reste-t-il à être témoin de la désolation de mon pays, et de l'avilissement de mes concitoyens!.... Environnée de ces tristes images, je n'ai pu me soustraire à la douleur; des larmes rares s'échappent de mes yeux appesantis, et j'ai laissé reposer ma plume légère qui s'était promenée sur mes jeunes années.

Je veux tenter de les rappeler encore, et d'en suivre le cours; peut-être un jour mes récits ingénus charmeront les instans de quelque infortunée captive, qui oubliera son sort en s'attendrissant sur le mien; peut-être les philosophes qui veulent peindre le cœur humain dans la suite d'un roman

ou l'action d'un drame, trouveront-ils à l'étudier dans mon histoire.

Avant peu de jours, peut-être, le défaut de subsistance, irritant le peuple fatigué, le portera à des mouvemens que ses conducteurs auront soin de rendre funestes. Le 10 août devait être la commémoration des ides de septembre; on menaçait hautement avant-hier de les renouveler, si Custines n'était condamné à mourir. Les *cordeliers* etablissent déjà la nécessité de se défaire des gens suspects; des punitions sont prescrites contre ceux qui ont mal parlé de ces fameuses journées : n'est-ce pas préparer la justification de leur retour? Les individus qu'on envoie au tribunal révolutionnaire, ne sont pas des accusés qu'on lui donne à juger; ce sont des victimes qu'il est chargé de faire périr. Les détenus pour toute autre cause que des crimes, ne sont pas sous la sauve-garde de la loi; mais abandonnés à la merci des soupçons et de la calomnie, ils ne peuvent se croire à l'abri d'une aveugle fureur. Quittons cette époque malheureuse, comparable au règne de Tibère; renouvelez-vous pour moi, momens tranquilles de ma douce adolescence!

J'avais passé mes douze ans, et la troisième année de mon troisième lustre s'écoulait sous les yeux de ma bonne-maman. La paix de sa demeure et la piété de ma tante Angélique convenaient admirablement aux dispositions tendres et recueillies que j'avais rapportées du couvent. Tous les matins ma

tante me conduisait à l'église pour y entendre la messe; j'y fus bientôt remarquée par ces accapareurs de conscience qui se faisaient un mérite devant Dieu de peupler les cloîtres. M. l'abbé Géry, au cou tors, à l'œil baissé, s'accoste de celle qu'il croyait être ma gouvernante, pour la féliciter sur l'édification que produisait l'exemple de son élève, et témoigner le désir qu'il aurait d'être choisi pour la conduire dans les voies du Seigneur. Il apprit avec regret que les grandes cérémonies étaient faites, et que j'avais donné ma confiance; alors il désira savoir de moi si je n'avais pas de projet pour ma destination future et le renoncement au monde : je lui répondis que j'étais trop jeune encore pour connaître ma vocation. M. Géry soupira, me dit de belles choses, et ne manquait pas l'occasion de se trouver sur mon passage pour nous saluer dévotement. La piété de mon jeune cœur n'allait pas jusqu'au goût des affectations jésuitiques; elle était trop vraie pour s'allier avec les ridicules du bigotisme, et le cou tors de M. Géry ne me plaisait nullement. J'avais pourtant le secret dessein de me consacrer à la vie religieuse; saint François-de-Sales, l'un des plus aimables saints du paradis, avait fait ma conquête, et les dames de la Visitation, dont il était l'instituteur, étaient déjà mes sœurs d'adoption. Mais je jugeais bien qu'étant fille unique, je n'obtiendrais pas de mes parens la permission de prononcer des vœux avant ma majorité; je ne voulais point les chagriner

à l'avance : d'ailleurs, s'il arrivait que, par la durée de l'épreuve, ma vocation s'ébranlât, ce serait prêter des armes aux mondains; je résolus donc de taire ma résolution et de marcher au but en silence. Je mettais à contribution la petite bibliothèque de ma bonne-maman; la *Philotée* de saint François-de-Sales et le *Manuel* de saint Augustin devinrent les sources de mes méditations favorites (1) : quelle doctrine d'amour et quel délicieux aliment pour l'innocence d'une ame ardente, livrée aux célestes illusions! Des ouvrages de controverse de Bossuet m'offrirent une nouvelle pâture; tels favorables qu'ils fussent à la cause qu'ils avaient pour objet de défendre, ils faisaient connaître quelques-unes des objections contre elle, et me mirent sur la

---

(1) Le *Manuel* que le célèbre évêque d'Hyppone composa pour lui-même, est un ouvrage moins élevé que sa *Cité de Dieu*, moins éloquent que ses *Confessions*. Saint Augustin y retrace la puissance et les bienfaits de Dieu, pour s'affermir dans la foi, et s'exhorter à la reconnaissance.

La *Philotée*, ou, pour écrire exactement : la *Philothée*, est plus connue sous le titre d'*Introduction à la vie dévote*. On y reconnaît le langage d'un écrivain mystique, et les principes d'un casuiste indulgent. Saint Augustin écrivait son *Manuel* pour entretenir la ferveur d'un zèle ardent; saint François-de-Sales a composé la *Philothée*, pour inspirer le goût et montrer les douceurs d'une vie pieuse. L'un vous ordonne de vous prosterner et de croire; l'autre vous engage à la prière, et vous recommande d'aimer. On verra, quelques pages plus bas, à quelle occasion singulière madame Roland reparle de la *Philothée*. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

voie de raisonner ma croyance. Ce fut le premier pas ; il y eut bien loin de celui-là au scepticisme où je devais parvenir quelques années ensuite, après avoir été successivement janséniste, cartésienne, stoïcienne et déiste ! Que de chemins, pour finir par le patriotisme qui m'a fait jeter dans les fers ! Au milieu de tout cela, de vieux bouquins de voyages, force mythologie, amusèrent mon imagination, et les Lettres de madame de Sévigné fixèrent mon goût ; son aimable facilité, ses grâces, son enjouement, sa tendresse, me firent entrer dans son intimité ; je connaissais sa société, j'étais familiarisée avec ses entours comme si j'eusse vécu avec elle. Ma bonne-maman voyait peu de monde et sortait rarement ; mais son humeur agréable animait la conversation lorsque je travaillais près d'elle aux petits ouvrages de main qu'elle se plaisait à m'enseigner ou à me faire faire. Madame Besnard, cette grand'tante qui m'avait surveillée lorsque j'étais en nourrice, venait chez sa sœur tous les jours passer deux heures de l'après-dîner ; son caractère austère était toujours accompagné de formes solennelles et d'un air de cérémonie dont madame Phlipon plaisantait quelquefois, mais assez légèrement, pour ne pas offenser sa sœur, qui, au reste, payait son écot par quelque bonne vérité un peu brusquement dite, et dont son excellent cœur lui faisait pardonner la rudesse. Ma bonne-maman, qui mettait un grand prix aux grâces et à tout ce qui peut embellir la vie sociale, était infiniment sensible

aux prévenances que mon caractère doux, l'envie de plaire à ceux avec qui je me trouve, et que ses manières aimables m'inspiraient plus particulièrement pour elle, me faisaient avoir à son égard. Elle me disait quelquefois de jolies choses auxquelles je ne répondais pas mal; elle se rengorgeait alors avec complaisance, et lançait un coup-d'œil de satisfaction à madame Besnard, qui, haussant les épaules, saisissait l'instant où j'étais un peu éloignée pour lui crier à voix basse, que j'entendais fort bien : « En vérité, vous êtes insupportable; vous la gâterez : quel dommage! » Ma bonne-maman, de se redresser davantage, d'un air de supériorité, rassurant sa sœur sur son savoir-faire; la bonne Angélique, avec sa figure pâle, son menton avancé, ses lunettes sur le nez, son tricot à la main, leur disait tranquillement qu'il n'y avait pas de danger, que personne n'y ferait rien, et que j'étais bien assez raisonnable pour m'élever toute seule. Cette dame Besnard, si austère, et craignant le danger des propos flatteurs, s'inquiétait beaucoup de me voir coucher sur un lit dur; et s'il m'arrivait au doigt le plus petit mal, elle ne manquait pas de venir deux fois le jour pour juger de ses progrès : quelle franche inquiétude! quels soins empressés elle avait alors, et comme ils étaient touchans sous son apparente sévérité!

En vérité, je crois que le ciel m'avait environnée tout exprès de bonnes ames, pour rendre la mienne la plus aimante qu'il soit possible. Il prit

un jour fantaisie à ma bonne-maman d'aller faire visite à madame de Boismorel, soit pour le plaisir de la voir, soit pour celui de lui montrer sa petite-fille : préparatifs en conséquence; grande toilette dès le matin; nous voilà parties avec la tante Angélique pour arriver rue Saint-Louis, au Marais, vers midi. En entrant dans l'hôtel, tous les gens, à commencer par le portier, saluent affectueusement, et avec un air d'égard, madame Phlipon : c'est à qui s'empressera de lui faire plus d'honnêtetés. Elle répond à tous, d'un ton caressant, avec dignité; c'était bien jusques-là. Mais on voit sa petite-fille, elle ne tient pas au petit plaisir de la faire remarquer; les *gens* veulent se mêler de faire des complimens. Je commençai à sentir une sorte de malaise, difficile à m'expliquer, et dans lequel je démêlai pourtant que les gens pouvaient me regarder, mais qu'il ne leur appartenait point de me complimenter. Nous parvenons plus avant; un grand laquais nous annonce, et nous entrons au salon où madame de Boismorel, assise, avec son chien, sur ce qu'on appelait alors, non pas une *ottomane*, mais un *canapé*, brodait gravement en tapisserie. Madame de Boismorel était de l'âge, de la taille et de la corpulence de ma bonne-maman; mais son costume tenait moins du goût que de la prétention d'annoncer l'opulence et de marquer la qualité; et sa physionomie, loin d'exprimer le désir de plaire, annonçait la volonté d'être considérée, l'assurance de mériter qu'il en fût ainsi. Une riche

dentelle chiffonnée en petit bonnet à papillons pointus comme des oreilles de lièvre, placée sur le sommet de la tête, laissait voir des cheveux, peut-être empruntés, rangés avec cette feinte discrétion qu'il fallait bien revêtir après soixante ans; et du rouge à doubles couches, donnait à des yeux fort insignifians, beaucoup plus de dureté qu'il n'était nécessaire pour me faire baisser les miens. « Eh! bonjour, mademoiselle Rotisset! s'écrie d'une voix haute et froide madame de Boismorel, en se levant à notre approche. (Mademoiselle? quoi! ma bonne-maman est ici mademoiselle?) Mais vraiment, je suis bien aise de vous voir! Et ce bel enfant; c'est votre petite-fille? elle sera fort bien! Venez ici, mon cœur, asseyez-vous à côté de moi. Elle est timide : quel âge a-t-elle, votre petite-fille, mademoiselle Rotisset? Elle est un peu brune, mais le fond de la peau est excellent; cela s'éclaircira avant peu : elle est déjà bien formée! Vous devez avoir la main heureuse, ma bonne amie; n'avez-vous jamais mis à la loterie? —Jamais, madame, je n'aime pas les jeux de hasard. — Je le crois; à votre âge on imagine avoir jeu sûr : quel son de voix! il est doux et plein : mais comme elle est grave! N'êtes-vous pas un peu dévote? — Je connais mes devoirs, je tâche de les remplir. — Fort bien! Vous avez envie d'être religieuse, n'est-ce pas? — J'ignore ma destination, je ne cherche point encore à la juger. — Comme c'est sentencieux! Elle lit, votre petite-fille, mademoiselle Rotisset?—

La lecture est son plus grand plaisir; elle y emploie une partie des jours. — Oh! je vois cela; mais prenez garde qu'elle ne devienne une savante, ce serait grand'pitié. » La conversation s'établit entre ces dames, sur la famille et la société de la maîtresse de la maison; ma bonne-maman demandait des nouvelles de l'oncle et du cousin, de la bru et de l'amie, et de l'abbé Langlois, et de la marquise de Lévi, et du conseiller Brion, et du curé Parent. On parlait de leur santé, de leurs alliances et de leurs travers, comme de ceux de madame de Roudé, par exemple, qui, malgré son âge, aimait encore à faire belle gorge, et portait toujours la sienne à découvert, excepté lorsqu'elle montait en voiture, ou qu'elle en descendait; car elle la cachait alors d'un grand mouchoir qu'elle tenait à sa poche dans cette intention, parce que, disait-elle, cela n'est pas fait pour montrer à des laquais. Durant ce dialogue, madame de Boismorel faisait quelques points sur le canevas, une caresse à son chien, et me fixait le plus souvent. J'avais soin d'éviter ses regards qui me déplaisaient beaucoup; et portant les miens dans l'appartement dont la décoration me paraissait plus agréable que la dame qui l'habitait, mon sang circulait avec plus de rapidité que de coutume, je sentais mes joues animées, mon cœur palpitant et oppressé; je ne me demandais pas encore pourquoi ma bonne-maman n'était point sur le canapé, et madame de Boismorel dans le rôle de mademoiselle Rotisset; mais j'avais le sentiment qui conduit à

cette réflexion, et je vis terminer la visite comme on reçoit un soulagement à l'instant de la souffrance. « Ah ça! n'oubliez pas de me faire prendre un billet de loterie; que ce soit votre petite-fille qui choisisse le numéro, entendez-vous, mademoiselle Rotisset? je veux avoir l'étrenne de sa main : embrassez-moi donc; et vous, mon petit cœur, ne baissez pas tant les yeux; ils sont fort bons à voir ces yeux-là, et un confesseur ne défend pas de les ouvrir : ah! mademoiselle Rotisset, vous aurez des coups de chapeau, je vous le promets, et de bonne heure. Bon jour, mesdames; » et madame de Boismorel tire sa sonnette, ordonne à Lafleur d'aller dans deux jours chercher un billet de loterie chez mademoiselle Rotisset, fait taire son petit chien, et elle était déjà replacée sur son canapé avant que nous eussions gagné l'antichambre.

Nous marchions en silence pour revenir à la maison, où j'avais hâte de retrouver des livres qui me fissent oublier madame de Boismorel, dont je ne goûtais pas plus les complimens que ceux de ses gens. Ma bonne-maman, demi-satisfaite, parlait d'elle quelquefois et de ses singularités, de son égoïsme qui lui faisait dire que les enfans n'étaient que des causes secondes, lorsque ma bonne-maman se permettait de lui représenter les intérêts des siens pour arrêter ses grandes dépenses; de sa manière libre, mais ordinaire parmi les femmes de la bonne compagnie, qui lui faisait recevoir son confesseur et d'autres à sa toilette, et passer sa chemise en

leur présence, etc. Ce ton, ces mœurs, me paraissaient étranges; je faisais causer ma bonne-maman sur tout cela avec curiosité; mais je gardais pour moi les impressions que j'en recevais, et il me semblait que je ne pouvais pas me permettre de les lui faire toutes connaître.

Quinze jours après notre visite, nous reçûmes celle de M. de Boismorel fils, qui ne s'était pas trouvé chez sa mère lorsque nous nous y étions rendues; c'était un homme de trente-sept à trente-huit ans, d'une physionomie grave et douce, d'un ton décent et noble; ses regards s'échappaient en longs éclairs d'un œil très-ouvert et un peu trop gros; sa voix mâle et forte, que l'on sentait adoucie par égard, avec l'accent de l'ame et l'expression gracieuse d'une politesse qui n'est point en superficie. Il aborda ma bonne-maman avec respect, l'appelant sa bonne amie, me salua avec cette sorte de révérence que les hommes sensibles s'honorent de témoigner aux jeunes personnes du sexe : la conversation devint facile autant qu'elle était mesurée; il ne perdait pas l'occasion de rappeler avec grâce les obligations qu'il avait aux soins de ma bonne-maman, et je compris qu'il lui disait d'une manière enveloppée, mais délicate, que la Providence récompensait ses soins généreux pour les enfans d'autrui, par la satisfaction qu'elle lui préparait dans le seul qui lui eût été donné. Je trouvai M. de Boismorel bien plus aimable que sa mère, et j'étais charmée de le voir revenir, ce qui lui arrivait tous

les deux ou trois mois. Il avait épousé, fort jeune, une femme charmante; il en avait un fils dont l'éducation l'occupait beaucoup; il voulait la faire lui-même; il la dirigeait d'après des vues philosophiques, que les préjugés de sa mère et la grande dévotion de sa femme ne contrariaient pas peu : on l'accusait de singularité; il avait eu des attaques de nerfs à la suite d'une maladie inflammatoire et terrible, et les vieilles comtesses, les grands robins, les petits abbés de sa famille ou de la société de sa mère, attribuaient à une affection de cerveau, comme suite de sa maladie, les opinions et le régime qu'il avait adoptés et prétendait suivre dans l'éducation de son fils. Toutes ces circonstances m'attachèrent beaucoup quand elles furent venues à ma connaissance; je trouvais que cet homme singulier raisonnait fort pertinemment. Je commençai à soupçonner qu'il y avait une raison du monde et une raison de cabinet, pour ainsi dire, une morale de principe et une morale pratique, de la contradiction desquelles résultaient tant de bizarreries dont j'entrevoyais quelques-unes; enfin, que la société appelait fou celui qui n'était pas fou de la folie commune; et les matériaux de la réflexion s'amassaient insensiblement dans ma tête rêveuse.

Ma bonne-maman opposait quelquefois aux sentimens, à la conduite de M. de Boismorel, la conduite et les sentimens de sa sœur madame de Favières, dont elle avait à se plaindre, à qui son frère avait eu besoin de rappeler que mademoiselle Ro-

tisset était leur parente (circonstance que leur mère, disais-je en moi-même, a l'air d'ignorer ou de vouloir méconnaître), et chez qui elle n'avait nulle envie de me présenter, à ma grande satisfaction; ce qu'elle jugea si bien, qu'il ne fut jamais non plus question de retourner chez madame de Boismorel.

Mon père était sorti de charge, l'année que j'avais dû passer chez ma bonne-maman était finie; je retournai près de mon excellente mère. Je ne quittai pas sans quelque regret le beau quartier de l'île Saint-Louis, ces quais agréables, ce rivage tranquille sur lequel je prenais l'air dans les soirs d'été avec ma tante Angélique, considérant le cours gracieux de la rivière et la campagne qui se dessinait au loin; ces quais que je traversais dans un saint zèle pour aller à l'église m'attendrir au pied des autels, sans rencontrer, dans ce chemin solitaire, aucun objet de distraction au plus doux recueillement. La gaieté de ma bonne-maman prêtait des charmes à son appartement, où j'avais passé tant de jours rians et paisibles : je m'éloignai de sa personne en pleurant, malgré mon attachement pour ma mère, dont le mérite, bien plus solide, avait un extérieur plus imposant, avec lequel je n'avais pas fait jusqu'alors de comparaison qui le rendît moins attrayant, comme je le sentis confusément dans cet instant. Enfant de la Seine, c'était toujours sur ses bords que je venais habiter; la situation du logis paternel n'avait point le calme solitaire de la de-

meure de ma bonne-maman ; les tableaux mouvans du Pont-Neuf variaient la scène à chaque minute, et je rentrais véritablement dans le monde, au propre et au figuré, en revenant chez ma mère. Cependant, beaucoup d'air, un grand espace s'offraient encore à mon imagination vagabonde et romantique. Combien de fois, de ma fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont-au-Change, jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du Cours et les maisons de Chaillot ! Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques momens à la fin d'un beau jour, et souvent des larmes douces coulaient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être et reconnaissant d'exister, offrait à l'Être suprême un hommage pur et digne de lui. Je ne sais si la sensibilité du cœur prête à tous les objets une couleur plus vive, ou si telle situation, qui ne paraît point très-remarquable, concourt puissamment à la développer, ou si l'une et l'autre ne sont pas réciproquement cause et effet ; mais lorsque je repasse sur ma vie, je suis embarrassée d'assigner aux circonstances, ou à mon caractère, cette variété, cette plénitude d'affections qui marquaient si bien tous les points de sa durée, et qui m'ont laissé un souvenir si présent de tous les lieux où je me suis trouvée.

Cajon avait toujours continué de m'enseigner la musique; il aimait à m'en faire raisonner la théorie ou plutôt le mécanisme; car en étant un peu compositeur, il n'était guère mathématicien, et avait encore moins de métaphysique; mais il mettait quelque gloire à me donner toute sa science. Il s'affligeait presque autant de ma froideur à chanter, qu'il s'émerveillait de ma facilité à suivre un raisonnement. « Mettez donc de l'ame, me répétait-il continuellement; vous chantez une ariette comme les religieuses psalmodient un *magnificat*. » Le pauvre homme ne voyait pas que j'avais trop d'ame pour la mettre dans une chanson : effectivement je me sentais autant d'embarras pour donner de l'accent à un morceau tendre, que j'en aurais eu autrefois pour lire tout haut à quelqu'un l'épisode d'Eucharis ou d'Herminie. Toujours subitement transformée dans la personne qui était censée s'exprimer, je ne savais point imiter; j'éprouvais le sentiment à peindre; ma respiration était précipitée, ma voix tremblante: il en résultait des difficultés que je ne pouvais vaincre qu'avec effort, par un chant sérieux et plat, car je n'irais pas être passionnée. Mignard, dont ma bonne-maman estimait beaucoup la politesse espagnole, avait commencé chez elle à m'enseigner la guitare; il continua de me donner des leçons à mon retour chez mon père. Il ne m'avait pas fallu beaucoup de mois pour exécuter les accompagnemens ordinaires : Mignard s'amusait à me rendre forte, et je devins effectivement plus habile que lui.

Le malheureux en perdit la tête, comme on verra quand il sera temps de le dire. Mozon fut rappelé pour me perfectionner dans la danse, ainsi que *M. Doucet* pour l'arithmétique, la géographie, l'écriture et l'histoire. Mon père me rendit le burin; il me borna dans un petit genre, auquel il crut m'intéresser en y attachant du profit; car m'ayant mise bientôt en état d'être utile, il me donnait à faire de petits ouvrages dont il partageait le prix avec moi, comptant à la fin de la semaine, suivant le livre qu'il m'engageait à tenir. Cela m'ennuya; je ne trouvais rien de si insipide que de graver les bords d'une boîte de montre, ou de *friser* un étui; j'aimais mieux lire un bon livre que de m'acheter un ruban : je ne cachai pas mon dégoût; je ne fus point contrainte; je fermai les burins, les onglettes, et je ne les ai jamais touchés depuis. Je sortais tous les matins avec ma mère pour aller à la messe, après laquelle nous faisions quelquefois des emplettes; passé ce temps, celui des leçons de mes maîtres et les repos, je me retirais dans mon cabinet pour lire, écrire et méditer. Les longues soirées me firent reprendre l'habitude du travail des mains, durant lequel ma mère avait la complaisance de lire tout haut plusieurs heures de suite. Ces lectures me plaisaient beaucoup; mais comme elles ne me laissaient pas digérer les choses assez parfaitement à mon gré, elles m'inspirèrent l'idée de faire des extraits. Dans mon premier travail du matin, je couchai donc sur le papier ce qui m'avait

le plus frappée la veille ; puis je reprenais le livre pour saisir les liaisons, ou pour copier un morceau que je voulais avoir dans son entier. Ce goût devint habitude, besoin et passion. Mon père n'ayant qu'une petite bibliothèque que j'avais épuisée autrefois, je lisais des livres d'emprunt ou de louage ; je ne pouvais supporter l'idée de les rendre sans m'être approprié ce que j'en estimais le meilleur. Je coulai à fond de cette manière Pluche, Rollin, Crevier, le père d'Orléans, Saint-Réal, l'abbé de Vertot et Mezeray, qui ressemble si peu au dernier ; Mezeray, le plus sec des écrivains, mais l'historien de mon pays que je voulais connaître. Ma bonne-maman Bimont n'était plus de ce monde ; mon petit-oncle, fixé à Saint-Barthélemy, dans une meilleure place que celle de maître des enfans de chœur, s'était fait pensionnaire du premier vicaire, l'abbé le Jay, qui tenait assez bonne maison, et chez lequel nous allions avec lui passer les soirs des dimanches et fêtes après l'office.

L'abbé le Jay était un bon vieillard, tout rond de taille et d'esprit, détestable prédicateur, confesseur impitoyable, casuiste, que sais-je encore ! mais il entendait fort bien ses affaires : il avait su pousser et établir notaires à Paris ses deux frères, qui faisaient figure dans leur état, alors lucratif et considéré. Lui-même avait appelé, pour tenir son ménage, une de ses parentes, demoiselle d'Hannaches, grande haquenée sèche et jaune, à voix rêche, fort entêtée de sa noblesse, ennuyant tout

le monde de ses talens économiques et de ses parchemins. Mais enfin c'était une femme, et cela anime toujours la maison d'un prêtre; d'ailleurs elle savait entretenir l'abondance et la propreté sur la table de son cousin, grand amateur en ce genre. L'abbé le Jay trouvait agréable d'avoir un pensionnaire aimable comme l'abbé Bimont; sa table en était plus gaie, sa cousine de meilleure humeur, et sa partie de trictrac immanquable : ma mère et la cousine devinrent *partners*; quant à moi, qui semble ainsi délaissée, je m'accommodais à merveille de la préoccupation de ces quatre personnes; car l'abbé le Jay tenait salon dans une grande bibliothèque que je mettais à contribution suivant mon bon plaisir. Ce fut une source où je puisai tant qu'il vécut : cela ne dura pas trois ans; l'un de ses frères fit de mauvaises affaires; il en perdit l'esprit, languit six semaines, se jeta par la fenêtre et mourut de sa chute. Mademoiselle d'Hannaches, alors en procès pour la succession de son oncle *le capitaine*, fut accueillie par ma mère, et fit chez elle un séjour de dix-huit mois. Dans cet intervalle, je fus son secrétaire; j'écrivais ses lettres d'affaires; je lui copiai sa chère généalogie; je dressais des placets qu'elle présentait au premier président et au procureur-général du parlement de Paris, établis administrateurs de pensions fondées par un M. de Saint-Vallier, pour les pauvres demoiselles nobles; et je l'accompagnai quelquefois lorsqu'elle

allait solliciter différentes personnes. Je remarquai fort bien que malgré son ignorance, sa tournure empesée, son mauvais langage, son antique toilette et tous ses ridicules, on faisait honneur à son origine; on écoutait gravement les noms de ses auteurs, dont elle répétait toujours l'énumération, et l'on s'employait pour appuyer ses demandes. Je rapprochais la réception décente qui lui était faite, de celle de madame de Boismorel, qui m'avait laissé des traces profondes; je ne pouvais me dissimuler que je valais mieux que mademoiselle d'Hannaches, dont les quarante ans et la généalogie ne lui donnaient pas la faculté de faire une lettre qui eût le sens commun, ni qui fût lisible; je trouvais le monde bien injuste et les institutions sociales bien extravagantes.

Mais voyons un peu ce qu'étaient devenues mes amies du couvent. Mon Agathe m'écrivait de temps en temps de ces lettres tendres dont l'accent tout particulier à ces colombes gémissantes qui ne pouvaient se permettre que l'amitié, était encore avivé chez elle par son ame ardente; les petits coffres, les jolies pelotes et les bonbons les accompagnaient toutes les fois qu'il lui était possible de les y joindre: j'allais la voir de temps en temps; j'entrai même au couvent lors d'une fête qu'on donnait à la supérieure; privilége qu'on avait eu soin de m'assurer par une permission de l'archevêque, sollicitée à mon insu, et présentée ensuite comme une faveur spéciale dont je sentais bien le prix.

Tout était en mouvement, les jeunes personnes bien parées, la salle commune ornée de fleurs, le réfectoire garni de friandises; il faut avouer que dans ces fêtes de pauvres recluses, où l'on pouvait trouver de l'enfantillage, il régnait aussi ce je ne sais quoi d'aimable, d'ingénu, de gracieux, qui n'appartient qu'à la douceur des femmes, à la vivacité de leur imagination, à l'innocence de leurs ébats lorsqu'elles s'égaient entre elles, loin de la présence d'un sexe qui les rend toujours plus sérieuses quand il ne les fait pas délirer. Un petit drame, fort médiocre, mais animé par les voix de jeunes filles exécutant en chœur quelques couplets, fut le premier point du rassemblement; des danses folâtres lui succédèrent; des plaisanteries, quelquefois heureuses, un rire badin, d'autant plus vif qu'il contrastait davantage avec la gravité habituelle, réalisaient les saturnales pour toutes les chères sœurs et leurs élèves. Le médecin de la maison vint à l'infirmerie visiter quelques malades; il fallut bien lui donner le spectacle de la fête : on l'amena sous un cloître décoré de guirlandes de verdure, où l'on avait établi une sorte de foire; là, de jeunes professes vendaient des chansons, d'autres distribuaient des gâteaux; celle-ci tirait une loterie; celle-là disait la bonne aventure; les petits enfans portaient des corbeilles de fruits, et de ce côté l'on formait un concert. A l'arrivée de la perruque doctorale, les novices baissent leur voile; les grandes pensionnaires regardent

si leur parure n'est pas dérangée; les plus jeunes filles prennent un air composé; moi-même je tiens ma guitare avec moins de négligence. Elle était suspendue devant moi par un ruban passé sur l'épaule; on avait voulu m'entendre, et les circonstances m'avaient inspiré deux couplets médiocres, dont l'à-propos fut d'un grand effet : Cajon eût été content de ma manière de les chanter; car n'exprimant que des sentimens auxquels je pouvais m'abandonner, rien n'avait contraint mes accens. On désirait que je les répétasse devant le médecin ; ce ne fut plus la même chose : la voix était moins sûre et l'expression comme voilée; une vieille sœur le remarqua d'un air malin, en disant que ma figure en était plus touchante. Le médecin s'en alla; chaçun fut bien aise qu'il partît, mais personne n'aurait voulu qu'il ne fût pas venu.

Sophie était retournée à Amiens dans sa famille; avant son départ, nous avions obtenu que nos mères se vissent : elles avaient, pour ainsi dire, consacré notre liaison, s'étaient réciproquement applaudies du choix de leur fille, et avaient souri aux promesses, dont nous les avions fait témoins, de ne nous oublier jamais. Ç'a été plus vrai qu'elles ne le croyaient alors, malgré les modifications dont on jugera par la suite. Ma correspondance avec ma bonne amie devint très-régulière; je lui écrivais toutes les semaines, plutôt deux fois qu'une : Et que disiez-vous donc? me demandera-t-on. — Tout ce que je voyais, pensais, sentais, apercevais; et certes !

j'avais beaucoup à dire. Ces communications se facilitaient et se nourrissaient par elles-mêmes; j'apprenais à réfléchir davantage en communiquant mes réflexions; j'étudiais avec plus d'ardeur, parce que je trouvais du plaisir à partager ce que j'avais acquis, et j'observais avec plus d'attention, parce que je me plaisais à décrire. Sophie m'écrivait moins; une famille nombreuse, une maison fréquentée, beaucoup de devoirs de société, cette vie de province, très-occupée de petites choses et remplie de visites qui n'apprennent rien, dont une partie est régulièrement consacrée au jeu par amour du prochain, ne lui laissaient pas le temps de me dire, ni la faculté de recueillir autant de choses. Elle en mettait peut-être un plus grand prix à celles qu'elle recevait de moi, et m'intéressait d'autant plus à les lui envoyer. La mort de l'abbé le Jay m'ayant privée du secours de sa bibliothèque, où j'avais trouvé des historiens, des mythologues, des pères de l'Église et des littérateurs; *Catrou* et *Rouillé*, qui appellent Horatius Coclès un *généreux borgne; Maimbourg*, d'aussi bon goût; *Berruyer*, qui écrivit l'Histoire du peuple de Dieu, du style dont Bitaubé a écrit le poëme de *Joseph;* le chevalier *de Folard*, d'une toute autre tournure, et dont les détails militaires me paraissaient plus raisonnables que les réflexions des jésuites; l'abbé *Banier*, qui m'amusait bien plus que l'abbé *Fleury; Condillac* et le père *André*, dont la métaphysique appliquée à l'élo-

quence, au *beau* dans tous les genres, me plut singulièrement; quelques poésies de Voltaire, et les Essais de morale de Nicole; les Vies *des pères du désert*, et celle de *Descartes*, par André Baillet; l'Histoire universelle de Bossuet; des Lettres de saint Jérôme, et le roman de *Don Quichotte;* mille autres choses aussi concordantes. Il fallut bien avoir recours aux libraires. Mon père n'étant pas dans le cas de choisir, demandait ce que je lui indiquais; mon choix se portait sur les ouvrages dont j'avais pris quelque idée, par citation ou autrement, dans ceux que j'avais déjà lus : je notai ainsi les traductions des anciens historiens, Diodore de Sicile et autres; je voulus revoir l'histoire de mon pays dans un autre écrivain que Mézeray; je choisis l'abbé Velly et ses continuateurs, bien moins intéressans que lui en traitant des époques d'après lesquelles ils auraient dû l'être davantage s'ils avaient eu le même talent; Pascal, Montesquieu, Locke, Burlamaqui, nos principaux auteurs de *théâtre*. Je n'avais point de plans, ni d'autre but que de connaître et de m'instruire; j'avais besoin d'exercer l'activité de mon esprit, d'alimenter mes goûts sérieux; j'avais besoin de bonheur, je ne pouvais le trouver que dans un grand développement de mes facultés; il résidait pour moi dans l'application. Je ne sais pas ce que je fusse devenue, si j'eusse été dans les mains de quelque habile instituteur; il est probable que, fixée sur un objet unique ou principal, j'aurais pu

porter loin un même genre de connaissance, ou acquérir un grand talent : en aurais-je été meilleure ou plus utile ? c'est une question que je laisse à résoudre ; mais certainement je n'eusse pas été plus heureuse : je ne connais rien de comparable à la plénitude de vie, de paix, de satisfaction, de ce temps d'innocence et d'étude. Il n'était pourtant pas sans quelque trouble ; la vie de l'homme sur la terre en est-elle jamais exempte ?

J'avais ordinairement plusieurs lectures en train à la fois : les unes servant de travail, les autres tenant lieu de récréation ; les ouvrages historiques de longue haleine étaient lus à voix haute, comme je l'ai indiqué, dans les soirées, qui devinrent presque le seul temps où je restasse avec ma mère ; je passais tout le jour dans la solitude de mon cabinet, à extraire, à m'amuser, ou à réfléchir. Dans les jours de repos de la belle saison, nous allions aux promenades publiques ; mon père me conduisait, avec exactitude, à toutes les expositions de tableaux ou de divers objets d'arts, fréquentes à Paris dans le siècle du luxe et de cette espèce de prospérité. Il avait beaucoup de plaisir dans ces occasions, car il exerçait agréablement sa supériorité en me faisant remarquer ce qu'il connaissait mieux que moi, et il jouissait du goût qu'il me trouvait, comme de son ouvrage. C'était là notre point de contact ; nous étions, dans ce cas, véritablement en rapport. Il n'était insensible à aucune espèce de représentation, et l'on voyait aisément qu'il aimait

assez à se montrer en public, donnant le bras à une jeune personne bien mise, dont la fraîcheur faisait quelquefois bourdonner à ses oreilles des mots agréables. Si quelqu'un l'abordait avec incertitude sur la qualité de celle qu'il accompagnait, il disait, *c'est ma fille*, avec un air modestement triomphant, dont je n'étais pas la dernière à m'apercevoir, et qui me touchait beaucoup, sans m'enorgueillir, car je n'y remarquais que sa tendresse. Si je venais à parler, on le voyait examiner dans les autres l'effet du son de ma voix, du bon sens que je pouvais montrer, et leur dire par ses regards : N'ai-je pas raison d'être fier? Je sentais tout cela; j'en étais quelquefois plus timide, sans malaise : il me semblait que j'avais besoin de racheter par ma modestie la petite superbe de mon père. Cependant ce monde, ces arts, l'imagination qu'ils éveillent, le goût de plaire, si naturel et si vif chez les femmes, ma dévotion, mes études, la raison et la foi, comment tout cela s'arrangeait-il? Voilà précisément l'origine de ce trouble dont je parlais tout à l'heure, et dont l'accroissement, les effets, méritent bien quelque développement, assez difficile à donner.

Chez le commun des hommes, naturellement faits pour sentir plus que pour penser, les passions portent les premières atteintes à la croyance, lorsque celle-ci a été donnée par l'éducation; eh! ce sont encore elles qui font naître des contradictions entre les principes qu'on a pu adopter, les désirs

qu'ils ne sauraient éteindre, et les institutions d'un régime mal calculé pour les accorder. Mais, dans une jeune tête réfléchissante, placée loin des écueils de la société, la raison s'inquiète la première, et elle fait examiner même avant d'avoir intérêt de douter. Cependant, si mes inquiétudes n'avaient pas pour objet des considérations personnelles, elles n'étaient pas pour cela indépendantes de ma sensibilité; je pensais par mon cœur, et ma raison, en se conservant impartiale, ne fut jamais indifférente.

La première chose qui m'ait répugné dans la religion que je professais, avec le sérieux d'un esprit solide et conséquent, c'est la damnation universelle de tous ceux qui la méconnaissent ou l'ont ignorée. Lorsque, nourrie de l'histoire, j'eus bien envisagé l'étendue du monde, la succession des siècles, la marche des empires, les vertus publiques, les erreurs de tant de nations, je trouvai mesquine, ridicule, atroce, l'idée d'un créateur qui livre à des tourmens éternels ces innombrables individus, faibles ouvrages de ses mains, jetés sur la terre au milieu de tant de périls, et dans la nuit d'une ignorance dont ils avaient déjà tant souffert. « Je suis trompée dans cet article, c'est évident, ne le suis-je pas sur quelque autre? Examinons. » Du moment où tout catholique a fait ce raisonnement, l'Église peut le regarder comme perdu pour elle. Je conçois parfaitement pourquoi les prêtres veulent une soumission aveugle, et prê-

chent si ardemment cette foi religieuse qui adopte sans examen et adore sans murmure ; c'est la base de leur empire : il est détruit dès qu'on raisonne. Après la cruauté de la damnation, l'absurdité de l'infaillibilité fut ce qui me frappa davantage, et je ne tardai pas à rejeter l'une comme l'autre. « Que reste-t-il donc de vrai ? » Voilà ce qui devint l'objet d'une recherche continuée durant plusieurs années, avec une activité, quelquefois une anxiété d'esprit difficile à peindre. Les ouvrages critiques, les philosophes, les moralistes, les métaphysiciens, devinrent mes lectures favorites ; j'étais à la piste de ce qui pouvait me les indiquer : leur comparaison, leur analyse m'occupèrent essentiellement. J'avais perdu le Victorin, mon confesseur ; il était mort, ce bon M. Lallement, à l'honnêteté, à la sagesse duquel j'aime à rendre encore ici témoignage. Dans la nécessité de lui choisir un successeur, mes vues s'étaient portées sur l'abbé Morel, attaché à ma paroisse, et que j'avais vu chez mon oncle ; c'était un petit homme qui ne manquait pas d'esprit, et qui professait une grande austérité de principes : ce fut ma raison déterminante. Lorsque ma foi s'ébranla, il en fut instruit tout le premier ; car je n'ai jamais su dire que ce qui est : il s'empressa de me faire passer des apologistes et des défenseurs de la religion chrétienne ; me voilà donc avec l'abbé Gauchat, l'abbé Bergier, Abbadie, Holland, Clarke, etc. Je les étudiais sévèrement ; je faisais quelquefois des notes que je laissais dans

livre en le renvoyant à l'abbé Morel, qui me demandait avec étonnement si c'était moi qui les avais faites et conçues. Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que ce fut dans ces ouvrages que je pris connaissance de ceux qu'ils prétendaient réfuter, et que j'y recueillais leurs titres pour me les procurer. Ainsi, le *Traité de la Tolérance*, le *Dictionnaire philosophique*, les *Questions encyclopédiques*, le *Bon sens du marquis d'Argens*, les *Lettres juives*, l'*Espion turc*, les *Mœurs*, l'*Esprit*, *Diderot*, *d'Alembert*, *Raynal*, le *Système de la Nature*, passèrent successivement entre mes mains.

Les progrès de l'esprit ne se faisaient pas seuls; la nature avait aussi les siens dans tous les genres. Quoique ma mère ne m'eût jamais dit précisément ce que je devais attendre, elle en avait assez exprimé en ma présence dans l'occasion, et ma bonne-maman surtout s'était trop amusée à me faire certaines prophéties, pour que je fusse étonnée de l'événement.

Je le remarquai, avec une sorte de joie, comme une initiation dans la classe des grandes personnes, et je l'annonçai à ma bonne mère, qui m'embrassa tendrement, ravie de me voir passer si brillamment une époque dont elle s'inquiétait pour ma santé (1). Avant ce temps, j'avais été

---

(1) Tout le morceau suivant, jusqu'à la page 96, avait été retranché de la seconde édition : nous avons cru devoir le rétablir tel qu'il existe dans la première.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

quelquefois tirée du plus profond sommeil d'une manière surprenante. L'imagination n'y était pour rien; je l'exerçais sur trop de choses graves, et ma conscience timorée la gardait trop soigneusement de s'amuser à d'autres, pour qu'il lui fût possible de me représenter ce que je ne me permettais pas de chercher à comprèndre. Mais un bouillonnement extraordinaire soulevait mes sens dans la chaleur du repos, et, par la force d'une constitution excellente, opérait de soi-même un effet qui m'était aussi inconnu que sa cause. Le premier sentiment qui en résulta, fut, je ne sais pourquoi, une sorte de crainte: j'avais remarqué dans ma *Philotée* (1), qu'il ne nous est pas permis de tirer de nos corps aucune espèce de plaisir, excepté en légitime mariage; ce précepte me revint à l'esprit : ce que j'avais éprouvé pouvait s'appeler un plaisir; j'étais donc coupable, et dans le genre qui pouvait me causer le plus de honte et de douleur, puisque c'était celui qui déplaisait le plus à l'agneau sans tache! Grande agitation dans mon pauvre cœur, prières et mortifications : comment éviter pareille chose? car enfin je ne l'avais pas prévu; mais à l'instant où je l'avais éprouvé, je ne m'étais pas mise en peine de l'empêcher. La surveillance devint extrême. Je m'aperçus que telle situation

(1) Voyez plus haut, sur la *Philothée*, la note qui se trouve à la page 67.

m'exposait plus que telle autre; je l'évitai scrupuleusement. L'inquiétude fut telle, qu'elle parvint ensuite à me réveiller avant la catastrophe. Lorsque je n'avais pu la sauver, je sautais au bas du lit, les pieds nus sur un carreau frotté, malgré le froid de l'hiver, et, les bras en croix, je priais le Seigneur de me garder des piéges du démon. Je m'imposais aussitôt quelque privation; et il m'est arrivé de pratiquer à la lettre ce que le prophète-roi ne nous a transmis, peut-être, que comme une figure du style oriental, de mêler la cendre avec mon pain, en l'arrosant de mes larmes. J'ai fait plus d'un déjeuner en mettant de la cendre au lieu de sel, sur une rôtie de beurre, par esprit de pénitence : ces déjeuners ne me faisaient pas plus de mal que les accidens nocturnes, pour la réparation desquels je me mettais à cet extravagant régime. Je compris enfin que ce pouvait être des épreuves que le ciel permettait, pour nous tenir dans une humble défiance de nous-mêmes; je me ressouvins des plaintes et des prières de saint Paul, pour être délivré de certain démon et de ses aiguillons importuns; j'imaginai que c'était pour cela que saint Bernard se jetait quelquefois dans la neige; que saint Jérôme couvrait son corps du cilice et de la haire, et que le jeûne était si fort recommandé aux aspirans à la perfection. Comme j'étais humble et fervente, lorsque cela m'était arrivé ! Combien ma voix, ma contenance timide,

ce teint encore plus animé, ces yeux humides et brillans, devaient ajouter d'expression à une physionomie où respiraient la candeur et la sensibilité ! Quel mélange d'innocence, de sentimens prématurés, de bon sens et de simplicité ! En vérité, je suis presque heureuse d'être en prison, pour me rappeler ces singularités piquantes, que je ne m'étais jamais amusée à considérer, et qui me divertissent véritablement.

Je vois déjà les curieux s'inquiéter de ce que je pouvais en dire à confesse; assurément, ils n'ont pas plus de peine à l'imaginer, que j'eus d'embarras pour m'en tirer. Le plus scrupuleux examen avait beau rassurer ma conscience sur la volonté, je revenais toujours au principe de *Philotée*, à l'argument en conséquence, et enfin, si c'était une épreuve, encore fallait-il en parler au directeur. Comment s'y prendre ? quel nom donner ? que décrire ? Que pouvais-je exprimer ? « Mon père, je m'accuse...— Eh bien ! » Que dire après ? Le cœur me battait, le feu me montait au visage ; certaine sueur se répandait partout : « Je m'accuse... d'avoir eu des mouvemens contraires à la chasteté chrétienne. » Ah! la bonne phrase! Santeuil ne fut pas plus content d'avoir trouvé sa rime, et Archimède la solution de son problème, que je me sentis aise de l'expression. Mais s'il m'en demandait davantage ? Mais c'est à lui de savoir; moi, c'est tout ce que je puis dire. Je tremblai ce jour-là bien plus fort, en m'age-

nouillant dans le saint tribunal, et j'étais voilée jusqu'au menton. Je me dépêchai de soulager mon cœur de la plus grave de mes accusations. « Y avez-vous contribué ? — Je ne sache pas ; mais il n'y avait point de volonté. — N'avez-vous pas fait de mauvaises lectures ? — Jamais. — N'avez-vous pas nourri de mauvaises pensées ? Oh ! non ; elles me font peur. — Hem ! après. » Je ne sais si le bon abbé Morel n'avait pas à se défendre alors de quelque mauvaise pensée ; mais sa sage discrétion n'ajoutant rien de plus, je trouvai que son *Hem ! après*, valait un passé à l'ordre du jour, et qu'il fallait bien que je ne fusse pas coupable, comme j'avais eu peur de l'être ; cependant il eut soin, dans l'exhortation finale, de me recommander de veiller beaucoup sur moi-même, de me rappeler que la pureté angélique était la vertu la plus agréable au Seigneur ; et autres banalités que je lisais tous les jours. Je m'assurai que j'avais bien deviné, en jugeant que c'était une épreuve, et en faisant telles et telles applications de saint Paul et autres. Ma conscience fut délivrée d'un scrupule très-fatigant, et je fus vigilante sans être agitée. On ne sait pas le bien que produit pour toute la vie l'habitude de cette retenue, n'importe comment elle est contractée ; elle a pris sur moi un tel empire, que j'ai conservé, par morale et par délicatesse, la sévérité que j'avais par dévotion. Je suis demeurée maîtresse de mon imagination, à force de la gourmander ; j'ai

acquis une sorte d'éloignement pour tout plaisir brutal ou solitaire ; et, dans des situations périlleuses, je suis restée sage par volupté, lorsque la séduction m'aurait entraînée à oublier les raisons ou les principes. Je ne vois le plaisir, comme le bonheur, que dans la réunion de ce qui peut charmer le cœur comme les sens, et ne point coûter de regrets. Avec une telle manière d'être, il est difficile de s'oublier, et impossible de s'avilir ; mais cela ne met point à l'abri de ce qu'on peut appeler une passion, et peut-être même reste-t-il plus d'étoffe pour l'entretenir. Je pourrais ajouter ici, en géomètre, C. C. Q. F. D. Patience ! nous avons le temps d'arriver à la preuve.

Aux sensations nouvelles d'un physique bien organisé, se joignirent insensiblement toutes les modifications du désir de plaire : j'aimais à paraître *bien*, je me plaisais à l'entendre dire, et je m'occupais avec complaisance de ce qui pouvait m'en procurer l'agrément. C'est peut-être ici le lieu de faire mon portrait ; autant le placer là qu'ailleurs. A quatorze ans, comme aujourd'hui, j'avais environ cinq pieds ; ma taille avait acquis toute sa croissance ; la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très-relevées ; la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées ; l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère : voilà pour le premier coup-d'œil. Ma figure n'avait rien de frappant, qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression. A détailler chacun des

traits, on peut se demander : Où donc en est la beauté ? Aucun n'est régulier, tous plaisent. La bouche est un peu grande ; on en voit mille de plus jolies : pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur. L'œil, au contraire, n'est pas fort grand, son iris est d'un gris-châtain ; mais, placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil brun comme les cheveux, et bien dessiné, il varie, dans son expression, comme l'ame affectueuse dont il peint les mouvemens ; sérieux et fier, il étonne quelquefois ; mais il caresse bien davantage, et réveille toujours. Le nez me faisait quelque peine, je le trouvais un peu gros par le bout ; cependant, considéré dans l'ensemble, et surtout de profil, il ne gâtait rien au reste. Le front large, nu, peu couvert à cet âge, soutenu par l'orbite très-élevée de l'œil, et sur le milieu duquel des veines en y grec s'évanouissaient à l'émotion la plus légère, était loin de l'insignifiance qu'on lui trouve sur tant de visages. Quant au menton, assez retroussé, il a précisément les caractères que les physionomistes indiquent pour ceux de la volupté ; lorsque je les rapproche de tout ce qui m'est particulier, je doute que jamais personne fût plus faite pour elle, et l'ait moins goûtée. Le teint vif, plutôt que très-blanc, des couleurs éclatantes, fréquemment renforcées de la subite rougeur d'un sang bouillant, excité par les nerfs les plus sensibles ; la peau douce, le bras arrondi, la main agréable, sans être petite, parce que ses doigts al-

longés et minces annoncent l'adresse et conservent de la grâce ; des dents fraîches et bien rangées ; l'embonpoint d'une santé parfaite : tels sont les trésors que la nature m'avait donnés. J'en ai perdu beaucoup, surtout de ceux qui appartiennent à l'embonpoint et à la fraîcheur ; ceux qui me sont restés, cachent encore, sans que j'y emploie aucun art, cinq à six de mes années ; et les personnes même qui me voient tous les jours, ont besoin que je leur apprenne mon âge, pour me croire plus de trente-deux ou trente-trois ans. Ce n'est que depuis mes pertes, que je connais tout ce que j'avais ; je ne savais pas son prix lorsque je le possédais, et peut-être cette ignorance en augmentait-elle la valeur : je ne la regrette point aujourd'hui, parce que je n'en ai pas abusé ; mais si le devoir pouvait s'accorder avec mon goût pour laisser moins inutile ce qui me reste, je n'en serais pas fâchée. Mon portrait a été dessiné plusieurs fois, peint et gravé : aucune de ces imitations ne donne l'idée de ma personne (1) ; elle est difficile à saisir, parce que j'ai plus d'ame que de figure, plus d'expression que de traits. Un artiste ordinaire ne peut la rendre ; il est même probable qu'il ne la voit pas. Ma physionomie s'anime en raison de l'intérêt qu'on m'inspire, de même que mon esprit se développe en proportion de celui qu'on emploie avec moi. Je me

(1) Le Camée de Langlois est la moins mauvaise.

trouve si bête avec tant de gens, que, m'apercevant de mes ressources avec les personnes spirituelles, j'ai cru long-temps, dans ma bonhomie, que c'était à leur habileté que j'en étais redevable. Je plais généralement, parce que je craindrais d'offenser qui que ce fût; mais il n'appartient pas à tous de me trouver jolie et de sentir ce que je vaux. Il est tel vieillard, épris de lui-même, jaloux d'étaler sa petite science longuement acquise, qui pourrait me voir dix ans, sans se douter que je susse autre chose que faire une addition et coudre une chemise. Camille-Desmoulins a eu raison de s'étonner de ce qu'*à mon âge, et avec si peu de beauté*, j'avais ce qu'il appelle des adorateurs : je ne lui ai jamais parlé; mais il est à parier qu'avec un personnage de son espèce, je serais froide et silencieuse, si je n'étais repoussante. Il n'a pas rencontré juste, en me donnant une cour; je hais autant les galans que je méprise les esclaves, et j'entends parfaitement à éconduire les complimenteurs. J'ai besoin, avant tout, d'estime et de bienveillance; on m'admire après si l'on veut; mais il faut qu'on me distingue et me chérisse : cela ne manque guère quand on me voit souvent, et qu'on a du bon sens et un cœur.

Ce goût de plaire qui soulève un sein naissant, qui fait éprouver une douce émotion aux regards flatteurs dont on s'aperçoit être l'objet, combiné singulièrement avec la timidité de la pudeur et l'austérité de mes principes, répandait sur ma per-

sonne, comme il prêtait à ma toilette, un charme tout particulier. Rien de plus décent que ma parure, de plus modeste que mon maintien; j'aimais qu'ils annonçassent la retenue; je n'y voulais que la grâce, et l'on en vantait l'agrément. Cependant ce renoncement au monde, ce mépris de ses pompes et de ses œuvres, continuellement recommandé par la morale chrétienne, s'accordaient mal avec les inspirations de la nature; leur contradiction me tourmentait d'abord; mais le raisonnement s'étendit nécessairement sur les règles de conduite, comme sur les mystères, objets de la foi : je m'appliquai avec une égale attention à rechercher ce que je devais faire, et à examiner ce que je pouvais croire. L'étude de la philosophie, considérée comme la science des mœurs et la base de la félicité, devint mon unique étude; je lui rapportais mes lectures et mes observations.

Il m'arriva en métaphysique, en systèmes, ce que j'éprouvais en lisant des poëmes : je me croyais transformée dans le personnage du drame qui avait le plus d'analogie avec moi, ou que j'estimais davantage : j'adoptais les opinions dont la nouveauté ou l'éclat m'avait frappée; elles étaient miennes jusqu'à discussion nouvelle ou plus profonde. Ainsi, dans le genre controversiste, je me rangeai avec les auteurs de Port-Royal; leur logique et leur austérité convenaient à ma trempe, tandis que je me trouvais un éloignement naturel pour le faux-fuyant et le doucereux jésuitisme. Lorsque je suivis

les anciennes sectes des philosophes, je donnai la palme aux stoïciens; je m'essayai, comme eux, à soutenir que la douleur n'était point un mal; et cette folie ne pouvant durer, je m'obstinai du moins à ne jamais me laisser vaincre par elle; mes petites expériences me persuadèrent que je pourrais endurer les plus grandes souffrances sans crier. Une première nuit de mariage renversa mes prétentions, que j'avais gardées jusque-là; il est vrai que la surprise y fut pour quelque chose, et qu'une novice stoïcienne doit être plus forte contre le mal prévu, que contre celui qui frappe à l'improviste, lorsqu'elle attend tout le contraire.

Durant deux mois, lisant Descartes et Mallebranche, j'avais regardé mon chat, quand il miaulait, comme une mécanique qui faisait son jeu; mais en détachant ainsi le sentiment de ces signes, il me semblait que je disséquais le monde, et n'y voyais plus rien d'attachant; je trouvais bien plus doux de prêter à tout une ame, et j'aurais adopté celle de Spinosa plutôt que de m'en passer. Helvétius me fit du mal; il anéantissait les plus ravissantes illusions; il me montrait partout un intérêt repoussant : que de sagacité pourtant! quels développemens heureux! je me persuadai qu'Helvétius peignait les hommes tels qu'ils étaient devenus dans la corruption de la société : je jugeai qu'il était bon de se nourrir de cet auteur pour fréquenter, sans être dupe, ce qu'on appelle le monde; mais je me gardai bien d'adopter ses principes pour

connaître l'homme proprement dit et m'apprécier moi-même ; je me serais crue avilie : je me sentais capable d'une générosité qu'il ne reconnaît point. Avec quel charme je lui opposais les grands traits de l'histoire et les vertus des héros qu'elle a célébrés ! Je ne lisais point le récit d'une belle action que je ne me disse : « C'est ainsi que j'aurais agi.» Je me passionnai pour les républiques où je rencontrais le plus de vertus qui excitassent mon admiration, et des hommes dignes de mon estime ; je me persuadai que leur régime était le seul convenable aux unes et aux autres ; je ne me trouvais pas au-dessous des premières, je repoussais avec indignation l'idée de m'unir à un individu qui ne valût pas les seconds, et je me demandais en gémissant, pourquoi je n'étais pas née dans leur sein.

Nous fîmes un voyage à Versailles, ma mère, le petit oncle, mademoiselle d'Hannaches et moi ; ce voyage n'avait d'autre but que de me montrer la cour, le lieu qu'elle habitait, et de s'amuser de ce spectacle. Nous logeâmes dans le château. Madame Legrand, femme de la dauphine, connue de l'abbé Bimont par son fils dont il était camarade, et dont j'aurai à parler, n'étant pas de quartier, nous prêta son appartement. Il était sous les combles, dans un même corridor que celui de l'archevêque de Paris, et tellement rapproché, qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler ; même précaution nous

était nécessaire. Deux chambres, médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avait ménagé de quoi coucher un valet, dont l'abord était détestable par l'obscurité du corridor et l'odeur des lieux d'aisance; telle était l'habitation dont un duc et pair de France s'honorait d'avoir la pareille, pour être plus à portée de ramper chaque matin au lever des majestés : c'était pourtant le rigoriste Beaumont. Les petits et grands couverts de toute la famille, séparée ou réunie, les messes, les promenades, le jeu, les présentations, nous eurent pour spectateurs durant huit jours. Les connaissances de madame Legrand nous procuraient des facilités; mademoiselle d'Hannaches pénétrait partout fièrement, prête à jeter son nom par la figure de quiconque lui aurait opposé de la résistance, et croyant que l'on devait lire sur son grotesque visage les six cents ans de sa noblesse prouvée. Elle reconnut deux ou trois gardes du Roi, dont elle nous donna fort exactement la généalogie, se trouvant précisément la parente de celui dont le nom était le plus ancien, et qui ne m'en paraissait pas moins fort petit garçon à la cour. La belle figure d'un petit collet tel que l'abbé Bimont, l'imbécille fierté de la laide d'Hannaches, n'étaient point trop déplacées dans ces lieux; mais le visage sans rouge de ma respectable maman, et la décence de ma parure annonçaient du bourgeois : si mes yeux ou ma jeunesse faisaient dire quelques mots, cela sentait presque

la protection, et me causait presque autant de déplaisir que les complimens de madame de Boismorel. La philosophie, l'imagination, le sentiment et le calcul étaient également exercés chez moi. Je n'étais point insensible à l'effet d'un grand appareil; mais je m'indignais qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissans et fort peu remarquables par eux-mêmes; j'aimais mieux voir les statues des jardins que les personnes du château; et ma mère, me demandant si j'étais contente de mon voyage : « Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt; encore quelques jours, et je détesterai si fort les gens que je vois, que je ne saurai que faire de ma haine. — Quel mal te font-ils donc? — Sentir l'injustice et contempler à tout moment l'absurdité. » Je soupirais en songeant à Athènes, où j'aurais également admiré les beaux-arts, sans être blessée par le spectacle du despotisme; je me promenais en esprit dans la Grèce, j'assistais aux jeux olympiques, et je me dépitais de me trouver Française. Ainsi frappée de tout ce que m'avait offert le beau temps des républiques, je glissais sur les orages dont elles avaient été agitées; j'oubliais la mort de Socrate, l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion. Je ne savais pas que le ciel me réservait pour être témoin d'erreurs pareilles à celles dont ils furent les victimes, et participer à la gloire d'une persécution du même genre, après avoir professé leurs principes. Le ciel m'est témoin que les maux qui me sont particuliers ne m'arra-

chent point un regret ni un soupir; je ne souffre que de ceux de mon pays. Lors des divisions de la cour et des parlemens, en 1771, mon caractère et mes opinions m'attachèrent au parti de ces derniers : je me procurais toutes leurs remontrances, et celles-là me plaisaient davantage dont les vérités étaient les plus fortes et le style le plus hardi. La sphère de mes idées s'étendait toujours davantage : mon propre bonheur, et les devoirs à l'accomplissement desquels il pouvait être attaché, me préoccupèrent de très-bonne heure : le besoin de connaître me fit ensuite dévorer l'histoire et porter mes regards sur tout ce qui m'environnait; les rapports de mon espèce avec la Divinité, si diversement présentée, surchargée, dénaturée, excitèrent mon attention ; enfin les intérêts des hommes réunis et l'organisation des sociétés la fixèrent.

Au milieu des doutes, de l'incertitude et des recherches relatives à ces grands objets, je résumai promptement que l'*unité* du moi personnel, si je puis ainsi parler, c'est-à-dire, le plus grand accord entre les opinions et la conduite, était nécessaire au bien-être individuel : il faut donc bien examiner ce qui est juste, et, quand il est une fois reconnu, le pratiquer rigoureusement. Or, il est une sorte de justice à observer avec soi-même, quand on vivrait seul au monde : il faut régler ses propres affections, ses habitudes, pour n'être l'esclave d'aucune. Un être est *bon* en soi, lorsque toutes ses parties concourent à sa conservation, à

son maintien ou à sa perfection : cela est vrai au moral comme au physique. La justesse de l'organisation, l'équilibre des humeurs constituent la santé ; des alimens sains, un exercice modéré la conservent. La proportion des désirs, l'harmonie des passions, forment la constitution morale dont la sagesse peut seule assurer l'excellence et la durée. Ses premiers principes se fondent dans l'intérêt même de l'individu ; et, à cet égard, il est vrai de dire que la vertu n'est qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs. Mais la vertu, proprement dite, ne prend naissance que dans les rapports d'un être avec ses semblables ; on est sage pour soi, et vertueux avec autrui. En société, tout devient relatif ; il n'est plus de bonheur indépendant ; on est obligé de sacrifier une partie de celui dont on pourrait jouir, pour ne point s'exposer à le perdre entièrement, et s'assurer d'en conserver toujours une bonne portion à l'abri de toute atteinte. Ici le calcul même est encore en faveur de la raison ; quelque laborieuse que soit la vie des gens de bien, elle l'est moins que celle des méchans. On est rarement tranquille quand on se met en opposition avec l'intérêt du plus grand nombre ; il est impossible de se dissimuler qu'on est environné d'ennemis ou d'individus prêts à le devenir ; et cette situation est toujours pénible, quelque flatteuses que soient ses apparences. Ajoutez à ces considérations le sublime instinct que la corruption peut égarer, mais qu'une fausse philosophie ne saurait anéantir,

qui nous porte à admirer, et aimer la sagesse et la générosité dans les actions, comme la symétrie et la grandeur dans la nature et dans les arts (1), et nous aurons la source des vertus humaines, fort indépendante de tout système religieux, des billevesées de la métaphysique et des impostures des prêtres. Dès que je me fus bien démontré ces vérités, je respirais avec joie; elles m'offraient un port dans la tourmente, et je pouvais maintenant examiner avec moins d'anxiété ce qu'il y avait d'erreur dans la croyance des nations et dans les institutions sociales. La belle idée d'un Dieu créateur, dont la providence veille sur le monde, la spiritualité de l'ame, son immortalité, cet espoir consolateur de la vertu persécutée, ne seraient-elles que d'aimables et brillantes chimères? Que de nuages environnent ces questions difficiles! Que d'objections multipliées, lorsqu'on veut les traiter avec une rigueur mathématique! Non, l'esprit humain n'est point appelé à les voir jamais dans le jour d'une parfaite évidence; mais qu'importe à l'ame

---

(1) J'écris ceci le 4 septembre, à 11 heures du soir, au bruit des rires qui se font dans la pièce voisine. Les actrices du Théâtre-Français, arrêtées hier, amenées à Sainte-Pélagie, ont été conduites aujourd'hui chez elles pour la levée des scellés, et réintégrées dans la prison, où l'officier de paix soupe et se divertit avec elles. Le repas est joyeux et bruyant; on entend voltiger les gros propos, et les vins étrangers pétillent. Le lieu, les objets, les personnes, mon occupation, forment un contraste qui me paraît piquant.

sensible de ne pouvoir les démontrer? ne suffit-il pas de les sentir?

Dans le silence du cabinet et la sécheresse de la discussion, je conviendrai avec l'athée ou le matérialiste de l'insolubilité de certaines questions; mais au milieu de la campagne, et dans la contemplation de la nature (1), mon cœur ému s'élève au principe vivifiant qui les anime, à l'intelligence

(1) Rousseau, livré quelque temps au doute comme madame Roland, mais entraîné comme elle par la vivacité de ses sentimens religieux, devait au spectacle des mêmes phénomènes, à la vivacité d'une foule d'impressions semblables, les motifs les plus puissans de sa conviction. Ils trouvaient tous deux leurs raisons de croire dans leur manière de sentir, et les argumens que madame Roland employait pour dissiper son incertitude, Rousseau s'en servait pour combattre ses adversaires. Cet accord remarquable d'idées et de sentimens, se trouve établi par la publication récente des *Mémoires de madame d'Epinay*. « J'en suis fâchée, disait » cette dame à Jean-Jacques, après une longue contro- » verse; mais Saint-Lambert me paraît le plus fort. — Ma- » dame, quelquefois, au fond de mon cabinet, mes deux » poings dans les yeux, ou au milieu des ténèbres de la nuit, » je suis de son avis. Mais voyez cela (dit-il en montrant » d'une main le ciel, la tête élevée, et avec le regard d'un » inspiré); le lever du soleil, en dissipant la vapeur qui » couvre la terre, et en m'exposant la scène brillante et » merveilleuse de la nature, dissipe en même temps les » brouillards de mon esprit. Je retrouve ma foi, mon Dieu, » ma croyance en lui; je l'admire, je l'adore; et je me » prosterne en sa présence. »

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

qui les ordonne, à la bonté qui m'y fait trouver tant de charmes. Lorsque des murs immenses me séparent de ce que j'aime, quand tous les maux de la société nous frappent ensemble comme pour nous punir d'avoir voulu son plus grand bien, je vois au-delà des bornes de la vie le prix de nos sacrifices et le bonheur de nous réunir.

Comment? de quelle manière? je l'ignore : je sens seulement que cela doit être ainsi.

L'athée n'est point à mes yeux un faux esprit; je puis vivre avec lui aussi bien et mieux qu'avec le dévot, car il raisonne davantage; mais il lui manque un sens, et mon ame ne se fond point entièrement avec la sienne : il est froid au spectacle le plus ravissant, et il cherche un syllogisme lorsque je rends une action de grâces. Je ne suis pas parvenue tout-à-coup à cette assiette ferme et paisible, dans laquelle, jouissant des vérités qui me sont démontrées, m'abandonnant avec confiance aux sentimens heureux, je me résigne à ignorer ce que je ne saurais connaître, sans m'inquiéter jamais des opinions d'autrui. Je trace, en peu de mots, le résultat de quelques années de méditation, d'étude, dans le courant desquelles j'ai quelquefois participé à l'exigence du déiste, la rigueur de l'athée, l'insouciance du sceptique. Mais, toujours de bonne foi, parce que je n'avais aucun intérêt à changer ma croyance pour relâcher mes mœurs dont la règle était établie pour moi au-delà de tous les préjugés possibles, j'ai eu l'agi-

tation du doute, sans les tourmens de la crainte. Je me conformais au culte établi, parce que mon âge, mon sexe, ma situation m'en faisaient un devoir; incapable de tromper, je disais à l'abbé Morel : Je viens à confesse pour édifier mon prochain et ne pas inquiéter ma mère, mais je ne sais trop ce dont je puis m'accuser; mon état est si calme et mes goûts sont si simples, que ma conscience ne me reproche rien, quoique je n'aie pas grand mérite à bien faire. Cependant je suis quelquefois trop occupée du désir de plaire, et je m'abandonne à de trop vives impatiences contre ma bonne ou tout autre, quand il se fait quelque chose de travers. Je n'apporte peut-être pas non plus assez d'indulgence dans mes jugemens, et, sans la manifester, je prends trop aisément en aversion les personnes qui me paraissent sottes ou maussades : je veux m'observer à cet égard. Enfin, dans les exercices de religion, j'apporte trop de distraction et de froideur; car, je conviens qu'il faut mettre de l'attention à tout ce qu'on croit utile de faire, pour quelque raison que ce puisse être. Le bon abbé Morel, qui avait épuisé sa bibliothèque et sa rhétorique pour me conserver croyante, s'accommodait avec bon sens de me trouver raisonnable; il m'exhortait à me défier de l'esprit d'orgueil, me représentait de son mieux les douceurs de la religion, me donnait l'absolution dans sa sagesse, et était encore assez content que j'allasse deux ou trois fois l'an à la sainte-

table, par tolérance philosophique, puisque ce n'était plus l'œuvre de la foi. J'allais prendre la divine nourriture, en songeant à ce qu'avait dit Cicéron, qu'après toutes les folies des hommes à l'égard de la Divinité, il ne leur restait plus qu'à la transformer en aliment pour la manger. Ma mère prenait chaque jour un caractère de piété qui me permettait moins de m'éloigner des pratiques ordinaires, et je ne craignais rien tant que de l'affliger.

L'abbé Legrand, ami de l'abbé Bimont, venait quelquefois chez elle; c'était un homme d'un excellent jugement, qui n'avait de son état que la robe, dont il était encore assez embarrassé. Sa famille l'avait fait prêtre, parce que de trois frères, il fallait bien en mettre un dans l'Église : aumônier du prince de Lamballe, pensionné après sa mort par Penthièvre, il s'était fixé dans une paroisse, pour être quelque part, et rapproché de son ami pour le plaisir de le voir. Affecté d'une grande faiblesse de vue, il devint aveugle très-jeune, et cette circonstance, ajoutant à son goût pour la réflexion, acheva de le rendre très-méditatif. Il aimait à causer avec moi, et m'apportait souvent des livres; c'était presque toujours des ouvrages de philosophie, sur les principes desquels il s'entretenait fort librement. Ma mère ne discutait guère; je n'osais pas pousser les choses très-loin; mais enfin elle ne m'empêchait pas de lire et ne blâmait pas ce choix de lectures. Un

Genévois, horloger, en relation d'affaires avec mon père, bon homme qui avait toujours un livre parmi ses outils, et une assez jolie bibliothèque qu'il connaissait mieux que maints grands-seigneurs ne connaissaient la leur, m'offrit l'usage de ce petit trésor de mon goût, et je profitai de sa complaisance. Ce bon M. Moré avait un sens droit, et ne raisonnait pas seulement son art, mais encore la morale et la politique; et s'il s'exprimait avec difficulté, avec une lenteur que mon impatience avait peine à supporter, du moins il partageait avec la plupart de ses compatriotes cette solidité de raison qui fait pardonner l'absence des agrémens. C'est de lui que j'eus Buffon et beaucoup d'autres ouvrages; je cite celui-là pour rappeler ce que j'ai dit plus haut de la discrétion avec laquelle je le lus (1) : la philosophie, en développant la force de mon ame, et me donnant de la hardiesse dans l'esprit, n'ôtait rien aux scrupules du sentiment et à la susceptibilité de mon imagination, de laquelle j'avais tant à me défendre. La physique d'abord, puis les mathématiques exercèrent pendant quelque temps mon activité; Nollet, Réaumur, Bonnet qui rêvent quand les autres décrivent, m'amusèrent à leur tour, ainsi que Maupertuis qui fait des jérémiades, même en décrivant les plaisirs des limaçons. Enfin, Rivard

---

(1) Page 33.

m'inspira l'envie de devenir géomètre. Guéring, marbrier et arpenteur, homme sage et doux, dans sa simplicité, venant un jour pour entretenir mon père, me trouva tellement collée sur l'in-4° de Rivard, que je ne m'étais pas aperçue de son arrivée. Il entra en conversation avec moi, et m'observa que les *Élémens de Clairaut* me conviendraient beaucoup mieux pour les notions que je désirais prendre; le lendemain il m'apporta l'exemplaire qui était en son pouvoir. Je trouvai véritablement une réduction simple des premiers principes; et combinant à la fois que cet ouvrage m'était utile, et qu'il ne me convenait point d'en priver le propriétaire aussi long-temps que j'aimerais à le conserver, je pris tout uniment le parti de le copier d'un bout à l'autre, y compris ses six planches. Je ris de cette opération, chaque fois que je me la rappelle. Tout autre que moi aurait désiré de faire acheter l'ouvrage; l'idée ne s'en présenta même pas; celle de le copier me vint aussi naturellement que celle de piquer un patron de dessin, et fut presque aussitôt réalisée; c'était un petit in-8°. Je dois avoir encore dans mes paperasses ce plaisant manuscrit. La géométrie m'amusa, tant qu'il ne fut pas besoin d'algèbre; la sécheresse de celle-ci me dégoûta dès que j'eus passé les équations du premier degré; j'envoyais par-delà les ponts la multiplicité des fractions, et je trouvai qu'il valait mieux lire de beaux vers que de me dessécher sur des *radicaux*. En vain, quelques années après,

M. Roland, me faisant la cour, tenta de rappeler cet ancien goût; nous fîmes beaucoup de chiffres; mais la raison par *X* ne me parut jamais assez aimable pour me fixer long-temps.

5 septembre. *Je coupe le cahier pour joindre dans la petite boîte ce qui est écrit; car lorsque je vois décréter une armée révolutionnaire, former de nouveaux tribunaux de sang, la disette menacer, et les tyrans aux abois, je me dis qu'ils vont faire de nouvelles victimes, et que personne n'est assuré de vivre vingt-quatre heures.*

La correspondance de Sophie faisait toujours l'un de mes grands plaisirs; les liens de notre amitié s'étaient resserrés dans les voyages qu'elle avait faits plusieurs fois à Paris. Mon cœur sensible avait besoin, je ne dirai pas d'une chimère, mais d'un objet principal (1), et surtout de confiance

---

(1) Parmi les manuscrits de madame Roland, se trouvait, sous le titre de *Pensées mélancoliques*, un morceau dont nous croyons devoir extraire le passage suivant. Elle avait alors vingt et un ans; l'on jugera par ce morceau, comparé à celui qu'on a déjà lu, page 46 (à la note), des rapides progrès de son style. Nous le citons plus particulièrement encore, parce que madame Roland y peint, sous des couleurs nouvelles, les sentimens de son cœur et le caractère de son amie.

« Je hais pour ma part, à me mettre en garde contre ce qui m'environne; rien ne me plaît comme la confiance: elle est mon élément et ma vie. Il fallait toutes les observa-

et de communication; l'amitié me les présentait, je la nourrissais avec délices. Ma façon d'être avec ma mère, si douce qu'elle fût, ne m'aurait pas tenu lieu de cette affection; elle conservait quelque chose de cette gravité qu'emportait le respect d'une part et l'autorité de l'autre. Ma mère pouvait tout savoir, je n'avais rien à lui cacher; mais je ne pouvais pas tout lui dire : une mère reçoit des aveux, on ne fait de confidence qu'à son égal.

Aussi sans me demander à lire les lettres que j'écrivais à Sophie, ma mère était bien aise que

---

tions réfléchies que j'ai faites sur la fausseté, la légèreté des hommes, en général, pour me rendre réservée; encore ne le suis-je jamais qu'avec effort. C'est ce caractère qui m'a fait éprouver si violemment le besoin d'une amie; mon cœur se sentit à peine, qu'il fut pressé de se répandre; j'étais oppressée de mes sensations, je voulais me soulager en les partageant. Je n'avais pas encore douze ans; habitante d'un nouvel univers, j'étais transportée à chaque scène qui s'offrait à mes regards; je sentais le bonheur avant de savoir le définir; je ne cherchais pas à communiquer des idées, mais à verser des sentimens dont je me trouvais remplie. Ils acquéraient une nouvelle force en moi-même où j'étais obligée de les concentrer par le peu de ressources que je voyais dans les personnes de mon âge; j'étais seule au milieu d'elles, et je soupirais après une compagne. Je la trouvai enfin. Un caractère liant et paisible, une humeur égale et facile, un esprit réfléchi la rapprochèrent de moi et me la rendirent précieuse; douce, aimable, raisonnante, froide et tranquille, elle se suffisait à elle-même et n'avait pas besoin d'amie; mais elle était toute propre à en faire une excel-

je les lui laissasse voir ; et notre arrangement à cet égard avait quelque chose de plaisant ; nous nous étions entendues sans nous rien dire. Lorsqu'il m'arrivait des nouvelles de ma bonne amie, régulièrement toutes les semaines, je lisais quelques phrases de sa lettre, mais je ne la communiquais point. Lorsque je lui avais écrit, je laissais sur ma table, durant un jour, ma lettre pliée et suscrite sans être cachetée : ma mère ne manquait guère de saisir un instant pour y jeter les yeux, rarement en ma présence ; ou s'il lui arrivait de le

---

lente. Elle raisonnait avec moi ; je sentais pour elle ; sa franchise et sa droiture me la faisaient estimer et chérir avec excès : mon activité brûlante jetait dans notre commerce la vivacité de la tendresse, et fit enfin germer dans son ame un sentiment, une attache, dont elle ne se croyait même pas capable. Elle m'aimait d'abord par complaisance, puis par reconnaissance et nécessité ; elle m'aima ensuite par choix, par goût et par plaisir. Cette union dont les principes, les degrés et la forme attestent la durée, répandit sur mes jours un charme inexprimable. Une sensibilité profonde m'en donna le besoin, des circonstances heureuses la favorisèrent ; l'estime, le bonheur, la réflexion, la nourrirent et la fortifièrent. Rien ne peut plus l'ébranler : elle adoucit aujourd'hui mes peines et console ma douleur. Amitié sainte ! il n'y avait que toi qui pût verser encore le plaisir dans un cœur déchiré par les plus cruelles épreuves ! »

Ces dernières phrases que madame Roland écrivait peu de temps après la mort de sa mère, portent l'empreinte des sentimens douloureux dont elle était affectée.

(Note des nouveaux éditeurs.)

faire ainsi, j'avais aussitôt quelque raison de m'éloigner; qu'elle l'eût fait ou non, l'intervalle supposé nécessaire pour qu'elle le fît s'étant écoulé, je fermais ma lettre, non pas toujours sans y avoir ajouté un *post-scriptum*. Il ne lui est jamais arrivé de me parler de ce qu'elle avait ainsi lu; mais je ne manquais pas de faire connaître par-là tout ce que je voulais qu'elle sût de mes dispositions, de mes goûts, de mes opinions : je les exposais avec une liberté que je n'aurais osé prendre avec elle. Ma franchise n'y perdait rien; car je sentais avoir droit de l'exercer, sans qu'on eût celui de ne pas la trouver bonne. J'ai souvent réfléchi depuis, que, si j'avais été à la place de ma mère, j'aurais voulu devenir entièrement l'amie de ma fille; et si j'ai des regrets aujourd'hui, c'est que la mienne ne soit pas comme j'étais alors; nous irions de pair à compagnon, et je serais heureuse. Mais ma mère, avec beaucoup de bonté, avait de la froideur; elle était plus sage encore que sensible, plus mesurée qu'affectueuse. Peut-être aussi apercevait-elle chez moi un essor qui me conduirait plus loin qu'elle; sa manière me laissait aller sans contrainte et sans familiarité. Elle n'était point caressante, quoique ses yeux respirassent la tendresse et fussent ordinairement fixés sur moi : je sentais son cœur, il pénétrait le mien; mais la réserve de sa personne m'en inspirait une que je n'aurais point eue avec elle; on eût dit qu'une plus grande distance se trouvait entre nous, depuis que j'étais sortie de l'enfance. Ma

mère avait une dignité, touchante il est vrai, mais enfin c'était de la dignité; les transports de mon ame brûlante en étaient réprimés, et je n'ai bien connu toute l'étendue de mon attachement pour elle, que par le désespoir et le délire où me jeta sa perte. Nos journées s'écoulaient dans un calme délicieux; j'en passais la plus grande partie à mes études solitaires, toute transportée dans l'antiquité dont je suivais l'histoire et les arts, dont j'examinais les opinions et les préceptes. La messe le matin, quelques heures de lecture commune, les repas et les sorties étaient les seules époques de ma réunion avec ma mère. Les sorties étaient rares; et lorsqu'il venait des visites que je ne goûtais pas, je savais fort bien rester dans mon petit cabinet; et ma bonne mère n'aurait pas voulu me jouer le tour de me le faire quitter. Tous les dimanches et fêtes étaient consacrés à la promenade; souvent elle se faisait au loin; bientôt elle s'y dirigea plus constamment par la préférence que je témoignai pour la campagne sur les jardins parés de la capitale. Je n'étais point insensible au plaisir de paraître quelquefois dans les promenades publiques; elles offraient alors un spectacle très-brillant, dans lequel la jeunesse avait toujours un rôle agréable. Les grâces de la personne y recevaient constamment des hommages que la modestie ne peut se dissimuler, et dont le cœur d'une jeune fille est toujours très-avide. Mais ils ne suffisaient point au mien; j'éprouvais, après ces promenades, durant

lesquelles mon amour-propre, fort éveillé, était aux aguets de tout ce qui pouvait me faire paraître avec avantage; et m'assurer que je n'avais pas perdu mon temps, un vide insupportable, une inquiétude et un dégoût qui me faisaient payer trop cher les plaisirs de la vanité. Habituée à réfléchir, à me demander compte de mes sensations, je recherchais péniblement les causes de ce malaise, et ma philosophie s'exerçait pleinement.

Est-ce donc pour briller aux yeux, comme les fleurs d'un parterre, et recevoir quelques vains éloges, que les personnes de mon sexe sont formées à la vertu, qu'elles acquièrent des talens? Que signifie ce désir extrême de plaisir dont je me sens dévorée, et qui ne me rend point heureuse lors même qu'il semblerait devoir être satisfait? Que m'importent les regards curieux, les complimens doucement murmurés, d'une foule que je ne connais point, et qui est peut-être composée de gens que je n'estimerais guère s'ils m'étaient connus? Suis-je donc au monde pour dépenser mon existence en soins frivoles, en sentimens tumultueux? Ah! sans doute, j'ai une meilleure destination; cette admiration qui m'enflamme pour tout ce qui est beau, sage, grand et généreux, m'apprend que je suis appelée à le pratiquer; les devoirs sublimes et ravissans d'épouse et de mère seront un jour les miens; c'est à me rendre capable de les remplir que doivent être employées mes jeunes années; il faut que j'étudie leur importance, que j'apprenne,

en réglant mes propres inclinations, comment diriger un jour celles de mes enfans; il faut que dans l'habitude de me commander le soin d'orner mon esprit, je m'assure les moyens de faire le bonheur de la plus douce des sociétés, d'abreuver de félicité le mortel qui méritera mon cœur, de faire rejaillir sur tout ce qui nous environnera, celle dont je le comblerai, et qui devra être tout entière mon ouvrage. Mon sein s'agitait à ces pensées; mon cœur ému, gonflé, attendri, me faisait verser des larmes abondantes; il s'élevait alors à l'intelligence suprême, à cette cause première, cette providence, que sais-je, à ce principe du sentiment et de la pensée qu'il avait besoin de croire et de reconnaître. O toi! qui m'as placée sur la terre, fais que j'y remplisse ma destination de la manière la plus conforme à ta volonté sainte, et la plus convenable au bien de mes frères! Cette prière naïve, simple comme le cœur qui la dictait, est devenue ma seule prière; jamais la philosophie dissertante, ni aucune espèce d'égarement, n'a pu en dessécher la source. Du milieu du monde, et du fond d'une prison, je l'ai faite avec le même abandon : je la prononçai avec transport dans les circonstances brillantes de ma vie; je la répète dans les fers avec résignation; jalouse, dans les premières, de me défendre de toute affection qui n'eût point été à la hauteur de ma destinée; soigneuse, dans les autres, de conserver la force nécessaire pour soutenir les épreuves auxquelles je suis exposée; persuadée qu'il est, dans

le cours des choses, des événemens que la sagesse humaine ne saurait prévenir; convaincue que les plus malheureux ne peuvent accabler une ame saine; qu'enfin la paix avec soi-même, la soumission à la nécessité, sont les élémens du bonheur, et constituent la véritable indépendance du sage et du héros. La campagne me présentait des objets bien plus analogues à mes habitudes méditatives, à cette disposition recueillie, tendre et mélancolique, fortifiée par la réflexion et les développemens d'un cœur sensible. Nous allions souvent à *Meudon*, c'était ma promenade favorite; je préférais ses bois sauvages, ses étangs solitaires, ses allées de sapins, ses hautes futaies, aux routes fréquentées, aux taillis uniformes du bois de Boulogne; aux décorations de Belle-Vue; aux allées peignées de Saint-Cloud. « Où irons-nous demain, s'il fait beau? » disait mon père, le soir des samedis d'été; puis il me regardait en souriant : « A Saint-Cloud; les eaux doivent jouer, il y aura du monde. — Ah! papa, si vous vouliez aller à Meudon, je serais bien plus contente. » A cinq heures du matin, le dimanche, chacun était debout; un habit léger, frais, très-simple, quelques fleurs, un voile de gaze, annonçaient les projets du jour. Les odes de Rousseau, un volume de Corneille ou autre, faisaient tout mon bagage. Nous partions tous les trois; on allait s'embarquer au Pont-Royal, que je voyais de mes fenêtres, sur un petit batelet qui, dans le silence d'une navigation douce et rapide,

nous conduisait aux rivages de Belle-Vue, non loin de la Verrerie dont on aperçoit, d'une grande distance, l'épaisse et noire fumée. Là, par des sentiers escarpés, nous gagnions l'avenue de Meudon, vers les deux tiers de laquelle, sur la droite, nous remarquâmes une petite maisonnette qui devint l'une de nos stations. C'était le logis d'une laitière, femme veuve, qui vivait là avec deux vaches et quelques poules. Comme il était pressant de profiter du jour pour la promenade, nous arrêtâmes qu'il nous servirait de pause au retour, et que la ménagère nous y donnerait une jatte de lait fraîchement trait. Cet arrangement fut établi de telle façon que toutes les fois que nous montions l'avenue, nous entrions chez la laitière pour la prévenir que le soir ou le lendemain elle nous verrait, et qu'elle n'oubliât point la jatte de lait. Cette bonne vieille nous accueillait fort bien; le goûter, assaisonné d'un peu de pain bis et de fort bonne humeur, se passait toujours comme une petite fête qui laissait chaque fois quelques souvenirs dans la poche de la laitière. Le dîner se faisait chez l'un des suisses du parc; mais l'envie que j'avais de m'éloigner des lieux fréquentés nous fit découvrir une retraite bien conforme à mes goûts. Un jour, après avoir long-temps marché dans une partie inconnue du bois, nous parvînmes dans un espace solitaire, fort dégagé, auquel aboutissait une allée de grands arbres, sous lesquels on voyait rarement des promeneurs; quelques autres arbres épars sur

une pelouse charmante, voilaient, pour ainsi dire, une petite maison à deux étages, fort proprement bâtie. « Qu'est-ce que cela? » Deux jolis enfans jouaient devant la porte ouverte; ils n'avaient ni l'air des villes, ni ces enseignes de la misère, si communes dans les campagnes : nous approchons; nous apercevons, sur la gauche, un jardin potager où travaillait un vieillard. Entrer, converser avec lui, fut bientôt fait; nous apprîmes que ce local s'appelait *Ville-Bonne*; que celui qui l'habitait était *fontainier* du *Moulin-Rouge*, chargé de veiller à l'entretien des canaux qui conduisaient les eaux dans quelques parties du parc; que les faibles appointemens de cette place soutenaient en partie un jeune ménage dont nous voyions les petits enfans, et dont lui, vieillard, était le grand-père : que les soins de la famille occupaient la femme, tandis qu'il cultivait ce jardin dont son fils allait vendre les produits à la ville, dans ses momens de loisir. Le jardin était un carré long, divisé en quatre portions, autour desquelles était ménagée une allée assez large; un bassin occupait le centre et fournissait des moyens d'arrosement; au fond, une niche d'ifs, sous laquelle était un grand banc de pierre, offrait le repos et l'abri. Des fleurs mêlées aux légumes rendaient l'aspect du jardin riant et gracieux : le vieillard, robuste et content, me rappelait celui des bords du Galèze, que Virgile a chanté; il causait avec plaisir et bon sens, et s'il ne fallait que des goûts simples pour apprécier une

telle rencontre, mon imagination ne manquait pas d'y joindre tout ce qui pouvait lui prêter des charmes. Nous nous informons si l'on n'est pas dans l'usage de recevoir des étrangers ? « Il n'en vient guère, nous dit le vieillard, ce lieu est peu connu; mais quand il s'en présente, nous ne refusons pas de leur servir ce que renferment la basse-cour et le jardin. » Nous demandons à dîner; on nous donne des œufs frais, des légumes, de la salade, sous un joli berceau de chèvre-feuille derrière la maison. Je n'ai jamais fait de repas plus agréable; mon cœur se dilatait dans l'innocence et la joie d'une situation charmante. Je caressai beaucoup les petits enfans; je témoignai de la vénération au vieillard; la jeune femme parut bien-aise de nous avoir reçus: on parla de deux chambres de leur maison dont ils pouvaient disposer pour les personnes qui voudraient les louer durant trois mois, et nous fîmes le projet de les occuper. Ce doux projet n'a point été réalisé; jamais je ne suis retournée à Ville-Bonne, car nous visitions Meudon depuis long-temps lorsque nous fîmes cette découverte, et nous avions adopté une auberge du village pour y coucher lorsque deux fêtes de suite nous permettaient de prolonger notre absence. C'est dans cette auberge, qu'on appelait, je crois, la *Reine de France*, qu'il nous arriva une chose plaisante. Nous occupions une chambre à deux lits, dans le plus grand desquels je couchais avec ma mère; l'autre, dans un coin de la chambre, servait à mon père seul :

il venait de se coucher certain soir, lorsque l'envie d'avoir ses rideaux très-exactement fermés, les lui fit tirer si ferme, que le ciel du lit tomba et lui fit une couverture complète; après un petit moment de frayeur, nous nous prîmes tous à rire de l'aventure, tant le ciel avait tombé juste pour envelopper mon père sans le blesser. Nous appelons de l'aide pour le débarrasser : la maîtresse du logis arrive; étonnée à la vue de son lit décoiffé, elle s'écrie, avec l'air de la plus grande ingénuité : « Ah! mon dieu! comment cela est-il possible! Il y a dix-sept ans qu'il est posé; il n'avait jamais bougé! » Ce raisonnement me fit plus rire encore que la chute du ciel de lit; j'ai trouvé souvent à l'appliquer, ou plutôt à lui comparer les argumens que j'entendais faire en société; et je disais tout bas à ma mère : « Cela vaut les dix-sept ans du lit pour prouver son inébranlabilité. »

Aimable Meudon! combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages, en bénissant l'auteur de mon existence, en désirant ce qui pourrait la compléter un jour; mais avec ce charme d'un désir sans impatience, qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir! Combien de fois j'ai cueilli dans tes fraîches retraites, des palmes de la fougère marquetée, des fleurs de brillans orchis! Comme j'aimais à me reposer sous ces grands arbres, non loin de clairières où je voyais quelquefois passer la biche timide et légère! Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions

les momens de la chaleur; là, tandis que mon père couché sur l'herbe, et ma mère doucement appuyée sur un amas de feuilles que j'avais préparé, se livraient au sommeil de l'après-dîner, je contemplais la majesté de tes bois silencieux, j'admirais la nature, j'adorais la Providence dont je sentais les bienfaits; le feu du sentiment colorait mes joues humides, et les charmes du Paradis terrestre existaient pour mon cœur dans tes asiles champêtres! Le récit de mes promenades et du bonheur qu'elles me faisaient goûter avait sa place dans ma correspondance avec Sophie; quelquefois ma prose était coupée de vers, enfans irréguliers, mais faciles et parfois heureux, d'une ame pour qui tout était vie, tableau, félicité.

Sophie, comme je l'ai déjà observé, se trouvait jetée dans un monde où elle n'avait point les agrémens dont elle me voyait jouir dans ma solitude; je connus quelques personnes de sa famille, et j'appris, dans leur société, à goûter plus encore le prix de ma retraite.

Elle descendait à Paris, dans ses voyages avec sa mère, chez des cousines qu'on appelait les demoiselles de Lamotte; c'étaient deux vieilles filles: l'une, dévote atrabilaire, ne quittait point sa chambre, où elle disait des *oremus*, grondait les domestiques, tricotait des bas, et raisonnait assez pertinemment de ses affaires d'intérêt; l'autre, bonne personne, se tenait au salon, faisait les honneurs du logis, lisait des psaumes, et jouait

sa partie : toutes deux mettaient beaucoup d'importance à l'avantage d'être nées *demoiselles*, concevaient difficilement qu'on pût faire sa société de personnes dont le père n'eût pas été du moins anobli; et, sans oser s'en servir, gardaient le *sac* que leur mère s'était fait porter à l'église, comme un titre de famille. Elles avaient pris auprès d'elles une jeune personne, leur parente, dont elles se proposaient d'augmenter la petite fortune, pourvu qu'elle trouvât à épouser un gentilhomme. Mademoiselle d'Hangard, c'était cette jeune personne, était une grosse brune, très-fraîche, d'une santé robuste et presque effrayante, dont la tournure provinciale ne cachait point du tout un caractère un peu brusque et un esprit fort commun. La pièce la plus curieuse de la maison était l'avocat Perdu, homme veuf, qui avait mangé son bien à ne rien faire, que sa sœur (la mère de ma Sophie) avait mis en pension chez les cousines, pour qu'il passât décemment les dernières années de sa vie inutile. M. Perdu, gras et pouponné par merveilles, consacrait la plus grande partie de la matinée à soigner sa personne, mangeait longuement en médisant des mets, passait, à disserter au Luxembourg, plusieurs heures de chaque journée, qu'il terminait par un piquet. Il attachait à la *gentilhommerie* plus d'importance encore que ses vieilles cousines, et se piquait d'en avoir les airs, d'en dicter les préceptes. Je ne l'appelais jamais que le *commandeur*, quand je parlais à Sophie de son oncle, tant il me

paraissait ressembler au *commandeur* du Père de Famille. Le *commandeur* donc avait toujours avec ses nièces ce ton de supériorité qu'il prétendait assaisonner de tous les égards de la politesse ; mais ses procédés étaient bizarres avec mademoiselle d'Hangard, dont la fraîcheur et la vue habituelle, réveillant son imagination, lui inspirait je ne sais quoi qu'il n'aurait osé avouer, et qui lui donnait quelquefois de l'humeur contre son neveu.

Ce neveu qu'on appelait *Selincourt*, était un grand jeune homme, de figure et de voix douces, ressemblant un peu à sa sœur Sophie, causant avec esprit, ayant des manières agréables qu'une sorte de timidité ne déparait point ; du moins elle me semblait ainsi, lors même que je m'apercevais qu'elle était plus marquée avec moi. Les vraisemblances et les vœux de la famille paraissaient en faire le prétendant de mademoiselle d'Hangard.

Quant à la société des demoiselles de Lamotte, elle était formée d'un comte d'Essales, devenu chevalier de Saint-Louis au Canada, où il avait épousé la fille du gouverneur, se tenant toujours à cent lieues du canon, ignorant, avantageux, bavard ; il venait faire sa partie avec une marquise de Caillavelle, espèce de douairière, près de laquelle il avait plus d'un jeu que ne distinguaient point les bonnes vieilles. Madame Bernier, grande janséniste, femme de bon sens d'ailleurs, dont le mari avait quitté le parlement de Bretagne lors de l'affaire de la Chalotais, paraissait, mais plus

rarement, dans cette maison avec ses deux filles, la savante et la dévote. Le cœur tendre de celle-ci m'aurait attirée; mais son cou penché portait difficilement une tête si fort absorbée, qu'il n'y avait plus de place pour aucune espèce de raisonnement; la savante, avec un peu trop de babil, avait du jugement et du goût, assez pour racheter une figure repoussante. M. de Vouglans brochait sur le tout; il n'est pas nécessaire de tracer son portrait pour quiconque a lu *Les motifs de ma foi en Jésus-Christ, par un magistrat*, et le *Recueil des lois criminelles;* compilation laborieuse, où le fanatisme et l'atrocité le disputent au travail. Je n'ai jamais rencontré d'homme dont la sanguinaire intolérance m'ait plus révoltée; il se plaisait beaucoup dans l'entretien du père Romain Joly, petit vieux capucin, confesseur de mesdemoiselles de Lamotte, qui faisait contre Voltaire des vers, où il le comparait à Satan, et citait perpétuellement en chaire les *Capitulaires de Charlemagne* et les *Ordonnances de nos rois* : j'ai eu l'avantage de dîner avec lui chez les cousines, de l'entendre à ma paroisse, et de lire son *Phaéton;* il m'offrirait de quoi faire une bonne caricature, si j'avais le courage de secouer de sa robe la sottise et la cafarderie, jointes au savoir le plus puéril. La bonne amie de Sophie figurait plaisamment dans cette société, où l'on gémissait derrière elle de ce qu'une jeune personne si bien élevée n'était pas née demoiselle. Je ne doute même pas que le *commandeur* n'eût

délibéré dans sa sagesse s'il convenait à sa nièce de cultiver semblable liaison. Mais la jeune personne avait un très-bon ton, une décence dont les vieilles cousines faisaient grand cas ; et à l'exception de quelques tournures de phrases qui *sentaient l'esprit*, et que le commandeur faisait épiloguer à sa nièce, il ne pouvait se défendre de lui donner quelques éloges. Il lui arrivait même de se charger quelquefois des épîtres de sa nièce dans son absence, et de les apporter lui-même à ma mère ; cela serait arrivé bien plus souvent à Sélincourt, si sa sœur avait consenti à le charger de cette commission.

L'insignifiance, les travers de ces personnages, auxquels ressemblaient sans doute beaucoup de gens du monde, me faisaient réfléchir sur le vide des sociétés et l'avantage de n'être point tenue à les fréquenter. Sophie me faisait l'énumération des personnes qu'elle voyait à Amiens, me traçait à peu près leur caractère, me donnait à juger du peu de ressources de la plupart d'entre elles ; et, tout compte fait, il se trouvait qu'au bout de l'année j'avais vu dans ma solitude plus de gens de mérite qu'elle n'en avait aperçu dans son tourbillon. Cela n'est pas difficile à concevoir, si l'on se rappelle que mon père n'avait de relations qu'avec des artistes, dont aucun ne venait chez lui habituellement, mais dont plusieurs s'y trouvaient parfois. Ceux qui habitent la capitale, lors même qu'ils ne seraient pas de la première volée, ont

une somme de connaissances et un genre de politesse qu'on ne trouvait assurément point ni dans les gentillâtres de province, ni dans les commerçans pressés de faire fortune pour acheter un anoblissement. La conversation du bon Jollain, peintre de l'Académie ; de l'honnête Lépine, élève de Pigal ; de Desmarteau, confrère de mon père ; du fils de Falconet, de d'Hauterne, que ses talens eussent porté de plein vol à l'Académie, si sa qualité de protestant ne l'en eût exclu ; des Genévois horlogers, Ballexserd et Moré, dont le premier a écrit sur l'éducation physique, valait assurément beaucoup mieux que celle du millionnaire Cannet, qui, voyant les succès de la tragédie de son parent Du Belloy, et calculant le profit qu'il devait en tirer, disait fort sérieusement et avec humeur : « Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris à composer des tragédies ? j'en aurais fait le dimanche ! » Et cependant ces hommes *riches*, ces pitoyables *anoblis*, ces impertinens *militaires* comme d'Essales, ces pauvres *magistrats* comme Vouglans, se croyaient les soutiens de la société civile, et jouissaient véritablement de priviléges refusés au mérite ! Je rapprochais ces sottises de l'orgueil humain des tableaux de Pope, retraçant ses effets dans la satisfaction de l'artisan qui étale son tablier comme le roi porte sa couronne ; je tâchais de trouver avec lui que tout est bien ; mais ma fierté concluait que tout était mieux dans une république.

Il n'est pas douteux que notre situation influe

beaucoup sur notre caractère et nos opinions; mais on dirait que dans l'éducation que j'ai reçue, que dans les idées que j'ai acquises par l'étude, ou avec le secours du monde, tout avait été combiné pour m'inspirer l'enthousiasme républicain, en me faisant juger le ridicule ou sentir l'injustice d'une foule de prééminences et de distinctions. Ainsi, dans mes lectures, je me passionnais pour les réformateurs de l'inégalité; j'étais Agis et Cléomènes à Sparte; j'étais les Gracques à Rome; et, comme Cornélie, j'aurais reproché à mes fils qu'on ne m'appelait que la belle-mère de Scipion. Je m'étais retirée avec le peuple sur le mont Aventin, et j'avais voté pour les tribuns. Aujourd'hui que l'expérience m'a appris à tout peser avec impartialité, je vois dans l'entreprise des Gracques et dans la conduite des tribuns, des torts et des maux dont je n'étais point assez frappée.

Lorsque je me trouvais témoin de cette sorte de spectacle que présentait souvent la capitale dans les *entrées* de la reine ou des princes, les *actions de grâces* après une couche, etc., je rapprochais avec douleur ce luxe asiatique, cette pompe insolente de la misère et de l'abjection du peuple abruti qui se précipitait sur le passage des idoles de ses mains, en applaudissant sottement au brillant appareil dont il payait les frais de son propre nécessaire. La dissolution de la cour dans les dernières années du règne de Louis XV; ce mépris pour les mœurs qui gagnait toutes les classes; ces excès qui faisaient

le sujet de toutes les conversations particulières, m'inspiraient de l'indignation et de l'étonnement. Ne voyant point encore les germes d'une révolution, je me demandais comment les choses pouvaient subsister dans cet état. Je voyais, dans l'histoire, s'agiter et tomber tous les empires parvenus à ce degré de corruption, et j'entendais les Français rire et chanter de leurs propres maux : je trouvais que leurs voisins, les Anglais, avaient raison de les regarder comme des enfans. Je m'attachais à ces voisins ; l'ouvrage de Delolme m'avait familiarisée avec leur constitution ; je cherchais à connaître leurs écrivains, et j'étudiais leur littérature, mais seulement alors dans les traductions.

Les raisonnemens de Ballexserd n'ayant pu vaincre, dans mon enfance, la répugnance de mes parens à me faire inoculer, je tombai malade de la petite-vérole à dix-huit ans. Cette époque m'a laissé de profonds souvenirs, non par les craintes que m'ait données la maladie, j'avais déjà trop de philosophie pour ne pas subir cette épreuve avec constance, mais par l'incroyable et touchante sollicitude de ma mère. Quelle douleur et quelle activité ! comme l'inquiétude la tenait agitée ! comme la tendresse se peignait dans tous ses soins ! Dans la nuit même, lorsque je croyais recevoir quelque chose de ma garde, je trouvais la main, j'entendais la voix de ma mère ; à chaque instant hors de son lit pour s'approcher de mon chevet, ses yeux avi-

des dévoraient les gestes, et, pour ainsi dire, les paroles du médecin; des larmes furtives s'échappaient malgré elle quand ils se fixaient sur moi, qui cherchais en vain à la calmer par mon sourire. Elle n'avait jamais eu la petite-vérole, non plus que mon père; l'un et l'autre n'auraient pas laissé passer un jour sans baiser mon visage malade, que je voulais leur dérober, dans la crainte que ces approches ne leur devinssent funestes. Mon Agathe, désolée d'être retenue par la clôture, m'envoya l'une de ses parentes, mère aimable de quatre enfans, à qui elle avait inspiré une partie de son attachement pour moi, et qui s'obstina à me voir et m'embrasser, sans considération pour elle-même. Il fallut cacher à Sophie, alors à Paris, l'état de sa bonne amie; on me supposa partie subitement pour la campagne, afin de laisser écouler le temps du danger sans communication : mais Selincourt venait s'informer chaque jour, pour sa mère, de mon état : j'entendis, de ma chambre, son exclamation douloureuse, lorsqu'on lui apprit que l'on craignait complication de fièvre putride et de petite-vérole. J'eus la fièvre milliaire, et l'irruption qui lui est particulière contrariant l'autre, je n'eus de la petite-vérole que des boutons extrêmement gros et rares, qui s'aplatirent insensiblement sans suppuration, et ne laissèrent qu'une peau sèche qui tomba facilement. C'est, me dit le docteur Missa, la petite-vérole que les Italiens appellent *ravaglioni*, boutons de fausse suppuration; elle ne laisse

point de traces; et véritablement, le poli de la peau ne fut pas même altéré chez moi par cette maladie; mais les ravages de l'humeur me jetèrent, après les dangers, dans une langueur dont je ne sortis qu'au bout de quatre ou cinq mois. Recueillie dans l'état de santé, trop tendre pour être gaie, mais patiente dans la douleur, je ne songe plus en maladie qu'à me distraire de mes propres souffrances, et à rendre agréables les soins pénibles que ceux qui m'environnent sont obligés de me donner : j'abandonne alors les rênes de mon imagination; je dis des folies, et c'est moi qui fais rire les autres. Le docteur Missa, homme d'esprit, me plaisait beaucoup; il était assez avancé en âge, pour que je ne souffrisse point, avec lui, l'espèce de contrainte où me tenaient les individus de son sexe : nous causions agréablement dans ses visites, qu'il prolongeait volontiers, et nous nous liâmes d'amitié. « L'un ou l'autre de nous, me dit-il un jour, a de grands torts; je suis venu trop tôt, ou vous êtes venue trop tard. » Quoique Missa m'intéressât par son esprit, son âge m'avait dispensée de m'apercevoir que j'eusse eu tort d'être venue plus tard que lui; je ne lui répondis que par un sourire. Il élevait des nièces, avec lesquelles il voulut me faire faire connaissance : nous nous vîmes quelquefois; mais comme elles ne marchaient pas plus sans leur gouvernante que je ne marchais sans ma mère, et que l'état de l'oncle ne lui laissait guère la liberté de soutenir cette liaison, elle ne se forma point, à rai-

son de la difficulté des distances, et de nos habitudes réciproques et sédentaires. Missa me gronda beaucoup un jour qu'il trouva, sur mon lit, *la Recherche de la vérité*, du père Mallebranche. « Eh, mon dieu! lui dis-je, si tous vos malades s'amusaient à pareille chose, au lieu de s'impatienter contre leurs maux et vous-même, vous n'auriez pas tant à faire. » Quelques personnes se trouvaient dans ma chambre; on s'entretint de je ne sais quel emprunt, dont l'édit de création ne faisait que de paraître, et auquel tout Paris courait déjà. « Les Français, dit Missa, donnent tout à la *confiance*.—Dites à la *vraisemblance*, lui observai-je. — Oui, répliqua Missa; le mot est juste et profond. — Ne me grondez donc point d'étudier Mallebranche, interrompis-je avec vivacité; vous voyez bien que je ne perds pas mon temps. »

Missa était alors suivi, dans ses visites, par un jeune médecin nouvellement reçu docteur; il lui arrivait quelquefois de me l'envoyer à l'avance, attendre son arrivée. Celui-là, pour me servir de son expression, n'aurait pas eu le tort d'être venu trop tôt; mais quoiqu'il fût assez bien de figure, il avait quelque chose d'important qui me déplaisait. J'ai une aversion naturelle si décidée pour l'affectation et les airs avantageux, que je les prends constamment pour l'enseigne de la médiocrité, même de la sottise, quoiqu'il fût vrai, dans l'ancien régime, qu'ils n'étaient quelquefois qu'un travers de la jeunesse. Bref, loin de me séduire, ils

m'indisposent, et je juge toujours en mal les personnes qui les manifestent. C'est tout le souvenir qui m'est resté du jeune docteur, que je n'ai pas revu depuis cette époque, et que je ne verrai probablement jamais.

La campagne étant nécessaire à mon parfait rétablissement, nous allâmes respirer son air bienfaisant auprès de M. et de madame Besnard; déjà, depuis deux ans, nous passions chez eux, ma mère et moi, presque tout septembre. Leur situation avait encore quelque chose de très-propre à nourrir ma philosophie, et à fixer mes méditations sur les vices de l'organisation sociale.

Madame Besnard, dans l'infortune qui lui avait été commune avec ses sœurs, était entrée chez un fermier-général, dont elle régissait la maison; c'était celle du vieil Haudry : là, elle avait épousé un intendant, M. Besnard, avec lequel, retirée depuis long-temps, elle vivait modestement dans la paix et le bonheur.

La fierté, assez déplacée, de madame Phlipon, rappelait quelquefois en ma présence, et dans le secret de la famille, combien ce mariage lui avait déplu; assurément elle avait tort, autant que j'en ai pu juger. M. Besnard avait de l'honnêteté, des mœurs; l'un et l'autre devaient le rendre d'autant plus recommandable, qu'elles étaient plus rares dans son état; aussi les procédés les plus délicats ont caractérisé sa conduite à l'égard de sa femme: il est impossible de porter plus loin la vénération,

pour lui, paraître mécontente de m'y trouver; mais je jugeais aussi que madame Pénault devait arranger les choses différemment, et nous épargner cette politesse malhonnête. Ma grand'tante le voyait du même œil; mais pour éviter tout petit choc, nous nous rendîmes à l'invitation. Ce fut un spectacle nouveau pour moi, que celui de ces déités du second ordre; je ne me doutais pas de ce qu'étaient des femmes de chambre, jouant la grandeur. Elles s'étaient préparées pour nous recevoir, et faisaient véritablement bien doublure. Toilette, maintien, petits airs, rien n'était oublié. Les dépouilles encore fraîches de leurs maîtresses, prêtaient à leur parure une richesse que l'honnête bourgeoisie s'interdisait; la caricature du bon ton y joignait un genre d'élégance aussi étrangère à la modestie bourgeoise qu'au goût des artistes : cependant, le caquet et la tournure en auraient encore imposé à des provinciales. C'était pis chez les hommes : l'épée de *M. le maître*, les soins de *M. le chef*, les politesses et les vêtemens brillans des valets de chambre, ne pouvaient racheter la gaucherie des manières, l'embarras du langage, quand ils voulaient le faire paraître distingué, ou la trivialité des expressions, lorsqu'ils oubliaient de s'observer. La conversation fut toute remplie de marquis, de comtes, de financiers, dont les titres, la fortune, les alliances paraissaient être la grandeur, la richesse et l'affaire de ceux qui s'en entretenaient. Les superfluités de la première table

refluaient sur cette seconde, avec un ordre, une propreté qui leur conservaient l'apparence d'une première apparition, et une abondance qui devait servir à la troisième table, celle proprement des *domestiques*; car ces individus de la seconde s'appelaient des *officiers*. Le jeu suivit le repas; le taux en était élevé; c'était celui de la partie ordinaire de ces *demoiselles*, qui ne manquaient pas de la faire chaque jour. J'aperçus un nouveau monde, dans lequel je trouvais la répétition des préjugés, des vices et des sottises d'un monde qui ne valait guère mieux, pour paraître davantage. J'avais entendu parler mille fois de l'origine du vieil Haudry, arrivé à Paris de son village, parvenu à rassembler des millions aux dépens du public, ayant marié sa fille à Montule, ses petites-filles au marquis Duchillau, au comte Turpin, et laissé son fils héritier de ses trésors. Je songeais au mot de Montesquieu, que les financiers soutiennent l'État, comme la corde soutient le pendu. Je concevais que des publicains, qui trouvaient moyen de s'enrichir à ce point, et de se servir de cette opulence pour s'unir à des familles que la politique des cours faisait regarder comme essentielles à l'éclat du royaume et utiles à sa défense, ne pouvaient appartenir qu'à un régime détestable et une nation bien corrompue. Je ne savais pas qu'il était un régime plus affreux encore et une corruption plus hideuse : mais qui l'aurait imaginé? Tous les phi-

losophes y ont été trompés comme moi. C'est celui du moment actuel.

Le dimanche on dansait, à Soucy, au bel air, sans autre abri que celui des arbres : là, le plaisir effaçait la plus grande partie des distinctions; et dès qu'il était question de valoir par soi-même, je n'avais pas peur de manquer le rang qui pouvait me convenir. Les nouveaux arrivés se demandaient à l'oreille qui j'étais; mais je ne rassasiais personne de ma présence; et, après une heure de délassement, j'échappais aux curieux, en me retirant avec mes parens pour la promenade, dont je n'aurais pas sacrifié les doux instans au plaisir bruyant, et toujours vide pour mon cœur, d'une sorte de représentation. J'apercevais quelquefois Haudry, jeune encore, tranchant du grand seigneur, donnant carrière à ses fantaisies, voulant paraître généreux et noble. Il commençait à inspirer de l'inquiétude à sa famille; ses folies avec la courtisane Laguerre préparaient sa ruine : on le plaignait comme étourdi, sans le blâmer comme méchant; c'était un enfant gâté de la fortune, qui, s'il fût né dans la médiocrité, aurait certainement beaucoup mieux valu. Brun de visage, la tête haute, les manières protectrices, avec l'air gracieux, il était peut-être aimable avec ceux qu'il estimait être ses égaux; mais je détestais de le rencontrer, et sa présence me donnait toujours un sérieux très-fier.

L'année dernière, sortant de cette belle salle à manger que l'élégant Calonne a fait disposer dans

l'hôtel du Contrôle-général, occupé depuis par le ministre de l'intérieur, je trouve, sur mon passage, dans le second antichambre, un grand homme, à cheveux blancs, d'un air décent, qui m'aborde avec respect. « Madame, j'espérais parler au ministre lorsqu'il sortirait de table; j'avais à l'entretenir. — Monsieur, vous allez le voir dans l'instant; il a été arrêté dans la pièce précédente, mais il va passer. » Je salue, et je continue mon chemin pour rentrer dans mon appartement. Quelque temps après, Roland y paraît; je lui demande s'il a vu une personne que je lui dépeins, qui paraissait craindre de ne pas le rencontrer? « Oui, c'est M. Haudry. — Quoi! ce ci-devant fermier-général, qui a mangé tant de bien? — Lui-même. — Et qu'a-t-il à faire avec le ministre de l'intérieur? — Il a des rapports, à cause de la manufacture de Sèvres, à la tête de laquelle il est placé. » Quel jeu de la fortune! nouveau texte à méditation; j'en avais déjà trouvé un bien grand, lorsque j'entrai, pour la première fois, dans ces appartemens qu'habitait madame Necker aux jours de sa gloire; je les occupe pour la seconde fois, et ils ne m'attestent que mieux l'instabilité des choses humaines; mais du moins les revers ne me prendront jamais à l'improviste. J'étais alors au mois d'octobre; Danton me donnait de la célébrité, en cherchant à diminuer le mérite de mon mari, et il préparait sourdement les calomnies par lesquelles il voulait nous attaquer tous deux. J'ignorais sa marche, mais j'avais vu celle des choses

dans les révolutions; je n'ambitionnais que de conserver mon ame pure, et de voir la gloire de mon mari intacte; je savais bien que ce genre d'ambition mène rarement à d'autres succès. Mon vœu est rempli : Roland, persécuté, proscrit, ne mourra point dans la postérité ; je suis prisonnière, et je périrai probablement victime; ma conscience me tient lieu de tout. Il m'arrivera comme à Salomon, qui ne demandait que la sagesse, et qui eut encore d'autres biens; je ne voulais que la paix des justes: et *moi aussi* j'aurai quelque existence dans la génération future. Mais, en attendant, retournons à Fontenay. La petite bibliothèque de mes parens m'y fournissait encore quelques ressources; j'y trouvai tout Puffendorf, probablement ennuyeux dans son Histoire universelle, et plus attachant pour moi dans ses Devoirs de l'homme et du citoyen; la Maison rustique et divers ouvrages d'agriculture ou d'économie, que j'étudiais faute d'autres, parce qu'il fallait toujours que j'apprisse quelque chose; les jolies bagatelles qu'a rimées Bernis, lorsqu'il n'était pas affublé de la pourpre romaine; une Vie de Cromwell et mille autres bigarrures. J'ai bien envie de faire remarquer que dans cette foule d'ouvrages que le hasard ou les circonstances avaient déjà fait passer dans mes mains, et dont j'indique vaguement ceux que les lieux ou les personnes me rappellent les premiers, il n'y a point encore du Rousseau : c'est qu'effectivement je l'ai lu très-tard, et bien m'en a pris, il m'eût rendue folle; je

n'aurais voulu lire que lui ; peut-être encore n'a-t-il que trop fortifié mon faible, si je puis ainsi parler.

J'ai lieu de présumer que ma mère avait pris quelque soin pour l'écarter ; mais son nom ne m'étant pas inconnu, j'avais cherché ses ouvrages, et je n'en connaissais que ses Lettres de la Montagne, et celle à Christophe de Beaumont, lorsque je perdis ma mère, ayant lu alors tout Voltaire et Boulanger, et le marquis d'Argens, et Helvétius, et beaucoup d'autres philosophes et critiques. Probablement mon excellente mère, qui voyait bien qu'il fallait laisser exercer ma tête, ne trouvait pas grand inconvénient que j'étudiasse sérieusement la philosophie, au risque même d'un peu d'incrédulité ; mais elle jugeait sans doute qu'il ne fallait pas entraîner mon cœur sensible trop prêt à se passionner. Ah, mon dieu! que de soins inutiles pour échapper à sa destinée! Le même esprit l'avait dirigée lorsqu'elle avait empêché que je ne m'adonnasse à la peinture ; il la fit encore s'opposer à ce que j'étudiasse le clavecin, malgré la plus belle occasion du monde pour cela. Le voisinage nous avait donné la connaissance d'un abbé Jeauket, grand musicièn, laid comme le péché, bon homme, ami de la table : il était né aux environs de Prague, avait passé plusieurs années à Vienne, attaché à des grands de la cour, et avait donné quelques leçons à Marie-Antoinette. Conduit à Lisbonne par circonstances, il avait enfin choisi Paris, pour y man-

ger, dans l'indépendance, les pensions qui faisaient sa petite fortune. Il désirait extrêmement que ma mère lui permît de m'enseigner le clavecin ; il prétendait que mes doigts et ma tête auraient bientôt fait un grand chemin, et que je ne manquerais pas de m'adonner à la composition : « Quel dommage, disait-il, de fredonner sur une guitare avec des moyens d'inventer et d'exécuter de belles choses sur le premier des instrumens ! » Cet enthousiasme, et des instances réitérées jusqu'à la supplication, ne purent vaincre ma mère ; quant à moi, toujours prête à profiter de ce qu'il me serait permis d'apprendre, mais habituée à respecter les décisions de ma mère, comme à chérir sa personne, je ne demandais jamais rien : d'ailleurs, l'étude, en général, m'avait offert un champ si vaste que je ne connaissais point les peines de l'oisiveté. Je me disais souvent : Lorsque je serai mère à mon tour, ce sera le cas de faire usage de ce que j'aurai acquis, je ne pourrai plus étudier ; et je me dépêchais d'employer mon temps, avec crainte d'en perdre une minute. L'abbé Jeauket voyait de loin en loin des personnes de bon genre ; et lorsqu'il les réunissait, il s'empressait de nous y joindre. J'ai aperçu de cette manière, parmi quelques individus qui ne valent pas la peine d'être rappelés, le savant Roussier, l'honnête d'Odimont ; mais je n'ai point oublié l'impertinent Paradelle et madame de Puisieux : ce Paradelle était un grand diable, vêtu en abbé, fat et hableur plus qu'aucun sot que j'aie

jamais rencontré, qui disait avoir roulé carrosse sur le pavé de Lyon pendant vingt ans, et qui, pour ne pas mourir de faim à Paris, faisait des cours de langue italienne, qu'il ne savait guère. Madame de Puisieux, passant pour l'auteur des Caractères, qui portent son nom, conservait à soixante ans, avec un dos voûté, une bouche dégarnie, les petits airs et les prétentions dont l'affectation ne se pardonne guère, même à la jeunesse. Je m'étais figurée qu'une femme auteur devait être un personnage fort respectable, surtout lorsqu'elle avait écrit de la morale : les ridicules de madame de Puisieux me donnèrent à rêver; sa conversation n'annonçait pas plus d'esprit que ses travers ne montraient de jugement; je compris qu'il était possible de faire de la raison pour en montrer, sans en user beaucoup soi-même, et que les hommes qui se moquaient des femmes auteurs, n'avaient peut-être d'autre tort que de leur appliquer exclusivement ce qu'ils partageaient eux-mêmes. C'est ainsi que dans une vie très-concentrée je trouvais cependant à fournir mon magasin d'observations; j'étais placée dans la solitude, mais sur les confins du monde, et de manière à distinguer beaucoup d'objets sans être obsédée par aucuns. Les concerts de madame Lépine me présentèrent un nouveau point de vue. J'ai déjà dit que Lépine était un élève de Pigalle, auquel il servait de bras droit; il avait épousé à Rome une femme qui, à ce que je présume, avait été cantatrice, que sa famille ici n'avait pas vue d'abord d'un

très-bon œil, mais qui prouvait, par sa bonne conduite, que ce dédain était mal fondé. Elle avait formé chez elle un concert d'amateurs, composé d'habiles gens, et dans lequel elle n'admettait que ce qu'elle appelait bonne compagnie : il avait lieu tous les jeudis; ma mère m'y conduisait assez souvent. C'est là que j'ai entendu Jarnowick, Saint-George, Duport, Guérin et beaucoup d'autres; c'est là que j'ai aperçu de beaux-esprits des deux sexes, mademoiselle de Morville, madame Benoît, Silvain-Maréchal, etc., et d'insolentes baronnes, et de jolis abbés, de vieux chevaliers et de jeunes plumets. Quelle plaisante lanterne magique! L'appartement de madame Lépine, rue Neuve-Saint-Eustache, n'était pas fort beau; la salle du concert était un peu resserrée, mais elle s'ouvrait sur une autre pièce dont les grandes portes demeuraient ouvertes; là, rangé en cercle, on avait le double avantage d'entendre la musique, de voir les acteurs, et de pouvoir causer dans les intervalles. Toujours près de ma mère, dans le silence que l'usage prescrit aux demoiselles, j'étais tout yeux, tout oreilles; mais lorsqu'il nous arrivait de nous trouver dans le particulier avec madame Lépine, je faisais quelques questions dont les réponses éclairaient mes observations.

Cette dame proposa un jour à ma mère d'aller dans une assemblée *charmante* qui se tenait chez un homme d'esprit que nous avions vu quelquefois chez elle : il s'y réunissait des personnes éclairées,

des femmes de goût; on y faisait des lectures agréables; c'était vraiment *délicieux !* La proposition fut réitérée avant d'être acceptée : « Voyons cela, disais-je à maman; je commence à juger assez le monde, pour présumer que ce doit être, ou fort aimable, ou très-ridicule; et dans la dernière supposition, il y a toujours de quoi s'amuser une fois. » La partie est arrêtée. Le mercredi était le jour des assemblées littéraires de M. Vâse; nous nous rendons chez lui, à la barrière du Temple, avec madame Lépine. Nous montons au troisième étage, nous parvenons dans un appartement assez vaste, meublé suivant l'ordonnance : des chaises de paille, serrées sur plusieurs rangs, attendaient les spectateurs et commençaient à être occupées; des flambeaux de cuivre, fort sales, éclairaient avec des chandelles ce réduit dont la grotesque simplicité ne démentait point la rigueur philosophique et la pauvreté d'un bel-esprit. Des femmes élégantes, de jeunes filles, quelques douairières, force petits poëtes, des curieux ou des intrigans formaient la société.

Le maître du logis, placé devant une table qui faisait bureau, ouvrit la séance par la lecture d'une pièce de vers de sa façon; elle avait pour sujet un joli petit sapajou, que la vieille marquise de Préville portait toujours dans son manchon, et qu'elle fit voir à toute la compagnie; car elle était présente, et crut devoir exposer aux regards empressés de chacun, le héros de la pièce. Les *bravo* et les

applaudissemens rendirent hommage à la verve de M. Vâse, qui, fort content de lui-même, voulait céder sa place à M. Delpêches, je crois, qui composait, pour le théâtre d'Audinot, de petits drames comiques, sur lesquels il avait coutume de prendre les avis de la société, c'est-à-dire, l'encouragement de ses éloges; mais il fut empêché ce jour-là, je ne sais si ce fut par un mal de gorge, ou le manque de quelques vers dans plusieurs scènes. Imbert prit donc le fauteuil; Imbert, l'auteur du Jugement de Pâris, lut une bagatelle agréable, aussitôt portée aux nues. La récompense était là : mademoiselle de la Cossonière vint après lui, lire des *Adieux à Colin;* ils étaient, sinon fort ingénieux, du moins assez tendres. On sut d'abord qu'ils s'adressaient à Imbert prêt à partir pour un voyage; les complimens tombèrent à foison : Imbert acquitta sa muse et lui-même, en embrassant toutes les femmes de la société. Cette cérémonie, leste et gaie, pourtant avec décence, ne plut point du tout à ma mère, et me sembla si étrange, que j'en eus l'air embarrassée. Après je ne sais quelle épigramme ou quatrain peu remarquable, un homme à grande déclamation lut des vers à la louange de madame Benoît. Elle était là; il faut bien dire un mot d'elle pour ceux qui n'ont pas lu ses romans, déjà morts long-temps avant la révolution, et sur lesquels reposeront des monceaux de cendres, quand on trouvera mes Mémoires.

Albine était née à Lyon, suivant ce que j'ai lu dans l'Histoire des femmes illustres françaises, par une société de gens de lettres; histoire où j'ai été tout étonnée de voir des femmes que je voyais par le monde, comme celle-ci, comme madame de Puisieux, madame Champion et autres, dont quelques-unes vivent peut-être encore à l'heure où j'écris, ou n'ont quitté cette demeure terrestre que depuis peu d'années.

Mariée au dessinateur Benoît, elle avait été avec lui à Rome, et y avait mérité l'association à l'académie des Arcades; veuve nouvellement, encore en deuil de son mari, elle était fixée à Paris; elle y faisait des vers et des *romans* (1), quelquefois sans les écrire; donnait à jouer, et voyait des femmes de qualité qui payaient, en présens d'argent ou de chiffons, le plaisir d'avoir à leur table une femme bel-esprit.

Madame Benoît avait été belle; les soins de la toilette et le désir de plaire, prolongés au-delà de l'âge qui assure d'y réussir, lui valaient encore quelques succès. Ses yeux les sollicitaient avec tant d'ardeur, son sein toujours découvert palpitait si

(1) Madame Benoît est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite, *Mes principes ou la vertu raisonnée; Céliane ou les amans séduits par leurs vertus;* les *Lettres du colonel Talberg*, qu'on regarde comme son meilleur ouvrage; et les *Aveux d'une jolie femme*, qui contiennent probablement son histoire. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

vivement pour les obtenir, qu'il fallait bien accorder à la franchise du désir et à la facilité de le satisfaire, ce que les hommes accordent d'ailleurs si aisément, dès qu'ils ne sont pas tenus à la constance. L'air ouvertement voluptueux de madame Benoît était tout nouveau pour moi; j'avais vu, dans les promenades, ces prêtresses du plaisir dont l'indécence annonce la profession d'une manière choquante : il y avait ici une autre nuance; je ne fus pas moins frappée de l'encens poétique qui lui était prodigué, et des expressions de *sage Benoît*, *chaste Benoît*, plusieurs fois répétées dans ces vers, qui lui faisaient porter de temps en temps devant ses yeux un modeste éventail, tandis que quelques hommes applaudissaient avec transports à des éloges qu'ils trouvaient sans doute bien appliqués. Je me rappelai ce que mes lectures m'avaient mise à portée de juger de la galanterie; ce que les mœurs du siècle et les désordres de la cour devaient y ajouter de corruption du cœur, de fausseté de l'esprit : je voyais des hommes efféminés prodiguer leur admiration à des vers légers, à des talens futiles; à la passion de les séduire tous, sans les aimer sans doute; car quiconque se dévoue au bonheur d'un objet préféré, ne se prodigue point aux regards de la foule. Je sentais les atteintes du dégoût et de la misanthropie au milieu d'objets qui éveillaient mon imagination, et je rentrais dans ma solitude avec une douce mélancolie. Nous ne retournâmes point chez M. Vâse;

j'en avais assez d'une fois, et l'embrassade d'Imbert, l'éloge de madame Benoît, auraient guéri ma mère de l'envie de m'y conduire davantage. Le concert du baron de Back, très-plaisant, mais parfois aussi très-ennuyeux par les prétentions de ce mélomane, ne nous vit guère non plus, malgré les billets, les liaisons que la politesse de madame Lépine nous faisait souvent offrir. La réserve fut la même à l'égard de celui, très-nombreux, connu sous le nom *des amateurs*. Nous y fûmes une fois, accompagnées d'un M. Boyard de Creusy, qui s'était amusé à faire une méthode de guitare dont il avait prié ma mère de permettre qu'il m'offrît un exemplaire ; il avait les manières extrêmement honnêtes : je le cite, parce qu'il a eu le bon esprit de penser que dans une situation que le vulgaire regardait encore comme élevée, je verrais avec plaisir les personnes à qui je n'avais pas été inconnue dans ma jeunesse. Il s'est présenté chez moi lorsque j'étais au ministère, et mon accueil a dû lui prouver que j'attachais du prix et de l'agrément au souvenir d'un temps dont je puis m'honorer, comme de toutes les autres époques de ma vie.

Quant aux spectacles, c'était bien pis ; ma mère n'y allait jamais : je fus conduite, une seule fois, de son vivant, à l'Opéra et aux Français ; j'avais alors seize ou dix-sept ans. L'*Union de l'Amour et des Arts*, par Floquet, ne me présenta rien, ni dans la musique, ni bien moins encore dans le drame, qui fût capable de me faire illusion, et

de soutenir l'idée que je m'étais formée d'un spectacle enchanteur : la froideur du sujet, le décousu des scènes, le peu d'à-propos des ballets me déplurent; le costume des danseurs me choqua davantage; ils portaient encore des paniers; je n'ai jamais rien vu de si ridicule : aussi la critique de Piron, des merveilles de l'Opéra, me paraissait-elle bien supérieure à ce spectacle. Je vis, aux Français, *l'Écossaise;* ce n'était pas non plus très-propre à m'enthousiasmer; le jeu de la Dumesnil seul me ravit. Il prit quelquefois fantaisie à mon père de me faire entrer à certains spectacles de foire; leur médiocrité me dégoûtait. Je me trouvais donc prémunie contre le ridicule du bel-esprit, précisément comme les enfans de Lacédémone étaient prémunis contre l'ivresse, par le spectacle de ses excès; et mon imagination ne reçut pas les grands ébranlemens que la séduction des spectacles aurait pu produire, si j'avais assisté à leurs plus belles représentations : ce que j'en avais vu me faisait me contenter de lire, dans le cabinet, les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et d'en savourer à loisir toutes les beautés.

Un jeune homme, fort assidu aux concerts de madame Lépine, avait imaginé de venir de sa part chez ma mère, s'informer de nos santés, lorsqu'une absence un peu longue pouvait faire supposer qu'elles étaient peut-être altérées. Un ton honnête, une vivacité agréable, de l'esprit, et surtout la rareté des visites, faisaient pardonner cette

petite tournure assez adroitement prise pour avoir entrée dans la maison; et enfin Lablancherie hasarda sa déclaration. Mais puisque me voici arrivée à l'histoire des prétendans, il faut les faire défiler *en masse ;* expression mignonne qui pourra servir de date à mon écrit, et rappeler les jours fameux où l'on ordonne tout *en masse*, en dépit de la plus grande subdivision possible des goûts et des volontés. On n'a point oublié le colosse espagnol, aux mains d'Ésaü, ce M. Mignard si poli, dont le nom contrastait plaisamment avec la figure. Après avoir confessé de lui-même qu'il ne pouvait plus rien m'apprendre sur la guitare, il avait demandé la permission de venir quelquefois m'entendre; et il se présentait à des intervalles fort éloignés, sans parvenir toujours à nous rencontrer. Flatté du talent de sa jeune écolière, le regardant comme son ouvrage, et partant de ce principe pour s'attribuer une sorte de droit ou d'excuse, s'étant annoncé comme un noble de Malaga, que les malheurs avaient obligé de faire ressource de son savoir en musique, il commença par perdre la tête, et finit par déraisonner pour se justifier à lui-même ses prétentions; d'après quoi, il s'arrêta à la résolution de me faire demander en mariage, n'ayant pourtant pas le courage de s'exprimer en personne. Les représentations de celui qu'il avait chargé de cette commission n'ayant pu le faire changer de dessein, elle fut remplie; il s'ensuivit la recommandation de ne plus remettre les pieds à la maison, accompagnée de la politesse

qu'on doit aux malheureux. Les plaisanteries de mon père m'apprirent ce qui s'était passé; il aimait à m'entretenir des prières qui lui étaient adressées à mon sujet; et comme il était un peu glorieux, il n'épargnait point les personnages qui prêtaient au ridicule. Le pauvre Mozon était devenu veuf, il s'était fait extirper sa petite loupe, ornement de sa joue gauche; il songeait à prendre cabriolet : j'avais quinze ans; il se trouvait rappelé pour me perfectionner. Son imagination s'échauffa; la bonne opinion de son art ne lui manquait pas; il aurait estimé Marcel fort raisonnable : artiste pour artiste, pourquoi ne se serait-il pas mis sur les rangs? Il fit exposer ses vœux, et fut congédié comme Mignard.

Du moment où une jeune fille atteint l'âge qui annonce son développement, l'essaim des prétendans s'attache à ses pas, comme celui des abeilles bourdonne autour de la fleur qui vient d'éclore.

Élevée d'une manière austère et vivant très-retirée, je ne pouvais inspirer qu'un seul projet; et le caractère respectable de ma mère, l'apparence de quelque fortune, la qualité de fille unique, pouvaient le rendre très-séduisant pour bien des gens.

Ils se présentèrent en foule; et, dans la difficulté d'avoir une entrée, la plupart prenaient le parti d'écrire à mes parens. Mon père m'apportait toujours les lettres de cette nature. Fort indépendamment de l'énoncé de l'état et de la fortune, la manière dont elles étaient tournées influençait

d'abord mon opinion : je me chargeais de tracer le brouillon de la réponse que mon père copiait très-fidèlement; je lui faisais congédier les demandeurs avec dignité, sans espoir et sans offense. La jeunesse de mon quartier passa ainsi en revue ; je n'eus pas de peine à faire goûter mes refus pour le plus grand nombre. Mon père n'avait guère égard qu'à la richesse, il y avait des prétentions pour moi ; ainsi, quiconque était trop nouvellement établi, et dont l'avoir actuel ou les espérances très-prochaines n'assuraient pas une grande alliance, n'obtenait point son suffrage : mais aussi, lorsque ces données étaient favorables, il voyait avec peine que je ne voulusse pas me déterminer. Ici commencèrent à se développer des différences qui n'ont plus fait que s'accroître entre mon père et moi. Il aimait, il estimait le commerce, parce qu'il le regardait comme la source de la richesse; je le détestais, parce qu'il était à mes yeux celle de l'avarice et de la friponnerie.

Mon père sentait bien que je ne pouvais agréer ce qui tient à des métiers proprement dits, et son amour-propre ne lui eût pas non plus permis d'y songer ; mais il ne concevait pas que l'élégant joaillier qui ne touche que de belles choses sur lesquelles il fait de gros gains, ne pût me convenir, lorsqu'il se présentait avec une maison déjà bien fondée, qui devait devenir brillante. Cependant l'esprit du bijoutier, comme celui du petit mercier, au-dessus duquel il se croit, et du riche marchand

de draps qui s'estime plus qu'eux tous, me semblait tout entier dans la convoitise de l'or, le calcul d'en amasser, la ruse d'en multiplier les moyens; il est étranger aux idées relevées, aux sentimens délicats par lesquels j'appréciais l'existence.

Occupée, dès mon enfance, à considérer les rapports de l'homme en société; nourrie de la plus pure morale, familiarisée avec les grands exemples, n'aurai-je vécu avec Plutarque et tous les philosophes, que pour m'unir à un marchand, qui ne jugerait ni ne sentirait rien comme moi?

On a vu que ma sage maman voulait que je ne fusse pas plus embarrassée à la cuisine qu'au salon, et au marché qu'à la promenade; je l'accompagnais encore, après mon retour du couvent, dans les acquisitions de ménage qu'elle faisait souvent elle-même; et définitivement elle me chargeait quelquefois de les faire, en m'envoyant avec une bonne. Le boucher, qui avait sa pratique, perdit une seconde femme, et se trouva, jeune encore, avec une fortune de cinquante mille écus, qu'il se proposait d'augmenter. J'ignorais parfaitement ces particularités, je n'apercevais que l'avantage d'être bien servie, avec force honnêtetés; et je m'étonnais beaucoup de voir ce personnage se présenter fréquemment le dimanche à la promenade où nous étions, en bel habit noir et fine dentelle, devant ma mère, à qui il faisait une profonde révérence sans l'aborder. Ce manége dura tout un été. Je fus indisposée; chaque matin le boucher envoyait s'in-

former de ce qu'on pouvait désirer, et faisait offrir les objets de sa compétence : ce soin très-direct commença à faire sourire mon père, qui, voulant s'amuser, fit passer près de moi une demoiselle Michon, personne grave et dévote, le jour qu'elle vint cérémonieusement faire la demande au nom du boucher. « Vous savez, ma fille, me dit-il gravement, que j'ai pour principe de ne point gêner votre inclination : voici les propositions qui me sont faites à votre sujet; » et il répète ce que mademoiselle Michon lui avait exprimé. Je me pinçai les lèvres, un peu piquée de ce que la bonne humeur de mon père me donnait la charge d'une réponse qu'il aurait dû faire pour moi. « Vous n'ignorez pas, mon papa, lui répliquai-je en le parodiant, que je m'estime fort heureuse dans ma situation présente, et que j'ai la ferme résolution de ne point la quitter de quelques années; vous pouvez établir sur cette disposition tout ce que vous croirez convenable; » et je me retirai. « Mais vraiment, me dit ensuite mon père dans le particulier, voilà une fort bonne façon d'éloigner tout le monde, que cette raison que tu as été chercher. — J'ai payé votre petite malice, mon papa, par une généralité très-convenable dans la bouche d'une jeune fille, et je vous ai laissé la charge d'un refus en règle que je ne dois pas prendre sur moi. — C'est fort bien se tirer d'affaire; mais dis-moi donc ce qui te conviendra? — Ce pour quoi vous m'avez élevée en m'apprenant à réfléchir, et me laissant contracter

des habitudes studieuses : je ne sais quel est l'homme à qui je me donnerai ; mais ce ne sera jamais que celui avec lequel je pourrai communiquer et partager mes sentimens comme mes pensées. — On trouve , dans le commerce, des hommes qui ont de la politesse et de l'instruction. — Oui, mais non pas de celles à mon usage : leur politesse consiste en quelques phrases et révérences ; leur savoir se rapporte toujours au coffre-fort, et ne m'aiderait guère pour l'éducation de mes enfans. — Tu les éleverais toi-même. — Cette tâche me paraîtrait rude si elle n'était partagée par celui qui leur aurait donné le jour. — Crois-tu que la femme de Lempereur ne soit pas heureuse? Ils viennent de quitter le commerce ; ils achètent de grandes charges ; ils ont un bel état de maison et voient chez eux bonne société. — Je ne suis pas juge du bonheur d'autrui, et je n'attache point le mien à l'opulence ; je ne conçois de félicité dans le mariage que par la plus intime union du cœur ; je ne puis me lier qu'à qui me ressemble, et encore faut-il que mon mari vaille mieux que moi ; car la nature et les lois lui donnant de la supériorité , j'en aurais honte s'il ne la méritait véritablement. — Il te faudra quelque avocat? Les femmes ne sont pas trop heureuses avec ces gens de cabinet ; ils ont de la morgue et fort peu d'argent ! — Mais, mon dieu ! mon papa, je n'apprécie qui que ce soit par sa robe ; je ne vous dis point que je veux telle ou telle profession, mais un homme que je puisse aimer. — Mais, à t'en-

tendre, cet homme-là ne peut point se trouver dans le commerce? — Ah!.... j'avoue que cela me paraît bien difficile; je n'y ai aperçu personne de mon goût, et l'état en soi me répugne. — C'est pourtant chose fort douce que d'être tranquille dans son appartement, tandis que le mari fait de bonnes affaires. Vois madame d'Argens; elle connaît les diamans aussi bien que son mari; elle traite avec les courtiers dans son absence; elle conclut aussi des marchés avec les particuliers; elle continuerait le commerce lors même qu'elle deviendrait veuve: leur fortune est déjà considérable; ils sont de cette compagnie qui vient d'acheter Bagnolet. Tu as de l'intelligence; tu connais même cette partie depuis que tu as lu le traité que j'ai sur les pierres précieuses: tu inspirerais de la confiance; tu ferais ce que tu voudrais: tu aurais une vie agréable, si tu avais voulu de Delorme, Dabreuil, ou Lobligeois. — Tenez, papa, j'ai trop bien vu qu'on ne réussissait dans le commerce qu'en vendant cher ce qu'on avait acheté grand marché; qu'en surfaisant beaucoup et rançonnant le pauvre ouvrier; je ne saurai jamais me prêter à rien de semblable, ni respecter celui qui s'en occupe du matin au soir: or, je veux être honnête femme; et comment serais-je fidèle à l'homme dont je ne tiendrais nul compte, en admettant que j'eusse pu l'épouser? Vendre des diamans ou des petits patés me semble à peu près la même chose, si ce n'est que ceux-ci ont leur prix fait, qu'on y trompe peut-être moins,

mais qu'on se salit davantage; je ne me soucie pas plus de l'un que de l'autre. — Crois-tu donc qu'il n'y ait point d'honnêtes gens dans le commerce? — Je ne veux pas décider çela; mais je suis persuadée qu'il n'y en a guère; et encore çes honnêtes gens-là n'ont point tout ce qu'il me faut dans un mari. — Tu t'es rendue bien difficile; et si tu ne trouves pas ta chimère....—Je mourrai fille. — Cela serait peut-être plus dur que tu ne penses; au reste, tu as le temps d'y songer : mais l'ennui vient un jour, la foule n'y est plus, et tu sais la fable! — Oh! je me vengerai à mériter le bonheur de l'injustice qui m'en tiendrait privée. — Te voilà dans les nues; il y fait beau quand on peut y monter, mais il n'est pas aisé de s'y tenir : songe toujours que j'aimerais à avoir des petits-enfans avant d'être trop vieux. »

J'aimerais bien à vous en donner, pensais-je en moi-même, lorsque mon père mit fin au dialogue en se retirant; mais en vérité je n'en aurai jamais que d'un mari qui me convienne. Je prenais alors un peu de mélancolie en considérant mon entourage, où je n'apercevais rien à la ronde capable de s'assortir à mes goûts : ce sentiment n'était pas durable; je me sentais un bonheur actuel, et je couvrais l'avenir d'une espérance vague; c'était la plénitude d'un bien-être qui reflue jusqu'au futur en délivrant de toute inquiétude. « Sera-ce pour cette fois, mademoiselle? » me dit un jour mon père, avec une gravité feinte, et l'air de satisfaction qu'il avait toujours quand il recevait quelque demande;

« lisez cette lettre. » Elle était fort bien écrite pour la peinture et pour le style, et me fit monter le rouge au visage. M. Morizot de Rozain exprimait d'assez belles choses; mais il faisait remarquer que son nom se trouvait dans le nobiliaire de sa province: il me parut fat ou maladroit de faire parade d'un avantage que je n'avais point, et qu'on ne devait pas présumer que je cherchasse. « Il n'y a point encore là sujet d'examen, dis-je en secouant la tête; cependant il faut faire causer le personnage; encore une ou deux lettres, et j'aurai vu le fond du sac; je vais préparer une réponse en conséquence. » Toutes les fois qu'il s'agissait d'écrire, mon père était d'une docilité charmante, et me copiait sans difficulté. Je m'amusais à faire le papa; je traitais mes propres intérêts avec tout le sérieux que la chose méritait, et enfin, comme pour moi-même, dans le style et la sagesse de la paternité. Il y eut jusqu'à trois lettres explicatives de M. de Rozain: je les ai gardées long-temps, parce qu'elles étaient fort bien faites; elles m'ont prouvé qu'il ne suffisait pas encore de l'esprit pour me convenir, s'il n'y avait supériorité de jugement, et cette ame que rien ne supplée ni ne dépeint, mais dont l'accent se fait d'abord sentir. D'ailleurs, Rozain n'avait rien que le titre d'avocat; ma fortune présente ne pouvait suffire à deux, et il n'offrait point la réunion de qualités qui pût faire désirer de surmonter cet obstacle.

En annonçant la *levée en masse* de mes préten-

dans, je n'ai pas promis de les nommer tous, et l'on m'en tiendra quitte aisément; je n'ai voulu faire connaître que la singularité de cette situation qui me faisait rechercher de beaucoup de gens dont je ne connaissais pas toujours même la figure, et dans laquelle j'avais la liberté de discuter moi-même les apparences et les raisons. Je remarquais bien quelquefois à l'église ou à la promenade, de nouveaux visages dont j'étais observée ou suivie, et je me disais en moi-même : « J'aurai bientôt quelque réponse à faire pour mon papa! » Mais je n'ai jamais vu d'extérieur qui m'ait séduite ou frappée.

J'ai dit que Lablancherie avait eu l'esprit de s'introduire à la maison, et de sentir apparemment qu'avant de se déclarer, il fallait chercher à se faire goûter. Fort jeune encore, Lablancherie avait déjà voyagé, beaucoup lu, et même imprimé : son ouvrage ne valait pas grand'chose; mais il y avait force morale, et de saines idées; il l'avait intitulé: *Extrait de mes voyages pour servir d'école aux pères et mères*. Ce n'était pas trop modeste, comme on voit, et l'on était tenté de le lui pardonner, car il s'appuyait d'autorités bien respectables en philosophie, les citait assez heureusement, et s'indignait avec la chaleur d'une ame honnête de la froideur ou de la négligence des parens, causes trop communes des désordres qui font la perte de la jeunesse. Lablancherie, petit, brun et assez laid, ne disait rien du tout à mon imagination; mais son esprit ne me déplaisait point, et je croyais m'aper-

cevoir que ma personne lui plaisait beaucoup. Un soir, revenant avec ma mère de visiter nos grands parens, nous trouvâmes mon père un peu rêveur: « J'ai du nouveau, nous dit-il en souriant; Lablancherie sort d'ici, où il a passé plus de deux heures; il m'a fait ses confidences, et comme elles vous regardent, mademoiselle, il faut bien vous en faire part. (La conséquence n'était pas trop rigoureuse, mais enfin mon père avait coutume de la tirer.) Il t'aime, et s'est offert pour mon gendre; mais il n'a rien, et ce serait une folie que je lui ai fait sentir. Il suit le barreau; il aurait le projet d'acheter quelque charge de magistrature : sa légitime ne serait pas suffisante pour cela; il s'est imaginé que s'il pouvait nous convenir, la dot de sa femme suppléerait à ce qui lui manque, et que ma fille étant seule, le jeune ménage pourrait demeurer avec nous dans les premières années. Il m'a dit sur tout cela de fort belles choses qui s'arrangent très-bien dans de jeunes cervelles; mais il faut du plus solide à des parens prudens. Qu'il commence un cabinet, ou achète une charge; qu'il se fasse un état enfin, nous verrons après; il sera temps pour le mariage ensuite; ce serait une extravagance que de se marier préliminairement. D'ailleurs, resterait à examiner la personne; mais de bonnes informations seraient bientôt prises. J'aimerais mieux qu'il ne fût pas gentilhomme et qu'il eût une quarantaine de mille écus. Il est assez bon-enfant : nous avons causé longuement; mes raisons l'ont un peu affligé,

mais il les a entendues ; il a fini par me prier de ne point lui fermer ma porte, et il l'a sollicité de si bonne grâce, que j'y ai consenti, pourvu qu'il ne vînt pas plus souvent que de coutume. Je lui ai dit que je ne te parlerais de rien ; mais comme tu es raisonnable, j'aime à ne te rien cacher. » Quelques questions de ma mère, et de sages réflexions sur tout ce qu'il fallait envisager avant de se prévenir pour personne, me dispensèrent de rien dire, mais non de rêver.

Les calculs de mon père étaient justes ; les propositions du jeune homme n'étaient pourtant pas déraisonnables : je me sentais disposée à le voir et l'étudier avec plus d'intérêt et de curiosité. Les occasions n'en furent pas fréquentes. Plusieurs mois s'écoulèrent ; Lablancherie partit pour Orléans, et je ne le revis que deux ans après. Dans cet intervalle, je fus sur le point d'épouser le médecin Gardanne ; une de nos parentes avait pressé ce mariage. Madame Desportes, née provençale, avait été mariée à Paris dans le commerce ; demeurée veuve très-jeune, avec une fille unique, elle avait continué de faire ce commerce de bijoux que mon père trouvait si agréable. De l'esprit, de l'honnêteté, beaucoup d'adresse et un excellent ton la faisaient généralement considérer ; on eût dit qu'elle ne se chargeait d'affaires que pour obliger les personnes qui s'adressaient à elle : sans sortir de son appartement, fort bien tenu, et où elle recevait une société décente, dont faisaient quelquefois par-

tie les individus mêmes qui cherchaient des acquisitions pour satisfaire leur luxe ou l'usage, elle maintenait sa petite fortune et son aisance sans perte et sans accroissement. Très-avancée en âge, elle était secondée par sa fille, dont le tendre attachement lui avait fait rejeter tout établissement, pour demeurer avec sa mère dans l'union la plus intime.

Gardanne était du pays de madame Desportes: l'esprit naturel, la vivacité méridionale, de bonnes études et l'extrême envie de réussir promettaient que ce jeune docteur pousserait assez loin un chemin déjà bien commencé. Madame Desportes, qui l'accueillait avec cette bonté protectrice qui seyait à son caractère, à son âge, et qu'elle avait l'art de rendre aimable, imagina d'en faire le mari de sa petite cousine: elle mourut avec ce projet, que sa fille résolut d'exécuter.

Gardanne souhaitait et craignait de se lier; dans le calcul des avantages et des inconvéniens de la grande confrérie, il ne s'était point, comme ma tête romantique, attaché à l'unique idée des convenances personnelles; il comptait tout. J'avais seulement vingt mille livres en mariage; mais les espérances rachetaient la modicité de la dot. Les conditions pécuniaires furent faites avant que je susse rien; le *marché* était conclu lorsqu'on me parla d'un médecin à épouser. L'état me convenait, il promettait un homme éclairé; mais il fallait connaître sa persónne. On arrangea une

promenade au Luxembourg ; la pluie devait prendre en chemin et survint, ou bien on la craignit : on se réfugia chez une amie de madame Desportes, mademoiselle de la Barre, grande janséniste, qui fut ravie de la circonstance, et nous offrit une collation, durant laquelle son médecin et son compatriote vint tout juste lui faire une visite.

On s'examine beaucoup de part et d'autre, sans avoir, pour mon compte, l'air d'y regarder, mais sans laisser rien échapper néanmoins. Ma cousine était triomphante, comme si elle eût dit : « Je ne l'avais point annoncée jolie ; mais que vous en semble? » Ma bonne mère avait l'air tendre et rêveur; mademoiselle de la Barre faisait de l'esprit, et merveilleusement les honneurs de ses confitures et de mille bonbons; le médecin babillait assez, croquait des sucreries, disant, m[illegible]é par une galanterie qui sentait un peu les bancs de l'école, qu'il aimait beaucoup la douceur; à quoi la jeune fille observa d'une voix timide, avec quelque rougeur et un léger sourire, qu'on accusait les hommes de l'aimer beaucoup, parce qu'ils avaient grand besoin qu'on en usât toujours avec eux. Le fin docteur parut émoustillé de l'épigramme. Mon père aurait volontiers déjà donné sa bénédiction; il était si poli que j'en enrageais. Le médecin se retira le premier, pour faire ses visites du soir; nous retournâmes comme nous étions arrivés, et voilà ce qu'on appelait *une entrevue*. Mademoiselle Desportes, grande observatrice des formes, avait ainsi

tout arrangé, parce que dans une maison qui n'est point ouverte, et où se trouve une jeune fille, un homme qui a des vues de mariage ne doit mettre le pied que quand il est accepté; mais aussi, cela fait, le contrat doit se dresser d'abord, et la célébration suivre immédiatement : c'était la loi et les prophètes. Un médecin dans son costume n'est jamais séduisant pour une jeune personne; je n'ai su, dans aucun temps de ma vie, me représenter l'Amour en perruque. Gardanne avec ses trois marteaux, son air doctoral, son accent du midi, ses sourcils noirs très-rapprochés, avait l'air beaucoup plus propre à conjurer la fièvre qu'à la donner. Mais je sentais cela, sans faire alors cette réflexion; j'avais, du mariage, des idées si austères, que je ne voyais pas dans sa proposition le plus petit mot pour rire. « Eh bien! me demanda doucement ma bonne mère, comment trouves-tu cette personne; te conviendra-t-elle ? — Maman, je ne puis savoir cela si vite. — Mais tu peux bien dire si elle t'inspire de la répugnance ? — Ni répugnance ni goût; l'une ou l'autre pourrait naître. — Comment! il faut pourtant savoir que répondre si l'on vient faire la demande en règle. — Et cette réponse engagera-t-elle ? — Mais quand on a donné sa parole à un honnête homme, assurément il faut la tenir. — Et s'il déplaît? — Une fille raisonnable, qui ne se détermine point par caprice, dès qu'elle a pesé les motifs d'une aussi grande résolution, ne revient point après l'avoir prise. — Il s'agit donc de se dé-

cider sur cette entrevue? — Ce n'est pas cela précisément : les relations de M. de Gardanne avec la famille permettent de juger son existence, ses mœurs; quelques informations pourront aider à estimer son caractère; ainsi, voilà les bases principales pour établir une détermination; la vue de la personne n'est plus que pour de légères convenances. — Ah! maman, je ne suis pas pressée de me marier. — Je le crois, mon enfant; mais tu es destinée à t'établir, et tu es à l'âge le plus convenable pour cela : tu as refusé beaucoup de partis dans le commerce, et ce sont ceux que ta situation peut t'offrir en plus grand nombre; tu parais décidée à ne point vouloir d'un mari qui soit dans cet état : le parti qui se présente aujourd'hui te convient par tous les rapports extérieurs; prends garde à ne point le rejeter légèrement. — Il me semble que j'ai le temps d'y songer; M. Gardanne lui-même n'est peut-être pas décidé; car enfin il ne m'avait jamais vue. — J'en conviens; mais si tu n'as que cette excuse, elle pourrait n'être pas de longue durée : au reste, je n'exige pas une réponse à cet instant; tu feras tes réflexions, et tu me les communiqueras dans deux jours. » En me disant ces mots, ma mère me baisa le front et me laissa rêver.

La raison et la nature se réunissent si bien pour convaincre une jeune fille sage et modeste qu'elle doit se marier, que la délibération à cet égard ne peut jamais s'établir que sur le choix du sujet. Or,

sur ce choix même, les argumens de ma mère ne manquaient pas de justesse. Je réfléchis d'ailleurs que mon acceptation provisoire, quoi qu'on en pût dire, ne saurait m'engager absolument ; qu'il était absurde de me supposer liée, parce que j'aurais consenti à voir chez mon père l'homme qui se présenterait pour m'épouser ; et je sentais fort bien que s'il me déplaisait, aucune considération ne me déciderait à terminer. J'arrêtai donc en moi-même de ne pas dire non, et de me réserver l'examen.

Nous étions sur le point de partir pour la campagne, où nous devions passer quinze jours ; je trouvais qu'il n'aurait pas été digne de remettre le voyage dans l'attente d'un épouseur ; ma mère était de mon avis ; mais avant notre départ, mademoiselle de la Barre arrive un beau jour dans le grand costume, faire ce qu'on appelle la demande au nom du docteur. Mes parens répondirent les généralités d'usage quand on accepte, avec le sous-entendu de la réflexion : on réclama la permission pour le demandeur de présenter ses devoirs en personne ; elle fut accordée. Mademoiselle Desportes, toujours mesurée, conclut qu'elle devait l'amener, et une collation de famille, où mademoiselle de la Barre et une de mes parentes se trouvèrent aussi, signala l'entrée cérémonieuse du personnage dans la maison paternelle. Nous partîmes le lendemain pour la campagne, afin d'y passer précisément le temps de ce qu'on appelle les informations. Cette seconde entrevue ne me

toucha guère plus que la première ; mais je vis dans Gardanne un homme d'esprit avec lequel une femme qui pense pouvait vivre ; et, dans mon inexpérience, je calculais que dès qu'il était possible de raisonner et de s'entendre, il y avait fonds pour le bonheur en mariage. Ma mère craignait d'apercevoir chez lui les indices d'un caractère impérieux; cette idée ne me frappait point : habituée à m'étudier moi-même, à régler mes affections, à commander mon imagination ; pénétrée de la rigueur et de la sublimité des devoirs d'épouse, je ne voyais pas du tout ce qu'un caractère un peu plus ou un peu moins doux aurait à faire avec moi et pourrait exiger de plus que moi-même. Je raisonnais en philosophe qui calcule, et en solitaire qui ne connaît ni les hommes, ni les passions. Je prenais mon cœur paisible et affectueux, généreux et franc, pour la mesure commune de la moralité de mon espèce. J'ai commis cette faute pendant longtemps; elle a été la source unique de mes erreurs. Je me hâte de le faire observer ; c'est donner à l'avance la clé de mon secrétaire. Je portai à la campagne une sorte d'inquiétude ; ce n'était pas cette douce agitation que son ravissant spectacle avait coutume de m'inspirer, et par laquelle je savourais plus voluptueusement encore ses charmes touchans. Je me sentais à la veille d'une situation nouvelle ; j'allais quitter, peut-être, mon excellente mère, mes études chéries, mon aimable retraite, une sorte d'indépendance enfin, pour un

état que je ne définissais pas bien, qui m'imposerait de grandes obligations : j'estimais qu'il était glorieux d'avoir à les remplir, et que j'étais faite pour m'en charger; mais, enfin, je ne voyais pas tout, j'éprouvais le désir et la crainte de l'incertitude. Mademoiselle Desportes m'avait fait promettre de lui donner de mes nouvelles; j'acquittai ma parole : mais sur la fin de la quinzaine, j'appris qu'elle avait un grand chagrin. Mon père, qui prenait les choses à la lettre, n'aurait pas cru bien marier sa fille et remplir les devoirs de la paternité, s'il n'eût pris, en toute règle, ce qu'il appelait des informations. Gardanne était présenté par une de nos parentes qui le connaissait d'origine et d'habitude; tous les renseignemens possibles avaient été donnés; n'importe, mon père avait écrit, dès le commencement de l'affaire, en Provence, à trois ou quatre personnes, pour s'informer des plus petites particularités concernant la famille et la personne du docteur : sa vigilance ne se borna pas là dans notre absence; il employa de petits moyens pour juger par ses domestiques ou ses fournisseurs, de l'humeur et de la façon de vivre de son gendre futur : ce n'est pas tout, il alla lui rendre visite; et, avec une adresse égale à celle qu'il employait dans ses informations, laissant voir à tout le monde pourquoi il les prenait, il voulut lui paraître bien instruit; il lui cita fort gauchement, comme un homme qu'il devait considérer, un compatriote avec lequel il était brouillé; il joignit à ses remarques

des conseils prématurés, avec l'accent paternel. Gardanne reçut à la fois, et des lettres de son pays où on le plaisantait des recherches auxquelles il donnait lieu, et des avis de l'examen scrupuleux qui se faisait autour de lui, et enfin l'exhortation pédagogue de son beau-père prétendu. Désolé, piqué, aigri, il va chez mademoiselle Desportes, se plaint, avec la vivacité méridionale, des procédés étranges d'un homme dont la fille très-désirable a le tort d'avoir un père si singulier; mademoiselle Desportes, aussi vive et très-fière, ne trouve pas bon que l'on soit assez peu épris de sa cousine pour se plaindre de ces petits désagrémens, et le reçoit assez mal. Du moment où ces détails parvinrent à ma connaissance, je saisis avec empressement l'occasion de sortir de mon incertitude, et j'écrivis que j'espérais à mon retour ne plus revoir la personne. Ainsi se dénoua un mariage que l'on se proposait tellement de précipiter, que Gardanne avait compté terminer dans la huitaine qui aurait suivi mon retour: je m'applaudis d'échapper à un lien qu'on aurait voulu serrer si brusquement; ma mère, effrayée de la vivacité du docteur, respira comme délivrée de craintes, en s'affligeant un peu d'autre part; mon père tâcha de dissimuler quelque honte et dépit sous le voile d'une grande dignité; ma cousine conserva toute la sienne en éloignant le docteur de sa maison; et cinq ans après, mademoiselle de la Barre lui disait encore que cette union était écrite dans le ciel; que son ami n'en

contractait point d'autre ; que le doigt de la Providence ménageait des rapprochemens que nous ne pouvions pas juger.

La bonne prophétie! elle valait autant que le billet à la Châtre!

La santé de ma mère vint insensiblement à s'altérer; elle avait eu une attaque de paralysie qu'on avait adoucie à mes yeux du nom de rhumatisme, d'accord avec elle, qui ne s'abusait point, et qui voulait que je ne prisse pas d'inquiétude. Sérieuse et taciturne, elle perdait chaque jour de sa vivacité; elle aimait à se concentrer, et m'obligeait à sortir quelquefois avec ma bonne, sans vouloir quitter son appartement. Elle me parlait souvent de mon établissement, et regrettait que je ne pusse me décider pour les partis qui se présentaient. Un jour entre autres elle me pressait avec mélancolie pour accepter un honnête commerçant de bijoux qui m'avait demandée : « Il a pour lui, me disait-elle, la réputation d'une grande probité, des mœurs réglées et douces, une fortune agréable, qui peut devenir brillante; et cet accessoire fait partie du mérite d'un homme médiocre. Il sait que tu n'as pas une façon de penser commune; il professe pour toi une haute estime, s'honorera de suivre tes conseils, et dit déjà qu'il ne s'opposerait point à ce que sa femme nourrît ses enfans; tu le conduirais.—Eh! maman, je ne veux point du tout d'un homme que je conduise; ce serait un trop grand enfant. — Mais sais-tu qu'on pourrait te

trouver bien singulière; car enfin, tu ne voudrais pas non plus d'un maître? — Entendons-nous, chère maman ; je ne veux point d'un homme qui me commande, il ne m'apprendrait qu'à résister; mais je ne veux pas non plus avoir besoin de gouverner un mari. Ou je me suis trompée, ou ces individus qui ont cinq pieds de haut, avec de la barbe au menton, ne manquent guère de faire sentir qu'ils sont les plus forts; le bon homme à qui la fantaisie prendrait de me rappeler cette force, m'impatienterait alors, et je serais honteuse de ma domination quand il se laisserait conduire. — J'entends; tu voudrais subjuguer quelqu'un qui se crût bien le maître en faisant ta volonté. — Ce n'est pas cela non plus; je hais la servitude, mais je ne me crois pas faite pour la domination, elle m'embarrasserait : ma raison a bien assez à faire de moi-même. Je veux inspirer quelqu'un digne de mon estime, tel que je puisse m'honorer de mes complaisances, et qu'il trouve son bonheur à faire le mien, suivant ce que sa sagesse et son affection lui montreront de convenable. — Le bonheur, mon enfant, ne se compose pas toujours de cette perfection de rapports que tu imagines; s'il n'existait point sans elle, il serait nul dans presque tous les mariages. — Je n'en connais pas non plus que j'envie. — Soit; mais, dans ces mariages que tu n'envies point, il peut cependant y en avoir de préférables à demeurer toujours fille. Je puis mourir plutôt que tu n'imagines; tu reste-

rais seule avec ton père; il est encore jeune, et tu ne te représentes point tous les chagrins que ma tendresse pour toi redoute : combien je serais tranquille, si je te laissais unie à un honnête homme avant de quitter ce monde! » Ces dernières idées m'accablèrent de douleur : ma mère semblait lever un voile redoutable sur un avenir sombre et effrayant que je n'avais pas même soupçonné : je n'avais jamais songé que je dusse la perdre; le seul aperçu de cette perte, dont elle me parlait comme si elle eût été prochaine, me pénétra de terreur; un frisson terrible se promenait à la surface de mon corps; je fixai sur elle des yeux égarés, dont son sourire fit couler des pleurs. « Eh quoi! tu t'alarmes, comme s'il ne fallait pas, dans les résolutions à prendre, calculer les possibles! Je ne suis point malade, quoique dans un temps critique dont les révolutions deviennent quelquefois funestes; mais c'est dans l'état de santé qu'il faut s'occuper du contraire; l'occasion présente m'y engage particulièrement. Un bon et digne homme t'offre sa main; tu as passé vingt ans; tu ne verras plus autant de prétendans qu'il s'en est présenté dans les cinq années qui viennent de s'écouler : je puis m'échapper...... ne refuse pas un mari....... qui n'a point, il est vrai, cette délicatesse à laquelle tu mets tant de prix (délicatesse toujours bien rare, même dans ceux chez qui l'on croit la trouver), mais qui te chérira et avec qui tu seras heureuse. — Oui, maman, m'écriai-je avec un profond sou-

pir, d'un bonheur comme le vôtre! » Ma mère se troubla, ne me répondit rien, et ne m'ouvrit plus la bouche de ce mariage ni d'aucun autre, du moins pour me presser. Le mot m'avait échappé comme s'échappe l'expression d'un sentiment vif que l'on n'a point réfléchi; l'effet qu'il produisit m'avertit de sa trop grande justesse.

Les étrangers devaient juger, à la première vue, l'extrême différence qui se trouvait entre ma mère et mon père : eh, qui pouvait mieux que moi sentir toute l'excellence de la première! Mais je n'avais pas proprement calculé ce qu'elle devait souffrir; habituée, dès mon enfance, à voir régner dans la maison la paix la plus profonde, je ne pouvais juger s'il était pénible de la maintenir. Mon père aimait sa femme et me chérissait tendrement; jamais, je ne dirai point le reproche, mais l'air du mécontentement n'avait approché de ma mère : quand elle n'était point de l'avis de son mari, et qu'elle n'avait pu le modifier, on eût dit qu'elle passait condamnation sur le sien propre, sans aucune difficulté. Seulement, dans les dernières années, éprouvant du malaise des raisonnemens de mon père, je m'étais permis d'entrer parfois dans la discussion; j'y avais une certaine influence; bientôt j'en usai avec une sorte de liberté. Soit nouveauté, soit faiblesse, mon père me cédait plutôt qu'à sa femme : je m'en prévalus pour elle; j'étais devenue, pour ainsi dire, le chien de garde de ma mère; il n'était pas permis de la tracasser en

ma présence; et soit en jappant par agacerie, tirant l'habit par la basque, soit en me fâchant tout de bon, j'étais sûre de faire quitter prise. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est qu'aussi réservée que ma mère sur le compte de son mari, jamais je ne lui disais rien en particulier, et loin de mon père, que n'eût autorisé le respect filial. J'usais, pour la défendre, de la force, je dirai même de l'autorité de la raison, lorsque l'adresse ingénieuse ne suffisait pas; mais en tête-à-tête, je n'aurais pas ouvert la bouche pour un seul mot de relatif à ce qui s'était passé. Pour elle, je pouvais combattre même son mari; mais ce mari absent n'était plus que mon père, dont chacune se taisait quand il n'y avait pas d'actions de grâces à lui rendre. Je m'apercevais cependant que mon père avait perdu, par degré, ses habitudes laborieuses; les affaires de sa communauté l'ayant d'abord distrait, lui donnèrent ensuite le besoin de quitter plus souvent son logis; insensiblement la dissipation l'entraîna : tout ce qui faisait au-dehors spectacle ou événement l'attirait; le goût du jeu s'en mêla; des liaisons, faites au café, le conduisirent ailleurs; l'appât de la loterie le séduisit. L'envie de faire fortune lui ayant fait tenter des entreprises de commerce, étrangères à son art, et qui n'avaient pas été toujours heureuses, cette envie, lorsqu'il perdit l'habitude de l'occupation, lui fit faire des sacrifices au hasard. A mesure qu'il exerçait moins son talent, il en perdait une partie; ses facultés diminuèrent, et, dans une vie

moins réglée, sa vue baissa, sa main perdit de sa fermeté. Ses jeunes gens, moins surveillés par leur maître, le remplaçaient toujours plus mal; bientôt il fallut diminuer leur nombre, parce que la vogue dut se porter ailleurs. Ces changemens s'opérèrent par degrés imperceptibles, et leur effet devint très-sensible avant qu'on eût calculé toute sa portée. Ma mère, très-rêveuse, commençait à me dire quelquefois, à moitié, ses inquiétudes; je craignais de les exciter, en lui parlant de ce qu'elle et moi ne pouvions changer. Je mettais mes soins à lui faire goûter toute la douceur qui dépendait de moi; elle était devenue très-paresseuse à marcher; je faisais le sacrifice de la quitter pour sortir avec mon père, que je priais de me conduire à la promenade: il ne me cherchait plus, comme autrefois, pour m'avoir avec lui; mais il avait encore du plaisir à m'accompagner, et je le ramenais avec une sorte de triomphe à cette bonne maman, dont je voyais tout l'attendrissement quand nous étions réunis. Nous n'y gagnions pas toujours; car pour ne point refuser sa fille, et ne pas manquer à ses autres plaisirs, lorsque mon père m'avait déposée au logis, il sortait de nouveau, pour un instant, disait-il; mais, au lieu de revenir souper, il oubliait l'heure et rentrait à minuit. Nous avions pleuré en silence; et s'il m'arrivait, à son retour, de lui présenter notre chagrin, il prenait les choses légèrement, en écartant mes douces plaintes par des plaisanteries, ou il se retirait avec le silence

du mécontentement. Le bonheur domestique s'ensevelissait sous ces nuages; mais la paix n'était point altérée, et des yeux indifférens n'auraient point aperçu les changemens qui se faisaient chaque jour.

Ma mère souffrait beaucoup, depuis plus d'un an, d'une sorte d'enchifrenement, qui ressemblait à un rhume de cerveau, et dont les médecins n'avaient pu deviner la cause; après divers remèdes, ils conseillèrent surtout l'exercice, qu'elle n'aimait plus guère, et le bon air de la campagne. Nous étions à la veille des fêtes de Pentecôte de l'année 1773; il fut décidé que nous irions passer ces fêtes à Meudon. Je ne m'éveillai point, le matin du dimanche, comme j'avais coutume de faire, lorsqu'il s'agissait de ces parties champêtres; j'étais accablée d'un sommeil pénible et interrompu de rêves sinistres: il me semblait que nous revenions à Paris par eau, battus de l'orage, et qu'au sortir de la galiote où nous étions, un cadavre que l'on en tirait s'opposait à notre passage : ce spectacle me glaçait d'effroi; je cherchais ce qu'était ce triste cadavre. Au même instant, ma mère me touchant légèrement les jambes sur mon lit, et m'appelant de sa voix douce, fit évanouir mon songe; je fus ravie de la voir, comme si elle m'eût tirée du dernier péril; je tendis mes bras vers elle, et je l'embrassai avec attendrissement, en lui disant qu'elle me faisait grand bien de m'éveiller. Je saute à bas du lit, nous faisons nos dispositions, nous sommes partis. Le temps était beau, l'air calme; un petit batelet

nous eut bientôt conduits à notre destination, et les délices de la campagne me rendirent ma sérénité. Ma mère se trouvait bien du voyage ; elle reprit quelque activité : ce fut le second jour que nous découvrîmes Villebonne et le fontainier du Moulin-Rouge. J'avais promis à mon Agathe d'aller la voir le lendemain des fêtes ; nous étions de retour du mardi soir : ma mère s'était proposée de m'accompagner au couvent ; mais l'exercice des jours précédens l'ayant un peu fatiguée, elle changea de dessein au moment du départ, et me fit accompagner par ma bonne. Je voulus rester alors ; elle insista pour que j'acquittasse ma parole, ajoutant que je savais bien qu'elle restait volontiers seule, et que si je voulais faire un tour au Jardin du Roi, je pourrais en prendre le plaisir.

Je vis Agathe ; je la quittai promptement. « Pourquoi partir si vite, me disait-elle ; tu es donc attendue ? — Non ; mais je me sens pressée de retourner près de maman. — Tu m'as dit qu'elle se portait bien ? — C'est vrai ; elle ne m'attend pas non plus, et je ne sais quoi me tourmente ; j'ai besoin de la revoir. » En disant ces mots, mon cœur se gonflait malgré moi.

On imaginera peut-être que ces circonstances sont ajoutées par l'effet d'un sentiment qui se réfléchit, et qui prête sa teinte aux objets qui l'ont précédé ; je ne suis qu'historien fidèle, et je rapporte des faits que l'événement seul m'a rappelés ensuite.

Assurément, on a pu juger, par l'exposé de mes

opinions, et surtout par le développement successif des idées que j'avais acquises, que je ne partageais pas plus alors certains préjugés, que je n'ai aujourd'hui de superstition. Aussi, en méditant ce qui pouvait donner lieu à ce qu'on appelle des pressentimens, j'ai cru qu'ils se réduisaient à cet aperçu rapide de gens qui ont l'esprit vif et le sentiment exquis, d'une foule de choses imperceptibles qu'on ne saurait même désigner, qui sont plutôt senties que jugées, et dont il résulte une affection qu'on ne peut motiver, mais que les effets viennent éclairer et justifier.

Plus est vif l'intérêt que nous inspire un objet, plus nous sommes clairvoyans sur son compte, ou susceptibles à son sujet; plus nous avons de ces aperçus physiques, si je puis ainsi dire, qui s'appellent ensuite des pressentimens, et que les anciens regardaient comme des augures ou des avis des dieux.

Ma mère était pour moi l'objet le plus chéri; elle approchait de sa fin, sans qu'aucun signe extérieur l'annonçât à des yeux vulgaires : mon attention n'avait rien distingué qui me fît juger ce coup affreux; mais il y avait sans doute en elle des altérations légères, qui m'agitaient à mon propre insu. Je ne pouvais pas dire que je fusse inquiète, je n'aurais su de quoi; mais je me sentais troublée; mon cœur se serrait parfois lorsque je la fixais, et j'éprouvais loin d'elle un malaise qui ne me permettait pas d'y rester. Je quittai Agathe d'un air si

singulier, qu'elle me pria de lui donner de mes nouvelles. Je revins précipitamment, malgré les observations de ma bonne, qui trouvait que l'heure aurait été bien agréable pour une promenade au Jardin du Roi : j'approche de la maison, je trouve à la porte une jeune fille du voisinage, qui s'écrie, en me voyant : « Ah! mam'selle, votre maman s'est trouvée bien mal; elle est venue chercher ma mère, qui a monté dans son appartement avec elle.» Frappée de terreur, je jette quelques sons inarticulés; je vole, me précipite; je trouve ma mère dans un fauteuil, la tête abandonnée, les bras tombans, l'œil égaré, la bouche entr'ouverte : à ma vue, son visage se ranime; elle veut parler; sa langue enchaînée, profère difficilement des mots imparfaits : elle veut dire qu'elle m'attend avec impatience; elle fait effort pour soulever ses bras; un seul obéit à l'impulsion de sa volonté : elle porte sa main sur mon visage, essuie, de ses doigts, les larmes qui le couvrent, les passe doucement sur mes joues, comme pour me calmer; l'intention du sourire se dessine dans sa physionomie; elle essaie de parler.... inutiles tentatives! la paralysie épaissit sa langue, accable sa tête, anéantit la moitié de son corps. L'eau de mélisse, le sel dans la bouche, les frictions ne produisaient aucun effet; en un instant, j'avais expédié du monde pour chercher le médecin et mon père; j'avais, avec la rapidité de l'éclair, été prendre moi-même deux grains d'émétique chez l'apothicaire le plus voisin : le médecin

était arrivé, ma mère était au lit; les remèdes s'administraient, et les progrès du mal se faisaient avec une effroyable rapidité; les yeux étaient fermés, la tête, penchée sur la poitrine, ne pouvait plus se lever; une respiration forte et précipitée annonçait l'accablement universel : cependant, elle entendait ce qu'on lui disait; et lorsqu'on lui demandait si elle souffrait, elle portait la main gauche sur son front, comme pour indiquer le siége de la douleur. J'étais dans une activité inexprimable; j'ordonnais tout, et je l'avais toujours fait avant qu'on l'eût exécuté; je paraissais ne pas quitter le chevet du lit, et je préparais ce qui était nécessaire. A dix heures du soir, je vois que le médecin prend à part quelques femmes et mon père; je veux savoir ce qu'il propose; on me dit qu'on est allé chercher l'extrême-onction : je crois rêver; un prêtre arrive, il prie, et fait je ne sais quoi : je tiens machinalement un flambeau; droite au pied du lit, sans répondre et sans céder à ceux qui veulent me déplacer, les yeux fixés sur ma mère mourante et adorée; absorbée dans un sentiment unique, qui suspend enfin toutes mes facultés, le flambeau s'échappe de ma main; je tombe sans connaissance : on m'enlève; je me retrouve, après quelque temps, dans le salon voisin de sa chambre, environnée de personnes de ma famille. Je tourne les yeux vers la porte; je me lève, on me retient; je fais des gestes supplians pour obtenir la permission de retourner... Un silence triste, une opposition morne et cons-

tante me contrarient continuellement. Je retrouve des forces; je prie, j'éclate, on est impitoyable; j'entre dans une espèce de rage.... A l'instant, mon père paraît; il est blême et silencieux : on a l'air de lui faire une demande tacite; il répond par un mouvement des yeux, qui fait jeter des *hélas!* gémissans. Je me dérobe à la surveillance de mes gardiens frappés : je sors impétueusement : Ma mère!... elle n'était plus! Je soulève ses bras; je ne puis le croire; j'ouvre et referme alternativement ces yeux qui ne me verront plus, et qui se fixaient sur moi avec tant de tendresse : je l'appelle; je me jette sur son lit avec transport; je pose mes lèvres sur les siennes; je les entr'ouvre; je cherche à aspirer la mort; j'espère la gagner avec mon souffle, et pouvoir expirer sur l'heure. Je ne sais pas bien ce qui suivit; je me souviens que, sur le matin, je me vis chez un voisin, où parut M. Besnard, qui me fit porter dans une voiture et emmener chez lui. J'arrive; ma grand'tante m'embrasse en silence, me met devant une petite table, et me sert quelque chose à boire, en me priant beaucoup de le prendre : je veux la satisfaire, et je m'évanouis. On me met au lit; j'y ai passé quinze jours entre la vie et la mort, dans des convulsions effrayantes. La souffrance physique dont je me rappelle, est celle d'un étouffement continuel; ma respiration n'était qu'une sorte de hurlement, qu'on entendait de la rue, à ce qui m'a été dit depuis : j'avais éprouvé une révolution, que ma situation avait rendue plus critique, et dont

je n'ai pu revenir que par la force de ma constitution et l'excès des soins qui m'ont été prodigués. Mes respectables parens s'étaient retirés dans de petits cabinets, pour me loger commodément; ils semblaient avoir pris une vigueur nouvelle pour me rappeler à la vie, et ils ne permettaient pas qu'une main mercenaire me présentât rien; ils voulurent me servir eux-mêmes, et ne souffrirent d'être secondés, dans les soins immédiats, que par madame Trude, née Robineau, jeune femme, ma cousine, qui venait tous les soirs pour demeurer la nuit près de moi, couchée dans mon lit, et toute occupée de prévoir et d'adoucir les accès convulsifs dans lesquels je tombais souvent.

Huit jours s'étaient écoulés; je n'avais pas trouvé de larmes; les grandes douleurs n'en ont point. (J'en verse en ce moment qui sont amères et brûlantes, car je crains un mal encore plus grand que celui que je souffre : j'avais réuni tous mes vœux pour le salut de ce que j'aime; il est plus incertain que jamais! Les calamités s'étendent comme un nuage obscur et terrible près d'envelopper tout ce qui me fut cher, et je travaille avec peine à distraire mon attention du présent, en m'obligeant de retracer le passé.)

Une lettre de Sophie vint rouvrir la source des pleurs; la voix de l'amitié, ses tendres expressions rappelèrent mes esprits, amollirent mon cœur; elles produisirent un effet que les bains et l'art des médecins avaient inutilement sollicité; ce fut une

révolution nouvelle ; je pleurai, je fus sauvée. L'étouffement diminua, tous les accidens s'affaiblirent, et les convulsions devinrent plus rares; mais toute impression pénible me rendait leur accès.

Mon père se présenta devant moi dans le triste costume qui attestait notre perte commune, mais inégalement sentie. Il entreprit de me consoler, en me représentant que la Providence disposait encore des choses pour le mieux jusque dans le malheur; que ma mère avait achevé son ouvrage dans ce monde, l'éducation de sa fille, et que s'il avait fallu perdre l'un des auteurs de mes jours, il était bon que ciel m'eût laissé celui qui pouvait être plus utile à ma fortune. Assurément ma perte était irréparable, même à cet égard, ainsi que les événemens l'ont prouvé; mais je ne me fis point cette réflexion; je ne sentis que la sécheresse de la prétendue consolation si mal appropriée à ma façon d'être : je mesurai, pour la première fois, peut-être, tout ce qui se trouvait entre mon père et moi; il me semble qu'il déchirait le voile respectueux sous lequel je le considérais. Je me trouvai tout-à-fait orpheline, puisque ma mère n'était plus, et que mon père ne m'entendrait jamais; un nouveau genre de douleur oppressa mon cœur déchiré; je retombai dans l'état du plus violent désespoir. Les pleurs de ma cousine, la tristesse de mes bons parens, m'offraient encore des sujets d'attendrissement; ils eurent leur influence, et je fus arrachée aux dangers qui menaçaient mes jours.

Hélas ! s'ils se fussent terminés alors ! c'était mon premier chagrin ; de combien d'épreuves n'a-t-il pas été suivi ?

Ici finit l'époque douce et brillante de ces années tranquilles, passées dans la paix et le charme d'affections heureuses et d'études chéries ; semblables à ces belles matinées du printemps, où la sérénité du ciel, la pureté de l'air, la vivacité du feuillage, le parfum des plantes, enchantent tout ce qui respire, développent l'existence, et donnent le bonheur en le promettant.

TROISIÈME PARTIE.

10 septembre 1793.

Ma mère n'avait pas plus de cinquante ans, lorsqu'elle me fut si cruellement ravie; un abcès dans la tête, formé sans qu'on sût comment, et qu'on ne reconnut que par l'écoulement qui se fit à sa mort, par le nez et par les oreilles, expliqua l'enchifrenement étrange dont elle avait été si long-temps incommodée; la seconde attaque de paralysie n'eût probablement pas été mortelle sans cet incident. Sa physionomie douce et fraîche n'avait point annoncé sa fin prématurée; les indispositions paraissaient être celles d'un âge que les femmes passent rarement sans altération; la mélancolie, même l'abattement que je lui trouvais depuis quelque temps, s'expliquaient à mes yeux par des causes morales qui ne m'étaient que trop sensibles.

Nos dernières promenades à la campagne avaient paru la ranimer; le jour même qu'elle me fut enlevée, je l'avais laissée bien portante à trois heures après midi : je revins à cinq heures et demie, elle était frappée; à minuit, je ne l'avais plus. Faibles jouets que nous sommes de l'impitoyable destin! pourquoi des sentimens si vifs et des projets si

grands sont-ils liés à une si fragile existence? Ainsi fut arrachée du monde l'une des meilleures et des plus aimables femmes qui l'aient jamais habité. Rien de brillant ne la faisait remarquer; mais tout la rendait chère quand on l'avait connue. Raisonnable et bonne par essence, la vertu ne paraissait rien lui coûter; elle savait la rendre douce et facile comme elle. Sage et calme, tendre sans passion, son ame pure et tranquille respirait, comme s'écoule le fleuve docile qui baigne avec une égale complaisance le pied du rocher qui le tient captif et le vallon qu'il embellit. Sa perte subite m'a fait connaître les déchiremens de la douleur et les transports les plus violens. « Il est beau d'avoir de l'ame; il est malheureux d'en avoir autant, » disait tristement à mes côtés l'abbé Legrand, qui vint me voir chez mes grands parens. On s'empressa, lorsque mon état fut amélioré, de faire venir, ou de recevoir successivement les différentes personnes de ma connaissance, pour me familiariser avec les objets extérieurs. Je paraissais ne pas exister dans le monde où l'on me voyait; concentrée dans ma douleur, je ne m'apercevais guère de ce qui se passait autour de moi; je ne parlais point; ou bien, répondant à mes pensées au lieu de saisir celles des autres, j'avais l'air d'avoir l'esprit aliéné; puis l'image chérie que j'avais toujours présente, ranimant parfois l'affreux sentiment de sa perte, des cris s'échappaient tout-à-coup, mes bras étendus se roidissaient, et je perdais connaissance. Incapa-

ble d'aucune application, j'avais pourtant de bons intervalles où je sentais la tristesse de mes parens, leurs bontés, les tendres soins de ma cousine, et où je cherchais à diminuer leur sollicitude. L'abbé Legrand eut l'esprit de juger qu'il fallait beaucoup me parler de ma mère pour me rendre capable de songer à autre chose; il m'entretint d'elle, et m'amena insensiblement à des réflexions, à des idées qui, sans lui être étrangères, éloignaient la considération habituelle de sa perte. Dès qu'il me crut en état de jeter les yeux sur un livre, il imagina de m'apporter l'Héloïse de Jean-Jacques, et sa lecture fut véritablement ma première distraction. J'avais vingt-un ans; j'avais beaucoup lu; je connaissais un assez grand nombre d'écrivains, historiens, littérateurs, et philosophes; mais Rousseau me fit alors une impression comparable à celle que m'avait faite Plutarque à huit ans; il sembla que c'était l'aliment qui me fût propre, et l'interprète de sentimens que j'avais avant lui, mais que lui seul savait m'expliquer.

Plutarque m'avait disposée pour devenir républicaine; il avait éveillé cette force et cette fierté qui en font le caractère; il m'avait inspiré le véritable enthousiasme des vertus publiques et de la liberté: Rousseau me montra le bonheur domestique auquel je pouvais prétendre, et les ineffables délices que j'étais capable de goûter. Ah! s'il acheva de me garantir de ce qu'on appelle des faiblesses, pouvait-il me prémunir contre une passion? Dans

le siècle corrompu où je devais vivre, et la révolution que j'étais loin de prévoir, j'apportai de longue main tout ce qui devait me rendre capable de grands sacrifices et m'exposer à de grands malheurs. La mort ne sera plus pour moi que le terme des uns et des autres. Je l'attends, et je n'aurais point songé à remplir le court intervalle qui nous sépare de ma propre histoire, si la calomnie ne m'avait traduite sur la scène, pour attaquer plus grièvement ceux qu'elle voulait perdre. J'aime à publier des vérités qui ne m'intéressent pas seule, et je n'en veux taire aucune, pour que leur enchaînement serve à leur démonstration.

Je ne rentrai pas chez mon père sans éprouver tout ce que fait ressentir la présence des lieux qu'on habitait avec un objet qui n'est plus; on avait pris la précaution maladroite de soustraire le portrait de ma mère, comme si ce vide ne devait pas me rappeler plus douloureusement que son image la perte que j'avais faite; je le demandai sur-le-champ, il me fut rendu. Les soins domestiques me regardant seule, je m'en occupai; mais ils n'étaient pas nombreux dans un ménage de trois personnes. Je n'ai jamais compris qu'ils pussent absorber une femme qui a de l'ordre et de l'activité, quelque considérable que fût sa maison; car dès-lors il y a plus de monde pour les partager; il ne s'agit que d'une sage répartition et d'un peu de vigilance. Je me suis trouvée à cet égard dans plusieurs situations différentes : rien ne se faisait chez

moi que je ne l'eusse ordonné; et lorsque ces soins m'occupaient davantage, ils ne me prenaient guère plus de deux heures par jour. On a toujours du loisir quand on sait s'occuper; ce sont les gens qui ne font rien, qui manquent de temps pour tout. Au reste, il n'est pas surprenant que les femmes qui rendent ou reçoivent des visites inutiles, et qui se croiraient mal parées si elles n'avaient consacré beaucoup de temps à leur miroir, trouvent les journées longues par l'ennui, et trop courtes pour leurs devoirs : mais j'ai vu ce qu'on appelle de bonnes femmes de ménage, insupportables au monde, et même à leurs maris, par une précaution fatigante de leurs petites affaires : je ne connais rien de si dégoûtant que ce ridicule, et de si propre à rendre un homme épris de toute autre que de sa femme; elle doit lui paraître fort bonne pour sa gouvernante, mais non lui ôter l'envie de chercher ailleurs des agrémens. Je veux qu'une femme tienne ou fasse tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses enfans; ordonne ou même fasse sa cuisine, sans en parler, et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses momens qui lui laissent la faculté de causer d'autre chose, et de plaire enfin par son humeur, comme par les grâces de son sexe. J'ai eu occasion de remarquer qu'il en était à peu près de même dans le gouvernement des États, comme dans celui des familles : ces fameuses ménagères, toujours citant leurs travaux, en laissent beaucoup en arrière, ou les rendent

pénibles pour chacun : ces hommes publics si bavards et tant affairés, ne font bruit des difficultés, que par leur maladresse à les vaincre, ou leur ignorance pour gouverner.

Mes études me devinrent plus chères que jamais; elles faisaient ma consolation : livrée plus encore à moi-même, et souvent mélancolique, je sentis le besoin d'écrire. J'aimais à me rendre compte de mes idées; l'intervention de ma plume m'aidait à les éclaircir : lorsque je ne l'employais pas, je rêvais plus encore que je ne méditais; avec elle, je contenais mon imagination, et je suivais des raisonnemens. J'avais déjà commencé quelques recueils : je les augmentai sous le titre d'*OEuvres de loisirs et réflexions diverses*. Je n'avais d'autre projet que de fixer ainsi mes opinions et d'avoir des témoins de mes sentimens, que je pourrais comparer un jour les uns aux autres, de manière que leurs gradations ou leurs changemens me servissent à moi-même d'instruction et de tableau. J'ai un assez gros paquet de ces *œuvres* de jeune fille, entassé dans le coin poudreux de ma bibliothèque, ou peut-être dans un grenier. Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour; je vis de très-bonne heure qu'une femme qui gagnait ce titre, perdait beaucoup plus qu'elle n'avait acquis. Les hommes ne l'aiment point, et son sexe la critique : si ses ouvrages sont mauvais, on se moque d'elle, et l'on fait bien; s'ils sont bons, on les lui ôte. Si l'on est forcé de reconnaître qu'elle en a

produit la meilleure partie, on épluche tellement son caractère, ses mœurs, sa conduite et ses talens, que l'on balance la réputation de son esprit par l'éclat que l'on donne à ses défauts.

D'ailleurs, ma grande affaire, c'était mon bonheur, et je n'ai jamais vu que le public se mêlât de celle-là, pour quelqu'un, sans la gâter. Je ne trouve rien de si doux que d'être apprécié sa valeur par les gens avec lesquels on vit; et rien de si vide que l'admiration de quelques personnages qu'on ne doit point rencontrer.

Ah, mon dieu! qu'ils m'ont rendu un mauvais service ceux qui se sont avisés de lever le voile sous lequel j'aimais à demeurer! Durant douze années de ma vie, j'ai travaillé avec mon mari, comme j'y mangeais, parce que l'un m'était aussi naturel que l'autre. Si l'on citait un morceau de ses ouvrages, où l'on trouvât plus de grâces de style, si l'on accueillait une bagatelle académique dont il se plaisait à envoyer le tribut aux sociétés savantes dont il était membre, je jouissais de sa satisfaction, sans remarquer plus particulièrement si c'était ce que j'avais fait; et il finissait souvent par se persuader que véritablement il avait été dans une bonne veine, lorsqu'il avait écrit tel passage qui sortait de ma plume. Au ministère, s'il s'agissait d'exprimer des vérités grandes ou fortes, j'y mettais toute mon ame; il était tout simple que son expression valût mieux que les efforts d'esprit d'un secrétaire. J'aimais mon pays; j'étais enthousiaste de la liberté :

je ne connaissais point d'intérêt ni de passions qui pussent entrer en balance avec eux ; mon langage devait être pur et pathétique, c'était celui du cœur et de la vérité. L'importance du sujet me pénétrait si bien, que je ne faisais aucun retour sur moi-même. Une fois seulement je m'amusai de la singularité des rapprochemens. C'était en écrivant au pape pour réclamer les artistes français emprisonnés à Rome. Une lettre au pape, au nom du Conseil exécutif de France, tracée secrètement par une femme, dans l'austère cabinet qu'il plaisait à Marat d'appeler un boudoir, me parut chose si plaisante, que je ris beaucoup après l'avoir faite (1). Le plaisir de ces contrastes se trouvait dans

---

(1) Voici la lettre faite par la citoyenne Roland : elle partit sans qu'il y fût fait aucun changement. A peine fut-elle dans les mains du Saint-Père que les artistes furent mis en liberté. M. C.

24 novembre.

Le Conseil exécutif provisoire de la République française,

AU PRINCE ÉVÊQUE DE ROME.

« Des Français libres, des enfans des arts, dont le séjour à Rome y soutient et développe des goûts et des talens dont elle s'honore, subissent, par votre ordre, une injuste persécution. Enlevés à leurs travaux, d'une manière arbitraire, fermés dans une prison rigoureuse, indiqués au public et traités comme des coupables, sans qu'aucun tribunal ait annoncé leur crime, ou plutôt, lorsqu'on ne peut leur en

le secret même : mais il fut nécessairement moins parfait dans une situation qui n'était plus celle d'un particulier, et où l'œil d'un commis signale les écritures dont il fait des copies. Il n'y a pourtant de singulier dans tout cela que la rareté; pourquoi une femme ne servirait-elle pas de secrétaire à son mari, sans qu'il en eût moins de mérite? On sait bien que les ministres ne peuvent tout faire par eux-mêmes; et certes! si les femmes de ceux de l'ancien régime, ou même de tous ceux du nouveau, eussent été capables de faire des projets de lettres, de circulaires ou d'affiches, elles eussent mieux fait d'y employer leur temps, que de solliciter ou d'intriguer pour le tiers et le quart : l'un

---

reprocher d'autre que d'avoir laissé connaître leur respect pour les droits de l'humanité, leur amour pour une patrie qui les reconnaît, ils sont désignés comme des victimes que doivent bientôt immoler le despotisme et la superstition réunis. Déjà le ministre des affaires étrangères de la *République* a demandé l'élargissement de ces Français arbitrairement détenus à Rome : aujourd'hui son Conseil exécutif les réclame au nom de la justice qu'ils n'ont point offensée, au nom des arts que vous avez intérêt d'accueillir et de protéger, au nom de la raison qui s'indigne de cette persécution étrange, au nom d'une nation libre, fière et généreuse, qui dédaigne les conquêtes, il est vrai, mais qui veut faire respecter ses droits, qui est prête à se venger de quiconque ose les méconnaître, et qui n'a pas su les conquérir sur ses prêtres et ses rois pour les laisser outrager par qui que ce soit sur la terre.

»Pontife de l'Église romaine, Prince encore d'un État prêt

exclut l'autre par la nature même des choses. Si ceux qui m'ont pénétrée eussent jugé les faits ce qu'ils étaient, ils m'auraient épargné une sorte de célébrité que je n'ai point enviée : au lieu de passer aujourd'hui mon temps à détruire le mensonge, je lirais un chapitre de Montaigne, je dessinerais une fleur, ou jouerais une ariette, et j'adoucirais la solitude de ma prison, sans m'appliquer à faire ma confession. Mais j'anticipe sur un temps auquel je n'étais pas encore arrivée; je le remarque sans gêne, comme je l'ai fait sans scrupule; puisque c'est moi qu'il s'agit de peindre, il faut qu'on me voie avec mes irrégularités. Je ne commande pas

---

à vous échapper, vous ne pouvez plus conserver et l'État et l'Église que par la profession désintéressée de ces principes évangéliques qui respirent la plus tendre humanité, l'égalité la plus parfaite, et dont les successeurs du Christ n'avaient su se couvrir que pour accroître une domination qui tombe aujourd'hui de vétusté. Les siècles de l'ignorance sont passés; les hommes ne peuvent plus être soumis que par la conviction, conduits que par la vérité, attachés que par leur propre bonheur : l'art de la politique et le secret du gouvernement sont réduits à la reconnaissance de leurs droits, et au soin de leur en faciliter l'exercice pour le plus grand bien de tous, avec le moins de dommage possible pour chacun.

»Telles sont aujourd'hui les maximes de la République française, trop sage pour avoir rien à taire, même en diplomatie; trop puissante, pour avoir besoin de menacer; mais, trop fière pour dissimuler un outrage, et prête à le punir, si des réclamations paisibles demeuraient sans effet. »

ma plume, elle m'entraîne où il lui plaît, et je la laisse aller.

Mon père chercha de bonne foi, dans les premiers jours de son veuvage, à garder plus assidument son logis; mais il s'y ennuyait : et dès que le goût de son art ne prévenait point cette maladie, tous mes efforts ne pouvaient la guérir. Je voulais causer avec lui; nous avions peu d'idées communes, et probablement il inclinait alors pour un genre dans lequel il n'aurait pas voulu que j'eusse versé. Je faisais souvent son piquet; il était peu réveillant pour lui de le faire avec sa fille; d'ailleurs, il n'ignorait pas que je détestais les cartes, et quelque envie que j'eusse de lui persuader que j'y trouvais du plaisir, quelque soin que je prisse pour goûter effectivement celui de l'amuser, il ne doutait pas que ce ne fût de ma part une complaisance.

J'aurais voulu lui rendre sa maison agréable; je n'avais pas de moyens pour cela; je n'avais de liaisons qu'avec de grands parens qu'on allait voir, et qui ne se déplaçaient point. Il aurait fallu qu'il se formât lui-même une société chez lui; mais il en avait une ailleurs, et il sentait bien qu'il n'eût pas été convenable de me donner celle-là. Serait-il vrai que ma mère aurait eu tort de se concentrer et de ne pas rendre sa maison assez vivante pour captiver son mari? Ce serait la blâmer trop légèrement; et il y aurait aussi de l'injustice à trouver mon père si répréhensible pour quelques erreurs dont il devint lui-même victime.

Il est tel enchaînement de maux qui résulte si nécessairement d'une première cause, qu'il faut toujours remonter à celle-là pour tout expliquer.

Nos législateurs du siècle cherchent à former un bien général duquel ressorte le bonheur de chaque particulier; je crains fort qu'ils ne mettent la charrue devant les bœufs. Il serait plus conforme à la nature, et peut-être à la raison, de bien étudier ce qui fait le bonheur domestique, et de l'assurer aux individus de manière que la félicité commune se composât de celle de chacun, et que tous fussent intéressés à maintenir l'ordre des choses qui la leur aurait procurée. Quelque beaux que soient les principes écrits d'une constitution, si je vois dans la douleur et les larmes une portion de ceux qui l'ont adoptée, je croirai qu'elle n'est qu'un monstre politique; si ceux qui ne pleurent point se réjouissent des souffrances des autres, je dirai qu'elle est atroce, et que ses auteurs sont des imbéciles ou des scélérats.

Dans un mariage dont les parties n'ont pas été bien assorties, la vertu de l'un des deux peut maintenir l'ordre et la paix; mais le défaut de bonheur s'y fait sentir tôt ou tard, et entraîne des inconvéniens plus ou moins graves. L'échafaudage de ces unions ressemble au système de nos politiques, il manque par les bases; il doit faillir un jour, en dépit de l'art employé dans sa construction.

Ma mère ne pouvait attirer chez elle que des gens qui lui ressemblassent, et ceux-là n'eussent point

été à la mesure de mon père : d'autre part, ceux qu'il aurait goûtés pour une société journalière eussent été à charge à ma mère et incompatibles avec la manière dont elle voulait m'élever. Elle dut donc s'en tenir à la famille, et à ces liaisons superficielles qui donnent des connaissances sans former d'habitudes.

Tout alla bien tant que mon père, avec un état agréable et une femme jeune, trouva dans sa maison le travail et les jouissances qui lui étaient nécessaires. Mais il avait une année de moins que sa femme ; elle éprouva de bonne heure des infirmités ; quelques circonstances ralentirent son ardeur pour l'occupation ; le désir de devenir riche le jeta dans quelques entreprises hasardeuses : dès-lors tout fut perdu. L'amour du travail est la vertu de l'homme en société ; elle est essentiellement celle de l'homme qui n'a point l'esprit cultivé ; dès que cet amour languit, les dangers sont là ; s'il s'éteint, l'homme est livré à l'égarement des passions toujours plus funestes quand il y a moins d'acquis, parce qu'il y a aussi moins de frein. Devenu veuf à l'instant où il aurait eu besoin de nouvelles chaînes dans sa maison, mon pauvre père eut une maîtresse, pour ne pas donner une belle-mère à sa fille ; il joua pour réparer son défaut de gain ou ses dépenses ; et sans cesser d'être honnête homme, craignant de faire tort à qui que ce fût, il se ruinait à petit bruit. Mes parens, bonnes personnes, sans finesse dans les affaires, très-confians d'ailleurs dans

l'attachement de mon père pour moi, ne lui avaient point demandé d'inventaire après la mort de sa femme; mes intérêts leur paraissaient trop bien placés dans ses mains; ils auraient cru lui faire injure. Je pouvais pressentir le contraire; mais j'aurais trouvé indécent de le révéler, je me tus et me résignai. Me voilà donc seule au logis, partagée entre les petits ouvrages des mains et l'étude, dont je me détournais quelquefois pour répondre à ceux qui se fâchaient de trouver trop rarement mon père: il n'avait plus que deux élèves qui suffisaient à son travail; un seul mangeait avec lui. Ma bonne était une petite femme de cinquante-cinq ans, maigre et alerte, vive et gaie, qui m'aimait beaucoup, parce que je lui rendais la vie douce: elle m'accompagnait toutes les fois que je sortais sans mon père; et mes courses se bornaient à la demeure de mes grands parens et à l'église. Je n'étais pas redevenue dévote; mais ce que je ne devais plus à la tranquillité de ma mère, je continuais de le devoir au bon ordre de la société et à l'édification de mon prochain: dans ce principe, je portais à l'église, sinon la tendre piété d'autrefois, du moins autant de décence et de recueillement. Je n'y suivais plus l'*ordinaire de la messe*; j'y lisais quelque ouvrage chrétien; j'avais beaucoup de goût pour saint Augustin; et certes, il est des Pères de l'Église et autres qu'on peut même relire sans être dévot; on y trouve de la pâture pour le cœur et l'esprit. Je voulus faire mon cours de prédicateurs, vivans et morts; l'élo-

quence de la chaire était un genre où le talent pouvait s'exercer avec éclat. J'avais déjà lu Bossuet et Fléchier; j'étais bien aise de les revoir d'un œil plus exercé, et je fis connaissance avec Bourdaloue et Massillon; il n'y avait rien de si plaisant que de les voir rangés sur mes petites tablettes avec de Paw, Raynal et le Système de la nature; mais ce qui le fut davantage, c'est qu'à force de lire des sermons, l'envie me prit d'en faire un. J'étais fâchée de ce que les prédicateurs revenaient toujours aux mystères; il me semblait qu'on aurait dû faire des discours de morale, où le diable et l'incarnation ne fussent jamais pour rien : je pris la plume pour savoir comment je pourrais m'en tirer, et je fis un sermon sur l'*amour du prochain*. J'en amusai le petit oncle Bimont, devenu chanoine à Vincennes: il me dit qu'il était dommage que je ne me fusse pas avisée plutôt de ce travail, lorsqu'il était obligé de faire des prônes; qu'il aurait prêché les miens. J'avais beaucoup ouï vanter la dialectique de Bourdaloue; j'osai n'être pas en tout de l'avis de ses admirateurs, et je fis la critique d'un de ses sermons les plus estimés, mais je ne la fis voir à personne: j'aimais à me rendre compte de mon opinion; je ne voulais pas faire l'entendue aux yeux de qui que ce fût. Massillon, moins fier que lui, et beaucoup plus touchant, obtint mon hommage. Je ne connaissais point alors les orateurs protestans, parmi lesquels Blair, surtout, a cultivé, avec autant de simplicité que d'élégance, ce genre dont je

concevais l'existence et que j'aurais voulu qu'on adoptât.

Quant aux prédicateurs du temps, j'avais entendu l'abbé Lenfant dans ses derniers beaux jours; de la politesse et de la raison m'avaient paru le caractériser. Le père Élizée était déjà passé de mode, malgré son excellente logique, et la pureté de sa diction; il avait trop de métaphysique dans l'esprit et de simplicité dans son débit pour captiver long-temps le vulgaire. C'était une singulière chose que Paris dans ce temps-là; ce rendez-vous de toutes les impuretés du royaume, était aussi le foyer des lumières et du goût; prédicateur ou comédien, professeur ou charlatan, quiconque avait du talent était suivi à son tour : mais le premier talent du monde n'aurait pas fixé long-temps l'attention publique à laquelle il fallait toujours du nouveau, et qu'on attirait par le bruit tout comme par le mérite. Certain homme sorti de l'ordre fameux des jésuites, devenu missionnaire, et prétendant se montrer à la cour, réussissait, par ce moyen, à se faire suivre avec beaucoup d'éclat. Je fus entendre aussi l'abbé de Beauregard; c'était un petit homme d'une voix puissante, déclamant avec une impudence rare et une violence extraordinaire. Il débitait des choses communes du ton d'un inspiré; il les appuyait de gestes si terribles, qu'il persuadait à beaucoup de gens qu'elles étaient belles. Je ne savais pas encore aussi bien que je l'ai appris depuis, que les hommes réunis en nombre ont plutôt de grandes oreilles

qu'un grand sens; que les étonner, c'est les séduire; et que qui veut bien prendre l'autorité de les commander, les dispose à obéir : je ne pouvais m'étonner assez des succès de ce personnage, grand fanatique ou grand fripon, et peut-être l'un et l'autre. Je n'avais pas bien analysé le récit des circonstances qui accompagnaient les harangues des tribunes des anciennes républiques; j'aurais mieux jugé des moyens de frapper le peuple. Mais je n'oublierai jamais un homme du commun, planté droit en face de la chaire où s'agitait Beauregard, les yeux fixés sur l'orateur, la bouche béante, laissant échapper involontairement l'expression de son admiration stupide dans ces trois mots que j'ai bien recueillis : *comme il sue!* Voilà donc le moyen d'en imposer aux sots! Que Phocion, étonné de se voir applaudir dans une assemblée du peuple, avait raison de demander à ses amis s'il n'avait point dit quelque sottise!

C'eût été un fier clubiste que ce M. de Beauregard; et combien de frères des sociétés populaires, dans leur enthousiasme pour d'effrontés bavards, m'ont rappelé l'expression de mon homme : *comme il sue!*

Les dangers que j'avais courus avaient fait un certain bruit; apparemment qu'on trouvait rare ou beau qu'une jeune fille fût au péril de perdre la vie de regret de la mort de sa mère. Je reçus des témoignages d'intérêt qui me furent doux. M. de Boismorel fut un des premiers qui m'en donna;

je ne l'avais pas vu depuis ses visites chez ma bonne-maman. Je m'aperçus de l'impression que lui firent les changemens qui s'étaient opérés dans ma personne depuis ce temps-là. Il revint en mon absence ; il entretint longuement mon père, qui lui parla sans doute de mes goûts, montra la petite retraite où je passais mes jours : on jeta les yeux sur mes livres ; mes *œuvres* étaient sur ma table, elles excitèrent sa curiosité : mon père le mit à même de la satisfaire en livrant mes cahiers.

Grand déplaisir et grandes plaintes de ma part, lorsqu'à mon retour je trouvai qu'on avait violé mon asile : mon père prétendait qu'il n'eût rien fait de pareil à l'égard de toute autre personne moins grave et moins digne de considération que M. de Boismorel. Sa raison ne me fit point goûter son entreprise, elle attentait à la liberté, à la propriété ; elle disposait, sans mon aveu, de ce dont la confiance seule devait avoir l'usage, mais enfin c'était fait. Je reçus, dès le lendemain, une belle lettre de M. de Boismorel, trop bien tournée pour qu'elle ne lui valût pas le pardon d'avoir profité de l'indiscrétion de mon père ; et j'y gagnai l'offre de tout ce que pouvait contenir sa bibliothèque. Je ne la reçus pas avec indifférence ; de ce moment, nous entrâmes en correspondance ; je goûtais, pour la première fois, avec réflexion, le plaisir très-doux que la sensibilité, l'amour-propre, nous font trouver à être appréciés par ceux au jugement desquels nous mettons du prix.

M. de Boismorel ne demeurait plus dans l'enceinte de Paris; son goût pour la campagne et le soin de ne pas trop éloigner sa mère du séjour de la capitale, lui avaient fait acheter, au-dessous de Charenton, le Petit-Bercy, belle maison dont le jardin s'étendait jusques sur les bords de la Seine. Il nous invita beaucoup à en faire un but de promenade, témoignant le plus grand empressement à nous y recevoir. Je me rappelais l'ancien accueil de sa mère; je n'étais nullement tentée de l'affronter de nouveau, et je résistai long-temps à mon père. Il insista, et comme je ne voulais pourtant pas m'opposer aux parties qu'il prenait fantaisie de faire avec moi, nous allâmes un jour à Bercy. Mesdames de Boismorel étaient ensemble dans le salon d'été : la présence de la bru, dont j'avais entendu vanter l'amabilité, m'inspira tout-à-coup l'espèce d'aise dont j'avais besoin pour ne pas altérer la mienne. La mère, dont on se rappelle le ton, que les années n'avaient pas rendu plus humble, parut cependant bien plus honnête, avec une jeune personne qui avait l'air de se sentir, qu'elle n'avait été avec l'enfant qu'elle jugeait sans conséquence. « Comme elle est bien, votre chère fille, M. Phlipon! mais savez-vous que mon fils en est enchanté? Dites-moi donc, Mademoiselle, ne voulez-vous point vous marier? — D'autres y ont déjà songé pour moi, Madame, mais je n'ai pas encore trouvé de raison de me déterminer. — Vous êtes difficile, je le crois! N'auriez-vous point de

répugnance pour un homme d'un certain âge? — La connaissance que j'aurais d'une personne pourrait seule motiver le goût, l'éloignement ou l'exception. — Ces sortes de mariages ont plus de solidité; un jeune homme échappe souvent lorsque l'on croit se l'être attaché. — Et pourquoi, ma mère, dit M. de Boismorel qui venait d'entrer, ne voudriez-vous pas que mademoiselle eût la confiance de le captiver tout entier? — Elle est mise avec goût, dit madame de Boismorel à sa bru. — Ah! très-bien, et avec une décence! » réplique la jeune femme, de ce ton de suavité qui n'appartient qu'aux dévots, car elle était de leur classe; et ses petits papillons sur son agréable visage de trente-quatre ans en étaient l'étiquette. « Quelle différence, continua-t-elle, de ce fatras de plumes des têtes folles! Vous n'aimez pas les plumes, Mademoiselle? — Je n'en porte jamais, Madame, parce que, fille d'artiste et sortant à pied, elles me paraîtraient annoncer un état et une fortune que je n'ai pas. — Mais, dans une autre situation, en porteriez-vous? — Je l'ignore; j'attache peu d'importance à ces détails, je ne les mesure pour moi que par les convenances, et je me garde bien de juger personne sur les premiers aperçus de sa toilette. »

Le mot était sévère, mais je le prononçais avec tant de douceur, que la pointe en était émoussée. « Philosophe! » dit la jeune femme avec un soupir, comme si elle eût reconnu que je n'étais point de son bord.

Après l'examen fort scrupuleux de ma personne, assaisonné de belles choses du genre de celles que je viens de citer, M. de Boismorel mit fin à l'inventaire, en nous proposant de visiter son jardin et sa bibliothèque : j'admirai du premier sa situation, et il m'y fit remarquer un superbe cèdre du Liban ; je parcourus l'autre avec intérêt, et j'y désignai les ouvrages, même les collections, que je désirais qu'il me prêtât, comme *Bayle*, entr'autres, et les *mémoires* des Académies. Les dames nous invitèrent à dîner pour un jour fixé ; nous y fûmes, et je jugeai bien, par deux ou trois hommes d'affaires qui faisaient avec nous les convives, que les dames avaient assorti mon père sans me compter. Mais M. de Boismorel eut recours, comme l'autre fois, à la bibliothèque et au jardin où nous causions agréablement : il avait mis son fils de la partie ; c'était un jeune homme de dix-sept ans, assez laid, et plus singulier qu'aimable. La grande société qui arriva dans la soirée, et sur laquelle je jetai mon coup-d'œil observateur, ne me parut pas fort attachante, malgré ses titres ; les filles d'un marquis, des conseillers, un prieur et quelques vieilles baronnes causèrent avec plus d'importance, et tout aussi platement que des dames de charité, des marguilliers et des bourgeois. Ces points de vue du monde, que je saisissais à la dérobée, me dégoûtaient de lui, m'attachaient toujours plus à ma façon d'être. M. de Boismorel ne perdait point une occasion d'entretenir une liaison sur laquelle,

peut-être, il établissait quelque projet; il avait soin de disposer les choses de manière que nous nous trouvassions en partie carrée, les deux pères et les deux enfans. Ce fut ainsi qu'il me fit assister à la séance publique de l'Académie française de la Saint-Louis suivante. Ces séances était alors le rendez-vous de la belle compagnie, et elles présentaient tous les contrastes que nos mœurs et nos folies ne pouvaient manquer de produire. Le matin du jour de Saint-Louis (1775), on célébrait, dans la chapelle de l'Académie, une messe que chantaient les acteurs de l'Opéra, à la suite de laquelle un orateur du beau monde prononçait le panégyrique du saint roi. L'abbé de Besplas remplit cette fonction; je l'écoutai avec grand plaisir, malgré la trivialité d'un sujet aussi rebattu : il avait semé son discours de traits hardis de philosophie, et de satires indirectes du gouvernement, qu'il fut obligé de retrancher (1), quand il livra le discours à l'impression.

---

(1) D'après les Mémoires du temps, le discours de l'abbé Besplas fit en effet grand bruit, excita de vives réclamations à cette époque. La cour lui reprocha d'avoir trouvé, dans les ordonnances de saint Louis, les premiers principes d'un système de gouvernement qui limitait le pouvoir de la noblesse, et favorisait les droits du peuple. Le clergé ne lui pardonna pas, dit Bachaumont, de parler dans une chaire chrétienne le langage de la philosophie moderne, et de considérer, dans la vie de Louis IX, plutôt le législateur d'un

M. de Boismorel, qui avait des relations avec lui, espéra vainement d'obtenir une copie fidèle dont il m'aurait fait part; l'abbé de Besplas, attaché à la cour comme aumônier de Monsieur, fut trop heureux d'acheter le pardon de sa hardiesse, par le sacrifice absolu des traits qu'elle lui avait dictés. Le soir, la séance de l'Académie ouvrait la carrière aux beaux-esprits les premiers en titre du royaume; aux grands seigneurs qui aimaient à mettre leurs noms sur leur liste, à se montrer dans le fauteuil aux yeux du public; enfin, aux amateurs qui venaient écouter les uns, voir les autres, se montrer à tous; et aux jolies femmes qui étaient sûres de s'en faire remarquer.

J'observai d'Alembert, dont le nom, les *Mélanges* et les *Discours encyclopédiques* excitaient ma curiosité; sa petite figure et sa voix grêle me firent penser que les écrits d'un philosophe étaient meilleurs à connaître que son masque. L'abbé Delille confirma la remarque pour les gens de lettres; il

---

grand État, que le saint honoré dans l'Église. « Les docteurs » en Sorbonne refusent, continue Bachaumont, d'approuver » un discours où l'on s'élève contre le despotisme du cardi- » nal de Richelieu, l'un des bienfaiteurs de leur institution. » Tel est l'état des choses, qui donne beaucoup de sollici- » tude au prédicateur, d'autant qu'il est aumônier de » *Monsieur* (*), et que les dévots s'efforcent de le perdre » auprès de ce prince. » (*Note des nouveaux éditeurs.*)

(*) Aujourd'hui S. M. Louis XVIII.

lut, d'une voix maussade (1), des vers charmans. L'Éloge de Catinat, par La Harpe, était l'objet du prix, et méritait bien de le remporter.

Aussi simple à l'Académie qu'à l'église, et que je le suis demeurée depuis au spectacle, je ne me mêlais point aux bruyans applaudissemens donnés avec transport aux belles choses, et souvent avec vanité à celles que chacun veut avoir le mérite d'avoir remarquées : j'étais extrêmement attentive ; j'écoutais sans m'occuper des regardans ; et lorsque j'étais touchée, je pleurais, sans savoir si cela même paraîtrait singulier à quelqu'un. J'eus lieu de m'a-

---

(1) Ce jugement sur le débit de l'abbé Delille, pourra paraître bien étrange à ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre. Cependant, l'observation de madame Roland se trouve confirmée par un passage de la correspondance de La Harpe. C'était lui que l'Académie, dans cette séance, couronnait à la fois comme poëte et comme orateur, lui dont le traducteur des Géorgiques avait été chargé de lire les vers. « Il ne m'a rien manqué le jour de la Saint-Louis, écrit » La Harpe au comte de Schowalow, que de vous avoir pour » témoin de mon bonheur. L'Éloge de Catinat a été applaudi » avec transport ; on s'accorde assez généralement à le re- » garder comme le meilleur de mes ouvrages en ce genre. » Les vers ont été moins applaudis. C'est l'abbé Delille qui » lisait, *et qui lisait aussi mal qu'il lit bien les siens.* »

La vanité du poëte perce à travers ces derniers mots : La Harpe reproche à l'abbé Delille d'avoir mal lu, et lui suppose une intention qu'il ne dit pas, mais qu'on devine : le fait peut être vrai, mais la supposition n'est pas vraisemblable. *(Note des nouveaux éditeurs.)*

percevoir que c'était une nouveauté, car, au sortir de la séance, M. de Boismorel me donnant la main, je vis des hommes qui me montraient les uns aux autres avec un sourire que je n'étais point assez vaine pour croire admiratif, mais qui n'était pas désobligeant; et j'entendis parler de ma sensibilité. J'éprouvai je ne sais quel mélange de surprise et d'une douce confusion; je fus bien aise d'échapper enfin à la foule et à leurs regards.

L'Éloge de Catinat inspira à M. de Boismorel l'idée d'un pèlerinage intéressant; il me proposa d'aller visiter Saint-Gratien, où ce grand homme a fini ses jours dans la retraite, loin de la cour et des honneurs: c'était une promenade philosophique entièrement de mon goût. M. de Boismorel vint, avec son fils, un jour de Saint-Michel, prendre mon père et moi; nous nous rendîmes dans la vallée de Montmorency, sur les bords de l'étang qui l'embellit; nous gagnâmes Saint-Gratien, et nous reposâmes à l'ombre des arbres que Catinat avait plantés de sa main. Après un dîner frugal, nous passâmes le reste du jour dans le parc délicieux de Montmorency; nous vîmes la petite maison qu'avait habitée Jean-Jacques, et nous jouîmes de tout l'agrément d'une belle campagne, quand on est plusieurs à la contempler du même œil. Dans l'un de ces momens de repos où l'on considère en silence la majesté de la nature, M. de Boismorel tira de sa poche un manuscrit de sa main; il nous lut un morceau qu'il avait extrait, et qui était alors peu connu: c'est ce

trait de Montesquieu, trouvé à Marseille par le jeune homme dont il avait délivré le père, et se dérobant aux actions de grâces de ceux qu'il avait obligés.

Pénétrée de la générosité de Montesquieu, je n'admirai pas exclusivement son obstination à nier qu'il fût le libérateur chéri de cette famille transportée : l'homme généreux ne cherche jamais la reconnaissance; mais s'il est beau de se dérober à ses témoignages, il est grand d'en recevoir l'expression : je crois même que c'est un nouveau service à rendre aux gens très-sensibles que l'on a obligés, car c'est pour eux une manière de s'acquitter.

Il ne faut pourtant pas croire que je fusse parfaitement à l'aise de la réunion de mon père et de M. de Boismorel; il n'y avait point entre eux de parité personnelle, et cela me faisait souffrir : son fils me regardait beaucoup, et ne me plaisait point; je lui trouvais l'air de la curiosité plutôt que celui de l'intérêt; d'ailleurs, trois ou quatre années de moins que moi le mettaient à une distance considérable. Son père le reconnut bien, et j'appris dans la suite qu'il avait dit une fois au mien, en lui serrant la main : « Ah! si mon enfant était digne du vôtre! je pourrais paraître singulier, mais je m'estimerais trop heureux. » Je ne me doutais de rien de semblable; je ne calculais même point les différences; je les sentais, et elles m'empêchaient de rien imaginer. Je trouvais dans les procédés de M. de Boismorel ceux d'un homme sage et sensible, qui ho-

norait mon sexe, estimait ma personne, et protégeait mon goût, pour ainsi dire. Sa correspondance lui ressemblait; elle avait le caractère d'une gravité douce; elle portait le cachet d'un esprit au-dessus des préjugés, et d'une amitié respectueuse. Je devins, par lui, au courant de ce qu'on appelait les nouveautés dans le monde savant et littéraire. Je le voyais rarement; mais j'avais de ses nouvelles toutes les semaines; et pour éviter les fréquens messages de ses domestiques près de moi, comme les grandes courses d'un commissionnaire que j'aurais envoyé à Bercy, il faisait déposer les livres qui m'étaient destinés, chez le portier de sa sœur, madame de Favières, où je les envoyais prendre. M. de Boismorel, qui aimait beaucoup les lettres, et qui, par effet de prévention, s'imaginait que je devais être employée dans leur empire, ou peut-être aussi pour m'éprouver, m'invitait à choisir un genre et à travailler : je regardai cela d'abord comme un compliment; mais en revenant à la charge, il me donna lieu de lui développer mes principes à ce sujet; mon éloignement très-raisonné de me mettre jamais en scène d'aucune manière, et mon amour très-désintéressé pour l'étude que je voulais faire servir à mon bonheur, sans l'intervention d'aucune espèce de gloire qui ne me paraissait propre qu'à le troubler. Après lui avoir sérieusement exposé ma doctrine, je mêlai à mes raisonnemens des vers qui venaient au bout de ma plume, et dont les idées étaient meilleures que l'expression; je me souviens

qu'en parlant des dieux et de la dispensation qu'ils faisaient des biens et des devoirs, je disais :

Aux hommes ouvrant la carrière
Des grands et des nobles talens,
Ils n'ont mis aucune barrière
A leurs plus sublimes élans.
De mon sexe faible et sensible,
Ils ne veulent que des vertus;
Nous pouvons imiter Titus,
Mais dans un sentier moins pénible.
Jouissez du bien d'être admis
A toutes ces sortes de gloire;
Pour nous le temple de mémoire
Est dans le cœur de nos amis.

M. de Boismorel me répondait quelquefois dans la même langue; ses vers ne valaient guère mieux que les miens, mais nous n'y mettions pas plus d'importance l'un que l'autre. Un jour il vint me confier qu'il désirait employer à l'égard de son fils, dont l'application se ralentissait beaucoup, un moyen de le ranimer.

Ce jeune homme était lié tout naturellement avec son contemporain et son cousin-germain de Favières, conseiller au parlement à vingt et un ans, étourdi comme on l'est à cet âge, avec toute la confiance d'un magistrat qui s'estime par sa robe, sans connaître ses obligations; avec la liberté, peut-être même les travers naissans, d'un riche et unique héritier.

La Comédie italienne ou l'Opéra, occupaient les

deux cousins, bien plus que Cujas et Bartole pour l'un, et les mathématiques qu'avait commencées l'autre. « Il faut, me dit M. de Boismorel, que vous fassiez à mon fils une mercuriale sage et pénétrante, comme vous saurez la puiser dans votre ame, qui excite son amour-propre et réveille de généreuses résolutions. — Moi, Monsieur! moi? (je ne pouvais en croire mes oreilles) et de quel air, je vous prie, pourrai-je, moi, prêcher M. votre fils?—Vous prendrez la tournure qu'il vous plaira; vous ne paraîtrez point; nous ferons venir cela comme une lettre de quelqu'un qui le voit de près, qui connaît ses déportemens, qui s'intéresse à lui, et qui l'avertit du danger : je saurai faire remettre la lettre dans un moment où elle puisse avoir tout son effet; il faut seulement qu'il ne m'y reconnaisse pas : je lui ferai savoir à quel médecin il aura obligation, quand il en sera temps. — Oh! il ne faudrait jamais me nommer! mais vous avez des amis qui feraient cela mieux que moi. — Je crois tout le contraire, et je vous demande cette grâce. — Eh bien! je renonce à l'amour-propre, pour vous prouver le désir de vous obliger; je ferai un projet dont vous me direz votre avis, et que vous corrigerez. »

Le soir même, je fis une lettre assez piquante, un peu ironique, telle que je la jugeais convenable pour chatouiller l'amour-propre, encourager la raison d'un jeune homme qu'il faut entretenir de son bonheur, quand on veut le rappeler à des habitudes sérieuses. M. de Boismorel fut enchanté, et me

pria de la faire parvenir sans y rien changer. Je l'envoyai à Sophie, pour qu'elle la mît à la poste à Amiens, et j'attendis, avec assez de curiosité, de savoir ce qu'aurait fait ma prédication.

M. de Boismorel m'écrivit bientôt, pour me donner des détails qui m'intéressèrent infiniment; il avait réuni beaucoup de circonstances qui rendirent la chose plus frappante : le jeune homme fut touché; il imagina que le célèbre Duclos était l'auteur de la remontrance, et il alla pour le remercier: trompé dans sa conjecture, il s'adresse à un autre ami de son père, et ne devina pas mieux; mais enfin l'étude reprit quelque empire.

Il n'y avait pas très-long-temps que ceci s'était passé, lorsque M. de Boismorel allant avec son fils, par un jour de chaleur, de Bercy à Vincennes, où il me savait chez mon oncle, et m'apportait les *Géorgiques* traduites par l'abbé Delille, reçut un coup de soleil. Il le traita légèrement; les maux de tête se firent sentir, la fièvre survint, puis le coma : il mourut dans la force de l'âge, après quelques jours de maladie. Il n'y avait guère plus de dix-huit mois que nous étions en correspondance; je l'ai pleuré plus amèrement, je crois, que n'a fait son fils même; et je ne me le rappelle jamais, sans éprouver ce douloureux regret, ce sentiment de vénération et de tendresse, qui accompagne la mémoire d'un homme juste.

Lorsque mon chagrin fut un peu adouci, je le célébrai dans une romance que personne n'a jamais

vue, que je chantai sur ma guitare, et que j'ai depuis oubliée et perdue. Je n'ai plus entendu parler de sa famille; seulement mon père étant allé faire une visite de circonstance, le jeune de Boismorel, qu'on appelait Roberge, lui dit d'un ton fort dégagé qu'il avait trouvé et jeté dans un coin, pour les lui rendre, s'il le souhaitait, mes lettres à son père, parmi lesquelles il avait reconnu l'original d'une certaine épître qui lui était parvenue. Mon père savait fort bien ce qui s'était passé; il répondit peu de choses, trouva que le jeune homme paraissait piqué : d'où je conclus qu'il était un sot, et ne m'en embarrassai guère; je ne sais si j'ai bien deviné.

A quelque temps de là, madame de Favières vint chez mon père, pour le charger de quelque acquisition de bijoux, ou d'objets de son art; j'étais dans ma petite cellule, je l'entendis dans la pièce voisine : « Vous avez, M. Phlipon, une fille charmante; mon frère m'a dit que c'était une des femmes d'esprit qu'il connût qui en eût davantage; prenez bien garde au moins qu'elle ne donne dans le bel-esprit, ce serait détestable. Ne frise-t-elle pas un peu le pédantisme? C'est à craindre, je crois en avoir entendu dire quelque chose. Elle est bien de figure, fort bonne à voir. » Voilà, me dis-je dans mon coin, une impertinente madame, qui ressemble bien à sa mère : Dieu me préserve de voir son visage et de lui montrer le mien!

Mon père, qui savait fort bien que je devais en-

tendre, s'abstint de m'appeler, puisque je ne paraissais pas; et je n'ai jamais entendu la voix de madame de Favières, que ce jour-là.

Je n'ai encore dit qu'un mot de mon excellente cousine Trude. C'était une de ces ames que le ciel forma, dans sa bonté, pour l'honneur de l'espèce humaine et la consolation des malheureux : généreuse par instinct, aimable sans culture, je ne lui ai connu de défauts que l'excès même de la délicatesse et l'amour-propre de la vertu. Elle aurait cru manquer à ses devoirs, si elle eût agi de manière que quelqu'un pût douter qu'elle les eût remplis. C'était le moyen de demeurer complètement victime du plus extravagant mari. Trude était une espèce de rustre, aussi fou dans ses idées, qu'emporté dans son caractère, et grossier dans ses procédés. Il faisait le commerce de la miroiterie, comme tous les Trude, de père en fils, depuis quelques générations; et c'était lui que j'avais l'honneur d'avoir pour cousin du côté de ma mère. Actif par tempérament, laborieux par boutades, soutenu par les soins et l'intelligence d'une femme douce et sage, il faisait une assez bonne maison, et devait au mérite de son épouse d'être bien accueilli dans sa propre famille, qui l'aurait rejeté s'il eût été seul.

Ma mère aimait beaucoup sa petite cousine, qui la révérait singulièrement, et s'attacha vivement à moi.

Elle me le prouva, comme on a vu, à la mort de

ma mère : occupée, dans le jour, de sa maison, de son mari, elle voulait être ma garde de nuit : elle venait de loin pour en faire les fonctions, et les remplit constamment tant que je fus en danger. Cette circonstance dut nous lier davantage, et nous nous vîmes souvent. Son mari prit la fantaisie de venir plus souvent encore, et sans sa femme : je le tolérai d'abord à cause d'elle, malgré mon ennui; il me devint insupportable, et j'usai de tous les ménagemens nécessaires avec une mauvaise tête, pour lui faire sentir que le titre de parent et de mari de ma bonne amie, ne suffisait point pour autoriser ses fréquentes visites, qui ne pouvaient plus être motivées par l'état de souffrance et de maladie, suite de mon chagrin.

Mon cher cousin vint un peu moins souvent; mais il s'établissait en visite pour trois ou quatre heures, quoi que je pusse faire, même écrire, en lui disant que j'étais pressée : lorsque je l'invitais décidément à se retirer, comme il fallut le lui dire nettement, il était chez lui de si mauvaise humeur, et faisait un tel train à sa femme, qu'elle me priait d'avoir patience pour sa tranquillité. C'était surtout les dimanches et fêtes que j'avais à soutenir cette corvée : quand il faisait beau, j'échappais et donnais rendez-vous à sa femme chez mes vieux parens; car la recevoir chez moi avec lui, pour un peu de temps, ce n'était pas la voir, mais être témoin des scènes que son bourru de mari ne manquait pas de lui faire. Dans l'hiver, je pris un

autre parti; aussitôt après le dîner, je donnais la clef des champs à ma bonne, qui m'enfermait à double tour et à triple barrière; je demeurais parfaitement seule et tranquille jusqu'à huit heures du soir. Trude était venu, n'avait trouvé personne qui lui répondît, était revenu, et s'était quelquefois promené deux heures aux environs de la maison, à la pluie ou à la neige, pour attendre le moment d'entrer. Me faire celer, lorsque j'y étais véritablement avec quelqu'un, était à peu près impossible; refuser absolument ma porte, en déterminant mon père à rompre avec le personnage (ce qui eût été difficile, parce qu'il n'avait point d'enfant, et que mon père trouvait bon de le ménager), c'était en revenir à l'extrémité que craignait sa femme, renoncer à notre liaison, et l'exposer à de nouvelles disgrâces.

Je ne connais rien de pire que d'avoir affaire à un fou; il n'est point de moyen avec lui, que de le lier; tout le reste est inutile. Ce maussade cousin était pour moi un vrai fléau; et la plus grande preuve de ce que vaut sa femme, c'est que j'aie pu m'empêcher de le jeter par les fenêtres; mais il serait revenu par le grenier. Cependant, il faut être juste; Trude n'était point sans une sorte d'honnêteté : plus fou que bête, on eût dit qu'il savait jusqu'à quel point il pouvait extravaguer impunément; jamais son grossier langage ne fut indécent; et s'il manquait éternellement aux procédés, à la raison, jamais il n'offensa la modestie ou la pudeur.

Lorsque sa femme venait à la promenade avec moi, il nous épiait; et si nous étions abordées ou saluées d'un homme quelconque, il devenait inquiet et furieux jusqu'à ce qu'il se fût assuré de qui ce pouvait être. On croit peut-être qu'il était jaloux envers sa femme; c'était vrai jusqu'à certain point : mais il l'était à mon sujet bien davantage. Malgré les bizarreries de sa situation, la douceur de madame Trude était accompagnée de gaieté : elle pleurait un jour, et réunissait ses amis le lendemain; elle donnait à manger de loin en loin, et ces repas de famille étaient suivis de danses, une ou deux fois dans l'hiver. Sa cousine était toujours l'héroïne de la fête (1), et son mari en était plus aimable durant quelques jours. Je fis connaissance,

---

(1) Les deux cousines se quittaient peu. Une lettre de madame Roland ajoute quelques nouveaux coups de pinceau au portrait de madame Trude et au sien. Voici l'extrait de cette lettre.

4 janvier 1778, à 3 heures du matin.

« Je souris de me voir écrire si gravement, en songeant à » la vie que j'ai faite aujourd'hui, c'est-à-dire, hier. Je » dînai en famille chez mesdemoiselles D. P. La gaieté fut » excessive et folle, je m'y livrai franchement. Les plaisanteries de toute espèce, les jeux les plus folâtres nous occupèrent tour à tour. Madame Trude était de la fête et ne » contribuait pas peu à l'animer : toilette élégante, propos » légers, rire saillant, figure enjouée; elle avait tout ce qui » peint le goût du plaisir et l'art de l'inspirer; ce soir elle

chez elle, de deux personnes que je veux citer : l'une était l'abbé Bexon, petit bossu plein d'esprit, grand ami de François de Neufchâteau et de Masson de Morvilliers, auteur d'une Histoire de Lorraine, qui n'a pas eu de grands succès, dont Buffon employait la plume, comme celle de quelques autres, pour préparer des matériaux et des esquisses, auxquels il mettait ensuite sa touche et son coloris. Bexon, appuyé par Buffon son protecteur, et quelques femmes de qualité dont il avait connu les parentes à Remiremont, lieu de son origine et d'un chapitre de nobles chanoinesses, devint grand-chantre de la Sainte-Chapelle de Paris. Il prit avec lui sa mère et sa sœur, qui fourniraient à un épisode, si j'avais le goût d'en faire qui ne tinssent pas nécessairement au sujet.

» aura lu Nicole, demain elle entendra le prône de son curé.
» Également badine, mais un peu moins bruyante, d'un » air plus simple, je faisais des repos, en changeant la » nuance de sa joie; le couplet trouva sa place. Enfin les » deux cousines se renvoyaient la balle, et l'une avait aussi » peu l'air d'écrire quelques idées métaphysiques avant de se » coucher, que l'autre de chercher la dévotion. »

L'union des deux parentes n'éprouva quelque altération qu'à l'époque où M. Roland fut ministre : mais au premier bruit de sa proscription et de la captivité de madame Roland, madame Trude accourut près d'elle pour plaindre et pour adoucir son sort; et ces sentimens d'une amitié qui pouvait s'affaiblir dans la prospérité, mais qui se fortifiait dans le malheur, les honorent également l'une et l'autre.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

Le pauvre hère mourut trop tôt pour le bien de sa grande sœur aux yeux noirs quêtant des adorateurs, et aux belles épaules qu'elle aimait à montrer. Il vint me voir deux fois chez mon père, et fut si transporté de trouver, sur ma table, *Xénophon* en *in-folio*, qu'il voulait m'embrasser dans son extatique ravissement. Comme il n'y avait pas de quoi, à mon avis, je le calmai si bien, par ma froideur, qu'il ne fit que de l'esprit sans transports, et je ne le revis plus que chez ma cousine.

L'autre personne était l'honnête Gibert : grave dans ses mœurs, infiniment doux dans ses manières, marié jeune à une femme qui avait eu plus de figure que de douceur, il en avait un fils unique, dont l'éducation l'occupait chèrement. Employé dans l'administration des postes, il consacrait quelques instans de loisir à la musique et à la peinture.

Gibert avait tous les caractères d'un homme juste et vrai; il ne les a jamais démentis. Ses torts sont ceux du jugement; l'amitié, chez lui, est une sorte de fanatisme, et l'on est tenté de respecter ses erreurs en les plaignant. Gibert était lié, depuis l'enfance, avec un homme pour lequel il professait autant de vénération que d'attachement; il vantait son mérite dans l'occasion, et il était glorieux d'en être l'ami. Gibert désira faire ma connaissance; sa femme et lui vinrent chez mon père : je leur rendis visite; et comme ils n'allaient pas souvent ensemble, il revint seul de loin en loin. Je le reçus toujours avec plaisir et distinction, et nous con-

tractâmes, avec le temps, une véritable liaison d'amitié. Gibert ne tarda pas beaucoup à me parler de son phénix; il semblait qu'il ne serait heureux que lorsque son ami et moi pourrions nous admirer réciproquement; enfin, il nous réunit à dîner chez lui. Je vis un homme dont l'excessive simplicité allait jusqu'à la négligence; parlant peu, ne fixant personne, il eût été difficile à juger, sur une entrevue, pour quiconque n'aurait jamais entendu faire mention de lui; et j'avoue que, malgré mon goût tout particulier pour le ton modeste, celui de cet homme était si humble, que je l'aurais volontiers pris au mot sur son propre compte. Cependant, comme il ne manquait ni de jugement, ni de quelques connaissances, on lui savait plus de gré d'en montrer lorsqu'il venait à les faire entrevoir, et l'on finissait, comme Gibert, par lui en croire beaucoup plus qu'il n'en avait effectivement.

Sa femme, peu signifiante, mais sensible, rappelait toujours l'*intentique ora tenebant* de Virgile, quand elle regardait parler son mari. Ce n'est pourtant pas un être tout-à-fait ordinaire que celui qui sait en imposer ainsi, même à ceux qui le fréquentent, sur la mesure de son mérite effectif; il faut qu'il soit grand en quelque chose, du moins en dissimulation; et, si les circonstances l'intéressent à la pousser aussi loin qu'il soit possible dans les affaires importantes, il peut devenir, de faux sage qui usurpait l'estime, scélérat aux dépens de ses contemporains. L'histoire en fera juger par la

suite. Je vis peu l'ami de Gibert; il abandonna une place lucrative, et la France même, pour aller s'établir en Suisse, où le portaient ses goûts champêtres, où l'appelait la liberté. Laissons-le partir; il ne reviendra que trop. C'est ainsi que j'ai connu Pache; car il faut bien le nommer; c'est de lui qu'il est question. On verra comment, plus de dix ans après, Gibert l'amena chez moi, le fit connaître à mon mari, qui le crut un homme probe par excellence; l'annonça comme tel dans un instant où son suffrage pouvait faire une réputation, et devint la cause de son entrée au ministère, où il ne fit que des sottises, qui lui valurent de passer à la mairie, où il n'autorisa que des horreurs.

Madame Trude désira vivement de faire un voyage près d'une parente qui lui était chère; il s'agissait d'une absence de quinze jours ou trois semaines. Son mari trouvait de l'inconvénient à ce que le *comptoir* fût aussi long-temps sans représentation; au reste, la chose lui paraissait faisable, si je consentais à venir quelquefois, dans le milieu du jour, occuper cette place. Ma cousine souhaitait que j'eusse cette complaisance; me l'exprimer, était assez me faire juger que je ne pouvais la refuser, et mon amitié pour elle s'y prêta sans hésiter. Je fus donc, sept à huit fois, de midi à six heures, prendre la place de madame Trude dans son comptoir: son mari, joyeux et fier, se conduisait fort bien, vaquait aux affaires du dehors, et parut sentir tout le mérite de mon procédé. Il était dit qu'il devait

se trouver dans ma vie, qu'en dépit de mon aversion pour le commerce, j'aurais du moins vendu des lunettes et des verres de montre. La situation n'était pas plaisante : Trude était logé rue Montmartre, près de la rue Tiquetonne, où doit être encore son successeur : je n'imagine rien d'infernal comme le bruit des voitures éternellement roulantes dans ce lieu-là, entendu d'une boutique toute ouverte; j'y serais devenue sourde, comme l'est aujourd'hui ma pauvre cousine. Quittons son triste ménage, dont nous verrons le sort, et rappelons mon autre parente.

J'allais chez mademoiselle Desportes une ou deux fois toutes les semaines, le jour où elle réunissait constamment la société : j'aurais des tableaux à faire, si les originaux en valaient la peine; mais quand j'aurais dépeint des conseillers au Châtelet, comme le petit Mopinot, prétendant à l'esprit avec des épigrammes; le dévot de La Presle, bon homme qui n'avait que le tort d'être bilieux et janséniste; une douairière qui cachait le goût du plaisir sous une dévotion facile, telle que madame de Blancfuné; un vieil et riche célibataire, trop dégoûtant pour être nommé; un brave homme, *raisonnant* et réglé comme une horloge, tel que l'employé Baudin; et une foule d'autres individus de différentes nuances, sans plus de valeur; j'aurais perdu mes couleurs et mon temps. J'aimais pourtant à rencontrer le père Rabbe, oratorien très-fin, respectable par son âge, aimable par la politesse de son esprit, et

le docteur Coste, médecin provençal, qui s'amusait à imiter Perrault, sans élever un Louvre, et qui disait du mal du mariage, comme le diable grimace devant un bénitier.

Mademoiselle Desportes avait hérité de sa mère, de la délicatesse et de la fierté, l'art de faire valoir sa petite fortune dans le commerce, sans paraître s'en mêler, et de traiter, sur le ton de la confiance et de l'égalité, avec les particuliers riches ou titrés qui s'adressaient à elle. Mais comme ce genre est véritablement étranger au commerce qui se soutient par l'active cupidité, elle vit diminuer encore son héritage, et finit par renoncer au commerce, en retranchant beaucoup de sa dépense.

Son caractère, ses mœurs, le ton de décence qui régnait chez elle, l'attachement qu'elle me témoignait, avaient fait désirer à ma mère que je la cultivasse; c'était là qu'elle m'envoyait souvent. Un piquet à écrire faisait le fond de la société, dont les autres membres causaient et travaillaient; mademoiselle Desportes me plaçait assez souvent au jeu, que je n'aimais point, pour exercer, je crois, ma complaisance; mais le secours d'un *partner* et la permission de rire de mes distractions, en rendaient l'exercice moins pénible.

Il faut bien que je fasse passer sur la scène, à son tour, un vieillard arrivé de Pondichéry, que je vis beaucoup, et avec intérêt, durant près d'un an. Mon père avait connu, je ne sais comment,

par affaires je crois, et puis avait reçu à titre d'ami, un officier réformé, devenu commis sans place, qui s'appelait Demontchery : c'était un homme de trente-six ans, ayant les manières polies, le ton du cœur, ces grâces que donne l'usage du monde, et peut-être la fleur de la galanterie. Demontchery cultivait mon père, mais entrait rarement chez ma mère, qui n'aurait pas souffert d'assiduités. Il professait franchement pour moi, respect, estime, etc., et l'ambition de solliciter ma main, si la fortune cessait de lui être contraire. Elle l'envoya droit aux grandes Indes; il donna de ses nouvelles, et ne cachait point ses vœux pour des succès qui lui permissent de revenir avec avantage. Mais simple capitaine de Cipayes, et trop galant homme pour entendre rien acquérir, il n'était pas, je crois, fort avancé lorsqu'il revint, après sept ans d'absence, et qu'accourant chez mon père, il me vit mariée depuis quinze jours : j'ignore ce qu'il est devenu, et ce qu'il m'eût inspiré si j'avais dû penser à lui. Durant son séjour à Pondichéry, il fit connaissance d'un M. de Sainte-Lette, l'un des membres du conseil, et le chargea de lettres pour mon père, lorsque le conseil députa Sainte-Lette à Paris, en 1776, pour quelque affaire importante.

Sainte-Lette avait plus de soixante ans; c'était un homme que la vivacité de l'esprit et l'emportement des passions avaient égaré dans sa jeunesse, où il dissipa sa fortune à Paris. Il était passé en Amérique; il y était demeuré à la Louisiane, directeur

de la traite avec les sauvages, durant treize ans; de là, jeté en Asie, employé dans l'administration à Pondichéry, il cherchait à réunir les moyens de vivre un jour, ou de mourir en France avec son ami de jeunesse, M. de Sévelinges, dont je dirai quelque chose. Une voix grave et solennelle, distinguée par l'accent que donnent l'expérience et le malheur, soutenue par l'expression facile d'un esprit exercé, me frappa dans Sainte-Lette à son abord. Demontchery lui avait parlé de moi; c'était probablement ce qui lui inspirait le désir de faire connaissance : mon père le reçut bien; je l'accueillis avec empressement, parce qu'il m'intéressa bientôt; sa société me fut très-agréable; il recherchait la mienne, et, pendant tout le temps que dura son voyage, il ne passait point quatre ou cinq jours sans me rendre visite.

Les gens qui ont beaucoup vu, sont toujours bons à entendre, et ceux qui ont beaucoup senti ont toujours vu plus que d'autres, lors même qu'ils auraient moins voyagé que n'avait fait Sainte-Lette. Il avait ce genre d'acquis que donne l'expérience bien plus que celui des livres; moins savant que philosophe, il raisonnait d'après le cœur humain, et il avait conservé de sa jeunesse le goût de la poésie légère, dans laquelle il avait écrit de jolies choses. Il me donna plusieurs de ces morceaux; je lui communiquai quelques-unes de mes rêveries, et il me répéta plusieurs fois, d'un ton prophétique, c'est-à-dire, persuadé : « Mademoi-

selle, vous avez beau vous en défendre, vous finirez par faire un ouvrage ! — Ce sera donc sous le nom d'autrui ? lui répliquai-je, car je me mangerais les doigts avant de me faire auteur. »

Sainte-Lette rencontra chez mon père une personne dont j'avais fait connaissance depuis quelques mois, et qui devait puissamment influer sur le sort de ma vie, quoique je ne le prévisse guère alors. J'ai déjà dit que Sophie, plus distraite que moi par les habitudes de la société, était loin d'y trouver de l'avantage ; elle m'avait parlé quelquefois d'un homme de mérite, fixé à Amiens par sa place, et qui allait souvent chez sa mère lorsqu'il demeurait à sa résidence ; ce qui n'était pourtant pas très-commun, parce qu'il venait à Paris tous les hivers, et faisait souvent dans l'été de plus longs voyages. Elle me l'avait cité, parce que dans la foule insignifiante dont elle était environnée, elle distinguait avec plaisir un individu dont la conversation instructive lui paraissait toujours nouvelle, dont les manières austères, mais simples, inspiraient de la confiance, et qui sans être aimé de tout le monde, parce que sa sévérité, parfois caustique, déplaisait à beaucoup de gens, était généralement considéré. Sophie lui avait aussi parlé de sa bonne amie ; d'ailleurs, il n'était bruit dans sa famille que de l'intimité, de la constance d'une liaison de couvent, qui prenait avec les années certain caractère respectable ; enfin, il avait vu mon portrait que madame Cannet avait mis chez elle en évidence.

« Pourquoi donc, disait-il souvent, ne me faites-vous pas connaître cette bonne amie? Je vais à Paris tous les ans; n'aurai-je point une lettre pour elle? » Il obtint cette commission désirée, au mois de décembre 1775; j'étais encore en deuil de ma mère, et dans cette douce mélancolie qui succède aux violens chagrins. Quiconque se présentait de la part de Sophie ne pouvait manquer d'être bien reçu. « Cette lettre te sera remise, m'écrivait ma bonne amie, par le philosophe dont je t'ai fait quelquefois mention, M. Roland de la Platière, homme éclairé, de mœurs pures, à qui l'on ne peut reprocher que sa grande admiration pour les anciens aux dépens des modernes qu'il déprise, et le faible de trop aimer à parler de lui. » Ce portrait est moins qu'une ébauche; mais le trait se trouvait juste et bien saisi. Je vis un homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de roideur que donne l'habitude du cabinet; mais ses manières étaient simples et faciles, et sans avoir le fleuri du monde, elles alliaient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très-découvert, n'altéraient point des traits réguliers, mais les rendaient plus respectables que séduisans. Au reste, un sourire extrêmement fin et une vive expression développaient sa physionomie et la faisaient sortir comme une figure toute nouvelle, quand il s'animait dans le récit, ou à

l'idée de quelque chose qui lui fût agréable. Sa voix était mâle, son parler bref, comme celui d'un homme qui n'aurait pas la respiration très-longue; son discours plein de choses, parce que sa tête était remplie d'idées, occupait l'esprit plus qu'il ne flattait l'oreille; sa diction était quelquefois piquante, mais revêche et sans harmonie. C'est un agrément rare et bien puissant, je crois, sur les sens, que le charme de la voix; il ne tient pas seulement à la qualité du son, il résulte encore de cette délicatesse de sentimens qui varie les expressions et modifie l'accent.

On m'interrompt, pour m'apprendre que je suis comprise dans l'acte d'accusation de Brissot (1), *avec tant d'autres députés qu'on vient d'arrêter nouvellement. Les tyrans sont aux abois; ils croient combler le précipice ouvert devant eux en y précipitant les honnêtes gens; mais ils tomberont après. Je ne crains point d'aller à l'échafaud en si bonne compagnie; il y a honte de vivre au milieu des scélérats.*

---

(1) Madame Roland n'avait point été comprise dans l'acte d'accusation, mais elle était citée comme témoin. Elle ne fut point entendue : le tribunal redouta sans doute l'effet qu'auraient pu produire, sa présence d'esprit, son éloquence et son courage, et lui refusa, comme elle le dit elle-même, tome II, *l'honneur d'avouer ses amis en leur présence.*

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

Je vais expédier ce cahier, quitte à suivre sur un autre, si l'on m'en laisse la faculté.

Vendredi 4 octobre, anniversaire de ma fille qui a aujourd'hui douze ans.

Cette beauté de l'organe de la voix très-différente de sa force, n'est pas plus commune dans les orateurs qui font profession de l'exercer, que dans la foule qui compose les sociétés. Je l'ai cherchée dans nos trois assemblées nationales; je ne l'ai trouvée parfaite chez personne : Mirabeau lui-même, avec la magie imposante d'un noble débit, n'avait pas un timbre flatteur, ni la prononciation la plus agréable. Les Clermonts en approchaient davantage. «Où donc était votre modèle?» pourrait me demander quelqu'un. Je répondrais comme ce peintre à qui l'on demandait où il prenait cet air charmant qu'il donnait aux têtes créées par son pinceau? «Là-dedans,» disait-il en mettant le doigt sur son front; je porterais le mien à mes oreilles. J'ai peu fréquenté le spectacle; mais j'ai cru m'apercevoir que ce mérite y était également difficile à trouver. Larive, le seul peut-être à citer, laissait encore quelque chose à désirer. Lorsqu'à l'ouverture de mon adolescence j'éprouvais cette sorte d'agitation que donne le désir de plaire aux jeunes personnes du sexe, j'étais émue au son de ma propre voix; j'avais besoin de la modifier pour me plaire à moi-même. Je conçois que l'exquise sensibilité des Grecs leur fit attacher beaucoup de prix à toutes

les parties de l'art de la parole; je comprends aussi que le *sansculottisme* fasse dédaigner ces grâces et nous conduise à une grossièreté féroce, tout aussi éloignée de la précision des Spartiates dans leur langage plein de sens, que de l'éloquence des Athéniens aimables.

Mais nous avons laissé jadis Lablancherie à Orléans ou ailleurs; il faut couler à fond ce personnage.

De retour peu après la mort de ma mère, il apprit cet événement en venant pour la voir, et il manifesta une surprise, une douleur qui me touchèrent et me plurent. Il revint me faire des visites; je le voyais avec intérêt. Mon père, qui, dans ces commencemens, s'imposait la loi de rester près de moi lorsqu'il y venait quelqu'un, trouva que l'emploi de duègne n'était pas amusant, et qu'il serait plus commode pour lui d'interdire tout abord à quiconque n'aurait pas la gravité d'âge nécessaire à ses yeux pour dispenser de sa présence, et me laisser à ma bonne, à moi-même. Il m'annonça qu'il comptait prier Lablancherie de ne plus revenir; je ne répliquai pas le plus petit mot, quoique j'en ressentisse quelque chagrin; je m'occupais de celui que je supposais qu'il éprouverait à cette défense: je pris la résolution de la lui adoucir, en lui faisant moi-même cette injonction; car la tournure de mon père me faisait craindre qu'il ne la rendît désobligeante. Il faut être vraie; Lablancherie m'intéressait, et j'imaginais que je pour-

rais bien l'aimer; la tête seule travaillait, je crois, mais elle était en chemin. J'écrivis donc une belle lettre qui donnait à Lablancherie son congé, qui lui ôtait tout espoir de me répondre, mais qui ne devait pas détruire celui d'avoir plu, s'il en était flatté.

Cette glace rompue donna cours à des idées mélancoliques et douces, dont mon bonheur n'était pas autrement troublé. Sophie vint à Paris; elle y fit quelque séjour avec sa mère et sa sœur Henriette, qui, se trouvant alors à notre niveau, par les années que nous avions gagnées, et le calme qu'elle avait acquis, devint aussi ma bonne amie. Les agrémens de sa vive imagination jetaient partout des étincelles et animaient les liaisons dont elle faisait partie.

J'allais souvent au Luxembourg, avec les amies et mademoiselle d'Hangard; j'y rencontrai Lablancherie : il me saluait respectueusement, et je rendais le salut avec quelque émotion. « Tu connais donc ce Monsieur? me dit un jour mademoiselle d'Hangard, qui avait d'abord pris son salut pour elle. — Oui; et toi-même? — Oh! certainement; mais je ne lui ai jamais parlé. Je vois mesdemoiselles Bordenave (1), dont il a demandé la cadette en mariage. — Y a-t-il long-temps? — Un an, six mois, dix-huit peut-être; il avait trouvé moyen de

(1) Leur père était un chirurgien très-connu, membre de l'Académie des Sciences.

s'introduire dans la maison; il y allait de temps en temps ; définitivement il a fait sa déclaration : ces demoiselles sont riches, la cadette est jolie; lui n'a pas le sou, et il cherche une héritière; car il a fait semblable demande d'une autre personne de leur connaissance, à ce qu'elles ont appris : on l'a éconduit; nous l'appelons l'amoureux des onze mille vierges. D'où le connais-tu? — De l'avoir vu au concert de madame Lépine. » Et je me mordis les lèvres, en gardant le reste, bien piquée d'avoir cru que j'étais aimée d'un homme qui, sans doute, n'avait demandé ma main que parce que j'étais fille unique; piquée bien plus encore de lui avoir fait une belle lettre qu'il ne méritait point. Matière à méditation pour exercer ma prudence une autre fois!

Quelques mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour un petit savoyard vint dire à ma bonne que quelqu'un demandait à lui parler, je ne sais où : elle sort, rentre, et me dit que M. Lablancherie l'avait chargée de me supplier de le recevoir. C'était un dimanche; j'attendais de mes parens : « Oui, lui répliquai-je, qu'il vienne, mais à l'instant; puisqu'il vous attend près de la maison, allez le trouver, et le faites entrer. » Lablancherie arrive; j'étais au coin de mon feu. « Je n'osais, Mademoiselle, me présenter chez vous, depuis la défense que vous m'en aviez faite; je désirais extrêmement de vous entretenir, et je ne puis vous exprimer ce que m'a fait éprouver la lettre chère et cruelle que vous m'a-

dressâtes alors. Ma situation a varié depuis cette époque ; j'ai maintenant des projets auxquels vous pourriez n'être pas étrangère. » Il me développa aussitôt l'idée d'un ouvrage de critique et de morale par *lettres*, dans le genre du *Spectateur*, m'invitant à traiter ainsi quelque sujet. Je le laissai parler sans l'interrompre; j'attendais même encore, après qu'il eut fait une petite pause, pour qu'il achevât de défiler son chapelet. Quand il eut tout dit, je m'exprimai à mon tour, et je lui observai, avec calme et politesse, que j'avais pris le soin de l'avertir moi-même de discontinuer ses visites, parce que les sentimens qu'il avait déclarés à mon père à mon sujet, me faisant supposer qu'il mettait de l'intérêt à les continuer, j'avais voulu lui marquer ma reconnaissance pour cette attention; qu'à mon âge la vivacité de l'imagination se mêlait de presque toutes les affaires, et en changeait quelquefois la face; mais que l'erreur n'était pas un crime, et que j'étais revenue de la mienne de trop bonne grâce pour qu'elle dût l'occuper; que j'admirais ses projets littéraires, sans vouloir y prendre part d'aucune manière, non plus qu'à ceux de personne ; que je me bornais à des vœux pour les succès de tous les auteurs du monde, ainsi que pour les siens dans tous les genres ; que c'était pour le lui dire que j'avais consenti à le recevoir, afin qu'il se dispensât de toute tentative semblable par la suite; d'après quoi, je le priais de terminer là sa visite. La surprise, la douleur, l'agitation, tout

ce qui convient en pareil cas allait être déployé ; je l'arrêtai, en disant à Lablancherie que j'ignorais si mesdemoiselles Bordenave et d'autres, auxquelles il s'était adressé à peu près dans le même temps, s'étaient exprimées à son égard avec une égale franchise ; mais que la mienne était sans bornes, et que les résolutions qu'elle peignait n'admettaient point d'explication. Je me levai au même instant ; je fis la révérence, et ce geste de la main qui indique la porte à ceux qu'on veut voir partir. Le cousin Trude arrivait ; jamais je ne vis son rude visage avec plus de plaisir : Lablancherie fila sa retraite en silence ; je ne l'ai plus revu : mais qui n'a pas entendu parler, depuis ce temps-là, de l'*agent général de la correspondance pour les sciences et les arts?* (1)

---

(1) Lablancherie avait conçu le projet d'une correspondance générale entre les savans et les artistes de tous les pays. Il ouvrit aussi des réunions sous le nom fastueux de *Rendez-vous de la république des lettres.* Les Mémoires de Bachaumont traitent assez lestement ses projets, ses prétentions, sa correspondance et ses assemblées.

« Qu'est-ce, disent-ils, que cet agent général des savans, » des gens de lettres, des artistes et des étrangers distingués? » Un jeune audacieux qui n'est connu par aucun talent. » Où tient-il ses assemblées? Dans un galetas du collége de » Bayeux, où il n'y a pas même de chaises, et où il faut rester debout depuis trois heures jusqu'à dix heures du soir » que durent les séances. Enfin, qu'y fait-on? On y cause » comme dans un café, d'une façon plus incommode seulement. Qu'y voit-on? Des choses qu'on trouverait chez les

Celui-ci hors de scène, retournons à Sainte-Lette et Roland.

Nous étions arrivés à la fin de l'été 1776; j'avais vu plusieurs fois, depuis huit ou neuf mois, M. Roland : ses visites n'étaient pas fréquentes; mais il les faisait longues, comme les gens qui n'allant pas pour se montrer à tel lieu, mais parce qu'ils se plaisent à y être, s'y arrêtent autant qu'ils le peuvent. Sa conversation, instructive et franche, ne m'ennuyait jamais, et il aimait à se voir écouter avec intérêt; chose que je sais fort bien faire, même avec ceux qui sont moins instruits que lui, et qui m'a valu peut-être encore plus d'amis que l'avantage de m'énoncer moi-même avec quelque facilité. Je l'avais connu à son retour d'Allemagne; maintenant il se disposait à faire le voyage d'Italie;

» artistes, et qui y seraient encore mieux, parce que ce se- » rait chaque jour et à toute heure. Où sont ses correspon- » dances? Dans un gros livre, où il écrit les adresses de quel- » ques savans ou de quelques artistes étrangers.

» Malgré l'approbation que l'Académie des Sciences, on » ne sait pourquoi, a jugé à propos de donner à ce projet, » le 20 mai, sur le rapport de MM. Franklin, Leroi, le » marquis de Condorcet et Lalande, on peut assurer, par » expérience, que c'est jusqu'à présent l'idée la plus folle, » la coterie la plus plate et la correspondance la plus » vide. »

Ce témoignage peu flatteur confirme l'arrêt porté par madame Roland. On trouvera plus bas dans ses Lettres un mot de Lablancherie qui peint d'une manière plaisante son excessive présomption. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

et dans les dispositions d'ordre, dont ne manquent guère de s'occuper les gens sensés à la veille d'une longue absence, il m'avait choisie pour la dépositaire de ses manuscrits, desquels je demeurais maîtresse s'il lui arrivait malheur. Je fus sincèrement touchée de cette marque d'estime toute particulière, et je la reçus avec action de grâces. Le jour de son départ, il dîna chez mon père avec Sainte-Lette : en me quittant, il me demanda la permission de m'embrasser ; et, je ne sais comment, mais cette politesse ne s'accorde jamais sans rougeur pour une jeune personne, lors même que son imagination est calme. « Vous êtes heureux de partir, lui dit Sainte-Lette de sa voix grave et solennelle ; mais dépêchez-vous de revenir, pour en demander autant. »

Durant le séjour de Sainte-Lette en France, son ami Sévelinges devint veuf ; il alla le trouver à Soissons, sa résidence, pour partager sa douleur, et l'amena à Paris pour l'en distraire. Ils vinrent me voir ensemble. Sévelinges était un homme de cinquante-deux ans, gentilhomme peu fortuné ; il remplissait en province une place de finance, et cultivait les lettres en philosophe qui connaît leurs douceurs. Ayant fait ainsi sa connaissance, je demeurai en relation avec lui au départ de Sainte-Lette, qui trouvait, disait-il, quelque plaisir, en quittant la France, à penser que son ami n'y perdrait pas l'avantage de correspondre avec moi ; il me demanda même la per-

mission de lui transmettre, pour m'être rendus un peu plus tard, quelques manuscrits que j'ai dit que je lui avais communiqués. Cet intéressant vieillard s'embarqua peut-être pour la cinq ou sixième fois de sa vie. Un ulcère à la tête, dont il s'était déjà ressenti, s'ouvrit lorsqu'il était en mer : il arriva malade à Pondichéry, où il mourut six semaines après son retour. Nous apprîmes sa mort par Demontchéry. Sévelinges le regretta vivement; il m'écrivait de temps en temps; et ses lettres, aussi bien peintes qu'agréablement dictées, me faisaient grand plaisir; elles portaient un caractère de philosophie douce et d'une sensibilité mélancolique pour lesquelles j'ai eu beaucoup de penchant. J'ai remarqué, à ce sujet, que Diderot avait dit, avec assez de justesse, qu'un grand goût suppose un grand sens, des organes délicats et un tempérament un peu mélancolique.

Mon père, dont les dispositions heureuses s'altéraient insensiblement, trouva qu'il était assez inutile de faire de l'esprit qui coûtait des ports de lettres : je contai mon chagrin au petit oncle qui m'autorisa à lui faire adresser les lettres de Sévelinges, qu'il avait vu à la maison. Mes manuscrits me revinrent, avec quelques observations critiques dont je fus très-glorieuse; car je n'imaginais pas que mes *œuvres* valussent l'examen; c'étaient, à mes propres yeux, des rêveries assez sages, mais communes, sur des choses qu'il me semblait que chacun devait savoir; je ne pensais pas qu'elles

eussent d'autre mérite que l'originalité d'avoir été faites par une jeune fille. J'ai conservé long-temps la plus entière bonhomie sur mon propre compte; il a fallu le train de la révolution, le mouvement des affaires, la variété de mes situations, la fréquence des comparaisons dans une grande foule et parmi les gens estimés par leur mérite, pour me faire apercevoir que le gradin où je me trouvais n'était pas fort surchargé de monde. Au reste, et je me dépêche de l'observer, cela m'a prouvé bien plus la pauvreté de l'espèce dans mon pays, qu'inspiré une haute idée de moi-même. Ce n'est pas l'esprit qui manque, il court les rues; c'est la justesse du jugement et la force du caractère. Sans ces deux qualités, cependant, je ne reconnais point ce qu'on peut appeler un homme. En vérité, Diogène avait bien raison de prendre une lanterne! Mais une révolution peut en tenir lieu; je ne connais pas de toise plus exacte ou de meilleure pierre de touche.

L'académie de Besançon avait proposé pour sujet de prix, la question de savoir : *Comment l'éducation des femmes pouvait contribuer à rendre les hommes meilleurs?* Mon imagination se mit en campagne; je pris la plume, et je fis un *Discours* que j'envoyai *incognito*, et qui, comme l'on peut le croire, ne fut pas jugé digne du prix. Il ne s'en trouva point qui remportât cet honneur. Le sujet fut proposé de nouveau; je n'ai pas su ce qui en était résulté l'année suivante. Mais je me rappelle qu'en voulant traiter cette matière, j'avais senti

qu'il était absurde de déterminer un mode d'éducation qui ne tînt pas aux mœurs générales, lesquelles dépendaient du gouvernement, et qu'il ne fallait pas prétendre réformer un sexe par l'autre, mais améliorer l'espèce par de bonnes lois. Ainsi, je disais bien comment il me semblait que les femmes devaient être; mais j'ajoutais qu'on ne pouvait les rendre telles que dans un autre ordre de choses. Cette idée, certainement juste et philosophique, n'allait pas au but de l'académie; je raisonnais sur le problème, au lieu de le résoudre.

Je fis passer ce discours à M. Sévelinges, mais après l'avoir expédié à Besançon; Sévelinges me fit des remarques uniquement sur le style : ma tête s'était refroidie; je trouvai mon ouvrage excessivement défectueux par le fond, et je m'amusai à en faire une critique, comme s'il eût été d'un autre dont j'eusse voulu me bien moquer. On peut appeler cela se chatouiller pour se faire rire, ou se donner des soufflets pour s'échauffer les joues; mais assurément on ne rit pas tout seul de meilleur cœur et plus innocemment. En revanche, Sévelinges me donna communication d'un discours académique de sa façon, sur *la faculté de parler*, qu'il avait adressé à l'Académie française, et sur lequel d'Alembert lui avait fait une belle lettre. Il y avait, s'il m'en souvient, beaucoup de métaphysique dans cet ouvrage, et un peu de précieux. Six mois, un an et plus s'écoulèrent dans cette correspondance d'esprit, au milieu de laquelle ce-

pendant diverses idées prenaient place. Sévelinges paraissait s'inquiéter de ma situation, et s'ennuyer d'être seul; il faisait beaucoup de réflexions sur les charmes d'une société *pensante*. Je les trouvais d'un très-grand prix; nous raisonnâmes longuement sur ce sujet : je ne sais pas bien ce qui s'ensuivit dans sa tête, mais il fit un voyage à Paris, et se présenta chez mon père *incognito*, comme pour affaire. Ce qu'il y eut de très-plaisant, c'est que je ne le reconnus pas, quoique ce fût moi qui le reçus. Mais l'air excessivement mortifié dont il me quitta m'ayant frappée, réveilla dans mon souvenir l'idée de ses traits; je trouvai, après qu'il fut parti, que cet inconnu lui ressemblait beaucoup, et je m'assurai bientôt, par ses lettres, que c'était effectivement lui. Cette singularité me fit une impression fort peu agréable, et que je ne saurais définir; notre correspondance se ralentit; elle cessa dans la suite, comme je le dirai.

J'allais quelquefois à Vincennes : le réduit canonial de mon oncle était fort joli, la promenade charmante, sa société douce; mais quoiqu'il eût l'agrément d'avoir sa maison bien tenue par mademoiselle d'Hannaches, il commençait à éprouver qu'il fallait le payer de toutes les tracasseries de l'humeur et de la sottise d'une vieille fille à prétention. Le château de Vincennes était habité par nombre de personnes que la cour y gratifiait d'un logement : là, c'était un vieux censeur royal, Moreau de la Garve; ici, un esprit, madame de Pui-

sieux précisément; plus loin, est une comtesse de Laurencier; plus bas, une veuve d'officier, et ainsi du reste; sans compter le lieutenant de roi Rougemont (1), que Mirabeau a fait connaître, et dont la face bourgeonnée et la bêtise insolente faisaient le composé le plus dégoûtant. Une compagnie d'invalides, des officiers de laquelle les femmes faisaient partie de la société, formaient, avec tout ce monde et le chapitre, sans compter les prisonniers du donjon, six cents habitans dans la seule enceinte du château. Mon oncle était reçu partout, ne se présentait souvent nulle part, et ne voyait chez lui qu'un petit nombre de personnes. Mais au retour de la promenade, on s'arrêtait ordinairement le soir au pavillon du pont sur le parc, où se réunissaient les femmes. C'est là que je trouverais encore des tableaux à peindre, si j'avais le temps d'en faire; mais les heures me talonnent, le chemin qui me reste à parcourir est bien long; je saute donc à pieds joints sur beaucoup de choses. Il y en aurait pourtant de jolies à dire sur les bals de l'allée des Voleurs; sur les courses de d'Artois; sur les folies de Seguin, caissier du duc d'Orléans, dont on cé-

(1) Celui qui disait, en parlant de lui-même, avec une vanité ridicule.... : « *On est l'homme du roi!* Oui, le geôlier » du roi, s'écrie Mirabeau; le bourreau est aussi l'homme » du roi, mais il fait du mal par devoir, et M. de Rouge- » mont en fait par plaisir. » Voyez la nouvelle édition des Lettres de Cachet, p. 412. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

lébrait la fête (de Seguin) par des illuminations, et qui fit banqueroute peu après; et les agréables promenades du bois, et la belle vue du haut parc sur la Marne, pour laquelle nous franchissions une brèche du mur, et ces ermites du bois placés d'une manière si pittoresque, dans l'église desquels était un tableau précieux pour l'art, curieux pour le sujet, où l'on voyait des milliers de diables tourmenter les damnés d'autant de façons; et mes lectures avec mon oncle, surtout celle des tragédies de Voltaire dont nous déclamions un jour, chacun à notre tour, quelques rôles, lorsqu'à l'instant du plus grand pathétique, mademoiselle d'Hannaches, qui filait en silence, se mit à crier de sa voix grêle, contre les poules, avec lesquelles nous eûmes envie de l'envoyer; et ces concerts boiteux d'après souper, où, sur la table qu'on venait de desservir, des étuis de manchons servaient de pupître au bon chanoine Bareux, en lunettes, faisant ronfler sa basse tandis que j'égratignais un violon, et tandis que mon oncle détonnait sur la flûte. Ah! je reviendrai sur ces douces scènes, si l'on me laisse vivre; mais il faut rentrer au logis, toutefois après avoir parlé d'un certain hâbleur qui eut quelque nom.

. . . .

APERÇU

De ce qui me restait à traiter pour servir de dernier supplément aux MÉMOIRES SUR MA VIE PRIVÉE (1).

LES manuscrits que m'avait laissés M. Roland me le firent mieux connaître durant les dix-huit mois qu'il passa en Italie, que n'eussent pu faire de fréquentes visites. C'étaient des voyages, des réflexions, des projets d'ouvrages, des anecdotes qui lui étaient personnelles; une ame forte, une probité austère, des principes rigoureux, du savoir et du goût s'y montraient à découvert.

Né dans l'opulence, d'une famille ancienne, distinguée dans la robe par son intégrité, il avait vu, jeune encore, la fortune s'évanouir par le défaut d'ordre d'une part, et de l'autre les excès de la dépense. Le dernier de cinq frères à qui l'on fit pren-

(1) J'ai laissé mon dernier cahier à Vincennes; j'allais parler de Caraccioli, que j'y ai vu chez le chanoine, et dont les *Lettres*, sous le nom de *Ganganelli*, avaient fait quelque fortune, quoiqu'elles fussent souvent une répétition de lui-même dans ses nombreux petits ouvrages. Mais à suivre ainsi les choses pied à pied, j'aurais à faire un long travail, pour lequel je n'ai plus assez à vivre; je me borne à un aperçu.

dre parti dans l'église, il avait, seul et sans secours, quitté la maison paternelle à l'âge de dix-neuf ans, pour ne point s'engager dans les ordres, ni dans le commerce auquel il répugnait également. Arrivé à Nantes de son premier vol, il s'y était placé chez un armateur pour s'instruire de différentes choses, avec le projet de passer aux Indes. Les arrangemens étaient pris; un crachement de sang survint et lui fit défendre la mer s'il n'y voulait périr : il se rendit à Rouen, où M. Godinot, son parent, inspecteur des manufactures, lui proposa d'entrer dans cette partie d'administration : il s'y détermina, s'y distingua bientôt par son activité, son travail, et s'y trouva enfin utilement placé. Les voyages et l'étude partageaient son temps et remplissaient sa vie. Avant de partir pour l'Italie, il avait amené chez mon père son frère le plus chéri, bénédictin, alors prieur au collége de Clugny à Paris; c'était un homme d'esprit, de mœurs douces et d'un caractère aimable. Il venait me voir quelquefois et me communiquer les notes que son frère lui faisait passer; car, à mesure qu'il voyageait, il couchait ses observations par écrit; ce sont ces notes qu'à son tour il coupa en lettres et fit publier, en confiant leur impression à des amis qu'il avait à Dieppe, et dont l'un d'eux, fou de l'italien, renchérit sur les passages de cette langue en les multipliant. Cet ouvrage, plein de choses, ne manque que d'une meilleure rédaction pour être le premier en rang dans les voyages de l'Italie. Le refondre a été l'un de nos

projets depuis que nous sommes unis; mais je voulais voir aussi l'Italie; le temps et les événemens nous ont entraînés d'un autre côté.

Au retour de M. Roland, je me trouvai un ami; sa gravité, ses mœurs, ses habitudes, toutes consacrées au travail, me le faisaient considérer, pour ainsi dire sans sexe, ou comme un philosophe qui n'existait que par la raison. Une sorte de confiance s'établit; et par le plaisir qu'il trouva près de moi, il contracta par degrés le besoin d'y venir toujours plus souvent. Il y avait près de cinq ans que j'avais fait sa connaissance, lorsqu'il me déclara des sentimens tendres; je n'y fus pas insensible, parce que j'estimais sa personne plus qu'aucune que j'eusse connue jusqu'alors; mais j'avais remarqué qu'il ne l'était pas lui-même, ou par sa famille, à toutes les choses extérieures. Je lui dis franchement que sa recherche m'honorait, et que j'y répondrais avec plaisir; mais que je ne me croyais pas un bon parti pour lui : je lui développai alors, sans réserve, l'état de la maison; elle était ruinée. J'avais échappé, par des comptes que je pris enfin sur moi de demander à mon père, au risque d'éprouver sa disgrâce, cinq cents livres de rentes qui faisaient, avec ma garde-robe, tout le reste de cette apparente fortune dans laquelle j'avais été élevée.

Mon père était jeune; ses erreurs pouvaient l'entraîner à contracter des dettes que son impuissance à les remplir rendrait déshonorantes : il pouvait faire un mauvais mariage, et ajouter à ces maux des

enfans qui porteraient mon nom dans la misère, etc., etc., etc. J'étais trop fière pour vouloir m'exposer à la malveillance d'une famille qui ne s'honorerait point de mon alliance, ou à la générosité d'un époux qui n'y trouverait que des chagrins : je conseillai M. Roland, comme aurait pu faire un tiers étranger, pour le dissuader de songer à moi. Il persista; je fus touchée, et je consentis à ce qu'il fît auprès de mon père les démarches nécessaires; mais, préférant de s'exprimer par écrit, il fut résolu qu'il ne s'ouvrirait que par lettre lorsqu'il serait retourné à sa résidence; et nous passâmes le reste du temps de son voyage d'alors à Paris, à nous voir tous les jours; je le considérai comme l'être auquel je devais unir ma destinée, et je m'attachai à lui. Dès qu'il fut retourné à Amiens, il écrivit à mon père pour lui exposer ses vœux et ses desseins. Mon père trouva la lettre sèche; il n'aimait pas la roideur de M. Roland, ne se souciait guère d'avoir pour gendre un homme austère dont les regards lui paraissaient ceux d'un censeur; il lui répondit avec dureté, impertinence, et me montra le tout quand il eut fait partir sa réponse. Je pris sur-le-champ ma résolution. J'écrivis à M. Roland que l'événement n'avait que trop justifié mes craintes à l'égard de mon père; que je ne voulais pas lui causer d'autres disgrâces, que je le priais d'abandonner son projet. Je déclarai à mon père ce que sa conduite m'avait mise dans le cas de faire; j'ajoutai qu'après cela il ne serait point étonné que je

prisse une situation nouvelle, et que je me retirais dans un couvent. Mais comme je lui savais quelques dettes pressantes, je lui laissai la portion d'argenterie qui m'appartenait, pour y satisfaire; je louai un petit appartement à la Congrégation, et j'y établis ma retraite, bien décidée à réduire mes besoins sur mes revenus. Je le fis. J'aurais à donner des détails très-piquans sur cet état où je commençai d'user des ressources d'une ame forte. Je calculai sévèrement ma dépense, en mettant de côté pour des cadeaux à faire aux gens de service de la maison. Des pommes de terre, du riz, des haricots cuits dans un pot avec quelques grains de sel et un peu de beurre, variaient mes alimens et faisaient ma cuisine sans me prendre beaucoup de temps. Je sortais deux fois la semaine : l'une pour visiter mes grands parens, l'autre pour me rendre chez mon père, donner un coup-d'œil à son linge, emporter ce qu'il était nécessaire de lui raccommoder. Le reste du temps, fermée sous mon toit de neige, comme je l'appelais, car je logeais près du ciel, et c'était dans l'hiver, sans vouloir faire de société habituelle avec les dames pensionnaires, je me livrais à l'étude, je fortifiais mon cœur contre l'adversité, je me vengeais à mériter le bonheur, du sort qui ne me l'accordait pas. Tous les soirs, la sensible Agathe venait passer demi-heure près de moi; les douces larmes de l'amitié accompagnaient les effusions de son cœur. Un tour de jardin, aux heures où chacun était retiré, faisaient ma prome-

nade solitaire; la résignation d'un esprit sage, la paix d'une bonne conscience, l'élévation d'un caractère qui défie l'infortune, ces habitudes laborieuses qui font couler si rapidement les heures, ce goût délicat d'une ame saine qui trouve dans le sentiment de l'existence et celui de sa propre valeur des dédommagemens inconnus au vulgaire : tels étaient mes trésors. Je n'étais pas toujours sans mélancolie, mais elle avait ses charmes; et si je n'étais point heureuse, j'avais en moi tout ce qu'il fallait pour l'être; je pouvais m'enorgueillir de savoir me passer de ce qui me manquait d'ailleurs.

M. Roland, étonné, affligé, continua de m'écrire en homme qui ne cessait point de m'aimer, mais que la conduite de mon père avait blessé : il vint au bout de cinq ou six mois, et s'enflamma en me revoyant à la grille où je conservais cependant le visage de la prospérité. Il voulut me sortir de cette clôture, m'offrit de nouveau sa main, me fit presser de l'accepter par son frère le bénédictin. Je réfléchis profondément à ce que je devais faire. Je ne me dissimulai point qu'un homme qui aurait eu moins de quarante-cinq ans n'aurait pas attendu plusieurs mois pour me déterminer à changer de résolution; et j'avoue bien que cela même avait réduit mes sentimens à une mesure qui ne tenait rien de l'illusion : je considérai, d'autre part, que cette instance, aussi très-réfléchie, m'assurait que j'étais appréciée, et que s'il avait vaincu sa susceptibilité aux désagrémens extérieurs que pouvait offrir mon alliance, j'en

étais d'autant plus assurée d'une estime que je n'aurais pas de peine à justifier. Enfin, si le mariage était, comme je le pensais, un lien sévère, une association où la femme se charge, pour l'ordinaire, du bonheur des deux individus, ne valait-il pas mieux exercer mes facultés, mon courage, dans cette tâche honorable, que dans l'isolement où je vivais? J'aurais à développer ici les réflexions fort sages, je crois, qui me déterminèrent; et, cependant, je n'avais pas fait toutes celles que les circonstances auraient pu me suggérer, mais que l'expérience seule permet d'apercevoir. Je devins la femme d'un véritable homme de bien qui m'aima toujours davantage à mesure qu'il me connut mieux. Mariée dans tout le sérieux de la raison, je ne trouvai rien qui m'en tirât; je me dévouai avec une plénitude plus enthousiaste que calculée. A force de ne considérer que la facilité de mon *partner*, je m'aperçus qu'il manquait quelque chose à la mienne. Je n'ai pas cessé un seul instant de voir dans mon mari l'un des hommes les plus estimables qui existent, et auquel je pouvais m'honorer d'appartenir; mais j'ai senti souvent qu'il manquait entre nous de parité; que l'ascendant d'un caractère dominateur, joint à celui de vingt années plus que moi, rendait de trop l'une de ces deux supériorités. Si nous vivions dans la solitude, j'avais des heures quelquefois pénibles à passer; si nous allions dans le monde, j'y étais aimée de gens dont je m'apercevais que quelques-uns pourraient trop me

toucher : je me plongeai dans le travail avec mon mari, autre excès qui eut son inconvénient; je l'habituai à ne savoir se passer de moi pour rien au monde, ni dans aucun instant.

La première année de mon mariage se passa tout entière à Paris, où Roland était appelé par les intendans du commerce qui voulaient faire de nouveaux règlemens de manufactures; règlemens que Roland combattit de toutes ses forces, par les principes de liberté qu'il portait partout. Il faisait imprimer la description, qu'il avait faite pour l'Académie, de quelques arts, et il mettait au net ses manuscrits sur l'Italie; il me fit son copiste et son correcteur d'épreuves; j'en remplissais la tâche avec une humilité, dont je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je me la rappelle, et qui paraît presque inconciliable avec un esprit aussi exercé que je l'avais; mais elle coulait de mon cœur : je respectais si franchement mon mari, que je supposais aisément qu'il voyait mieux que moi; et j'avais tant de crainte d'une ombre sur son visage, il tenait si bien à ses opinions, que je n'ai acquis qu'après assez long-temps la confiance de le contredire. Je suivis alors un cours d'histoire naturelle, et un cours de botanique; c'était l'unique et laborieuse récréation de mes occupations de secrétaire et de ménagère; car, vivant en hôtel garni, puisque notre domicile n'était point à Paris, et m'étant aperçue que la délicate santé de mon mari ne s'accommodait pas de toutes les cuisines, je prenais le

soin de lui préparer moi-même les plats qui lui convenaient. Nous passâmes quatre années à Amiens; j'y fus mère et nourrice, sans cesser de partager le travail de mon mari, qui s'était chargé d'une partie considérable de la nouvelle Encyclopédie. Nous ne quittions le cabinet que pour des promenades hors de la ville; je fis un herbier des plantes de la Picardie, et l'étude de la botanique aquatique donna lieu à *l'Art du tourbier*. Des maladies fréquentes me donnèrent des inquiétudes pour la conservation de Roland; mes soins ne lui furent pas inutiles, ce fut un nouveau lien; il me chérissait pour mon dévouement; je m'attachais à lui par le bien que je lui faisais.

Il avait connu en Italie un jeune homme dont il estimait beaucoup l'ame douce et honnête, et qui, revenu avec lui en France, où il s'adonna à l'étude de la médecine, devint notre ami particulier. C'est Lanthenas, que j'aurais estimé davantage, si la révolution, cette pierre de touche des hommes, en le poussant dans les affaires, n'eût mis à découvert la faiblesse de son caractère et sa médiocrité. Il a des vertus privées, mais sans agrémens extérieurs; il convenait beaucoup à mon mari, il s'attacha beaucoup à nous deux; je l'aimai, le traitai comme mon frère, je lui en donnai le nom : son attachement, son honnêteté ne se sont de longtemps démentis. Il voulut venir demeurer avec nous; Roland l'agréait; je m'y opposai, parce que je jugeai qu'un sacrifice aussi complet dans un

homme de son âge et avec l'affection qu'il témoignait, entraînait secrètement l'idée d'un retour, que nos principes défendaient, et que d'ailleurs il n'eût pas obtenu de moi. C'était un bon et tendre frère, mais il ne pouvait être autre pour mon cœur, et ce sentiment me rendait d'autant plus libre et franche dans l'intimité établie entre nous trois. Lanthenas fut, comme le vulgaire, content de ce qu'il a, lorsque d'autres n'obtiennent pas davantage. Sous le dernier ministère de mon mari, son ame, qui n'avait encore été mise à aucune épreuve, fut épouvantée des grands mouvemens que prenait la révolution. Il ne voulut être à aucune des extrémités : ses opinions prirent une nouvelle teinte : son cœur l'empêchait d'être féroce comme les Montagnards; mais il n'osa plus voir comme nous : il prétendit se mettre entre le côté droit, dont il blâmait les *passions*, et le côté gauche dont il ne pouvait approuver les excès : il fut moins que rien et se fit mépriser des deux partis.

Sophie épousa, pendant mon séjour à Amiens, le chevalier de Gomicourt, qui vivait à six lieues de là, en fermier, dans sa terre. Henriette, qui avait aimé M. Roland, et à qui sa famille aurait voulu la marier, approuva hautement la préférence qu'il m'avait donnée, avec cette touchante sincérité qui honore son caractère, et cette générosité d'ame qui la fait aimer. Elle se maria au vieux de Vouglans, devenu veuf, et à qui confesseur et médecin conseillèrent de reprendre femme, quoiqu'il

eût soixante-quinze ans. Toutes deux sont veuves: Sophie est redevenue dévote, et sa poitrine attaquée la rend très-languissante et fait craindre pour ses jours, nécessaires à deux jolis enfans. Les différences de notre moral, quant au caractère et aux opinions, ont, avec l'éloignement et les affaires, relâché notre liaison sans la rompre. Henriette, libre, toujours vive et affectueuse, est venue me voir dans ma captivité, où elle aurait voulu prendre ma place pour assurer mon salut.

Roland avait désiré, au commencement de notre mariage, que je visse peu mes bonnes amies; je me pliai à ses vœux, et je ne repris la liberté de les fréquenter davantage que lorsque le temps eut inspiré à mon mari assez de confiance pour lui ôter toute inquiétude de concurrence d'affection. C'était mal vu; le mariage est grave et austère; si vous ôtez à une femme sensible les douceurs de l'amitié avec des personnes de son sexe, vous diminuez un aliment nécessaire, et vous l'exposez. Que de développemens à donner à cette vérité!...

Nous étions passés dans la généralité de Lyon, en 1784; nous nous fixâmes à Villefranche, dans la maison paternelle de M. Roland, où vivait encore sa mère, de l'âge du siècle, et son frère aîné, chanoine et conseiller. J'aurais de nombreux tableaux à faire des mœurs d'une petite ville et de leur influence; des chagrins domestiques d'une vie compliquée avec une femme respectable par son âge, terrible par son humeur, et entre deux

frères (1) dont le cadet avait la passion de l'indépendance, et l'aîné l'habitude et les préjugés de la domination.

Durant deux mois de l'hiver, nous demeurions à Lyon, que j'ai bien connu, et dont j'aurais beaucoup à dire : ville superbe par sa situation et son matériel, florissante par ses manufactures et son commerce, intéressante par ses antiquités et ses collections, brillante par sa richesse, dont l'empereur Joseph fut jaloux, et qui s'annonçait comme une magnifique capitale; aujourd'hui vaste tombeau où s'agitent les victimes d'un gouvernement cent fois plus atroce que le despotisme même sur les ruines duquel il s'est élevé. Nous allions à la campagne dans l'automne; et après la mort de madame la Platière, ma belle-mère, nous y passâmes la plus grande partie de l'année. La paroisse de Thézée, à deux lieux de Villefranche, où existe le Clos la Platière, est un pays aride par le sol, riche par ses vignes et ses bois; c'est la dernière région du vignoble avant les hautes montagnes du Beaujolais. C'est là que mes goûts simples se sont exercés dans tous les détails de l'économie champêtre et vivifiante; c'est là que j'ai appliqué, pour le soulagement de mes voisins, quelques connaissances acquises : je devins le

(1) Ces portraits de famille et ces peintures de mœurs se retrouveront dans les Lettres que nous avons obtenu la faculté de joindre à cette publication des Mémoires.

(Note des nouveaux éditeurs.)

médecin du village, d'autant plus chéri qu'il donnait des secours au lieu de demander des rétributions, et que le plaisir d'être utile rendait ses soins aimables. Comme l'homme des champs donne aisément sa confiance à qui lui fait du bien ! On dit qu'il n'est point reconnaissant; il est vrai que je ne prétendais pas que personne me fût obligé, mais on m'aimait, et, lorsque je faisais des absences, j'étais pleurée. J'ai eu aussi des scènes plaisantes, et de bonnes femmes sont quelquefois venues me chercher de trois ou quatre lieues, avec un cheval, pour me prier d'aller sauver de la mort quelqu'un d'abandonné par le médecin. J'en arrachai mon mari, en 1789, dans une maladie affreuse, où les ordonnances des docteurs ne l'eussent point délivré sans ma surveillance. Je passai douze jours sans dormir, sans me déshabiller, six mois dans l'inquiétude et les agitations d'une convalescence périlleuse, et je ne fus pas même indisposée; tant le cœur donne de force, et double l'activité! La révolution survint et nous enflamma; amis de l'humanité, adorateurs de la liberté, nous crûmes qu'elle venait régénérer l'espèce, détruire la misère flétrissante de cette classe malheureuse sur laquelle nous nous étions si souvent attendris; nous l'accueillîmes avec transport. Nos opinions indisposèrent à Lyon beaucoup de gens qui, habitués au calcul du commerce, ne concevaient pas que, par philosophie, l'on provoquât et applaudît des changemens qui n'étaient bons qu'aux autres;

ils devinrent, par cela seul, ennemis de M. Roland; dès-lors, d'autres le prisèrent davantage. On le porta dans la municipalité de première formation; il s'y prononça par son inflexible droiture; on le craignit, et la calomnie, d'une part, se mit en campagne, tandis que, de l'autre, l'affection ou l'impartialité le défendait. Député, pour les intérêts de la ville, auprès de l'Assemblée constituante, il vint à Paris; nous y passâmes près d'un an : j'ai dit ailleurs comment nous y connûmes plusieurs membres de cette assemblée, et nous liâmes naturellement avec ceux qui, comme nous, n'aimaient pas la liberté pour eux, mais pour elle, et qui, avec nous, partagent aujourd'hui le sort commun à presque tous ses fondateurs, ainsi qu'aux vrais amis de l'humanité, tels que Dion, Socrate, Phocion et tant d'autres de l'antiquité; Barnevelt et Sydney, dans les temps modernes.

Mon mari m'avait fait faire le voyage d'Angleterre en 1784, celui de Suisse en 1787; j'ai connu des personnages intéressans dans ces deux pays : nous sommes demeurés en relation avec plusieurs; j'ai encore eu des nouvelles, il n'y a pas un an, de Lavater, ce célèbre pasteur de Zurich, connu par ses écrits, sa brillante imagination, son cœur affectueux et la pureté de ses mœurs (1) : l'honnête

(1) Il existe un dessin exécuté à la silhouette par le célèbre Lavater, et qui représente M. Roland, sa femme et leur

et savant Gosse, de Genève, gémit sûrement de la persécution que nous essuyons; je ne sais ce qu'est devenu l'habile De Zach, parcourant dernièrement l'Allemagne, autrefois professeur à Vienne, que j'ai vu souvent à Londres, où Roland féraillait avec lui chez Banks, le président de la Société royale, qui réunissait les savans de son pays et les étrangers passant à Londres. J'ai voyagé avec le plaisir et l'utilité que donne la compagnie d'un homme qui connaît déjà les lieux et qui les a bien vus; j'ai observé et couché par écrit ce dont j'étais le plus frappée. J'ai visité également quelques parties de la France: la révolution a empêché nos courses dans celles du midi, et le voyage d'Italie dont j'avais le désir et l'espérance. Amoureux de la chose publique, elle s'est emparée de toutes nos idées, elle a subjugué tous nos projets; nous nous sommes livrés à la passion de la servir. On verra dans mes écrits comment Roland fut placé dans le gouvernement, pour ainsi dire à son insu; et sa conduite publique ne peut manquer de prouver à l'impartiale postérité son désintéressement, ses lumières et ses vertus.

---

fille. Ce dessin, que rendent également précieux le souvenir de ceux qu'il retrace et le nom de celui qui l'a fait, est dans le cabinet de M. Bosc, membre de l'Institut, l'un des plus honorables amis de cette femme qui savait si bien discerner le mérite et placer sa confiance.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

Mon père, dont nous n'avions pas eu à nous louer, ne fit ni mariage, ni engagemens très-onéreux; nous payâmes quelques dettes qu'il avait contractées, et le décidâmes à se retirer des affaires qui ne pouvaient être pour lui que malheureuses, en lui assurant une pension. Quelque funestes qu'eussent été pour lui ses erreurs, dans lesquelles venait encore de s'écouler la petite succession de ma grand'maman, et quoiqu'il eût à s'applaudir de nos procédés, il avait le cœur trop haut, pour ne pas beaucoup souffrir de nous devoir; cet état d'irritation pour l'amour-propre l'empêcha parfois d'être juste, même envers ceux qui ambitionnaient de le satisfaire; il est mort, après soixante ans, dans le rude hiver de 1787 à 1788, d'un catarrhe dont il était incommodé depuis long-temps. Mon cher oncle mourut à Vincennes en 89; nous perdîmes, peu après, le frère bien aimé de mon mari; il avait fait avec nous le voyage de Suisse, était devenu prieur et curé de Longpont, fut nommé électeur de son canton où il prêchait la liberté, comme il y pratiquait les vertus évangéliques; avocat et médecin de ses paroissiens, trop sage pour un moine, il fut persécuté des ambitieux de son ordre, et souffrit beaucoup de tracasseries, dont le chagrin accéléra sa fin. Ainsi, partout, dans tous les temps, les bons succombent : ils ont donc un autre monde où ils doivent revivre, ou ce ne serait pas la peine de naître en celui-ci.

Calomniateurs aveugles! suivez Roland à la piste,

épluchez sa vie, observez la mienne; consultez les sociétés où nous avons vécu, les villes où nous sommes demeurés, la campagne où l'on ne dissimule pas; examinez..... Plus vous nous verrez de près, plus vous aurez de dépit : voilà pourquoi vous voulez nous anéantir.

On a reproché à Roland d'avoir sollicité des lettres de noblesse; voici la vérité. Sa famille en avait les priviléges depuis plusieurs siècles, par charges, mais qui ne les transmettaient point; et par l'opulence qui en soutient toutes les marques, armoiries, chapelle, livrée, fief, etc. L'opulence disparut; elle fut suivie d'une médiocrité honnête, et Roland avait la perspective de finir ses jours dans un domaine, le seul qui restât à sa famille, et qui appartient encore à son aîné; il crut avoir droit, par son travail, à assurer à ses descendans un avantage dont ses auteurs avaient joui, et qu'il aurait dédaigné d'acheter. Il présente ses titres en conséquence, pour obtenir des lettres de reconnaissance de noblesse ou d'anoblissement. C'était au commencement de 1784; je ne sais quel est l'homme qui, à cette époque et dans sa situation, eût cru contraire à sa sagesse d'en faire autant. Je vins à Paris; je vis bientôt que les nouveaux intendans du commerce, jaloux de son ancienneté dans une partie d'administration où il en savait plus qu'eux, en contradiction avec ses opinions sur la liberté du commerce qu'il défendait avec vigueur, en lui donnant les attestations requises de ses grands travaux, qu'ils

ne pouvaient refuser, n'y mettraient pas l'accent qui fait réussir (1). Je jugeai que c'était une idée à laisser dormir, et je ne poussai point les tentatives. Ce fut alors qu'apprenant les changemens dont j'ai parlé à l'article curieux de Lazowski, je demandai et j'obtins la translation de Roland à Lyon, dont la place le rapprochait de son pays, et le mettait dans sa famille, où je savais qu'il désirait se retirer par la suite. Patriotes du jour, qui avez eu besoin de la révolution pour devenir quelque chose, apportez vos œuvres, et osez comparer !

Treize années passées en divers lieux, dans un travail continuel, avec des relations très-variées, et dont les dernières tiennent si particulièrement à l'histoire du jour, fourniraient la quatrième et la plus intéressante section de mes Mémoires. Les morceaux détachés qu'on trouvera dans mes *Portraits* et *Anecdotes*, en tiendront lieu : je ne sais

---

(1) Dans le nombre des écrits politiques que M. Roland a publiés, et que nous avons tous lus attentivement, on remarque une brochure intitulée : *Aperçu des travaux à entreprendre et des moyens de les suivre.* Il était alors membre de la municipalité de Lyon. On retrouve dans cet écrit les vues d'un administrateur habile, et surtout les principes d'un économiste éclairé. M. Roland se prononce pour la liberté du commerce et la suppression des communautés d'arts et métiers. « C'est aujourd'hui, dit-il, une question résolue » affirmativement par les hommes les plus vertueux et les » plus éclairés de leur siècle, Trudaine, Malesherbes et » Turgot. » (*Note des nouveaux éditeurs.*)

plus conduire ma plume au milieu des horreurs qui déchirent ma patrie : je ne puis vivre sur ses ruines, j'aime mieux m'y ensevelir. Nature, ouvre ton sein! *A trente-neuf ans.*

NOTES DÉTACHÉES.

S'il m'avait été donné de vivre, je n'aurais plus eu, je crois, qu'une tentation, c'eût été de faire les *Annales du siècle*, et d'être la *Macaulay* de mon pays (1) : j'ai pris, dans ma prison, une véritable passion pour Tacite ; je ne puis dormir sans avoir lu quelques morceaux de lui : il me semble que nous voyons de même; et avec le temps, sur un sujet également riche, il n'aurait pas été impossible que je m'exprimasse à son imitation.

Je suis bien fâchée d'avoir perdu, avec mes *Notices historiques*, certaine lettre que j'écrivais à Garat le 6 juin. Chargé de mes réclamations contre ma détention, il m'avait fait une belle lettre de quatre pages, où il m'exprimait toute son estime, sa douleur, etc.; en même temps, il traitait de la chose publique, et cherchait à imputer aux *vingt-deux* leur propre perte, comme s'ils eussent agi, parlé, dans l'Assemblée, d'une manière mal conforme aux intérêts de la république. Je répondis

(1) Catherine Macaulay, morte en 1791, est auteur d'une Histoire d'Angleterre, dont la première partie, traduite en français, contient 5 vol. in-8°. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

à Garat de bonnes raisons dont je regrette l'expression ; je lui peignais sa conduite comme le produit de la *faiblesse* à laquelle j'attribuais nos maux, faiblesse partagée par une majorité craintive qui n'obéissait qu'à la peur ; je lui démontrais que *lui* (1) et *Barrère* n'étaient propres qu'à perdre tous les États du monde et à se déshonorer eux-mêmes par leur allure oblique. Je n'ai jamais pu digérer les sottes déclamations d'un troupeau de buses contre ce qu'il appelait les *passions* du côté droit. Des hommes probes, fermes dans les principes, pénétrés d'une juste indignation contre le crime, s'élevaient avec force contre la perversité de quelques scélérats, et les mesures atroces qu'elle dictait ; et ces eunuques en politique leur reprochaient de parler avec trop de chaleur !

L'on a fait un tort infini à Roland d'avoir quitté le ministère, fort peu après avoir dit qu'il y bra-

---

(1) M. Garat, dans ses *Mémoires sur la révolution*, appelle avec dignité des arrêts que peuvent avoir dictés quelquefois les préventions d'un esprit occupé des intérêts du moment, aigri par le malheur et révolté par l'injustice.

« Comme j'achevais d'imprimer cet ouvrage, dit-il dans » sa préface, les Mémoires de madame Roland ont paru : » je n'ai pas voulu les lire ; j'ai craint d'avoir des reproches » à adresser à la mémoire d'une femme qui, par sa mort, a » donné le besoin d'honorer toute sa vie. Le moment arrivera » sans doute, où la vérité descendra sans nuage, au milieu » de nous, pour juger les vivans et les morts. Je ne me per- » mettrai d'ajouter ici qu'un seul mot : deux ou trois au

verait tous les orages. On n'a pas vu qu'il avait eu besoin de montrer sa résolution pour soutenir les faibles, et que c'était ainsi qu'il les encourageait le 6 de janvier; mais que le jugement de Louis XVI, prononcé le 18 ou environ, démontrant la minorité des sages et la chute de leur empire dans la Convention, il n'avait plus de soutien à espérer (1), et ne pouvait s'en aller trop tôt pour ne point partager des sottises. Certes! Roland abhorrait la tyrannie et croyait Louis coupable; mais il voulait assurer la liberté, et il la crut perdue dès que les mauvaises têtes eurent pris l'ascendant. Il n'est que trop justifié avec ceux mêmes que l'on conduit aujourd'hui à la mort! Au reste, il me semble avoir développé cela dans l'endroit de mes écrits où j'ai parlé de son second ministère. Sa sortie a été le

---

» moins des amis de madame Roland savent que tandis » qu'elle écrivait contre moi, j'agissais pour elle : elle l'a » su elle-même. »

M. Garat termine ce passage par ces mots, qui expriment un souhait aussi digne du philosophe que de l'historien: « Plus on écrira, plus on fera paraître la vérité avec tous ses » détails et tout son éclat. Cette disposition à écrire est un » engagement à ne pas proscrire. »

Les Mémoires de M. Garat formeront une des parties les plus intéressantes de cette collection.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

(1) Roland donna sa démission le 22 janvier. Nous publierons, parmi les pièces historiques relatives au second ministère, la lettre qu'il écrivit à la Convention, en remettant le portefeuille de l'intérieur. (*Idem.*)

signal de la *déconfiture ;* c'est ce qu'il prévoyait.

Ma pauvre Agathe ! elle est sortie de son cloître sans cesser d'être une colombe gémissante ; elle pleure sur sa *fille ;* c'est ainsi qu'elle m'appelle. Ah ! j'aurais eu bien des personnages dont les épisodes eussent accompagné mon histoire : cette bonne cousine Desportes qui mourut à cinquante ans, après mille chagrins ; cette petite cousine Trude, retirée à la campagne ; ma vieille bonne, appelée *Mignonne*, qui mourut chez mon père, expirant dans mes bras avec sérénité, en me disant : « Mademoiselle, je n'ai jamais demandé qu'une chose au ciel ; c'est de mourir auprès de vous : je suis contente. » Et cette triste liaison de mon malheureux père avec un mauvais sujet, Leveilly, dont la fille m'intéresse, dont je fis un objet de bienfaits, que sa jeunesse, sa vivacité, quelques agrémens sollicitaient de la pitié, qui est tombée dans l'avilissement ; et, ayant perdu toute honte, m'a obligée, dans ces derniers temps, à ne pas souffrir sa présence, tandis que j'ai accueilli et obligé ses frères !

FIN DES MÉMOIRES PARTICULIERS.

Entre l'époque à laquelle s'arrêtent les Mémoires particuliers, et le moment où madame Roland commence l'histoire du *premier ministère*, se trouve un intervalle de plusieurs années. Nous remplirons cette lacune d'une manière intéressante, en publiant sous le titre de Correspondance, une suite de Lettres adressées par madame Roland, dans les épanchemens de l'amitié, au premier éditeur de ses Mémoires. Une partie des personnages qu'on connaît déjà reparaissent de nouveau dans ces Lettres : on y voit madame Roland remplissant ses devoirs d'épouse et de mère ; on la suit au milieu du monde et dans la retraite ; on apprend à mieux connaître ses goûts, son caractère, l'objet de ses travaux habituels, la tendance de ses opinions politiques, depuis les premières années de son mariage jusqu'aux événemens qui précèdent ou qui marquent le cours de la révolution. Ces Lettres ne laissent ignorer aucune des pensées, aucune des circonstances, qui, dans cet espace de temps, occupèrent son esprit ou remplirent sa carrière ; et préparèrent peut-être son élévation rapide et sa fin courageuse. Une semblable Correspondance est d'un grand prix pour cette édition des écrits qu'elle a laissés. Nous saisissons cette occasion nouvelle de témoigner notre reconnaissance au savant éclairé de qui nous tenons le droit d'imprimer ces Lettres, et à qui nous avons l'obligation d'en publier plusieurs qui étaient restées inédites.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

CORRESPONDANCE.

Amiens, le 23 août 1782.

J'ai, (1) notre ami, reçu une lettre de M. Gosse, qui, je crois, vous sera intéressante à lire. Je vous l'envoie. Vous y verrez la manière dont les généraux des troupes combinées de la France, de la Sa-

(1) Cette première Lettre est relative aux troubles qu'avait occasionnés, dans Genève, la lutte établie entre le parti démocratique et celui de l'aristocratie. On sait que la France, favorable à ce dernier, lui donna la victoire et termina les dissensions en faisant entrer des troupes dans la ville : Genève acheta sa tranquillité au prix de son indépendance. Nous avons conservé cette Lettre parce qu'on y voit avec quelle chaleur madame Roland s'occupait déjà des droits d'un peuple et de sa liberté.

En 1787, après avoir parcouru la Suisse, elle visita Genève ; la relation de son voyage contient, sur les événemens même dont il est question dans cette lettre, un passage qu'on ne lira pas sans intérêt.

« Le temple de Saint-Pierre, simple et noble, est aussi » le lieu d'assemblée des bourgeois pour l'élection des syn- » dics. C'est dans son enceinte que s'étaient réunis et qu'a- » vaient rassemblé leurs armes ceux des citoyens déterminés,

voie et de Berne en ont agi lorsqu'ils ont pris possession de Genève.

Je ne sais si vous en jugerez comme moi; mais je trouve que ces pauvres Génevois se sont conduits on ne saurait plus mal : on dirait une troupe d'aveugles, livrée de son plein gré à quelques traîtres qui les ont vendus, et dont les manœuvres étaient assez évidentes. L'impatience m'en a pris je ne sais combien de fois en la lisant, et le sang me bout dans les veines. Je plains du plus profond de mon ame ceux qui n'ont pas su distinguer le meilleur parti, malgré leurs excellentes intentions, ou plutôt qui n'avaient pas assez d'influence pour le faire prendre; mais il me paraît clair que Genève,

---

» lors des derniers troubles, à défendre leur liberté au prix » de leur sang; mais des hommes vendus aux chefs s'étaient » mêlés parmi eux; ils persuadèrent, après plusieurs jours » passés sous les armes, qu'il était nécessaire de prendre » quelque repos pour se mettre en état de soutenir le siége » dont ils étaient menacés, et qu'un nombre d'entre eux » suffirait pour la garde. On les crut; ils demeurèrent, et » durant le sommeil des autres, on ouvrit les portes aux » troupes françaises, à celles de Sardaigne et de Berne. Il n'y » eut plus au réveil qu'à pleurer sur ses chaînes et à les por- » ter en silence. Ainsi, ces révolutions qui, dans les grands » États, peuvent se comparer aux tempêtes qui agitent les » mers, obscurcissent l'horizon et répandent l'effroi sur la » terre, furent pour cette petite république, semblable au » souffle d'un homme sur le verre d'eau qu'il agite à son gré, » sans que personne y prenne beaucoup d'intérêt. »

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

en général, n'était plus digne de la liberté : on ne voit pas la moitié de l'énergie qu'il aurait fallu pour défendre un bien si cher, ou mourir sous ses ruines. Je n'en ai que plus de haine pour les oppresseurs dont le voisinage avait corrompu cette république avant qu'ils vinssent la détruire.

Gosse me dit que l'ami que je lui ai connu à Paris est du parti aristocrate, et qu'il n'a pas voulu le voir depuis la perte de la liberté, crainte de quelques désagrémens dans les dispositions différentes où ils sont l'un et l'autre. J'aurais parié cela : c'est un M. Coladon que j'appelais Céladon, qui n'est qu'un joli garçon dont la tournure mielleuse sentait l'esclave de plus d'une lieue, et dont j'aurais donné cent pour un boiteux de la trempe de Gosse.

Vertu, liberté, n'ont plus d'asile que dans le cœur d'un petit nombre d'honnêtes gens; foin du reste et de tous les trônes du monde! Je le dirais à la barbe des souverains : on en rirait de la part d'une femme; mais, par ma foi, si j'eusse été à Genève, je serais morte avant de les en voir rire.

A Sailly, près Corbie, 1783.

Je ne sais quel quantième de juin; tout ce que je puis vous dire, c'est que l'on compte ici trois heures d'après-midi d'un lendemain de fêtes. J'ai

vu mon *bon ami* (1) le dimanche ; il m'a quittée hier au soir : j'ai passé une très-mauvaise nuit, et je me portais encore si mal ce matin, que je n'ai pu vous écrire quoique j'en eusse formé le projet. Je ne vous donne point cette succession de choses comme causes et effets nécessaires, mais je vous la donne telle qu'elle est, tout bonnement. J'ai eu communication des lettres que vous avez écrites, parce que leur réception est au nombre de nos plaisirs, et que nous ne savons goûter aucun de ceux-ci sans le partager entre nous. Je ne vous offrirai rien en échange de vos nouvelles ; je ne me mêle pas des politiques, je ne suis plus au courant de celles d'un autre genre, et je ne suis en état de parler que des chiens qui m'éveillent, des oiseaux qui me consolent de ne pas dormir, des cerisiers qui sont devant mes fenêtres et des génisses qui paissent l'herbe de la cour.

J'habite sous le toit d'une femme (2) que le besoin d'aimer me fit distinguer, lorsqu'à l'âge d'onze ans je me trouvais au couvent avec une quarantaine de jeunes personnes qui ne songeaient qu'à folâtrer pour dissiper l'ennui du cloître. J'étais dévote, comme madame Guyon du temps jadis ; je

---

(1) M. Roland ; sa femme ne lui donne pas d'autre nom dans sa Correspondance. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

(2) Cette femme est Sophie Cannet, l'amie dont il est si souvent parlé dans les Mémoires de madame Roland, et dont elle a plus haut annoncé le mariage. (*Idem.*)

m'attachai à une compagne qui était aussi un peu mystique, et la bonne amitié s'est nourrie de la même sensibilité qui nous faisait aimer Dieu jusqu'à la folie. Cette compagne, retournée dans son pays, me fit connaître M. Roland en le chargeant de lettres pour moi; jugez si tout ce qui s'en est suivi doit me faire continuer de chérir l'occasion ou la cause accidentelle qui y a donné lieu ?

Enfin cette amie est mariée depuis peu, et j'ai contribué en quelque chose à la déterminer; je viens la voir à la campagne dont je lui ai vanté le séjour comme le plus approprié au bonheur des ames pures; je parcours son domaine, je compte ses poulets, nous cueillons les fruits du jardin, et nous disons que tout cela vaut bien la gravité avec laquelle on entoure le tapis vert où l'on fait promener des cartes, l'attirail d'une toilette dont il faut s'occuper pour aller s'ennuyer dans un cercle, le petit bavardage de ceux-ci, etc., etc. Au bout de tout cela, j'ai grande envie de retourner à Amiens, parce que je ne suis ici qu'à moitié; mon amie me le pardonne, parce que son mari étant absent, elle juge mieux de ma privation par la sienne; et quoique nous trouvions fort doux de nous dolenter réciproquement, nous convenons qu'être éloignée du colombier, ou s'y trouver toute seule, est une chose assez triste. Cependant je passe encore ici la semaine tout entière; je ne sais si ma santé en retirera tout le profit que mon bon ami avait espéré. J'ai pourtant fait trève entière avec le travail de-

puis trois jours, mais je ne me sens pas encore merveilleusement : j'ai été assez contente du visage de l'ami ; je crains son cabinet comme le feu, et la semaine à passer me paraît une éternité par le mal qu'il peut se faire dans cet intervalle.

Avouez que je suis bien confiante de vous envoyer ainsi un babillage de campagnarde ? Je prétends bien pourtant, non que vous m'en soyez obligé, mais que vous le preniez comme un acte d'amitié bien sincère et bien dénué d'amour-propre. Je suis pesante ; et malgré mon goût pour ce qui m'entoure, malgré cet attrait qui m'attache à tous les détails de la campagne, malgré cet attendrissement que réveille toujours le spectacle de la nature dans sa simplicité, je me sens endormir et *bêtifier*.

J'ai rapporté des plantes de toutes mes promenades ; j'en ai reconnu plusieurs ; les autres ont été sèches avant que Murray m'ait aidée à les juger, et le temps s'écoule sans me ranimer. Au reste, les femmes, dans leur physique, sont aussi mobiles que l'air qu'elles respirent ; j'écris d'après l'impulsion du moment ; et si j'avais remis cette lettre à demain matin, peut-être aurait-elle été vive et gaie.

Adieu ; souvenez-vous de vos bons amis ; je réunis le mien dans cette expression, parce que nous ne sommes jamais séparés dans nos sentimens, et que vous êtes l'un des objets sur lesquels nous les fixons avec le plus de complaisance.

Amiens, le 29 juillet 1783.

Il me suffit que vous posiez les armes, je ne demande pas qu'elles me soient rendues; je ne veux pas recevoir de loi, mais je ne prétends pas non plus en imposer à personne. Vous ne vous êtes pas trompé sur les prétentions de votre sexe, je dirais plus, sur ses droits, mais bien dans la manière de les défendre; vous ne les avez pas non plus compromis envers moi, qui ne veux en attaquer aucun: vous avez oublié le *mode*, et c'est tout. Que sont les déférences, les égards de votre sexe pour le mien, si ce n'est les ménagemens du puissant magnanime pour le faible qu'il honore et protége en même temps? Quand vous parlez en maître, vous faites penser aussitôt qu'on peut vous résister, et faire plus peut-être, tel fort que vous soyez. (L'invulnérable Achille ne l'était pas partout.) Rendez-vous des hommages? C'est Alexandre traitant en reines ses prisonnières, qui n'ignorent pas leur dépendance. Sur cet unique objet, peut-être, notre civilisation ne nous a pas mis en contradiction avec la nature; les lois nous laissent sous une tutelle presque continuelle, et l'usage nous défère dans la société tous les petits honneurs; nous ne sommes rien pour agir, nous sommes tout pour représenter.

N'imaginez donc plus que je m'abuse sur ce que nous pouvons exiger, ou ce qu'il vous convient de prétendre. Je crois, je ne dirai pas mieux

qu'aucune femme, mais autant qu'aucun homme, à la supériorité de votre sexe à tous égards. Vous avez la force d'abord, et tout ce qui y tient ou qui en résulte, le courage, la persévérance, les grandes vues et les grands talens; c'est à vous de faire les lois en politique comme les découvertes dans les sciences; gouvernez le monde, changez la surface du globe, soyez fiers, terribles, habiles et savans; vous êtes tout cela sans nous, et par tout cela vous devez nous dominer. Mais sans nous, vous ne seriez ni vertueux, ni aimans, ni aimables, ni heureux; gardez donc la gloire et l'autorité dans tous les genres; nous n'avons, nous ne voulons d'empire que par les mœurs, et de trône que dans vos cœurs. Je ne réclamerais jamais rien au delà; il me fâche souvent de voir des femmes vous disputer quelques priviléges qui leur sieyent si mal; il n'est pas jusqu'au titre d'auteur, sous quelque petit rapport que ce soit, qui ne me semble ridicule en elles. Tel vrai qu'on puisse dire de leur facilité à quelques égards, ce n'est jamais pour le public qu'elles doivent avoir des connaissances ou des talens.

Faire le bonheur d'un seul, et le lien de beaucoup par tous les charmes de l'amitié, de la décence, je n'imagine pas un sort plus beau que celui-là. Plus de regrets, plus de guerre, vivons en paix. Souvenez-vous seulement que pour garder votre fierté avec les femmes, il faut éviter de l'afficher à leurs yeux. La petite guerre que je vous ai faite

pour nous amuser dans la liberté de la confiance, vous serait faite d'une autre manière par l'adroite coquetterie, et vous n'en sortiriez pas si dégagé. Protéger toujours pour n'être soumis qu'à volonté, voilà votre secret à vous autres. Mais que je suis bonne de vous dire cela, et le reste que vous savez mieux que moi! Vous avez voulu me faire jaser; eh bien! nous sommes quittes; adieu.

Le 7 juin 1784.

Il y a bien long-temps, notre bon ami, que je n'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous; mais j'ai tant à faire et tant à me reposer, que je fais toujours sans finir de rien. Les jours passés à Crespy ont été très-remplis par l'amitié d'abord, puis la représentation et les courses. Parmi ces dernières, celle d'Ermenonville n'a pas été la moins intéressante; fort occupés de vous et des choses, nous avons joui de celles-ci, en vous souhaitant pour les partager. Le lieu en soi, la vallée qu'occupe Ermenonville, est la plus triste chose du monde: sables dans les hauteurs, marécages dans les fonds; des eaux troubles et noirâtres; point de vue, pas une seule échappée dans les champs, sur des campagnes riantes; des bois où l'on est comme enseveli, des prairies basses: voilà la nature. Mais l'art a conduit, distribué, retenu les eaux, coupé, percé les bois; il résulte de l'un et de l'autre un ensemble attachant et mélancolique, des détails gracieux et des parties pittoresques. L'île

des peupliers, au milieu d'un superbe bassin couronné de bois, offre l'aspect le plus agréable et le plus intéressant de tout Ermenonville, même indépendamment de l'objet qui y appelle les hommes sensibles et les penseurs. L'entrée du bois, la manière dont se présente le château et la distribution des eaux qui lui font face, forment le second aspect qui m'ait le plus frappée. J'ai trouvé avec plaisir quelques inscriptions gravées sur des pierres placées çà et là; mais les ruines, les édifices, etc., élevés, en différens endroits, ont généralement le défaut que je reproche à presque toutes ces imitations dans les jardins anglais; c'est d'être faits trop en petit, et de manquer ainsi la vraisemblance, ce qui touche au ridicule. Enfin, Ermenonville ne présente pas ces beautés éclatantes qui étonnent le voyageur, mais je crois qu'il attache l'habitant qui le fréquente tous les jours; cependant, si Jean-Jacques n'en eût pas fait la réputation, je doute qu'on se fût jamais détourné pour aller le visiter. Nous sommes entrés dans la chambre du maître; elle n'est plus occupée par personne; en vérité, Rousseau était là fort mal logé, bien enterré, sans air, sans vue : il est maintenant mieux placé qu'il ne fut jamais de son vivant; il n'était pas fait pour ce monde indigne.

J'en aurais bien long à vous dire de tout ce que j'ai éprouvé depuis mon départ de Paris et à mon arrivée ici. La pauvre Eudora n'a pas reconnu sa triste mère qui s'y attendait, et qui pourtant en a

pleuré comme un enfant; je me suis dit : Me voilà comme les femmes qui n'ont pas nourri leurs enfans; j'ai pourtant mieux mérité qu'elles, et je ne suis pas plus avancée ! La douce habitude de me voir, une fois suspendue, a rompu celle d'affection qui m'attachait ce petit être..... Je n'y songe pas encore sans un terrible gonflement de cœur. Cependant mon enfant a repris ses manières accoutumées; il me caresse comme autrefois : mais je n'ose plus croire au sentiment qui fait valoir ces caresses; je voudrais qu'il eût encore besoin de lait, et en avoir à lui donner.

Vous, que nous comptons chèrement comme ami, vous souvenez-vous de ceux que vous ne voyez plus? Adieu; il faut que je finisse; nous vous embrassons tendrement.

23 mars 1785.

J'avais bien envie de faire parler ma fille, mais j'ai trop à dire pour mon propre compte, et je me borne à vous envoyer une feuille où elle a gribouillé à sa façon. Vous m'avez fait pleurer avec tous vos contes, après m'avoir fait rire par la grave suscription de votre lettre. Eudora a été beaucoup réjouie d'apprendre que vous lui écrivissiez; enfin je lui ai lu cette lettre; quand elle entendait le nom de mère et la recommandation d'embrasser, elle riait en disant : « C'est pour moi çà? » En vérité, vous n'aviez pas besoin de pardon pour

l'objet qui vous le fait demander; est-ce que j'ai besoin de protestation, d'assurance pour ces choses-là? Ce serait bien le cas d'appliquer les deux vers :

> Il suffit entre nous de ton devoir, du mien;
> Voilà les vrais sermens, les autres ne sont rien.

Si j'avais jamais eu quelque chose à vous pardonner, ç'aurait été la malheureuse idée dont l'impression vous affecte encore: mais mon attachement n'a rien laissé à faire à la générosité; il m'a fait apprécier les égaremens du vôtre; je n'ai vu que sa force et sa vivacité dans ses erreurs, et je vous aime peut-être plus que si vous n'aviez point eu le tort de m'en supposer un dont je ne me sens pas coupable. A mesure que le temps rendra tout son éclat à la vérité, vous croirez avoir moins perdu à cet éloignement que vous regrettez, parce que vous verrez qu'il n'a rien changé aux dispositions de vos amis, et la douceur d'une correspondance amicale et confiante ne vous paraîtra pas altérée par quelques lieues de plus à franchir en idée.

Vous demandez ce que je fais, et vous ne me croyez pas les mêmes occupations qu'à Amiens; j'ai véritablement moins de loisir pour me livrer à ces dernières, ou les entremêler d'études agréables. Je suis maintenant femme de ménage avant tout, et je ne laisse pas que d'avoir des soins à prendre sous ce rapport. Mon beau-frère a voulu que je me

chargeasse de la maison dont sa mère ne se mêlait plus depuis nombre d'années, et qu'il était las de conduire ou de laisser en partie aux domestiques. Voici comme mon temps s'emploie. En sortant de mon lit, je m'occupe de mon enfant et de mon mari; je fais lire l'un, je donne à déjeuner à tous deux, puis je les laisse ensemble au cabinet, ou seulement la petite avec la bonne quand le papa est absent, et je vais examiner les affaires de ménage, de la cave au grenier; les fruits, le vin, le linge et autres détails fournissent chaque jour à quelque sollicitude; s'il me reste du temps avant le dîner (et notez qu'on dîne à midi, et qu'il faut être alors un peu débarbouillée, parce qu'on est exposée à avoir du monde que la maman aime à inviter), je le passe au cabinet, aux travaux que j'ai toujours partagés avec mon bon ami. Après dîner, nous demeurons quelque temps tous ensemble, et moi, assez constamment, avec ma belle-mère jusqu'à ce qu'elle ait compagnie; je travaille de l'aiguille durant cet intervalle. Dès que je suis libre, je remonte au cabinet commencer ou continuer d'écrire : mais quand le soir arrive, le bon frère nous rejoint; on lit des journaux ou quelque chose de meilleur. Il vient parfois quelques hommes; si ce n'est pas moi qui fasse la lecture, je couds modestement en l'écoutant, et j'ai soin que l'enfant ne l'interrompe pas, car il ne nous quitte jamais, si ce n'est lors de quelque repas de cérémonie : comme je ne veux point qu'il embarrasse personne,

ni qu'il occupe de lui, il demeure à son appartement, ou il va promener avec sa bonne, et ne paraît qu'à la fin du dessert. Je ne fais de visite que celles d'une absolue nécessité; je sors quelquefois, mais ç'a été rare jusqu'à présent, pour me promener un peu l'après-dîner avec mon ami et Eudora. A ces nuances près, chaque jour voit répéter la même marche, parcourir le même cercle. L'anglais, l'italien, la ravissante musique, tout cela demeure loin derrière; ce sont des goûts, des connaissances qui demeurent sous la cendre, où je les retrouverai pour les insinuer à mon Eudora, à mesure qu'elle se développera. L'ordre et la paix dans tout ce qui m'environne, dans les objets qui me sont confiés, parmi les personnes à qui je tiens; les intérêts de mon enfant toujours envisagés dans mes différentes sollicitudes, voilà mes affaires et mes plaisirs. Ce genre de vie serait très-austère, si mon mari n'était pas un homme de beaucoup de mérite que j'aime infiniment; mais, avec cette donnée, c'est une vie délicieuse dont la tendre amitié, la douce confiance marquent tous les instans, où elles tiennent compte de tout, et donnent à tout un prix bien grand. C'est la vie la plus favorable à la pratique de la vertu, au soutien de tous les penchans, de tous les goûts qui assurent le bonheur social et le bonheur individuel dans cet état de société; je sens ce qu'elle vaut, je m'applaudis d'en jouir, et je mets tous mes soins à obtenir, je savoure l'espérance de recueillir toujours le témoignage

d'avoir mérité ce que j'exprimais à M. d'Ornay :

Heureuse la mère attendrie
Qui peut dire avant d'expirer :
J'ai fait plus que donner la vie,
Mes soins ont appris à l'aimer.

Mon beau-frère, d'une trempe extrêmement douce et sensible, est aussi fort religieux; je lui laisse la satisfaction de penser que ses dogmes me paraissent aussi évidens qu'ils le lui semblent, et j'agis extérieurement comme il convient en province à une mère de famille qui doit édifier tout le monde. Comme j'ai été fort dévote dans ma première adolescence, je sais mon Écriture et même mon office divin, aussi bien que mes philosophes, et je fais plus volontiers usage de ma première érudition qui l'édifie singulièrement. La vérité, le penchant de mon cœur, ma facilité à me plier à ce qui est bon aux autres, sans nuire ni offenser rien de ce qui est honnête, me fait être ce que je dois tout naturellement sans le moindre travail. Gardez *in petto* cette effusion de confiance, et ne me répondez là-dessus qu'aussi vaguement qu'il convient : je suis seule encore; mon bon ami est à Lyon, d'où il ne reviendra qu'après Pâques : il me mande que ses yeux vont mieux; j'en ai eu une nouvelle assurance par son domestique qui est venu faire ici quelques commissions, et qui est retourné près de lui. Jugez par ce babillage d'amitié si je crois à

la vôtre, à qui je laisse à apprécier ce témoignage de la mienne.

Je voulais vous entretenir de l'Académie, de Beaumarchais, de cette attachante chimie qui vous occupe, mais j'ai pris le temps de vous écrire sur celui qui précède le dîner, après mes affaires du matin; je n'ai que dix minutes pour ma toilette, c'est précisément ce qu'il me faut pour l'ordinaire. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Causez-moi de ces nouvelles académiques, scientifiques, etc., et surtout de ce qui vous intéresse. Adieu encore.

22 avril 1785.

Vous m'avez grondée par votre petite lettre que j'ai reçue hier : je conçois que vous ayez quelque raison; mais j'étais si occupée de mon enfant, si fatiguée de corps et d'ame, que pourtant je n'ai pas trop tort.

Eudora va mieux et ne me contente point; elle est si livide, si...... je ne sais comment dire, que je me sens en peine à son sujet, sans pouvoir bien raisonner mes craintes. Nous avons bel et bien la petite vérole dans notre chienne de maison, où il faut avoir deux locataires, parce que nous ne pouvons la remplir à nous seuls, quoique notre ménage soit assez gros. On est bien ici à cent lieues de Paris pour la manière de bâtir et de s'arranger, du moins quant à l'entente et à l'agrément des dis-

tributions, et surtout à la propreté des petites choses de décoration; il semble qu'on soit tout aussi loin de Lyon, dont pourtant nous ne sommes distans que de cinq lieues. Il est vrai que des circonstances locales font que tous les bois et tout ce qui tient à la charpente, à la menuiserie, sont fort chers dans cette petite ville, où le grand luxe est celui de la table. La plus petite maison bourgeoise, un peu au-dessus du commun, donne ici des repas plus friands que les maisons les plus riches d'Amiens, et un bon nombre de celles très-aisées de Paris.

Vilain logis, table délicate, toilette élégante, jeu continuel et gros quelquefois, voilà le ton de la ville dont tous les toits sont plats, et les petites rues servent d'égoûts aux latrines. D'autre part, on n'y est point du tout sot; on y parle assez bien, sans accent, ni même de termes incorrects; le ton est honnête, agréable; mais on y est un peu, c'est-à-dire, *très-court* en fait de connaissances. Nos conseillers sont des personnages regardés comme fort importans; nos avocats sont aussi fiers que ceux de Paris, et les procureurs aussi fripons que nulle part. Au reste, c'est ici au rebours d'Amiens; là, les femmes sont généralement mieux que les hommes; à Villefranche c'est le contraire, et ce sont elles qui ont plus sensiblement le vernis de province.

Je ne sais pourquoi ni comment je me suis embarquée à faire ainsi les honneurs de ma patrie

adoptive; je la regarde comme mienne, et je la traite en conséquence comme vous voyez.

Lablancherie est donc un peu revenu sur l'eau? J'ai vu, dans le *Journal de Paris*, l'annonce de l'ouverture de son salon. Et tous ces musées? par ma foi, ils ressemblent au phénix et renaissent chaque année de leurs cendres. Étiez-vous à la belle séance où l'on fit l'éloge de Gébelin? Adieu. Mes hommes sont toujours à la campagne dont ils se trouvent bien; l'un d'eux revient incessamment au colombier; je vous laisse à deviner lequel.

28 avril 1785.

Ce n'est que demain le courrier; je vous ai écrit hier : il n'est que neuf heures du matin, j'ai mille choses à faire; mais je reçois votre aimable causerie du 25, et me voilà aussi à jaser; il ne faut guère me provoquer pour me rapprocher ainsi de ceux que j'aime.

Je viens d'avoir des nouvelles de mes hommes par l'un des vignerons qui, tous les jeudis, apporte les petites provisions, le beurre, les œufs, les légumes, etc. : ne sont-ce pas là de jolies choses à mettre dans une lettre? mais elles font bien au ménage, et elles rappellent l'attirail champêtre; elles sont riantes sous ce dernier aspect. Mon pauvre pigeon est tout transi du vent qu'il fait : je ne le verrai pourtant pas de sitôt; car le frère revient samedi pour confesser les nonnes, et il

faut que l'autre demeure à surveiller les travaux de la cave. Tous nos gens sont là-bas, ou là-haut pour mieux dire; nous ne sommes que des cornettes au logis, et, voyez ma simplicité, je n'ai pas seulement un étourneau pour m'amuser. Ce n'est pas qu'il en manque en ville ; mais ils ne sont pas séduisans. Les jeunes gens, en général, ne sont pas bien ici; et celà n'est point étonnant, les femmes n'y entendent rien : il faut des voyages, des comparaisons pour les décrasser; aussi reviennent-ils hommes plus aimables, tandis que les femmes restent dans leur petite allure et avec leurs petites grimaces, qui n'en imposent à personne. Je crois que mon expérience serait d'un grand secours à votre savoir lavatérique, si j'éclairais vos observations sur le visage que vous étudiez, et dont les lèvres vous font de la peine. La nature l'a faite bonne et lui a donné, non de l'esprit, mais un sens droit; l'éducation n'a rien développé ni cultivé chez elle; il ne faut y chercher ni idées au-dessus de l'ordre commun, ni goût, ni délicatesse, ni cette fleur de sensibilité qui tient à une organisation exquise ou à un esprit cultivé. Joignez à cela, d'une part, l'aisance ordinaire que donne l'usage du monde; de l'autre, le goût et l'habitude de commander les hommes sans avoir le talent de les bien tenir à leur place, ou, si vous voulez, dans leur rang; et vous aurez la clef de tout. Il résulte de cet ensemble une société assez douce, où chacun est à son aise; une personne estimable, parce qu'elle

est vraiment honnête, quoiqu'il lui manque un peu de dignité; et bonne à connaître, parce qu'elle n'est point trop exigeante et qu'elle fait justice à elle et aux autres.

Avec de pareilles données, étudiez et profitez. Si nous observions ensemble, j'ai la modestie de croire que ma science infuse aiderait votre savoir acquis; il est des choses que vous ne devez saisir qu'à force de travail, et d'autres à l'occasion desquelles on pourrait dire de vous, et de presque tous les hommes, ce que Claire disait de Volmar: « Il aurait mangé tout Platon et tout Aristote sans pouvoir deviner cela. »

Eudora a pris avant-hier une potion de kermès avec une forte infusion de bourrache et de sirop violat; sa toux est absolument dissipée : mais on ne peut pas dire qu'elle soit bien rétablie. Elle est méchante comme un démon; j'ai le sourcil refrogné comme un cuistre de collége, et j'ai mal à la gorge de faire la grosse voix. Je viens d'être horriblement scandalisée d'un gros juron de cette morveuse; j'ai voulu savoir d'où on l'avait appris : « Eh, maman! Saint-Claude dit çà. » C'est un de nos domestiques, brave garçon, qui ne s'avise pas de jurer devant moi, mais à qui je crois bien que cela arrive souvent en arrière. Admirez la disposition; l'enfant n'est pas une heure en quinze jours avec les domestiques; je ne fais pas un pas sans lui.

7 ou 8 mai 1785.

J'aurais bien envie de causer avec vous, quoique vos projets (1) m'aient rendue muette durant quelques jours. Je suis maintenant fort pressée ; je ne puis que vous dire quelques mots et vous annoncer que l'inspecteur (2) vous écrira incessamment sur plusieurs points de votre lettre. Je n'ose rien vous exprimer sur vos desseins de voyage ; il est impossible que mes observations soient désintéressées ; et avec la plus grande envie de raisonner comme indifférente, le regret de vous voir tant éloigner agirait, même à mon insu.

Si vous aviez une perspective d'avancement plus prochaine dans votre place, je vous combattrais victorieusement; vous avez assez d'activité pour le genre d'entreprise qui vous tente, mais vous n'avez pas ce tempérament de fer qui seconde l'énergie morale et suffit aux fatigues d'un voyage aussi laborieux. Je sais qu'on a le droit de choisir des hasards qui peuvent être heureux, même au risque de la vie ; c'est une loterie où le sentiment met la balance et détermine la raison ; mais des amis ont une autre boussole ; leur esprit approuve et leur cœur répugne : il faut donc se taire; c'est où nous

(1) M. Bosc avait été nommé pour faire le voyage autour du monde, en qualité de naturaliste, sur les vaisseaux de la Peyrouse. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

(2) M. Roland.

en sommes réduits en pleurant comme des enfans, lorsque nous parlons de vous. Pourquoi la félicité ne retient-elle pas dans un même lieu ceux que l'amitié lie si étroitement les uns aux autres? Eudora se porte mieux. L'ami Lanthenas me chargeait de vous dire mille choses pour lui; mais il vous aura écrit depuis qu'il m'avait donné cette commission.

Adieu; j'ai presque envie de vous bouder pour le chagrin que vous me donnez; mais cela n'est pas possible, et je vous embrasse aussi.

19 août 1785.

Tandis que vous dîniez avec vos savans, nous dînions ici avec la veuve d'un académicien, et des comtes et comtesses du voisinage, tant *sacrés* que *profanes;* car il y avait, dans tout cela, une chanoinesse et un comte de Lyon; jugez de la sainteté des personnages! La veuve est celle du comte de Milly, fort aise, avec grande raison, de sa viduité: si vous ne savez pas son histoire, je vous en régalerai un autre jour. Nous n'avons point eu à visiter un herbier intéressant comme celui qui vous a rendu si heureux; mais nous avions des officiers honnêtes et passablement instruits, chose trop rare dans les militaires pour n'être pas fort agréable, et nous avons terminé la journée par une promenade à une *vogue;* c'est le nom qu'on donne ici aux fêtes pour lesquelles le peuple se rassemble

à la campagne dans un pré, où chacun danse et boit à son bien aise : il y a des violons ici, des fifres un peu plus loin; là, une musette; ceux qui n'ont pas d'instrument y suppléent par la voix; d'autres avalent gaiement, sous des tentes, le vin dur et vert comme celui de Surenne; et quelquefois les belles dames font aussi des contre-danses. Mais revenons à nos affaires; vous êtes un franc hâbleur, un grand *prometteur* de rien; vous annoncez toujours des gens qui ne viennent jamais : c'est bien la peine de faire ainsi venir l'eau à la bouche pour un *quiesbet!* déjà trois fois nous avons calculé, attendu l'époque où devait, suivant votre avis, nous arriver quelque personnage; aucun ne s'est encore montré. Je me console pourtant de votre amoureux depuis que je sais qu'il n'a que quinze ans; c'est à former, et je ne suis pas encore assez vieille pour faire l'éducatrice et chercher fortune parmi les écoliers : je ne crains point qu'ils s'y connaissent; entendez-vous, Monsieur? Eh! mais vraiment, je voudrais vous voir en Angleterre; vous y seriez amoureux de toutes les femmes; je l'étais *quasi*, moi, femelle. Celles-là ne ressemblent point du tout aux nôtres, et ont généralement cette courbure de visage estimée de *Lavater*. Je ne suis pas étonnée qu'un homme sensible, qui connaît les Anglaises, ait de la vocation pour la Pensylvanie. Allez, croyez que tout individu qui ne sentira point d'estime pour les Anglais, et un tendre intérêt mêlé d'admiration pour leurs femmes,

est un lâche ou un étourdi, ou un sot ignorant qui parle sans savoir.

Vous, Monsieur, vous êtes un impertinent et aussi un étourdi; car je n'ai eu un soupçon de *valériane*, que par le port, et ce sont les très-grandes différences spécifiques qui m'ont assuré que c'était une autre plante et fait vous demander son nom. Or donc, tirez la conséquence; si vous jugez, d'après ce babillage, que je sois fort gaie, vous vous tromperez grandement; j'enrage de tout mon cœur; et vous le croirez aisément quand j'aurai ajouté que je n'irai point du tout à la campagne cette année, que je ne verrai pas plus le clos que vous ne le voyez vous-même : toute la différence, c'est que j'en mange quelques fruits; mais ils ont fait deux grandes lieues, ils ont perdu leur fleur, et enfin ce n'est pas moi qui les cueille.

Je finis par cette complainte, et vous souhaite joie et santé.

27 août 1785.

Le courrier ne part qu'après-demain; mais j'ai quelques momens de loisir, et je veux me dépêcher de vous dire que vous n'avez pas le mérite de m'avoir le premier nommé Lablancherie. J'avais appris qu'il était à Lyon, et de ce moment je ne fis aucun doute que ce fût lui dont vous aviez voulu me parler. Je suis pourtant bien aise de savoir que vous ne lui aviez pas annoncé mademoiselle Phli-

pon, sa négligence me paraît plus excusable. *Je suis modeste, moi!* mais ce que je vous apprendrai, c'est que Lablancherie étant allé voir à Lyon le directeur de l'Académie, M. de Villers, pour le prier de le conduire à une séance, M. de Villers lui demanda, d'un ton d'égard et d'honnêteté, s'il désirerait être associé à cette compagnie? *Non*, dit Lablancherie, *je ne dois être d'aucune.* — Et pourquoi? — *Parce qu'il me faudrait être de toutes les Académies de l'Europe.* M. de Villers, homme grave, qui a du caractère et de l'énergie, se contenta de répondre: « Vous m'avez dit, Monsieur, que vous deviez dîner chez Monsieur tel, vous pourrez aussi le prier de vous conduire à l'Académie. » J'ai vu ici, à la séance de la nôtre, deux ou trois hommes de mérite, qui sont de Lyon, et qui se sont accordés à dire que Lablancherie était d'une fatuité insupportable. Entre nous, cela ne m'a pas trop étonnée, car il me semble qu'il avait quelque disposition de ce genre il y a dix ans: or, un intervalle aussi grand, employé à intriguer dans le monde, a dû la développer merveilleusement.

Venons maintenant à notre séance académique qui a été bien remplie et très-agréable, au jugement de tout le monde; je vous cite celui-là, parce que le mien pourrait vous être suspect à deux égards. Premièrement, mon bon ami a lu un discours, fort applaudi, sur *l'influence de la culture des lettres dans les provinces, comparée à leur influence dans la capitale;* il y avait beaucoup de

choses sur les femmes, dont plusieurs se sont mouchées, et peut-être m'arracheraient les yeux si elles imaginaient que j'y eusse quelque part.

Le directeur nous entretint des découvertes du siècle; un étranger nous présenta fort agréablement l'opinion que les plantes ne sont pas dénuées de sentiment; il l'étaya de faits intéressans. Cet auteur est un Suisse, fixé à Lyon, ministre protestant, arrivant d'Angleterre, où il a été reçu docteur à Oxford, et nouvellement marié à une petite femme de dix-huit ans, qui est de Sédan, et qu'il nous a amenée. Nous les avons retenus le jour d'après la séance; et nous nous sommes liés de connaissance. Un grand-vicaire de Lyon, que nous connaissions d'ailleurs, a lu des morceaux d'excellente critique, traduits d'un Allemand. Le secrétaire a débité une épître en jolis vers, adressée à notre ami sur son retour dans sa patrie, accompagné d'une épouse dont le poète a parlé à la manière des poètes. Il est plus que douteux que cela m'ait mis en grande recommandation auprès des femmes; et n'osant en rien dire, elles voudraient bien pouvoir critiquer le discours d'un académicien, dont la femme a reçu un éloge public. Malheureusement, en renfermant de grandes vérités sur leur compte, il est extrêmement poli et même élégant. Au reste, le secrétaire est un homme grave, distingué par l'agrément de son esprit, et doyen du chapitre.

Parlons maintenant de vos MM. Ducis et Thomas

qui sont à Lyon, et s'y prônent l'un l'autre, comme les deux ânes de la fable. Le dernier s'est avisé de faire imprimer des vers à ce Jeannin, que vous connaissez, et dont tout le monde se moque. L'académicien y loue le charlatan à toute outrance ; et, pour rendre la chose plus touchante, il a inséré dans sa pièce de vers un épisode pour Ducis qui, mourant de frayeur dans un mauvais carrosse, en traversant les montagnes de Savoie, a fait une assez triste culbute. Thomas voit en son confrère le Sophocle de la France, traîné comme Hippolyte par ses chevaux indociles, qui font voler son char en éclats. Un provincial, ennuyé de ce jargon, et suffoqué de l'encens, a répondu par les vers que je vous envoie, en regrettant bien sincèrement de n'être pas de votre avis sur mes bons compatriotes; mais si les juges de votre Parnasse font de telles balourdises, comment voulez-vous défendre la tourbe de nos badauds? Indépendamment du mauvais sujet que Thomas a choisi pour idole, ses vers ne sont pas même dignes de la réputation d'un faiseur d'éloges. Ce sont pourtant ces deux académiciens qui vont briller mardi à la séance publique de Lyon, où l'un d'eux lira un chant de sa Pétréide (1). Lablancherie vous en donnera des

---

(1) Ducis, dans l'avertissement qui précède son épître à l'Amitié, fait un tableau différent des séances de l'académie de Lyon, et des succès qu'y obtenait le panégyriste de Marc-Aurèle. Voici de quelle manière entr'autres il peint cette séance que

nouvelles, s'il repart bientôt; je n'imagine pas qu'il trouve à Lyon beaucoup de souscripteurs.

12 octobre 1785.

Eh! bon jour donc, notre ami. Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit; mais aussi je ne touche guère la plume depuis un mois, et je crois que je prends quelques-unes des inclinations de la bête dont le lait me restaure : *j'asine* à force et m'occupe de tous les petits soins de la vie *cochonne* de la campagne. Je fais des poires tapées qui seront délicieuses; nous séchons des raisins et des

---

madame Roland annonce, et dans laquelle en effet Thomas lut un chant de son poëme en l'honneur de Pierre-le-Grand.

« Qu'on se le représente, dit-il, aux séances particulières de » l'académie de Lyon, lisant tantôt son chant de l'Angleterre, » tantôt celui des Mines, tantôt celui des fêtes de Louis XIV; » une autre fois, un morceau de prose très-piquant et très-» savant, sur l'origine de la langue poétique, qu'il com-» posait à Oullins en ma présence ; revenant ensuite avec » moi dans sa solitude champêtre, m'y confiant ses con-» ceptions, ses sentimens, ses ouvrages; recevant avec plaisir » toutes mes émotions, toutes mes pensées, tous ces mouve-» mens impétueux et surabondans d'une seconde vie nés de » la convalescence, et que j'avais besoin de répandre dans son » sein. Qu'on nous voie tous les deux, surtout le 30 août » dernier, à la séance publique de l'académie de Lyon, au » milieu d'une assemblée nombreuse et brillante, placés vis-» à-vis l'un de l'autre : lui, charmant son auditoire par la » lecture de son beau chant de Louis XIV, faisant retentir

prunes; on fait des lessives, on travaille au linge; on déjeune avec du vin blanc, on se couche sur l'herbe pour le cuver; on suit les vendangeurs; on se repose au bois ou dans les prés; on abat les noix; on a cueilli tous les fruits d'hiver, on les étend dans les greniers. Nous faisons travailler le docteur, dieu sait! Vous, vous le faites embrasser; par ma foi, vous êtes un drôle de corps.

Vous nous avez envoyé de charmantes relations qui nous ont singulièrement intéressés; en vérité, vous devriez courir toujours pour le plus grand plaisir de vos amis, et surtout ne pas oublier de les visiter.

» ce sanctuaire des muses des noms révérés de Turenne, de » Condé, de Luxembourg, de Catinat, de Fénélon et du » duc de Bourgogne; et moi terminant la séance par la » lecture d'une épître à l'Amitié, où je lui rappelais, en le » regardant, et le péril que j'avais couru, et les secours qu'il » m'avait prodigués; où, près de le quitter dans un adieu » solennel, je le recommandais à la douceur du climat de Nice, » impatient d'aller bientôt moi-même jouir des embrassemens d'une mère tendre, qui frémissait encore de l'image » de son fils expirant, et qui, dans sa vieillesse, ne demandait plus au ciel que le bonheur de me voir encore » avant de mourir. La fin de cette épître toucha vivement » l'assemblée; car, comment échapper à l'impression des » mouvemens de la nature? Mais le transport s'accrut et les » larmes coulèrent de tous les yeux, lorsqu'en nous levant » après la séance, dans l'émotion d'un si doux sentiment, » on vit les deux amis s'avancer l'un vers l'autre, se tendre » les mains et s'embrasser.» (*Note des nouveaux éditeurs.*)

Adieu ; il s'agit de déjeuner, et puis d'aller en corps cueillir des amandiers. Salut, santé, et amitié par-dessus tout.

Au Clos, 15 octobre 1785.

Vous me voyez encore ici, où j'étais venue pour huit jours, et où j'aurai demeuré probablement deux mois. Les arrangemens économiques avaient déterminé la première résolution ; le bien-être moral et physique procure le changement d'avis. Notre mère, il est vrai, fait pendant notre absence autant de dépense que si nous y étions tous, des étrangers prennent notre place à table ; mais que voulez-vous ? Nous sommes ici dans l'asile de la paix et de la liberté ; nous n'entendons plus gronder du matin au soir ; nous ne voyons plus un visage revêche, où l'insouciance et la jalousie se peignent tour à tour, où le dépit et la colère, couverts de l'ironie, se montrent lorsque nous avons des succès quelconques, et que nous recevons des témoignages de considération. Nous respirons un bon air, nous nous livrons à l'amitié, à la confiance, sans craindre d'irriter par leurs témoignages une ame dure, qui ne les a jamais connus, et qui s'offense de les voir dans les autres. Enfin nous pouvons agir, nous occuper ou prendre de doux ébats, sans la triste assurance que tout ce que nous ferons, quel qu'il soit, sera blâmé, critiqué, mal interprété, etc.

De pareils avantages valent bien quelques sacri-

fices de la bourse. Cependant il est impossible de faire ce marché toute l'année, à moins d'une scission absolue; ce n'aurait pas été la peine de se réunir. Eh bien! vous en dis-je assez cette fois? Croyez-vous que je vous aime encore? Croyez aussi qu'en vous aimant toujours autant, jamais je ne vous eusse parlé, à vous ni à personne, de la mère de mon mari, s'il ne vous en eût parlé le premier. Au reste, il faut convenir de tout; ces chagrins qui m'ont été si vifs et si sensibles dans les premiers mois, me paraissent aujourd'hui plus supportables; je les apprécie mieux. Tant que j'ai pu conserver quelque espérance de trouver un cœur au milieu des bizarreries du caractère le plus étrange, je me suis tourmentée pour le captiver; je me désolais de n'y pas réussir. Maintenant que je vois, tel qu'il est, un être égoïste et fantasque, dont la contrariété fait l'essence, qui n'a jamais senti que le plaisir de molester les autres par ses caprices, qui triomphe de la mort de deux enfans qu'elle abreuva de chagrins, qui sourirait à celle de nous tous, et qui ne s'en cache guère, je me sens arrivée à l'indifférence et presqu'à la pitié, et je n'ai plus d'indignation ou de haine que par momens courts et rares. A tout combiner, il est encore sage d'être venu ici et de s'y tenir; le bien de notre enfant le demande plus instamment que nous ne l'imaginions avant d'arriver. Croyez encore, mon ami, qu'on ne peut avoir un grand bien sans l'acheter de quelques misères; le paradis, la félicité parfaite se-

raient ici-bas, si, avec le bonheur d'un mari tel que le mien et qui m'est aussi cher, je n'avais d'ailleurs que des sujets de satisfaction.

Du Clos, 2 juin 1786.

En vérité, je m'y perds! vous n'avez donc pas reçu le sermon que je faisais à mon ami sur sa manière de voyager? Vous n'avez donc pas reçu ce que je répondais au gentil billet que vous terminiez en me disant : *Adieu, ou au diable?*

Eh bien! sur cette dernière réponse, il faut que je revienne, pour vous dire, que toutes les fois que je me promène dans le recueillement et la paix de mon ame, au milieu d'une campagne dont je savoure tous les charmes, je trouve qu'il est délicieux de devoir ses biens à une intelligence suprême; j'aime et je veux alors y croire (1). Ce n'est que dans la poussière du cabinet en pâlissant sur les livres, ou dans le tourbillon du monde, en respirant la corruption des hommes, que le sentiment se dessèche, et qu'une triste raison s'élève avec les nuages du doute, ou les vapeurs destructives de l'incrédulité. Comme on aime Rousseau! comme on le trouve sage et vrai, quand on le met en tiers seulement avec la nature et soi!

Adieu donc, en attendant les observations que

(1) Les mêmes idées se trouvent exprimées plus haut, p. 108 des Mémoires particuliers. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

vous m'annoncez dans la première ligne, et que vous dites n'avoir pas le temps de faire dans la seconde.

Villefranche, dimanche, 9 juillet 1786.

Je l'ai revu, ce bon ami; nous sommes réunis, et je ne veux plus qu'il fasse de voyages sans moi. Il m'était venu trouver à la campagne lorsque j'y reçus votre dernière lettre, à laquelle je ne répondrai pas littéralement, parce qu'elle est demeurée au Clos. Je vous dirai seulement qu'elle m'a fait plaisir, malgré le plaisir plus grand, devant lequel tout autre semble s'effacer, de ravoir mon tourtereau.

Vous êtes un plaisant Gascon avec vos histoires de ruches; votre perte et vos chagrins sont les premières choses dont j'ai demandé des nouvelles; d'abord on ne savait ce que je voulais dire; définitivement on m'a ri au nez. Venez maintenant me conter des doléances; je croirai toujours que vous vous moquez des gens.

Adieu; donnez-nous de vos nouvelles, et recevez l'assurance de l'antique et inviolable amitié.

18 août 1786.

Bien pis qu'étourdi, mais inconsidéré, impertinent.... que sais-je? comment voulez-vous que je vous pardonne jamais de m'avoir fait perdre du temps à copier les plus ennuyeuses choses du monde? Copier! copier! moi, copier! C'est une dégrada-

tion, une profanation, un sacrilége au tribunal du goût. Il vous sied bien, après cela, de mettre le nez au vent et d'arrondir vos épaules, vous intrus dans la capitale, dont j'ai emporté bonne partie de ce qu'il y avait de bon. Ne savez-vous pas que j'ai aussi sur ma toilette des journaux et des plumes, et même des vers à Iris; que je puis parler de ma campagne et de mes gens, de l'ennui de la ville dans cette saison; que je puis porter mon jugement sur les nouveautés, me passionner pour un ouvrage sur la foi des auteurs de la feuille de Paris, faire des visites, dire des riens ou en écouter, etc.? N'est-ce pas là le triomphe de l'esprit et de l'art des élégantes parmi votre beau monde?

Allez, petit garçon, vous n'êtes pas encore assez adroit pour le persifflage, ni assez effronté pour le bon ton. Vous n'avez pas même assez de légèreté pour qu'une femme habile puisse, sans se compromettre, tenter votre éducation. Allez, ramassez des insectes, disputez avec vos savans sur la nature des cornes du limaçon, ou la couleur des ailes d'un scarabée; vous ne feriez à nos femmes que leur donner des vapeurs.

Je suis sensible au souvenir de l'aimable famille Audran, dites-le lui quand vous la verrez, ainsi que mille choses affectueuses de ma part.

Au Clos, le 3 octobre 1786.

Vos ferventes prières m'ont rappelée du séjour

des ombres, et je puis converser avec les vivans. Je ne vous avais pas perdu de vue dans l'autre monde; mais je ne vous apercevais que dans le lointain, comme ces nuages fugaces qui paraissent à l'horizon et semblent se confondre avec lui. Vos oraisons, vos efforts pour vous faire distinguer m'ont ramenée parmi vous autres gens du siècle, avec une nouvelle expérience. Lorsque je n'avais encore habité qu'une planète, je croyais qu'on pouvait cultiver la société de ses habitans, sans nuire à des relations avec les hommes d'une autre : il n'en est pas ainsi, je le vois bien; et Proserpine avait raison de partager l'année alternativement entre Pluton et Cérès. Tant que je suis demeurée au cabinet, collée sur un bureau, vous avez eu souvent de mes nouvelles; vous et tous nos amis du dehors, vous avez jugé de ma vie, de mon cœur peut-être, par ma correspondance; et pendant que celle-ci était soutenue, animée, les gens de mon voisinage, de ma ville, me regardaient comme une ermite qui ne savait causer qu'avec les morts et dédaignait tout commerce avec ses semblables. J'ai déposé la plume, suspendu les grands travaux; je suis sortie de mon Muséum; je me suis prêtée à la société, je l'ai laissée m'approcher; j'ai parlé, mangé, dansé, ri, comme une autre, avec ceux qui m'environnaient : on a reconnu que je n'étais ni ourse, ni constellation, ni femme en *us*, mais un être tolérable et tolérant; et vous m'avez regardée comme morte. Bientôt je vais reprendre

mes occupations, rentrer dans ma solitude, et la thèse changera encore une fois.

Qu'avez-vous fait depuis ce temps? Vous avez, sans doute, accru la somme de vos connaissances: mais avez-vous augmenté votre courage pour prendre les hommes tels qu'ils sont, le monde comme il va, et la fortune telle qu'elle se présente? Pour moi, j'en suis à ne plus faire cas de rien que de ce qui peut concourir à cette fin. Vous me direz que cela n'est pas bien difficile quand on a son pain cuit, avec un second qui vous aide à faire de la philosophie et le reste; mais il y a encore bien des alentours et des choses qui ne sont pas cela, et qui ont de l'influence sur notre bonheur; c'est cette influence que ma raison change en bien, ou réduit à zéro.

Voyez comme je suis *gentille! Gentille!* ce n'est pas peu dire, car vous saurez qu'à Villefranche en Beaujolais, on entend par cette expression, appliquée à une femme, *idem masculinée* pour un homme, la pratique du bien, l'amour du travail, l'intelligence, l'activité, etc. Ainsi, vous êtes un homme *gentil*, si vous faites bien votre devoir de citoyen, de magistrat si vous l'êtes, ainsi du reste. (Notez que mon *idem* ci-dessus se rapporte à *expression*, et non pas à la *femme*), et ne riez pas plus que moi, lorsque j'entends dire gravement d'un père de famille ou d'un bon avocat, *il est gentil*. On est mignard au moins dans ce pays! et dans celui que vous habitez, les importans, les gros dos,

les Mondor et les grands parleurs, sont-ils toujours bien respectés? Pour vous, que je vois d'ici, parler vite, aller comme l'éclair, avec un air tantôt sensible et tantôt étourdi, mais jamais imposant quand vous faites le grave, parce qu'alors vous grimacez *lavatériquement*, et que l'activité va seule à votre figure; vous que nous aimons bien, et qui le méritez de même, dites-nous si le présent vous est supportable et l'avenir gracieux; car voilà ce qui constitue le bonheur de l'âge où se dissipent les illusions des belles années et où commencent les soucis de l'ambition.

Le 20 octobre 1786.

Je me rappelle un certain billet de confession que vous m'avez expédié : il contient une absolution en bonne forme, et je me sens disposée aujourd'hui à répondre à la grâce : bonjour donc, la paix soit avec nous. Peut-être y aurais-je répondu plutôt, si j'avais eu plus de loisir; affaires d'un côté, soucis de l'autre, compagnie au milieu de tout cela, c'est plus qu'il n'en faut pour remplir les jours et ôter l'envie ou la faculté de faire des causeries d'amitié : d'ailleurs..... mais n'y revenons pas.

Lorsque j'ai eu quelques momens à moi, je les ai employés à la rédaction de mon petit voyage de Suisse, à qui je fais, comme vous voyez, plus d'honneur qu'à celui d'Angleterre; je n'ai point encore fini, et je ne sais quand ce le sera. Cependant,

malgré les pluies, les orages, la grêle et le froid qui nous assiégent dans nos vendanges, et les retardent d'autant, je suis confinée ici pour une bonne partie de l'hiver. Vous autres gens de la capitale, devriez être bien édifiés de voir une de vos compatriotes se fixer au sein des bois, où l'hiver fait hurler les loups, et dont les montagnes voisines se revêtent déjà de neiges. Mais suivant vous, qu'importe la retraite qu'on habite, dès qu'on est loin de Paris; Lyon ou les bois d'Alix sont tout un à vos yeux. Que me direz-vous de bon? ça, mandez-moi un peu comment vous gouvernez votre tête? pour le cœur, il est bon diable au fond; et sans la première qui l'égare quelquefois, il irait assez droit son chemin. Et les sciences, et la solitude? Avez-vous trouvé quelque moyen de concilier ces choses, ou si vous les courtisez tour à tour? Parmi tant de révolutions qui menacent tant de gens, votre état vous promet-il de l'avancement? Causez à votre tour, donnez-nous de vos nouvelles, et resserrons l'antique amitié.

Le 24 octobre 1786.

J'aime que vous partagiez ma colère contre ces éternelles mangeailles et cette maussaderie de logement; si j'étais la maîtresse, ou seulement avec mon pigeon, je ne donnerais à manger de trois ans, et je me ferais de jolis appartemens en ville, et un bijou au Clos : mais j'ai bien l'air de ne pas aller en paradis si vite.

Il fait ce qu'on appelle ici *la bise;* je me chauffe

comme à Noël; on voit à peine aux champs la petite véronique et l'anagallis; les haies n'ont que des violettes et des primevères entr'ouvertes au milieu de leurs feuilles. J'ai trouvé une espèce d'insecte qui ressemble aux petits crabes des cabinets, et qui courent dans les papiers, mais beaucoup plus gros, qui s'était logé dans une coquille d'escargot, précisément comme *le Bernard-l'ermite* dans celle qu'il a adoptée. J'avais le projet d'aller à Lyon le mois prochain; les affaires de ménage m'en empêchent; je le regrette, parce que je suis empressée de perfectionner ma connaissance avec madame de Villiers; c'est la seule femme que je voie me convenir dans ces parages; elle est honnête, aimable, douce, modeste comme sa fortune, peu répandue et fort instruite; tout entière à son mari beaucoup plus âgé qu'elle, et avec qui elle partage les travaux du cabinet; je ne sais si vous connaissez ce savant en *us*, excellent homme au fond, très-roide dans ses opinions et son mode, assez versé dans la chimie et diverses parties des sciences, mais très-particulièrement dans l'*insectologie;* il a un cabinet dans ce genre, fort intéressant, et qui est son ouvrage et celui de sa femme. C'est à peu près la seule liaison qui me tente à Lyon comme ici; cependant j'aurai à voir dans la première ville plusieurs personnes intéressantes à divers égards. Les affaires avant tout : partant, je vous laisse, et retourne vite pour la demi-heure que vous venez de me prendre.

Villefranche, 10 novembre 1786.

Aussi du coin du feu, mais à onze heures du matin, après une nuit paisible et les soins divers de la matinée, mon ami à son bureau, mà petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma petite et chère famille, écrivant à un ami, tandis que la neige tombe sur tant de malheureux accablés de misère et de chagrins, je m'attendris sur leur sort; je me replie doucement sur le mien, et je compte en ce moment pour rien les contrariétés de relations ou de circonstances qui sembleraient quelquefois en altérer la félicité. Je me réjouis d'être rendue à mon genre de vie accoutumé. J'ai eu à la maison, durant deux mois, une femme charmante dont le beau profil et le nez pointu vous rendraient fou à la première vue. A son occasion, j'ai été dans le monde, et j'ai attiré compagnie; elle a été fêtée; nous avons entremêlé cette vie extérieure de jours tranquilles passés à la campagne, et surtout d'agréables soirées employées à lire et causer sur ces lectures faites en commun. Mais enfin il faut reprendre sa façon d'être accoutumée. Nous sommes entre nous, et je me retrouve avec délices dans mon petit cercle le plus près du centre. Aussi, malgré les sollicitations pressantes et presque l'engagement de passer à Lyon une partie de l'hiver, j'ai pris la résolution de ne pas quitter le colombier; mon bon ami ne peut ce-

pendant se dispenser d'un voyage et d'un séjour assez long dans ce chef-lieu de son département; mais je l'y laisserai seul, cultiver nos relations, suivre ses affaires d'administration et s'amuser d'académies; je me renferme dans ma solitude pour tout l'hiver, et je n'en sortirai qu'aux premiers beaux jours pour étendre mes plumes au soleil du printemps. J'ai souri à vos conclusions de ce qu'il devait être pensé de moi et de ce qu'on pouvait attendre pour le jeu et les cercles; et je me suis dit: Voilà comme raisonnent tous nos savans, physiciens, chimistes et autres. Ils partent de quelques données dont ils ne connaissent ni la cause ni les liaisons; ils suppléent à ce défaut par leurs conjectures; ils vernissent le tout par le jargon des grands mots, et donnent gravement les résultats les plus faux du monde pour des vérités palpables.

De ce qu'à l'occasion d'une étrangère je me suis répandue dans les sociétés, où l'on a pu voir que je figurais comme une autre, et juger qu'il fallait que j'aimasse beaucoup mon chez moi pour m'y tenir seule, tandis que je savais y recevoir et représenter au besoin : voilà mon philosophe qui détermine que j'ai pris le parti de vivre à la provinciale, toujours hors de moi et maniant les cartes.

De ce que je m'étonne de ce que l'enfant d'un homme sensible et d'une femme douce, ait une roideur qu'on ne peut vaincre que par une grande vigueur; de ce que je regrette d'être obligée à me rendre sévère pour le forcer de plier de bonne

heure sous le joug de la nécessité : voilà mon raisonneur qui juge que la contagion m'a gagnée, et que bientôt ma fille aura des colliers de fer et des échasses. Pauvre garçon ! si vous ne faites pas mieux dans vos études, je vous plains de perdre autant de temps à travailler. En vérité, si vous aviez été près de moi depuis trois mois, vous auriez appris peut-être plus de vérités que vous n'en découvrirez de long-temps. D'abord vous auriez connu tout le peuple distingué d'une petite ville; je vous aurais aidé à juger du caractère, des goûts, des talens ou des prétentions de chaque individu, les rapports de chacun avec l'ensemble et des uns aux autres; les plans, les devoirs, les passions; le jeu public et secret de ces dernières; leur influence sur les grandes démarches et les petites actions; le résultat de toutes ces choses pour les mœurs générales et celles des familles particulières, etc. Vous eussiez fait un cours de philosophie, de morale, et même de politique, plus complet que ne pourra l'être de long-temps la réunion de vos observations décousues et encore éparses. De-là je vous aurais mené à la campagne, en société d'une Italienne remplie de feu, d'esprit, de grâces et de talens, sachant unir à tout cela du jugement, quelques connaissances, beaucoup d'ame et d'honnêteté; en société d'une Allemande douce par sa trempe, austère dans ses mœurs et par une éducation républicaine, simple dans ses manières, joignant une grande bonté à une instruction peu commune; en

société d'un homme froid, spirituel, lettré, doux et poli : vous connaissez les autres personnages. Voilà le fondement de notre ménage de campagne durant ces vacances; joignez à cela quelques personnes du voisinage, quelques originaux brochant sur le tout; d'ailleurs pleine liberté, table saine, excellente eau, vin passable, grandes promenades, longues causeries, lectures amusantes, etc.; et jugez si votre cours de philosophie ne serait pas heureusement terminé.

Maintenant sachez qu'Eudora lit bien; commence à ne plus connaître d'autres joujoux que l'aiguille; s'amuse à faire des figures de géométrie; ne sait pas ce que c'est qu'entraves de toilette d'aucun genre; ne se doute pas du prix qu'on peut mettre à des chiffons pour la parure; se croit belle quand on lui dit qu'elle est sage et qu'elle a une robe bien blanche, remarquable par sa propreté; qu'elle trouve sa suprême récompense dans un bonbon donné avec des caresses; que ses caprices deviennent plus rares et moins longs; qu'elle marche dans l'ombre comme au grand jour, n'a peur de rien, et n'imagine pas qu'il vaille la peine de mentir sur quoi que ce soit; ajoutez qu'elle a cinq ans et six semaines; que je ne lui connais pas d'idées fausses sur aucun objet, important du moins; et convenez que si sa roideur m'a fatiguée, si ses fantaisies m'ont inquiétée, si son insouciance a rendu notre influence plus difficile, nous n'avons pas entièrement perdu nos soins.

Au bout du compte, j'ai trouvé, dans votre lettre, que tous les raisonnemens dont vous étiez l'objet direct étaient fort justes, que vous entendiez bien ce qui convenait à votre plus grand bonheur présent et futur; qu'ainsi, vous étiez encore meilleur philosophe que les trois quarts et demi du genre humain. Avec cela, continuez d'être un bon ami, et vous vaudrez toujours beaucoup pour vous et pour les honnêtes gens. Adieu; midi approche, on va m'appeler pour dîner; je n'ai plus que le temps de vous embrasser pour tout le petit ménage, y compris Eudora qui se rappelle encore de vous, ou de votre nom.

6 avril 1788.

En vérité, mon cher, peu s'en faut que je ne m'adresse à un tiers pour demander de vos nouvelles; il y a si long-temps que vous ne nous en avez donné avec quelques détails, avec ce ton de confiance qui nourrit celle de ses amis, que je douterais presque d'être bien venue à continuer sur le même pied.

N'aurions-nous point une nouvelle connaissance à faire? Et vous, qui me mandiez autrefois que vous changiez chaque année, ressemblez-vous encore à vous d'il y a trois ans? Il est bien besoin que vous me mettiez au fait, car, telle longue qu'on suppose la lunette, la mienne ne me fait pas voir à cent lieues : je ne juge que par approximation. Par exemple, je me rappelle de vous avoir connu une ame excellente, un cœur aimant; et comme ces

choses ne se dénaturent pas aisément, je vous les crois toujours, et je vous aime en conséquence. Mais il me semble aussi que vous êtes, parfois, dans l'expression ou le style, le contraire de doux, ou à peu près; puis, que vous n'endurez pas volontiers qu'on vous le dise; puis, je me souviens de vous avoir rendu votre revanche quand ce contraire m'impatientait; et je me demande : Où en est-il maintenant? la teinte s'est-elle renforcée ou adoucie? Je suis pour la dernière partie de l'alternative, lorsque je me représente les effets de l'étude, de la méditation, des affections heureuses; je suis pour la première, quand j'apprécie l'influence du monde, la connaissance des sots, le sentiment de l'injustice, la haine du préjugé et de la tyrannie. Ainsi, je flotterai dans cette incertitude jusqu'à ce que vous m'en ayez tirée. Mais, afin que vous n'en ayez pas sur mon compte, je vais vous donner mon baromètre calculé sur les lieux que j'habite. A la *campagne*, je pardonne tout : lorsque vous me saurez là, il vous sera permis de vous montrer tout ce que vous vous trouverez être au moment où vous m'écrirez : original, sermoneur, bourru, s'il le faut; j'y suis en fonds d'indulgence, mon amitié sait y tolérer toutes les apparences et s'accommoder de tous les tons. A *Lyon*, je me moque de tout; la société m'y met en gaieté, mon imagination s'y avive; et si vous venez l'exciter, il faut s'attendre à ses incartades; elle ne nous laisserait point échapper une plaisanterie sans vous la

renvoyer après l'avoir affilée. A *Villefranche*, je pèse tout, et j'y sermone quelquefois à mon tour. Grave et occupée, les choses font sur moi une impression propre, et je la laisse voir sans déguisement; je m'y mêle de raisonner, en sentant aussi vivement qu'ailleurs.

Convenez maintenant que je vous fais de grands avantages dans notre partie; vous avez toutes mes données avant que je connaisse les vôtres.

Dans tout cela, j'entrevois vos dissertations qui ne sont pas en ma faveur; elles vous prennent beaucoup de temps, gourmandent votre imagination et ne fournissent pas le plus petit mot pour l'amitié. Je ne sais plus si vous faites des argumens en *baroco* ou en *felopton* (1); et moi qui ai oublié les catégories d'Aristote, qui ne connais d'insecte que la bête-à-dieu, et ne sais plus de Linnée qu'une vingtaine de phrases pour le service de la cuisine ou des lavemens, j'ai grand'peur que notre vieille amitié ne trouve plus de rapports. Mais, pour la réveiller, je vous parlerai de ma fille que vous aimez parce qu'elle me fait enrager. D'abord, elle mérite toujours votre attachement à ce titre, quoiqu'elle me donne beaucoup plus d'espérance qu'il n'en sera pas toujours ainsi; elle commence à craindre la honte du blâme à peu près autant que le pain

(1) Mots qui servaient, dans l'ancienne logique, à désigner certaines formes du raisonnement.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

sec ; elle est sensible à l'approbation d'avoir bien fait, peut-être plus qu'au plaisir de manger un morceau de sucre ; et elle aime encore mieux recevoir des caresses que de jouer avec sa poupée. Voilà déjà bien de la dégénération, direz-vous ; voyez le chemin que nous avons fait ! Elle aime beaucoup à écrire et à danser, attendu que ce sont des exercices qui ne fatiguent pas sa tête, et elle réussira bien dans ces deux genres. La lecture l'amuse quand elle ne sait mieux faire, ce qui n'est pas très-fréquent, et elle ne supporte que les histoires qui ne demandent pas plus d'une demi-heure pour en voir la fin ; elle est encore à cent lieues de Robinson. Le clavecin la fait bâiller quelquefois ; il faut que la tête y travaille, et ce n'est pas son fort ; cependant il y a des sons qui lui plaisent ; et quand elle a écorché des deux mains un petit air des Trois Fermiers, elle ne laisse pas que d'être contente de sa personne et de répéter cinq à six fois trois ou quatre notes qui lui font plaisir. Elle aime une robe bien blanche, parce qu'elle en est plus jolie, et que cela doit la faire paraître plus agréable ; elle ne se doute point qu'il y ait des habits riches qui fassent croire plus considérable la personne qui les porte, et elle aime mieux un soulier de cuir bordé de rubans roses, qu'une chaussure de soie en couleur sombre. Mais elle préférerait encore courir et sauter dans la campagne à se voir bien blanche et bien droite en compagnie. Elle a une forte tendance à dire et faire tout le contraire

de ce qu'on lui dit, parce qu'elle trouve plaisant d'agir à sa mode, et cela se pousse quelquefois très-loin. Mais comme il arrive qu'on le lui rend toujours avec usure, elle commence à juger que ce n'est pas le mieux, et elle s'applaudit d'une obéissance comme nous ferions d'un effort sublime. Ses cheveux blonds prennent chaque jour une teinte plus foncée de châtain; elle est un peu pâle quand elle n'est point fortement en action. Elle rougit quelquefois d'embarras, et n'a rien de plus pressé que de me confier une sottise quand elle l'a faite. Elle est très-forte, et son tempérament a de l'analogie avec celui de son père; elle a six ans, six mois et deux jours; elle révère son père, quoiqu'elle joue beaucoup avec lui, jusqu'à me demander, comme la grande grâce, de lui cacher ses sottises; elle me craint moins, et me parle quelquefois légèrement; mais je suis sa confidente en toutes choses, et elle est fort embarrassée de sa petite personne lorsque nous sommes brouillées, car elle ne sait plus à qui demander ses plaisirs et raconter ses folies. Nous sommes à nous décider pour la faire inoculer ou non, c'est une véritable affaire qui me préoccupe et m'affecte. Je me déciderais aisément pour des indifférens, car il y a beaucoup de probabilités en faveur; mais je me reprocherais toute ma vie d'avoir exposé mon enfant aux exceptions à ce bien, s'il arrivait qu'il fût la victime, et j'aimerais mieux que la nature l'eût tué que s'il venait à l'être par moi. D'ailleurs je crains les vices d'un sang

étranger qui peuvent se communiquer par l'inoculation, et je n'ai pas encore entendu de réponse satisfaisante à cette objection.

Trouvez-moi donc, si vous le pouvez, de bonnes raisons pour me déterminer.

Adieu; je vais reprendre mon travail: apprenez-moi si j'ai bien fait d'interrompre le vôtre. Je vous souhaite la paix du cœur, et tout ce qui peut l'assaisonner pour votre entière satisfaction; et si vous êtes toujours notre bon ami, comme je l'espère, je vous embrasse de tout mon cœur.

2 juin 1788. (Lettre inédite.)

Vous, habitant de la capitale et au courant de ce qu'on y pense, dites-nous ce que c'est que M. Carra, l'auteur de la brochure intitulée, *M. de Calonne tout entier*, etc., l'auteur du *Petit mot*, de plusieurs ouvrages de littérature que je ne connais pas, et qui se dit employé à la Bibliothèque du Roi? Quelle espèce d'homme est-ce? Que sont ses talens? De quelle réputation jouit-il? Quelle sensation a produite son écrit sur le Calonne, et qu'est-ce qu'on en dit? J'ai besoin de savoir toutes ces choses.

Tout ce que je connais de lui est ce *Calonne tout entier*, écrit d'un style ferme, dur et méchant; d'une tournure si déclamatoire, qu'en voulant m'amuser à le lire haut, avec l'accent qui paraît convenir aux expressions, je me trouvais fort ressemblante à une énergumène; il y a de quoi enfler une

poitrine de Stentor et faire sauter tous les plafonds.

Mais ce qui nous en a paru le plus plaisant, est une histoire sur laquelle roule l'indignation de l'auteur contre l'ex-ministre, un établissement de mécanique, prétendue nouvelle, et dont nous connaissons mieux l'origine et la marche que M. Carra qui se mêle d'en parler, et de se donner pour avoir concouru à leur acquisition. Vous saurez mieux un jour ce qu'est cette histoire; instruisez-nous, en attendant, de ce qu'est *Carra;* au reste, son compte est fait, et le coup de pate est lâché, d'après la connaissance et le sentiment de la vérité sur cet article : cependant, il faut connaître son homme.

Je monte à cheval cette après-midi pour mieux courir après mes forces. Donnez-nous des nouvelles de nos frères Laplatière et Lanthenas, et faites-leur nos amitiés. Vous avez tort de dire que je n'ai pas voulu vous envoyer le Voyage de Suisse; c'était dans le temps du remuement des postes que j'avais achevé de le mettre au net, et que je vous demandai s'il n'y avait aucun risque à vous envoyer un paquet assez gros; vous ne me répondîtes jamais à cette question, trois fois répétée; je ne vous ai point fait passer mon manuscrit, et il est survenu mille épisodes. Patience, il y faut maintenant des notes, et je ne suis pas prête.

Adieu, nous sommes toujours de bonnes gens, et nous vous aimons bien.

Nota *au Carra* d'observer si c'est un personnage en quelque crédit, comme il paraîtrait n'être pas fâché qu'on le crût, quoiqu'il n'ose le dire. Il semblerait à ses façons vouloir passer pour un champion du principal ministre, comme si celui-ci en avait besoin.

1er octobre 1788.

Pends-toi, friand Crillon; nous faisons des confitures, du raisinet et du vin cuit, des poires tapées et du bonbon, et tu n'es pas ici pour les goûter! Voilà, M. l'élégant, mes occupations présentes; du reste, on vendange à force, et bientôt ce ne sera plus que dans les armoires de la ménagère, ou dans les caves du maître, qu'on retrouvera du raisin et de son jus délicieux. Celui de cette année sera très-bon; mais nous en avons peu, à cause de la petite visite que la grêle nous a faite; honneur dont on conserve toujours un cher et long souvenir.

Pourquoi donc ne nous écrivez-vous plus, vous qui n'avez pas de vendanges à faire? Est-ce qu'il y a au monde d'autres occupations que celle-là?

Mais vous politiquez à perte de vue, et vous vous épuisez en dissertations sur le bien à faire, qui ne s'exécutera jamais. Que devient M. Necker? On dit qu'il a un terrible parti contre lui. Et le grand diable d'archevêque? On le disait parti pour Rome; maintenant on débite qu'il est gardé à vue,

Dieu fasse paix aux bons et anéantisse les méchans ! Ressouvenez-vous encore un peu de vos amis du bout du monde, qui ne vous oublient pas, et qui vous embrassent sans façon, excepté Eudora qui pourrait déjà s'en défendre.

Que font les sciences au milieu de nos convulsions politiques et dans l'agonie de nos finances ? et les savans, et les babillards ? et les collections, et les cours d'instruction ? Et Lablancherie et son entreprise, et les musées et les *musards*, etc. ?

On dit ici que la réponse du Necker est toute prête ; mais que pour la publier il faudrait qu'il quittât le royaume ? Qu'en dit-on dans votre monde ? Nous autres qui, malgré son *caractère*, le croyons passablement *charlatan*, nous doutons fort de l'existence de cette réponse, et de sa bonté si elle est vraie.

Carra a tout le ton de ce que vous dites qu'il est, et je serai bien aise de le savoir plus en détail.

Dites à notre frère, ce que je n'ai pu lui écrire, que l'intendant est venu ici faire faire l'enregistrement, après lequel notre bailliage, fort aise de cette petite violence, a pourtant voulu ne pas paraître se presser d'agir en conséquence. Est arrivée une lettre de l'intendant à son subdélégué, pour savoir si le siége était entré en fonction, annonçant que, s'il y avait des difficultés, il faudrait en instruire la cour, etc. La cloche du palais sonne, et nos magistrats s'assemblent probablement comme *présidial*.

Le grand bailliage de *Lyon* a tenu vendredi sa première séance, sur menace de transférer le grand bailliage à *Mâcon*, s'il y avait des difficultés.

Mais *Mâcon* refuse de ressortir de Lyon.

Néanmoins, et en total, tous les petits tribunaux sont contens de la révolution.

Il n'y a que nous autres plébéiens à qui l'on mettra la main dans la poche, sans qu'il y ait personne pour dire *gare*, qui ne trouvions pas bonne cette histoire d'enregistrement et cette formation d'une cour plénière vendue au roi.

Puis, les attributions des siéges inférieurs nous semblent trop fortes. Dans les petits endroits où le commérage et les préventions ont tant d'influence, la fortune de presque tous les particuliers se trouve à la discrétion des juges très-faciles à s'abuser et se tromper.

Attendons et voyons : bénissons l'Amérique, et pleurons sur les rives du fleuve de Babylone.

Adieu ; nous vous aimons toujours.

Au Clos Laplatière, le 8 octobre 1788.

Vous ne nous dites plus rien, mon cher, et cependant les parlemens se montrent et agissent d'une manière bien étonnante. Faudrait-il donc que les amis de l'ordre et de la liberté qui désiraient leur rétablissement fussent réduits à le regretter? Quelle sensation leur arrêté a-t-il produite dans la capitale? Ce rappel des États de 1614, ces prétentions, ce ton et ce langage sont bien singuliers.

Nous en sommes donc à savoir seulement s'il faudra végéter tristement sous la verge d'un seul despote, ou gémir sous le joug de fer de plusieurs despotes réunis. L'alternative est terrible et ne laisse pas de choix, car on n'en saurait faire entre deux mauvais partis. Si l'avilissement de la nation est moins général dans une aristocratie que sous le despotisme d'un monarque sans frein, la conduite du peuple y est quelquefois plus dure, et elle le serait parmi nous, où les privilégiés sont tout, et où la plus nombreuse classe est presque comptée comme zéro.

On dit que la haute finance est liguée contre M. Necker. Que fait ce ministre ? En est-il encore à s'affermir en place ?

Le 4 septembre 1789.

Votre bonne lettre nous donne de bien mauvaises nouvelles; nous avons *rugi* en les apprenant et en lisant les papiers publics : on va nous *plâtrer* une mauvaise constitution comme on a *gâché* notre déclaration incomplète et fautive. Ne verrai-je donc point une adresse de réclamation pour la révision du tout ? Tous les jours on en voit d'adhésion et autres de ce genre qui annoncent notre enfance et marquent nos flétrissures; c'est à vous, Parisiens, à donner en tout l'exemple; qu'une adresse sage et vigoureuse montre à l'Assemblée que vous connaissez vos droits, que vous voulez les conserver, que vous êtes prêts à les défendre, et que vous exigez qu'elle les avoue ! Sans cette

démarche d'éclat, tout est pis que jamais. Ce n'est pas le Palais-Royal qui la doit faire, ce sont vos districts réunis; cependant, s'ils ne s'y portent pas, qu'elle se fasse toujours, par qui que ce soit, pourvu que ce soit en nombre capable d'en imposer, et d'entraîner par son exemple.

Je prêche tout ce que je puis. Un chirurgien et un curé de village se sont abonnés pour le journal de Brissot, que nous leur avons fait goûter; mais nos petites cités sont trop corrompues, et nos campagnards sont trop ignorans. Villefranche regorge d'*aristocrates*, gens sortis de la poussière qu'ils s'imaginent secouer en affectant les préjugés d'un autre ordre.

Jugez de mes beaux jours en vous représentant mon beau-frère plus prêtre, plus despote, plus fanatique et plus entêté qu'aucun des prêtres que vous ayez entendus; aussi nous voyons-nous peu, nous tracasse-t-il beaucoup, et suis-je bien persuadée qu'en haine de nos principes il nous fera peut-être le plus de mal qu'il pourra.

Je ne sais si vous êtes amoureux, mais je sais bien que, dans les circonstances où nous sommes, si un honnête homme peut suivre le flambeau de l'amour, ce n'est qu'après l'avoir allumé au feu sacré de celui de la patrie. Votre rencontre était assez intéressante pour mériter d'en faire mention; je vous sais bon gré de nous en avoir fait part; je ne vous pardonne guère d'ignorer le nom d'un être si estimable.

J'apprends, dans l'instant, la démarche du roi, de ses frères et de la reine auprès de l'assemblée. Ils ont eu diablement peur! voilà tout ce que prouve cette démarche; mais pour qu'on pût croire à la sincérité de la promesse de s'en rapporter à ce que ferait l'assemblée, il faudrait n'avoir pas l'expérience de tout ce qui a précédé. Il faudrait que le roi eût commencé par renvoyer toutes les troupes étrangères.

Nous sommes plus près que jamais du plus affreux esclavage, si l'on se laisse aveugler par une fausse confiance.....

N'a-t-on pas à craindre de geler, même dans le souvenir de ses amis, par un temps si rigoureux? Recevez donc ce billet comme un petit fagot pour l'entretien du feu sacré, et veillez fidèlement pour qu'il ne s'éteigne pas.

Quant à nous, bons campagnards, qui n'avons que la douce et chère amitié pour nous distraire des rigoureux frimas dont la nature est affligée autour de nous, il n'y a pas à craindre que nous négligions son culte. Joignez-vous d'intention à nos saintes prières, et honorons ensemble cette aimable divinité au renouvellement d'une année qui recule la date de notre liaison. Est-ce que vous ne causerez plus avec nous, comme vous fîtes quelquefois naguères? Et le latin de Linnée ne laisse-t-il plus d'intervalle aux communications de la bonhomie et de l'amitié? Adieu; si cet *oremus* vous fait répondre *amen*, nous pourrons recommencer; en

attendant, recevez les embrassemens du petit ménage.

Eudora est grande, avec de beaux cheveux *blonds* qui tombent en boucles naturelles sur ses épaules; des cils bien *bruns* entourent ses yeux *gris*, et son petit nez, un peu relevé, sent déjà l'agacerie.

Lyon, le 22 janvier 1790. (Lettre inédite.)

Comment! et vous aussi, vous voudriez vous distraire pour vous consoler! Est-ce le rôle d'un patriote? Il faut enflammer votre courage et celui de tous les bons citoyens, il faut réclamer, tonner, effrayer.

Qu'est donc devenue la force de cette opinion publique qui a fait la déclaration des droits et prévenu tant de choses; rendez-lui toute son influence; portez toutes les sociétés des amis de la constitution, et Paris tout entier à demander à l'assemblée *qu'elle ne fasse que la constitution*, qu'elle la fasse actuellement, qu'elle indique la nouvelle législature et qu'elle renonce à tout objet secondaire.

Adieu; si vous vous désolez, je dirai que vous faites un rôle de femme que je ne voudrais pas prendre pour moi. Il faut *veiller* et *prêcher* jusqu'au dernier souffle, ou ne pas se mêler de révolution. Je vous embrasse dans l'espérance que l'expression de votre chagrin ne doit pas être prise pour celle de votre résolution.

Au Clos, le 17 mai 1790.

Trève, pour un moment, à la politique; retournons à l'histoire naturelle, la campagne rappelle à son étude : mais nos idées sur elle ont été tellement brouillées, que nous avons peine à nous retrouver, même avec Erxleben.

Par exemple, je crois avoir bien conçu les divisions de Linnée, dont les *classes* sont les premières; chez qui les *ordres* sont des subdivisions des classes; les *genres* des subdivisions des ordres; les *espèces* des subdivisions des genres, et les *variétés* des subdivisions des espèces. Il me paraît qu'Erxleben range ses divisions de la même manière; cependant, quand je veux en trouver des exemples, il me semble apercevoir des contradictions. Son *Mammalia* n'est qu'une *classe* dans laquelle il a fait 51 *ordres*. Le premier de ces ordres, *homo*, n'a que des variétés; mais dans le quatrième ordre, *Cercopithecus*, je regarde comme des genres l'*hamadryas*, le *veter*, le *senex*, le *vetulus*, le *silenus*, le *faunus*, etc.; d'où vient donc est-il dit après la synonymie du *faunus*, *barbatus*, *cauda apice floccosa* SPECIES *obscura*, *adeoque dubia?*

Ce mot *espèce* vient déranger toutes mes idées, et je n'entends plus rien à la marche de l'auteur.

Je voudrais trouver, dans son *Mammalia*, un exemple qui justifiât l'énoncé des subdivisions; je voudrais, dans l'un des 51 ordres, trouver un genre qui eût des espèces et des variétés, ou apprendre

pourquoi la dénomination *species* se trouve appliquée à une division que j'avais lieu de regarder comme un genre.

Donnez-moi le fil de ce labyrinthe, où je suis perdue à ne plus savoir comment en sortir.

Il fait un temps délicieux; la campagne est changée à ne pas la reconnaître depuis six jours seulement; les vignes et les noyers étaient noirs comme dans l'hiver; un coup de baguette magique ne change pas plus vite l'aspect des choses, que ne l'a fait la chaleur de quelques belles journées; tout verdit et se feuille; on trouve un doux ombrage, là où il n'existait que l'œil triste et mort de l'engourdissement et de l'inaction.

J'oublierais bien ici les affaires publiques et les disputes des hommes; contente de ranger le manoir, de voir couver mes poules et de soigner nos lapins, je ne songerais plus aux révolutions des empires. Mais, dès que je suis en ville, la misère du peuple, l'insolence des riches, réveillent ma haine de l'injustice et de l'oppression; je n'ai plus de vœu et d'ame que pour le triomphe des grandes vérités et le succès de notre régénération.

Nos campagnes sont très-mécontentes du décret sur les droits féodaux; on trouve le taux du rachat des rentes et lots infiniment onéreux; on ne rachètera ni ne paiera : il faudra une réforme, ou il y aura encore des châteaux brûlés. Le mal ne serait peut-être pas si grand, s'il n'était à craindre que les ennemis de la révolution profitassent de ces

mécontentemens pour diminuer la confiance des peuples dans l'Assemblée nationale, et exciter quelques désordres qu'ils ambitionnent comme un triomphe, et comme un moyen de revenir sur l'eau.

On fait à Lyon les préparatifs du camp; envoyez-nous donc de braves gens qui fassent trembler l'aristocratie dans sa tanière. On avait mis en question si l'on permettrait aux femmes l'approche du camp; apparemment que ceux qui avaient élevé ce doute préméditaient quelque trahison; mais l'idée était trop choquante, elle n'a pas pris.

Adieu; causez une fois avec nous.

15 août 1790. (Lettre inédite.)

Je croyais si bien recevoir des nouvelles, par le courrier d'hier, que j'ai renvoyé à la ville une seconde fois, imaginant qu'on avait négligé de bien s'informer à la poste; mais il est très-vrai que personne du triumvirat ne nous a écrit. Que faites-vous, mes amis? Oh! je n'en doute pas, vous vous occupez de vos devoirs de citoyens, et les circonstances critiques les multiplient.

J'ai vu, avec peine, que l'esprit public paraît s'affaiblir même dans la capitale; j'en juge par tout ce qui se passe à l'Assemblée, qui serait plus conséquente avec elle-même, plus ferme avec les ministres, si l'opinion générale était saine et puissante, comme elle l'est toujours quand la justice et

l'universalité la caractérisent. J'en juge par l'indifférence, la négligence qui se manifestent dans vos élections; comment Paris n'a-t-il fourni que six mille votans pour la nomination du procureur de la commune? Tant qu'on n'attachera pas plus d'intérêt, qu'on ne mettra pas plus de vigilance au choix des hommes en place, quelles que soient ces places, la chose publique ne saurait bien aller. La paix de l'empereur avec la Porte, son alliance avec l'Angleterre, la Hollande et la Prusse, l'admission de ces trois dernières puissances en qualité de médiatrices entre lui, empereur, et les États belgiques, me paraissent présager l'asservissement de ceux-ci et, par suite, les maux qu'on nous prépare. L'arrangement fait entre l'Angleterre et l'Espagne pourrait bien n'être encore qu'un effet de la coalition de tous ces potentats pour se réunir à notre ministère contre la nation. On fait toujours défiler des troupes vers Lyon; elles ne se rendent point encore dans cette ville pour y rétablir la perception des droits, comme il semblerait instant de le faire; mais on les fait doucement promener et cantonner dans les environs. Je crois qu'on nous environne de piéges, et qu'il faudrait des insurrections dans les États voisins pour assurer le succès de notre révolution.

On avait débité que les sections de Paris avaient nommé des commissaires pour rédiger un manifeste à toutes les puissances de l'Europe, par lequel on leur annoncerait les intentions pacifiques des

Français, qui ne veulent travailler qu'à se régénérer ; mais leur résolution généreuse de tout sacrifier à leur défense contre quiconque voudrait entreprendre de les troubler, et, en conséquence, la contribution de chaque section de la capitale pour entretenir quatre cents hommes prêts à se porter partout où il serait nécessaire pour repousser les ennemis. Cette idée n'est-elle qu'un beau rêve, ou si vous travaillez réellement à la mettre à exécution? Elle m'a singulièrement touchée, et je regarderais son effet comme infiniment nécessaire dans l'état où nous nous trouvons.

Je ne sais si celle d'un camp d'observation à faire en Dauphiné est demeurée en projet? Bon dieu! que nous sommes faibles pour la liberté, et que peu de gens me paraissent sentir son prix!

Nos voyageurs songent-ils à leur départ? sont-ils enfin partis, ou ont-ils pris jour pour se mettre enfin en route? Vous, le centre de la correspondance amicale et le point de ralliement des relations dont vous êtes un des objets chéris, ne nous laissez pas entièrement jeûner de vos nouvelles à tous; recevez, partagez les tendres affections qui nous rapprochent et nous transportent au milieu de vous.

Au Clos, lundi, 27 septembre 1790.

Nous n'avons reçu que par le courrier de samedi votre lettre du 20, parce qu'elle est arrivée à Lyon après notre départ de cette ville. Nous jeûnions de

vos nouvelles depuis assez long-temps, et nous les avons accueillies avec empressement; mais vos observations sur la chose publique nous affligent d'autant plus, qu'elles s'accordent parfaitement avec tout ce que nous apprenons d'ailleurs. Ce n'est pas cependant par les papiers publics que vous pensez devoir nous instruire; aucun ne donne l'idée du mauvais état des affaires, et cela même y met le comble. C'est le moment où les écrivains patriotes devraient dénoncer nommément les membres corrompus qui, par leur hypocrisie, leurs manœuvres, trahissent le vœu, compromettent les intérêts de leurs commettans; ils devraient publier hautement ce que vous nous dites du général : que fait-on de la liberté de la presse, si l'on n'emploie les remèdes qu'elle offre contre les maux qui nous menacent? Brissot paraît dormir; Loustallot est mort, et nous avons pleuré sa perte avec amertume; Desmoulins aurait sujet de reprendre sa charge de procureur-général de la lanterne. Mais où est donc l'énergie du peuple? Necker est parti sans éclairer l'abîme des finances, et l'on ne se hâte pas de parcourir le dédale qu'il vient d'abandonner? Pourquoi ne réclamez-vous pas contre la lâcheté de ce comité vendu qui ose défendre les dettes de d'Artois...... L'orage gronde, les fripons se décèlent, le mauvais parti triomphe, et l'on oublie que l'insurrection est le plus sacré des devoirs, lorsque le salut de la patrie est en danger! O Parisiens! que vous ressemblez encore à ce peuple volage qui

n'eut que de l'effervescence, qu'on appelait faussement l'*enthousiasme!* Lyon est asservi; les Allemands et les Suisses y règnent par leurs baïonnettes au service d'une municipalité traîtresse, qui s'entend avec les ministres et les mauvais citoyens. Bientôt il n'y aura plus qu'à pleurer sur la liberté, si l'on ne meurt point pour elle. On n'ose plus parler, dites-vous; soit: c'est *tonner* qu'il faut faire. Réunissez-vous avec ce qui peut exister d'honnêtes gens, plaignez-vous, raisonnez, criez; tirez le peuple de sa léthargie, découvrez les dangers qui vont l'accabler, et rendez le courage à ce petit nombre de sages députés qui reprendraient bientôt l'ascendant, si la voix publique s'élevait pour les soutenir.

Je ne saurais vous entretenir de notre vie et de nos courses champêtres; la république n'est point heureuse ni assurée, notre félicité en est troublée; nos amis apostolisent avec un zèle qui serait suivi de succès s'ils pouvaient l'exercer dans le même lieu durant quelque temps.

Le 8 octobre 1790. (Lettre inédite.)

Nous avons reçu la pacotille anglaise pour notre docteur, plus docteur que jamais dans ce pays, dont il guérit tous les malades, prêchant et appliquant les mains, à la manière du Christ, mais s'embarrassant moins que lui de faire payer le tribut à César.

Effectivement, nos représentans prennent assez le soin d'assurer ou d'augmenter l'impôt, beaucoup plus que de nous éclairer sur l'emploi des fonds. Aussi, toute Parisienne que je sois, je dirai que vous n'êtes que des myrmidons tant que vous ne vous ferez pas mieux instruire de la partie des finances et de leur sage administration. Voyez les ménagères connaissant le faible et le fort des maisons, comme des empires; et dès qu'on ne veille pas à la marmite, toute la philosophie du monde ne saurait empêcher une déconfiture.

Ci-joint des dépêches auxquelles vous voudrez bien faire suivre leur destination. J'imagine que vous avez reçu la nôtre pour Londres, dont on n'entend pas parler souvent.

Notre ami est encore pris par la jambe; mais je pense que sous huit jours nous irons à Lyon, où les officiers municipaux sont très-bien choisis; je n'entends plus parler de la suite des élections pour le maire, etc., etc.; nous irons voir ce que cela signifie. Quant à ma santé, je n'en parle que lorsqu'elle est *à quia;* autrement, c'est l'affaire de mon courage, et je n'en dis mot.

Adieu, soyez toujours notre bon ami.

20 décembre.

Faites donc décréter le mode de responsabilité des ministres; faites donc brider votre pouvoir exécutif; faites donc organiser les gardes natio-

nales : cent mille Autrichiens s'assemblent sur vos frontières ; les Belges sont vaincus ; notre argent s'en va, sans qu'on regarde comment ; on paie les princes et les fugitifs qui font, avec nos deniers, fabriquer des armes pour nous subjuguer..... Tudieu ! tous Parisiens que vous êtes, vous n'y voyez pas plus loin que votre nez, ou vous manquez de vigueur pour faire marcher votre assemblée ! Ce ne sont pas nos représentans qui ont fait la révolution ; à part une quinzaine, le reste est au-dessous d'elle ; c'est *l'opinion publique*, c'est le *peuple* qui va toujours bien quand cette opinion le dirige avec justesse ; c'est à Paris qu'est le siége de cette opinion : achevez donc votre ouvrage, ou attendez-vous de l'arroser de votre sang.

Adieu ; citoyenne et amie, à la vie et à la mort.

29 janvier 1791.

Je pleure le sang versé ; on ne saurait être trop avare de celui des humains ! Mais je suis bien aise qu'il y ait des dangers. Je ne vois que cela pour vous fouetter et vous faire aller. La fermentation règne dans toute la France ; ses degrés sont combinés avec les mesures extérieures ; la force publique n'est point organisée ; et Paris n'a point encore assez influencé l'Assemblée pour l'obliger de faire tout ce qu'elle doit !

J'attends de vos sections des arrêtés vigoureux ; s'ils trompent mon attente, je croirai qu'il me faut

gémir sur les ruines de Carthage, et tout en continuant de prêcher pour la liberté, je désespérerai de la voir affermie dans mon pays malheureux. Laissez-moi de côté l'histoire naturelle et toutes les sciences, autres que celle de devenir homme et de propager l'esprit public.

J'ai ouï dire à Lanthenas que des députés allaient étudier au Jardin des Plantes : bon dieu ! et vous ne leur avez pas fait honte !.... Et ces honnêtes citoyens, qui voient avec douleur la corruption les environner, ne s'élèvent pas avec énergie contre ses progrès ?.... n'en relèvent pas toutes les traces ?.... n'appellent pas l'opinion publique pour l'opposer à ce torrent ?.... Où donc est le courage, où donc est le devoir ?

Osez les y rappeler. Si j'apercevais la plus petite intrigue dirigée contre le bien de la patrie, je me dépêcherais de la dénoncer à l'univers.

Le sage ferme les yeux sur les torts ou les faiblesses de l'homme privé ; mais le citoyen ne doit pas faire grâce, même à son père, quand il s'agit du bien public.

On voit bien que ces hommes tranquilles n'avaient pas admiré Brutus avant que la révolution l'eût mis à la mode.

Ranimez-vous, et que nous puissions apprendre à la fois, et vos efforts et vos succès.

Lyon, 7 février 1791.

On dit que vous faites le rodomont, que vous

écrivez de belles choses pour nous vanter les Parisiens avec vous, mais que les effets ne suivent pas. Il est vrai que les armemens que vous faites décréter sont bien ridicules, tandis que nos gardes nationales demeurent partout sans organisation, sans exercice et sans armes. Il fait beau compter vingt-cinq millions d'hommes, parmi lesquels il n'y en a pas trois cent mille en état de défense ! et cependant les frontières ennemies se hérissent, les grands despotes et les petits souverains, les fugitifs et les mécontens de l'intérieur se liguent pour nous préparer des scènes sanglantes. Lisez l'adresse imprimée, que vous trouverez ci-jointe, et apprenez que nous n'avons pas le temps de nous vanter, mais qu'on peut voir nos œuvres.

Vous avez beau dire; tant que je verrai vos comités tyranniques et ignares ou corrompus, proposer de minces décrets, s'amuser à autre chose que la Constitution, ou ne dresser que des épouvantails de moineaux, j'affirmerai que les Parisiens ne sont plus si braves qu'ils ont paru l'être, ou qu'ils ont perdu leur habileté. Tirez-vous à arrêter de là, sinon je vous répéterai les mêmes choses en face. Adieu; je vous écrirai demain sur notre logement; aujourd'hui, en attendant, nous vous embrassons pour vos propos, et je vous quitte pour faire nos paquets; avant huit jours nous serons près de vous.

FIN DE LA CORRESPONDANCE.

NOTICES HISTORIQUES
SUR LA RÉVOLUTION.

PREMIER MINISTÈRE DE ROLAND.

Comment Roland, philosophe austère, savant laborieux, chérissant la retraite à ce double titre, a-t-il été appelé au ministère par Louis XVI? C'est une question que doivent se faire bien des gens; je me la ferais à moi-même à toute autre place que celle où je suis : je vais y répondre par les faits.

Roland exerçait les fonctions d'inspecteur du commerce et des manufactures dans la généralité de Lyon, avec ces connaissances et ces vues administratives qui auraient dû distinguer le corps des inspecteurs, si le gouvernement eût su maintenir l'esprit de leur institution, mais dont Roland donnait presque seul l'exemple. Au-dessus de sa place à tous les égards, passionné pour le travail et sensible à la gloire, il assemblait dans le silence du cabinet les matériaux que son expérience et son

activité lui avaient fait recueillir, et il continuait le Dictionnaire des manufactures pour la nouvelle Encyclopédie. Quelques ouvrages de Brissot lui furent adressés de la part de l'auteur, comme un témoignage de l'estime que lui avaient inspirée les principes de justice et de liberté qu'il avait remarqués dans les écrits de Roland. Ce témoignage fut reçu avec la sensibilité naturelle aux auteurs, et celle d'un homme de bien qui se trouve loué par ses pareils; il donna lieu à une correspondance, d'abord fort rare, puis soutenue par celle d'un de nos amis qui fit à Paris la connaissance de Brissot, et nous entretint de son personnel d'une manière avantageuse, comme offrant en pratique l'application de la théorie philosophique et morale renfermée dans ses écrits; enfin, elle s'alimenta par la révolution de 89; car les événemens, chaque jour multipliés, exerçaient vivement l'esprit et l'ame des philosophes préparés pour la liberté; ils donnaient lieu à des communications intéressantes entre ceux qu'avaient enflammés l'amour de leurs semblables, et l'espoir de voir arriver pour tous le règne de la justice et de la félicité. Brissot ayant commencé à cette époque une feuille périodique, que l'excellence du raisonnement fera souvent consulter, nous lui faisions passer tout ce dont les circonstances nous présentaient la publicité comme utile : bientôt la connaissance fut perfectionnée, nous devînmes confians et intimes, sans nous être encore vus.

Au milieu des crises inévitables, dans ces temps

de révolution, où les principes, les préjugés, les passions élèvent des barrières insurmontables entre les personnes qui, jusque-là, avaient paru se convenir, Roland fut porté à la municipalité de Lyon. Son existence, sa famille et ses relations paraissaient devoir l'attacher à l'aristocratie; son caractère, sa réputation le rendaient intéressant pour le parti populaire, auquel devaient le consacrer sa philosophie et son austérité. Dès qu'il fut prononcé, il eut des ennemis d'autant plus ardens, que son imperturbable équité dénonça sans ménagement tous les abus qui s'étaient multipliés dans l'administration des finances de la ville. Elle offrait l'abrégé des dilapidations de celles de l'État, et Lyon se trouvait endetté de quarante millions. Il fallait solliciter des secours, car les fabriques avaient souffert dans la première année de la révolution; vingt mille ouvriers avaient été sans pain durant l'hiver : il fut résolu de députer extraordinairement auprès de l'Assemblée constituante, pour lui faire part de cette situation; et Roland fut envoyé. Nous arrivâmes à Paris le 20 de février 1791. Je n'avais pas revu mon pays depuis cinq ans; j'avais suivi la marche de la révolution, les travaux de l'Assemblée, étudié le caractère et les talens de ses membres les plus considérables, avec un intérêt difficile à imaginer, et qu'on ne peut guère apprécier qu'avec la connaissance de ma trempe et de mon activité. Je courus aux séances; je vis le puissant

Mirabeau(1), l'étonnant Cazalès, l'audacieux Maury, les astucieux Lameth, le froid Barnave; je remarquai avec dépit, du côté des noirs, ce genre de supériorité que donnent dans les assemblées l'habitude de la représentation, la pureté du langage, les manières distinguées : mais la force de la raison, le courage de la probité, les lumières de la philosophie, le savoir du cabinet et la facilité du barreau, devaient assurer le triomphe aux patriotes du côté gauche, s'ils étaient tous purs et pouvaient rester unis.

Brissot nous vint visiter. Je ne connais rien de si plaisant que la première entrevue de personnes qui se sont liées par correspondance sans connaître réciproquement leurs masques : on se regarde avec curiosité pour voir si les traits du visage répondent à la physionomie de l'ame, et si l'extérieur de la personne confirme l'opinion qu'on s'est formée d'elle. Les manières simples de Brissot, sa franchise, sa négligence naturelle, me parurent en par-

(1) Le seul homme dans la révolution dont le génie pût diriger des hommes et en imposer à une assemblée : grand par ses facultés, petit par ses vices, mais toujours supérieur au vulgaire, et immanquablement son maître dès qu'il voulait prendre la peine de le commander. Il mourut bientôt après : je crus que c'était à propos pour sa gloire et pour la liberté; mais les événemens m'ont appris à le regretter davantage. Il fallait le contre-poids d'un homme de cette force, pour s'opposer à l'action d'une foule de roquets, et nous préserver de la domination des bandits.



faite harmonie avec l'austérité de ses principes ; mais je lui trouvais une sorte de légèreté d'esprit et de caractère qui ne convenait pas également bien à la gravité de la philosophie ; elle m'a toujours fait peine, et ses ennemis en ont toujours tiré parti. A mesure que je l'ai connu davantage, je l'ai plus estimé ; il est impossible d'unir un plus entier désintéressement à un plus grand zèle pour la chose publique, et de s'adonner au bien avec plus d'oubli de soi-même ; mais ses écrits sont plus propres que sa personne à l'opérer, parce qu'ils ont toute l'autorité que donnent à des ouvrages, la raison, la justice et les lumières, tandis que sa personne n'en peut prendre aucune, faute de dignité. C'est le meilleur des humains, bon époux, tendre père, fidèle ami, vertueux citoyen ; sa société est aussi douce que son caractère est facile ; confiant jusqu'à l'imprudence, gai, naïf, ingénu comme on l'est à quinze ans, il était fait pour vivre avec des sages et pour être la dupe des méchans. Savant publiciste, livré dès sa jeunesse à l'étude des rapports sociaux et des moyens de bonheur pour l'espèce humaine, il juge bien l'homme, et ne connaît pas du tout les hommes. Il sait qu'il existe des vices ; mais il ne peut croire vicieux celui qui lui parle avec un bon visage ; et quand il a reconnu des gens pour tels, il les traite comme des fous qu'on plaint, sans se défier d'eux. Il ne peut pas haïr ; on dirait que son ame, toute sensible qu'elle soit, n'a point de consistance pour un sentiment aussi vigoureux. Avec

beaucoup de connaissances, il a le travail extrêmement facile, et il compose un traité comme un autre copie une chanson; aussi, l'œil exercé discerne-t-il dans ses ouvrages, avec un fond excellent, la touche hâtive d'un esprit rapide et souvent léger. Son activité, sa bonhomie, ne se refusant à rien de ce qu'il croit être utile, lui ont donné l'air de se mêler de tout, et l'ont fait accuser d'intrigue par ceux qui avaient besoin de l'accuser de quelque chose. Le plaisant intrigant que l'homme qui ne songe jamais à lui ni aux siens, qui a autant d'incapacité que de répugnance pour s'occuper de ses intérêts, et qui n'a pas plus de honte de la pauvreté que de crainte de la mort, regardant l'une et l'autre comme le salaire accoutumé des vertus publiques! Je l'ai vu consacrant tout son temps à la révolution, sans autre but que de faire triompher la vérité et de concourir au bien général, rédigeant assidument son journal dont il aurait pu faire aisément un objet de spéculation, se contenter de la modeste rétribution que lui donnait son associé. Sa femme, modeste comme lui, avec un très-bon sens et quelque force d'ame, jugeait plus sévèrement les choses. Elle avait, depuis leur mariage, toujours tourné les yeux vers les États-Unis d'Amérique, comme le lieu dont le séjour convenait à leurs goûts, à leurs mœurs, et dans lequel il était aisé de s'établir avec de très-faibles moyens de fortune. Brissot avait fait un voyage en conséquence, et ils étaient sur le point d'y passer, lorsque la ré-

volution l'enchaîna. Né à Chartres, et camarade de Pétion, qui est de la même ville, Brissot se lia encore plus étroitement avec lui dans l'Assemblée constituante, où ses lumières et son travail aidèrent plusieurs fois son ami. Il nous le fit connaître, ainsi que plusieurs députés, que d'anciennes relations ou la seule conformité des principes et le zèle de la chose publique réunissaient fréquemment pour conférer sur elle. Il fut même arrangé que l'on viendrait chez moi quatre fois la semaine, dans la soirée, parce que j'étais sédentaire, bien logée, et que mon appartement se trouvait placé de manière à n'être fort éloigné d'aucun de ceux qui composaient ces petits comités.

Cette disposition me convenait parfaitement; elle me tenait au courant des choses auxquelles je prenais un vif intérêt; elle favorisait mon goût pour suivre les raisonnemens politiques et étudier les hommes. Je savais quel rôle convenait à mon sexe, et je ne le quittai jamais. Les conférences se tenaient en ma présence sans que j'y prisse aucune part; placée hors du cercle et près d'une table, je travaillais des mains, ou faisais des lettres, tandis que l'on délibérait : eussai-je à expédier dix missives, ce qui avait lieu quelquefois, je ne perdais pas un mot de ce qui se débitait, et il m'arrivait de me mordre les lèvres pour ne pas dire le mien.

Ce qui me frappa davantage et me fit une peine singulière, c'est cette espèce de parlage et de légèreté au moyen desquels des hommes de bon sens

passent trois ou quatre heures sans rien résumer. Prenez les choses en détail, vous avez entendu soutenir d'excellens principes, donner de bonnes idées, ouvrir quelques vues; mais en masse il n'y a point de marche tracée, de résultat fixe, et de point déterminé vers lequel il soit convenu que chacun parviendra de telle manière.

J'aurais quelquefois souffleté d'impatience ces sages que j'apprenais chaque jour à estimer pour l'honnêteté de leur ame, la pureté de leurs intentions; excellens raisonneurs, tous philosophes, savans politiques en discussion: mais, n'entendant rien à mener les hommes, et par conséquent à influer dans une assemblée, ils faisaient, ordinairement en pure perte, de la science et de l'esprit.

Cependant j'ai vu projeter quelques bons décrets qui ont passé; bientôt la coalition de la minorité de la noblesse acheva d'affaiblir le côté gauche, et opéra les maux de la révision; il n'y avait plus qu'un petit nombre d'hommes inébranlables qui osaient combattre pour les principes; et, sur la fin, il se réduisit presque à Buzot, Pétion et Robespierre. Celui-ci me paraissait alors un honnête homme; je lui pardonnais, en faveur des principes, son mauvais langage et son ennuyeux débit. J'avais cependant remarqué qu'il était toujours concentré dans ces comités; il écoutait tous les avis, donnait rarement le sien, ou ne prenait pas la peine de le motiver; et j'ai ouï dire que le lendemain, le premier à la tribune, il faisait valoir les raisons qu'il

avait entendu exposer la veille par ses amis. Cette conduite lui fut quelquefois reprochée avec douceur; il se tirait d'affaire par des gambades, et on lui passait sa ruse comme celle d'un amour-propre dévorant dont il était vraiment tourmenté. Cependant cela nuisait un peu à la confiance; car s'il s'agissait de proposer quelque chose et de convenir des faits, ou de se distribuer les rôles en conséquence, on n'était jamais sûr que Robespierre ne viendrait pas, comme par boutade, se jeter à la traverse ou prévenir inconsidérément les tentatives par l'envie de s'en attribuer l'honneur, et faire ainsi tout manquer. Persuadée alors que Robespierre aimait passionnément la liberté, j'étais disposée à attribuer ses torts à l'excès d'un zèle emporté : cette sorte de réserve, qui semble annoncer ou la crainte de se laisser pénétrer parce qu'on n'est pas bon à connaître, ou la défiance d'un homme qui ne trouve pas en soi-même de quoi ajouter foi à la vertu d'autrui, et qui caractérise Robespierre, me faisait de la peine; mais je la prenais pour de la timidité. C'est ainsi qu'avec un heureux préjugé en faveur de quelqu'un, on transforme les plus fâcheux indices en signes des meilleures qualités. Jamais le sourire de la confiance ne s'est reposé sur les lèvres de Robespierre, tandis qu'elles sont presque toujours contractées par le rire amer de l'envie qui veut paraître dédaigner. Son talent, comme orateur, était au-dessous du médiocre; sa voix triviale, ses mauvaises expressions, sa manière vicieuse de

prononcer, rendaient son débit fort ennuyeux. Mais il défendait les principes avec chaleur et opiniâtreté; il y avait du courage à continuer de le faire au temps où le nombre des défenseurs du peuple s'était prodigieusement réduit. La cour les haïssait et les faisait calomnier, les patriotes devaient donc les soutenir et les encourager. J'estimais Robespierre sous ce rapport, je le lui témoignais; et lors même qu'il était peu assidu au petit comité, il venait de temps en temps me demander à dîner. J'avais été frappée de la terreur dont il parut pénétré le jour de la fuite du roi à Varennes (1); je le trouvai l'après-midi chez Pétion, où il disait avec inquiétude que la famille royale n'avait pas pris ce parti sans avoir dans Paris une coalition qui ordon-

(1) On trouvera, sur le voyage de Varennes, les détails les plus instructifs et les plus intéressans dans les Mémoires de Ferrière, et dans ceux du marquis de Bouillé. Le premier peint avec une grande vérité l'effet que produisirent sur l'Assemblée, sur Paris, dans les provinces, la nouvelle du départ et celle de l'arrestation du roi. Le second ne laisse ignorer aucune des particularités du voyage, aucune des mesures qu'il avait prises, aucune des circonstances qui rendirent vaines toutes les précautions que lui avait suggérées sa prudence. Nous pouvons annoncer que ces derniers Mémoires n'auront jamais été publiés d'une manière plus complète; M. le marquis de Bouillé, lieutenant-général, ayant ouvert pour nous, avec la plus noble bienveillance, le portefeuille de son père, et s'étant lui-même chargé du soin d'ajouter au texte des notes indispensables et des éclaircissemens importans. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

nerait la Saint-Barthélemy des patriotes, et qu'il s'attendait à ne pas vivre dans les vingt-quatre heures. Pétion et Brissot disaient, au contraire, que cette fuite du roi était sa perte, et qu'il fallait en profiter; que les dispositions du peuple étaient excellentes; qu'il serait mieux éclairé sur la perfidie de la cour par cette démarche, que n'auraient pu faire les plus sages écrits; qu'il était évident pour chacun, par ce seul fait, que le roi ne voulait pas de la constitution qu'il avait jurée; que c'était le moment de s'en assurer une plus homogène, et qu'il fallait préparer les esprits à la république. Robespierre, ricanant à son ordinaire et se mangeant les ongles, demandait ce que c'était qu'une république! Le projet du journal intitulé *le Républicain* (dont il n'y a eu que deux numéros) fut alors imaginé. *Dumont* le Génevois, homme d'esprit, y travaillait; Duchâtelet, militaire, y prêtait son nom: et Condorcet, Brissot, etc., se préparaient à y concourir.

L'arrestation de Louis XVI fit grand plaisir à Robespierre; il voyait par-là tous les malheurs prévenus, et cessait de craindre pour lui: les autres s'en affligèrent; ils trouvaient que c'était la rentrée de la peste dans le gouvernement; que les intrigues allaient recommencer, et que l'effervescence du peuple apaisé par le plaisir de voir retenir le coupable, ne servirait plus à seconder les efforts des amis de la liberté. Ils jugeaient bien, et d'autant plus sûrement, que la réconciliation de Lafayette avec les Lameth leur démontrait une coalition nouvelle qui

ne pouvait avoir pour base l'intérêt public. Il n'était possible de la contre-balancer que par la force de l'opinion, manifestée d'une manière imposante; les patriotes n'ont jamais eu pour cela que leur plume et leur voix; mais, lorsque quelque mouvement populaire venait les aider, ils l'accueillaient avec plaisir, sans regarder ni s'inquiéter assez comment il était produit. Il y avait, derrière la toile, un intéressé que les aristocrates accusaient trop vivement, pour que les patriotes ne fussent pas tentés de lui pardonner, tant qu'ils n'apercevraient que des choses qu'on pouvait tourner au profit commun; d'ailleurs, ils ne pouvaient se persuader que sa personne fût redoutable.

Il est fort difficile de ne point se passionner en révolution; il est même sans exemple d'en faire aucune sans cela : on a de grands obstacles à vaincre; on ne peut y parvenir qu'avec une activité, un dévouement, qui tiennent de l'exaltation, ou qui la produisent. Dès-lors on saisit avidement ce qui peut servir, et l'on perd la faculté de prévoir ce qui pourra nuire. De là cette confiance, cet empressement à profiter d'un mouvement subit, sans remonter à son origine pour bien savoir comment on doit le diriger; de là cette délicatesse, si je peux ainsi parler, dans la concurrence d'agens qu'on n'estime pas, mais qu'on laisse faire parce qu'ils semblent aller au même but. D'Orléans n'était sûrement pas à craindre isolément; mais son nom, ses alliances, sa richesse et son conseil lui prêtaient

de grands moyens : il avait certainement une part secrète à toutes les agitations populaires : les hommes purs le soupçonnaient ; mais cela leur paraissait un ferment nécessaire pour soulever une masse inerte : il leur suffisait de n'y pas avoir part, et ils se flattaient de rendre tout utile au public ; d'ailleurs, ils croyaient plus au désir qu'avait d'Orléans de se venger d'une cour qui l'avait dédaigné et qu'il était bien aise d'humilier, qu'à des desseins d'élévation pour lui-même.

Les Jacobins proposèrent une pétition à l'Assemblée, pour lui demander le jugement du traître qui avait fui, ou l'inviter à recueillir le vœu du peuple sur le traitement qu'il pouvait mériter, et déclarer, en attendant, qu'il avait perdu la confiance de celui de Paris. *Laclos*, cet homme plein d'esprit, que la nature avait fait pour de grandes combinaisons, et dont les vices ont consacré toutes les facultés à l'intrigue ; Laclos, dévoué à d'Orléans et puissant dans son conseil, fit cette proposition aux jacobins, qui l'accueillirent, et près de qui elle fut appuyée par un détachement de quelques centaines de motionnaires et de coureuses, tombés du Palais-Royal dans le lieu de leur séance, à dix heures du soir. Je les y vis arriver. La société délibéra avec cette foule qui donna aussi son suffrage ; elle arrêta les bases de la pétition, et nomma, pour la rédiger, des commissaires, au nombre desquels étaient Laclos et Brissot. Ils travaillèrent dans la nuit même, car il avait été arrêté qu'une députa-

tion de la société porterait, dès le lendemain, cette pétition au Champ-de-Mars, pour y être communiquée à ceux qui désireraient en prendre connaissance et voudraient y apposer leur signature.

Laclos prétexte un mal de tête, résultant du défaut de sommeil, qui ne lui permettait pas de tenir la plume; il pria Brissot de la prendre, et, en raisonnant avec lui de la rédaction, il proposait, comme dernier article, je ne sais plus quelle clause qui rappelait la royauté et ménageait une porte à d'Orléans : Brissot, étonné, la repoussa vivement, et l'autre, fort habile, l'abandonna avec l'air de n'en avoir pas pesé toute la conséquence : il sentait bien qu'il pourrait toujours l'y faire glisser, et véritablement elle s'est trouvée dans l'imprimé qu'on a répandu comme projet arrêté par les jacobins. Mais lorsque la société, assemblée le lendemain matin pour examiner la rédaction et faire l'envoi de la pétition, apprit que l'Assemblée nationale avait fixé le sort du roi, elle expédia ses commissaires au Champ-de-Mars, pour annoncer au peuple que, le décret étant porté sur l'affaire du roi, il n'y avait plus lieu à la pétition proposée.

J'étais au Champ de la Fédération, où la curiosité m'avait conduite; il n'y avait pas plus de deux ou trois cents personnes éparses aux environs de l'autel de la patrie, sur laquelle des députés des Cordeliers, des sociétés fraternelles, portant des piques avec des écriteaux déclamatoires, haran-

gnaient les assistans et alimentaient l'indignation contre Louis XVI. On annonça que, les Jacobins retirant leur pétition, il fallait que les citoyens zélés en fissent une autre, et se rassemblassent le lendemain à cet effet. Ce fut alors que les partisans de la cour, sentant la nécessité d'en imposer par la terreur, combinèrent les moyens de frapper un grand coup : les menées furent préparées en conséquence ; la proclamation inopinée et la brusque exécution de la loi martiale, opérèrent ce qu'on a justement appelé le *massacre du Champ-de-Mars*. Le peuple effrayé n'osa plus remuer ; partie de la garde nationale, séduite ou trompée, secondant Lafayette par dévouement à la cour, ou par une aveugle confiance dans son prétendu patriotisme, servait elle-même de rempart contre ses concitoyens ; le drapeau de la mort fut appendu à l'hôtel commun, et toute la révision se fit sous son influence (1).

---

(1) Ces événemens ont été d'une grande importance. Madame Roland prononce ici, d'un ton bien décisif, sur des faits qui doivent tenir au moins en suspens les jugemens de l'histoire. Quelques-uns des hommes que madame Roland vient de nommer, avaient fondé sur le départ du roi l'espoir de sa déchéance et le projet d'une république. Ce projet surprit le peuple, effraya l'Assemblée: les orléanistes avaient d'autres desseins ; le côté droit y voyait le renversement du trône ; le côté gauche, celui de la constitution : tous les partis se réunirent. La lutte ne tarda pas à s'engager entre l'Assemblée nationale et quelques chefs subalternes du club

L'érection des Feuillans avait été arrangée presque en même temps pour affaiblir les Jacobins; et certes, toute la marche de la coalition à cette époque prouva combien la cour et ses partisans étaient supérieurs à leurs adversaires en combinaisons d'intrigues.

Je ne connais pas d'effroi comparable à celui de Robespierre dans ces circonstances; on parlait effectivement de lui faire son procès, probablement pour l'intimider : on disait qu'il s'ourdissait une trame aux Feuillans contre lui et les commissaires à la rédaction de la pétition des Jacobins. Nous nous inquiétâmes véritablement sur son compte, Roland et moi : nous nous fîmes conduire chez lui au fond du Marais, à onze heures du soir, pour lui offrir un asile; mais il avait déjà quitté son domicile : nous nous rendîmes chez Buzot pour lui dire que, sans abandonner les Jacobins, il ferait peut-être bien d'entrer aux Feuillans pour juger de ce

---

des Jacobins ; elle eut pour résultat les tristes événemens du Champ-de-Mars.

Les scènes dont il devint le théâtre, ont été diversement racontées : par exemple, Ferrière, qu'on lira plus tard, les présente sous un tout autre aspect que madame Roland : quant à nous, fidèles au plan que nous avons conçu, nous mettrons dès ce moment, sous les yeux du lecteur, des témoignages contradictoires et des pièces qui ont un caractère authentique. On trouvera d'abord, dans les notes, le récit des *massacres du Champ-de-Mars*, tel qu'il est inséré dans *les Révolutions de Paris*. Nous placerons, à la suite, un ta-

qui s'y passait, et s'y trouver prêt à défendre ceux qu'on voulait persécuter. Buzot hésite quelque temps : « Je ferais tout, dit-il, pour sauver ce malheureux jeune homme (en parlant de Robespierre), quoique je sois loin de partager l'opinion de certaines personnes sur son compte; il songe trop à lui pour tant aimer la liberté ; mais il la sert, et cela me suffit. Néanmoins le public doit passer avant lui; je serais inconséquent à mes principes, et j'en donnerais une fausse idée, si je me rendais aux Feuillans; j'ai de la répugnance à un rôle qui me donnerait deux visages. Grégoire y est allé, il nous instruira de ce qui s'y passe; et, enfin, on ne peut rien contre Robespierre sans faire agir l'Assemblée; là, je serai toujours pour le défendre. Quant à moi, qui ne vais guère aux Jacobins, parce que l'espèce m'afflige et me paraît plus hideuse dans ces bruyantes assemblées, je vais m'y rendre assidûment tant que durera la persécution qui s'é-

---

bleau différent des mêmes faits, tracé par un homme dont les opinions sont en général peu favorables à la révolution, mais qui en fut un témoin oculaire, et qui en parle souvent en historien bien instruit. Enfin, nous joindrons à ces deux morceaux, premièrement, l'extrait de la séance dans laquelle l'Assemblée nationale prit connaissance des faits; et en second lieu, le procès-verbal qui en fut dressé par la municipalité de Paris. Voyez les *Éclaircissemens historiques* et les *Pièces officielles* sous la lettre (A).

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

lève contre une société que je crois utile à la liberté. » Buzot se peignait dans ses paroles, et il agit comme il parle, avec rectitude et vérité ; c'est le caractère de la probité même revêtue des formes douces de la sensibilité. Je l'avais distingué, dans ce petit comité, par le grand sens de ses avis et cette manière bien prononcée qui appartient à l'homme juste. Il ne logeait pas fort loin de nous ; il avait une femme qui ne paraissait point à son niveau, mais qui était honnête, et nous nous vîmes fréquemment. Lorsque les succès de la mission de Roland, relative aux dettes de la commune de Lyon, nous permirent de retourner en Beaujolais, nous restâmes en correspondance avec Buzot et Robespierre ; elle fut plus suivie avec le premier ; il régnait entre nous plus d'analogie, une plus grande base à l'amitié, et un fonds autrement riche pour l'entretenir. Elle est devenue intime, inaltérable ; je dirai ailleurs comment cette liaison s'est resserrée.

La mission de Roland le retint sept mois à Paris ; nous quittâmes cette cité à la mi-septembre, après que Roland eut obtenu pour Lyon tout ce que cette ville pouvait désirer, et nous passâmes l'automne à la campagne, occupés des vendanges.

L'un des derniers actes de l'Assemblée constituante fut la suppression des inspecteurs. Nous examinâmes si nous prendrions le parti de rester à la campagne, ou s'il ne serait pas mieux d'aller passer l'hiver à Paris, pour y faire valoir les droits

de Roland à une retraite, après quarante années d'emploi, et suivre en même temps son travail encyclopédique, toujours plus facile à rédiger aux foyers des lumières, parmi les savans et les artistes, qu'au fond d'un désert.

Nous revînmes à Paris dans le courant de décembre. Les constituans étaient retournés chez eux; Pétion avait passé à la Mairie, et les sollicitudes de cette place l'occupaient tout entier; il n'y avait plus de point de ralliement, et nous vîmes beaucoup moins Brissot lui-même. Toute notre attention se concentrait dans l'intérieur; l'activité de Roland lui faisait projeter un journal des arts utiles, et nous cherchions, dans les douceurs de l'étude une distraction aux affaires publiques, dont l'état nous paraissait affligeant. Cependant plusieurs députés de l'Assemblée législative se rassemblaient quelquefois chez l'un d'eux, place Vendôme; et Roland, dont on estimait le patriotisme et les lumières, fut invité à s'y rendre; l'éloignement l'en dégoûtait, il y alla très-peu. L'un de nos amis, qui s'y trouvait fréquemment, nous apprit, vers la mi-mars, que la cour intimidée cherchait, dans son embarras, à faire quelque chose qui lui rendît de la popularité; qu'elle ne s'éloignerait pas de prendre des ministres jacobins, et que les patriotes s'occupaient à faire tomber son choix sur des hommes graves et capables; ce qui importait d'autant plus, que cela même pourrait être un piége de la part de la cour, qui ne serait pas fâchée

qu'on lui poussât de mauvaises têtes dont elle eût droit de se plaindre ou de se moquer. Il ajouta que quelques personnes avaient songé à Roland, dont l'existence dans le monde savant, les connaissances administratives et le caractère connu de justice et de fermeté offraient de la consistance. Cette idée me parut creuse et ne fit guère d'impression sur mon esprit.

Le 21 du même mois, Brissot vint me trouver un soir, me répéta les mêmes choses d'une manière plus positive, demandant si Roland consentirait à se charger de ce fardeau ; je lui répliquai que m'en étant entretenue avec lui par conversation, lors de la première ouverture qui en avait été faite, il m'avait paru qu'en appréciant les difficultés, même les dangers, son zèle et son activité ne répugnaient point à cet aliment ; que cependant il fallait y regarder de plus près. Le courage de Roland ne s'effraya pas ; le sentiment de ses forces lui inspirait la confiance d'être utile à la liberté, à son pays ; et cette réponse fut rendue à Brissot le lendemain.

Le vendredi 23, à onze heures du soir, je le vis entrer chez moi avec Dumouriez, qui, sortant du conseil, venait apprendre à Roland sa nomination au ministère de l'intérieur, et le saluer son collègue. Dumouriez, ministre depuis peu de temps, parla des sincères dispositions du roi à soutenir la constitution, et de l'espérance de voir la machine bien en jeu, dès que le conseil n'aurait qu'un même

esprit; il témoigna à Roland sa satisfaction particulière de voir appeler au gouvernement un patriote vertueux et éclairé tel que lui. Brissot observa que le département de l'intérieur était le plus délicat et le plus chargé dans les circonstances, et que c'était un repos d'esprit pour les amis de la liberté, que de le voir confié à des mains fermes et pures. Ils restèrent un quart-d'heure; on donna le rendez-vous pour prêter serment le lendemain. « Voilà un homme, dis-je à mon mari après leur départ, en parlant de Dumouriez que je venais de voir pour la première fois, qui a l'esprit délié, le regard faux, et dont peut-être il faudra plus se défier que de personne au monde; il a exprimé une grande satisfaction du choix patriotique dont il était chargé de faire l'annonce; mais je ne serais pas étonnée qu'il te fît renvoyer un jour. » Effectivement, ce seul aperçu de Dumouriez me faisait trouver une si grande dissonance avec Roland, qu'il ne me semblait pas qu'ils pussent long-temps aller ensemble. Je voyais, d'un côté, la droiture et la franchise en personne, la sévère équité sans aucun des moyens des courtisans, ni des ménagemens de l'homme du monde; de l'autre, je croyais reconnaître un roué très-spirituel, un hardi chevalier qui devait se moquer de tout, hormis de ses intérêts et de sa gloire. Il n'était pas difficile de conclure que de tels élémens devaient se repousser.

Roland, ministre, eut bientôt, avec son incroyable activité, sa facilité pour le travail et son

grand esprit d'ordre, classé dans sa tête toutes les parties de son département. Mais les principes et les habitudes des chefs de bureaux rendaient le travail infiniment pénible; il fallait être sur ses gardes et dans une extrême contention pour qu'il n'échappât rien de contradictoire; il fallait lutter perpétuellement avec ses agens. Il sentait bien la nécessité de les changer, mais il était trop sage pour le faire avant de s'être familiarisé avec les choses, et assuré des personnes qu'il pourrait substituer. Quant au conseil, ses séances ressemblaient davantage à des causeries de compagnie, qu'à des délibérations d'hommes d'État. Chaque ministre y portait les ordonnances et proclamations à la signature, et celui de la justice présentait les décrets à la sanction. Le roi lisait la gazette, faisait à chacun des questions sur ce qui lui était personnel, témoignait ainsi avec assez d'adresse ce genre d'intérêt dont les grands savaient se faire un mérite; raisonnait en bon homme sur les affaires en général, et protestait à tous propos, avec l'accent de la franchise, de son désir de faire marcher la constitution. J'ai vu Roland et Clavière presque enchantés, durant trois semaines, des dispositions du roi, le croire sur sa parole, et se réjouir en braves gens de la tournure que devaient prendre les choses. « Bon dieu! leur disais-je, lorsque je vous vois partir pour le conseil dans cette disposition confiante, il me semble toujours que vous êtes prêts à faire une sottise. » Je n'ai jamais pu croire à la vocation constitutionnelle d'un

roi né sous le despotisme, élevé pour lui et habitué à l'exercer; il aurait fallu que Louis XVI fût un homme fort au-dessus du vulgaire par son esprit, pour vouloir sincèrement la constitution qui restreignait son pouvoir; et s'il avait été cet homme, il n'aurait pas laissé survenir les événemens qui ont amené la constitution.

La première fois que Roland parut à la cour, la simplicité de son costume, son chapeau rond et les rubans qui nouaient ses souliers, firent l'étonnement et le scandale de tous les valets, de ces êtres qui, n'ayant d'existence que par l'étiquette, croyaient le salut de l'empire attaché à sa conservation. Le maître des cérémonies s'approcha de Dumouriez d'un air inquiet, le sourcil froncé, la voix basse et contrainte, montrant Roland du coin de l'œil. « Eh! Monsieur, point de boucles à ses souliers! — Ah! Monsieur, tout est perdu, » répliqua Dumouriez avec un sang-froid à faire éclater de rire.

C'est ici le moment de dire ce qu'on pensait alors du roi et de la cour. Louis XVI n'était pas précisément tel qu'on s'était attaché à le peindre pour l'avilir : ce n'était ni l'imbécile abruti qu'on exposait au mépris du peuple, ni l'honnête homme bon et sensible que préconisaient ses amis. La nature en avait fait un être commun, qui aurait été bien placé dans un état obscur, que déprava l'éducation du trône, et que perdit sa médiocrité dans un temps difficile, où son salut ne pouvait être opéré qu'à

l'aide du génie ou de la vertu. Un esprit ordinaire, élevé près du trône, enseigné dès l'enfance à dissimuler, acquiert beaucoup d'avantages pour traiter avec les hommes; l'art de montrer à chacun ce qu'il convient seulement de lui laisser voir, n'est pour lui qu'une habitude dont l'exercice lui donne l'apparence de l'habileté : il faudrait être né idiot, pour paraître un sot en pareille situation. Louis XVI avait d'ailleurs une grande mémoire et beaucoup d'activité; il ne demeurait jamais sans rien faire, et lisait souvent. Il avait très-présens à l'esprit les divers traités faits par la France avec les puissances voisines; il savait bien son histoire, et il était le meilleur géographe de son royaume. La connaissance des noms, leur juste application aux visages des personnes de sa cour à qui ils appartenaient, celle des anecdotes qui leur étaient particulières, avaient été étendues par lui à tous les individus qui s'étaient montrés de quelque manière dans la révolution; on ne pouvait lui présenter un sujet pour quoi que ce fût, qu'il n'eût un avis sur son compte fondé sur quelques faits. Mais Louis XVI, sans élévation dans l'ame, sans hardiesse dans l'esprit, sans force dans le caractère, avait encore eu ses vues resserrées, ses sentimens faussés, si je puis ainsi dire, par les préjugés religieux et par les principes jésuitiques. Les grandes idées religieuses, la croyance d'un Dieu, l'espoir de l'immortalité, s'accordent fort bien avec la philosophie, et lui prêtent une plus grande base, en même temps qu'elles lui forment

le plus beau couronnement : malheur aux législateurs qui méprisent ces puissans moyens d'inspirer les vertus politiques et de conserver les mœurs du peuple! Si c'était des illusions à faire naître, il faudrait les créer et les entretenir pour la consolation du genre humain. Mais la religion de nos prêtres n'offrait que des objets de craintes puériles et de misérables pratiques, pour suppléer aux bonnes actions; elle consacrait, d'ailleurs, toutes les maximes du despotisme, dont s'appuie l'autorité de l'Église. Louis XVI avait peur de l'enfer et de l'excommunication; il était impossible de n'être point avec cela un pauvre roi. S'il était né deux siècles plus tôt, et qu'il eût eu une femme raisonnable, il n'aurait pas fait plus de bruit dans le monde, que tant d'autres princes de sa race qui ont passé sur la scène, sans y faire beaucoup de bien ni de mal. Parvenu au trône au milieu des débordemens de la cour de Louis XV et du désordre des finances, environné de gens corrompus, entraîné par une étourdie joignant à l'insolence autrichienne la présomption de la jeunesse et de la grandeur, l'ivresse des sens et l'insouciance de la légèreté, séduite elle-même par tous les vices d'un cour asiatique, auxquels l'avait trop bien préparée l'exemple de sa mère, Louis XVI, trop faible pour tenir les rênes d'un gouvernement qui se précipitait vers sa ruine et tombait en dissolution, hâta leur ruine commune par des fautes sans nombre. Necker, qui faisait toujours du pathos en politique comme dans son style,

homme médiocre, dont on eût bonne opinion, parce qu'il en avait une très-grande de lui-même, et qu'il l'annonçait hautement, mais sans prévoyance des événemens; espèce de financier renforcé, qui ne savait calculer que le contenu de la bourse, et parlait à tout propos de son caractère, comme les femmes galantes parlent de leur chasteté; Necker était un mauvais pilote dans la tourmente qui se préparait. La France était comme épuisée d'*hommes;* c'est une chose vraiment surprenante que leur disette dans cette révolution; il n'y a guère eu que des pygmées. Ce n'est pas qu'il manquât d'esprit, de lumières, de savoir, d'agrémens, de philosophie; jamais ces ingrédiens n'avaient été si communs; c'était le nouvel éclat d'un flambeau près de s'éteindre : mais cette *force d'ame* que J.-J. Rousseau a si bien définie le premier attribut du héros, soutenue de la justesse d'esprit qui apprécie chaque chose, de cette *étendue de vues* qui pénètrent dans l'avenir, dont la réunion constitue le *caractère* et compose l'homme supérieur, on la cherche partout, et on ne la trouve presque nulle part.

Louis XVI, toujours flottant entre la crainte d'irriter ses sujets, la volonté de les contenir, et dans l'incapacité de les gouverner, convoqua les États-Généraux, au lieu de réformer les dépenses et de régler sa cour : après avoir développé lui-même le germe, et offert le moyen des innovations, il prétendit les étouffer par l'affectation d'une puissance à laquelle il avait fourni un corps à opposer, et il

ne fit qu'instruire à la résistance. Il ne lui restait plus qu'à sacrifier de bonne grâce une portion de son autorité, pour se conserver, dans l'autre, la faculté de la reprendre tout entière; faute de savoir le faire, il ne se prêta qu'à de misérables *intrigailleries*, seul genre familier aux personnes qu'il sut choisir ou que sa femme protégeait : il avait cependant ménagé, dans la constitution, des moyens suffisans de pouvoir et de bonheur, s'il eût eu la sagesse de s'y borner; de façon qu'au défaut de l'esprit qui l'avait mis hors d'état d'empêcher son établissement, la bonne foi pouvait le sauver, s'il eût voulu sincèrement la faire exécuter après son acceptation. Mais toujours proclamant, d'une part, le maintien de ce qu'il faisait saper de l'autre, sa marche oblique et sa conduite fausse, excitèrent d'abord la défiance, et finirent par allumer l'indignation.

Les conseils se tenaient d'une manière qui pouvait passer pour décente, en comparaison de ce qu'ils sont devenus depuis; mais puérilement, eu égard aux grands intérêts dont on devait s'y occuper. Chacun des ministres qui avait à faire signer des *bons*, ou autres choses semblables, toutes déterminées par la loi, particulières à son département, et sur lesquelles il n'y avait point de délibérations à prendre, se rendait chez le roi, au jour fixé, avant l'heure du conseil, pour ce petit travail particulier. Tous se rendaient ensuite dans la salle du conseil; là, on sortait du portefeuille

les proclamations sur l'objet desquelles il fallait discuter; le ministre de la justice présentait les décrets à la sanction, et enfin la délibération s'établissait, ou devait s'établir sur la marche du gouvernement, l'ordre intérieur, les relations avec les puissances, la paix ou la guerre, etc. Quant aux proclamations de circonstance, il ne s'agissait que d'examiner le décret et l'occasion de l'appliquer: c'était toujours rapide; le roi laissait traiter ses ministres, lisait la gazette pendant ce temps-là, les journaux anglais, dans leur langue, ou faisait quelques lettres. La sanction des décrets obtenait son attention; il ne la donnait pas aisément, sans refuser jamais; n'acceptait point à une première présentation, et remettait au conseil suivant; alors il venait avec son opinion faite, mais avait l'air de la laisser former par la discussion. Quant aux grands objets de politique, il en éludait souvent l'examen en détournant la conversation sur des sujets variés ou particuliers à chacun. A l'occasion de la guerre, il parlait de voyages; à propos d'intérêt diplomatique, il citait les mœurs, ou faisait des questions sur des localités du pays dont il s'agissait; si l'on examinait l'état de l'intérieur, il appuyait sur quelques détails d'agriculture ou d'industrie; il questionnait Roland sur ses ouvrages, Dumouriez sur des anecdotes, et ainsi du reste: le conseil n'était plus qu'un café où l'on s'amusait à des bavardises; il n'y avait point de registre de ses délibérations, ni de secrétaire pour les tenir; on

sortait de là au bout de trois ou quatre heures de séance, sans avoir rien fait que quelques signatures; et c'était ainsi trois fois par semaine. « Mais c'est pitoyable ! m'écriais-je impatientée, lorsqu'au retour je demandais à Roland ce qui s'était passé. Vous êtes tous d'assez bonne humeur parce que vous n'éprouvez point de tracasseries, que vous recevez même des honnêtetés; vous avez l'air de faire chacun dans votre département à peu près ce que vous voulez; j'ai peur que vous ne soyez joués. — Mais cependant les affaires vont. — Oui, et le temps se perd; car dans le torrent de celles qui vous entraînent, j'aimerais mieux que vous employassiez trois heures à méditer solitairement sur les grandes combinaisons, que de les dépenser en causeries inutiles. »

Il y avait conseil quatre fois la semaine; les ministres convinrent de manger ensemble, chez l'un d'eux, le jour de ses séances; je les recevais tous les vendredis. De Grave était alors à la guerre; c'était un petit homme à tous égards : la nature l'avait fait doux et timide; ses préjugés lui commandaient la fierté, son cœur lui inspirait d'être aimable; et dans l'embarras de tout concilier, il il n'était véritablement rien. Il me semble le voir marcher en courtisan, sur les talons, la tête haute sur son faible corps, montrant le blanc de ses yeux bleus, qu'il ne pouvait tenir ouverts après le repas, qu'à l'aide de deux ou trois tasses de café; parlant peu, comme par réserve, mais parce qu'il man-

quait d'idées ; définitivement, perdant si bien la tête au milieu des affaires de son département, qu'il demanda à se retirer. Lacoste, vrai commis de bureau dans l'ancien régime, dont il avait l'encolure insignifiante et gauche, l'air froid et le ton dogmatique, ne manquait point de ces moyens que donne la triture des affaires ; mais son extérieur concentré cachait une violence de caractère, dont les emportemens, dans la contradiction, allaient jusqu'au ridicule : il n'avait, d'ailleurs, ni l'étendue de vues, ni l'activité nécessaires à un administrateur. Duranthon, qu'on avait fait venir de Bordeaux pour la justice, était honnête, dit-on, mais très-paresseux ; il avait l'air vain, et ne m'a jamais paru qu'une vieille femme par son caractère peureux et son important radotage. Clavière, précédé au ministère par une réputation d'habileté dans la finance, a, je crois, dans ce genre, des connaissances dont je ne suis pas juge. Actif et travailleur, irascible par tempérament, opiniâtre, comme le sont ordinairement les hommes qui vivent dans la solitude du cabinet, pointilleux et difficile dans la discussion, il devait se heurter avec Roland, sec et tranchant dans la dispute, et non moins attaché à ses opinions : ces deux hommes sont faits pour s'estimer, sans s'aimer jamais, et ils n'ont pas manqué leur destination. Dumouriez avait plus qu'eux, tout ce qu'on appelle de l'esprit, et moins qu'aucun, de *moralité*. Diligent et brave, bon général, habile courtisan, écrivant bien, s'énonçant avec

facilité, capable de grandes entreprises, il ne lui a manqué que plus de caractère pour son esprit, ou une tête plus froide pour suivre le plan qu'il avait conçu. Plaisant avec ses amis, et prêt à les tromper tous; galant auprès des femmes, mais nullement propre à réussir auprès de celles qu'un commerce tendre pourrait séduire, il était fait pour les intrigues ministérielles d'une cour corrompue. Ses qualités brillantes et l'intérêt de sa gloire, ont persuadé qu'il pouvait être utilement employé dans les armées de la république; et peut-être eût-il marché droit, si la Convention eût été sage; car il est trop habile pour ne pas agir comme un homme de bien, lorsque sa réputation et son intérêt l'y engagent.

De Grave était remplacé par Servan; honnête homme dans toute l'étendue du terme; d'une trempe ardente, de mœurs pures, avec toute l'austérité d'un philosophe et la bonté d'une ame sensible; patriote éclairé, militaire courageux, ministre vigilant, il ne lui aurait fallu que plus de froideur dans l'esprit et plus de force dans le caractère.

Les troubles religieux, les dispositions des ennemis ayant nécessité des décrets décisifs, le refus de leur sanction acheva de dévoiler Louis XVI, dont la bonne foi était déjà devenue bien suspecte à ceux de ses ministres qui avaient été portés à la supposer réelle. D'abord le refus ne fut pas formel : le roi voulait réfléchir; il remettait la sanction au conseil suivant, et trouvait toujours des

raisons pour la remettre encore. Ces lenteurs donnèrent lieu aux ministres de se prononcer avec vigueur. Roland et Servan, particulièrement, insistèrent sans relâche, et dirent les vérités les plus frappantes avec une grande énergie, parce que chacun d'eux sentait l'importance et la nécessité de la loi pour le département dont il était chargé. L'intérêt général était évident pour tous, et les six ministres n'avaient qu'un avis à cet égard. Mais, sur ces entrefaites, Dumouriez, dont le roi fêtait les gaillardises et que ses mœurs rendaient moins étranger à la cour, fut appelé plusieurs fois chez la reine (1). Il avait à venger un petit déplaisir et à se débarrasser de ses collègues dont l'austérité ne convenait guère à son allure : il entra dans les arrangemens dont on ne tarda pas à voir l'effet.

Nous avions déjà gémi, Roland et moi, de la faiblesse de ses collègues. Les lenteurs du roi nous avaient fait imaginer qu'il serait d'un grand effet de lui adresser collectivement une lettre, qui exposât toutes les raisons déjà énoncées au conseil, mais dont l'expression écrite, signée de tous les ministres, avec la demande de leur démission, si Sa Ma-

(1) Le général Dumouriez a présenté ces faits sous un jour différent. Il est inutile d'ajouter qu'on ne pourrait, sans injustice, prononcer sur ce qui le concerne, soit ici, soit plus bas, sans avoir entendu ses dépositions et consulté ses Mémoires.

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

jesté croyait ne pas devoir agréer leurs représentations, forcerait la main au roi, ou le mettrait à découvert aux yeux de la France. J'avais esquissé la lettre (1), après en avoir arrêté les bases avec Roland, qui la proposa à ses collègues; tous approuvaient l'idée, mais sur l'exécution la plupart différaient : Clavière ne voulait point de telle phrase; Duranthon voulait temporiser; Lacoste n'était pas pressé de mettre sa signature : comme les mesures de ce genre doivent être l'effet d'un prompt aperçu et d'un sentiment vif, le peu de succès de la première tentative nous avertit de ne pas la réitérer. Il fallait donc se réduire à une démarche isolée; et puisque le conseil n'avait point assez de caractère pour se prononcer avec ensemble, il convenait à l'homme qui se sentait au-dessus des événemens de prendre à lui seul le rôle que ce corps aurait dû remplir; il n'était plus question de donner de démission, mais de mériter d'être renvoyé; de dire : Faites cela, ou nous nous retirons, mais d'avertir que tout était perdu si telle conduite n'était adoptée.

Je fis la fameuse lettre. Je m'arrête ici un moment pour éclairer des doutes et fixer l'opinion de

---

(1) La lettre que Roland écrivit plus tard au roi est devenue célèbre. Celle dont parle ici madame Roland, est beaucoup moins connue, et n'est pas moins curieuse. Nous la publions dans les *Éclaircissemens historiques* (B), avec la réponse qu'y fit, dans le temps, un des ministres qui en avait eu connaissance. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

beaucoup de personnes, dont la plupart ne m'attribuent quelque mérite que pour l'ôter à mon mari, et dont plusieurs autres me supposent avoir eu dans les affaires un genre d'influence qui n'est pas le mien. L'habitude et le goût de la vie studieuse m'ont fait partager les travaux de mon mari tant qu'il a été simple particulier; j'écrivais avec lui, comme j'y mangeais, parce que l'un m'était presque aussi naturel que l'autre; et que n'existant que pour son bonheur, je me consacrais à ce qui lui faisait le plus de plaisir. Il décrivait des arts, j'en décrivais aussi, quoiqu'ils m'ennuyassent; il aimait l'érudition, nous faisions des recherches; il se délassait à envoyer quelque morceau littéraire à une académie; nous le travaillions de concert, ou séparément, pour comparer ensuite et préférer le meilleur ou refondre les deux; il aurait fait des homélies, que j'en aurais composé. Il devint ministre; je ne me mêlai point de l'administration : mais s'agissait-il d'une circulaire, d'une instruction, d'un écrit public et important, nous en conférions suivant la confiance dont nous avions l'usage; et pénétrée de ses idées, nourrie des miennes, je prenais la plume que j'avais plus que lui le temps de conduire. Ayant tous deux les mêmes principes et un même esprit, nous finissions par nous accorder sur le mode, et mon mari n'avait rien à perdre en passant par mes mains. Je ne pouvais rien exprimer, en fait de justice et de raison, qu'il ne fût capable de réaliser ou de soutenir par son caractère et sa

conduite, et je peignais mieux qu'il n'aurait dit ce qu'il avait exécuté ou pouvait promettre de faire. Roland sans moi n'eût pas été moins bon administrateur; son activité, son savoir, sont bien à lui, comme sa probité; avec moi il a produit plus de sensation, parce que je mettais dans ses écrits ce mélange de force et de douceur, d'autorité de la raison et de charmes du sentiment qui n'appartiennent peut-être qu'à une femme sensible, douée d'une tête saine. Je faisais avec délices ces morceaux que je jugeais devoir être utiles, et j'y trouvais plus de plaisir que si j'en eusse été connue pour l'auteur. Je suis avide de bonheur; je l'attache au bien que je fais, et je n'ai pas même besoin de gloire; je ne vois dans ce monde de rôle qui me convienne que celui de la Providence. Je permets aux malins de regarder cet aveu comme une impertinence, car il doit y ressembler; mais ceux qui me connaissent n'y verront rien que de sincère comme moi-même.

Je reviens à la lettre, qui fut tracée d'un trait, comme à peu près tout ce que je faisais de ce genre; car sentir la nécessité, la convenance d'une chose, concevoir son bon effet, désirer de le produire, et jeter au moule l'objet dont cet effet devait résulter, n'étaient pour moi qu'une même opération. Il était présent dans le cabinet de mon mari, ce Pache qui, dans la même année, fit calomnier Roland, et nous fait poursuivre aujourd'hui comme ennemis de la liberté, lorsque nous lûmes entre nous cette

lettre. « C'est une démarche bien hardie ! » disait alors cet hypocrite que je prenais pour un sage. « Hardie ! sans doute ; mais elle est juste et nécessaire ; qu'importe le reste ? » Roland se rend au conseil, le 10 juin, avec sa lettre dans sa poche, dans le dessein de la lire hautement devant ses collègues, et de la déposer ensuite entre les mains du roi. On ouvre la discussion sur la sanction des deux décrets : le roi la suspend, en disant à ses ministres qu'ils aient à lui remettre chacun, au conseil suivant, leur opinion écrite. Roland pouvait remettre la sienne sur l'heure ; il crut, d'après ce qui venait d'être dit, devoir attendre par une sorte d'égard pour ses collègues ; mais de retour chez lui, nous trouvâmes qu'il ne pouvait mieux faire que d'expédier sa missive : elle fut remise dans les mains du roi, le 11 juin au matin (1).

Le lendemain 12, à huit heures du soir, je vois arriver Servan d'un air joyeux : « Félicitez-moi, me dit-il ; j'ai l'honneur d'être chassé. — Mon mari, lui répliquai-je, doit donc le partager sous peu, et je suis piquée que vous soyez le premier. » Il me raconta que s'étant rendu le matin chez le roi pour quelques objets particuliers, il l'avait entretenu avec chaleur de la nécessité du camp des vingt mille hommes, s'il voulait véritablement s'opposer

(1) Voir cette lettre importante dans les *Éclaircissemens historiques* (C).

(*Note des nouveaux éditeurs.*)

aux projets des ennemis; que le roi lui avait tourné le dos de fort mauvaise humeur, et que Dumouriez sortait à l'instant de l'hôtel de la guerre, où il était venu lui prendre le portefeuille en conséquence d'un ordre dont il était porteur. « Dumouriez? Il joue là un vilain rôle, mais qui ne me surprend pas. » Les trois jours précédens, il avait été souvent aux Tuileries en longue conférence avec la reine. Roland, averti que Servan était chez moi, quitte les personnes auxquelles il donnait audience, apprend la nouvelle, et fait inviter ses collègues (Dumouriez excepté) à le venir trouver.

Il lui paraissait qu'il ne fallait pas attendre le renvoi, et que celui de Servan étant prononcé, il convenait à ceux qui professaient les mêmes principes d'offrir leur démission, à moins que le roi ne rappelât Servan, et ne renvoyât Dumouriez, avec lequel ils ne devaient plus s'asseoir au conseil (1). Je ne doute pas que si les quatre ministres se fussent ainsi comportés, la cour n'eût été un peu embarrassée pour les remplacer; que Lacoste et Duranthon ne se fussent honorés, et que la chose eût été d'autant plus frappante pour le public; mais elle le devint d'une autre manière.

---

(1) On trouvera, dans les *Éclaircissemens historiques*, de nouveaux détails sur les circonstances de ce changement ministériel. Ces détails sont extraits d'un Recueil de lettres et de pièces intéressantes relatives à l'administration de Roland, de Clavière et de Servan (D). (*Note des nouveaux éditeurs.*)

Les ministres arrivèrent ; on délibéra sans rien conclure, sinon que l'on se rassemblerait le lendemain à huit heures du matin, et que Roland leur préparerait une lettre. Je n'aurais jamais cru, si les circonstances ne m'avaient mise à portée d'en faire l'expérience, combien sont rares la justesse d'esprit et *la fermeté de caractère ;* combien peu d'hommes, par conséquent, sont propres aux affaires, et moins encore à gouverner. Voulez-vous la réunion de ces qualités à un désintéressement parfait? voilà le phénix presque impossible à trouver. Je ne m'étonne plus que les hommes supérieurs au vulgaire, et placés à la tête des empires, aient ordinairement un assez grand mépris pour l'espèce ; c'est le résultat presque nécessaire d'une grande connaissance du monde ; et pour éviter les fautes où il peut entraîner ceux qui sont chargés du bonheur des nations, il faut un fonds de philosophie et de magnanimité bien extraordinaire.

Les ministres vinrent au rendez-vous ; ils hésitèrent sur la lettre, et finirent par arrêter qu'il valait mieux se rendre en personne chez le roi et lui parler ; cet expédient me parut une manière d'éluder : on ne parle jamais avec autant de force que l'on peut écrire à un individu auquel son rang et l'habitude font accorder de grands égards. Il fut convenu d'aller prendre Lacoste qui n'avait pas paru, ou du moins de lui proposer de s'unir aux autres. A peine ces messieurs étaient-ils réunis à l'hôtel de la Marine, qu'un message du roi vint

porter à Duranthon l'ordre de se rendre seul au château et à l'instant. Clavière et Roland lui dirent qu'ils allaient attendre son retour à la chancellerie. Ils n'y furent pas long-temps sans voir arriver Duranthon, la face alongée, silencieux; avec un air de douleur hypocrite, tirant lentement de chacune de ses poches un ordre du roi pour chacun des deux autres. « Donnez donc, lui dit Roland en riant; je vois seulement que nos lenteurs nous ont fait perdre l'initiative. » C'était effectivement leur congé. « Me voilà aussi chassé, m'annonça mon mari en revenant. — J'espère, lui répliquai-je, que c'est encore mieux mérité de votre part que de celle de personne; mais c'est bien le cas de ne pas attendre que le roi l'annonce à l'Assemblée; et puisqu'il n'a pas profité des leçons de votre lettre, il faut rendre ces leçons utiles au public en les lui faisant connaître; je ne vois rien de plus conséquent au courage de la lui avoir écrite, que la hardiesse d'en envoye copie à l'Assemblée; en apprenant votre renvoi, elle en verra la cause.

Cette idée devait plaire beaucoup à mon mari; elle fut saisie, et l'on sait comment l'Assemblée honora le renvoi des trois ministres en déclarant qu'ils emportaient les regrets de la nation (1), comme elle applaudit à la lettre en ordonnant qu'elle fût imprimée et envoyée aux départemens. Je suis convaincue, et je crois que l'événement a démontré

(1) Voyez les *Pièces officielles* (E).

que cette lettre a beaucoup servi à éclairer la France; elle offrait au roi avec tant de force et de sagesse ce que son propre intérêt devait le déterminer à faire, qu'on a pu juger qu'il ne refusait à s'y prêter que par une opposition déterminée au maintien de la constitution.

Lorsque je me rappelle que Pache était dans le cabinet de Roland lorsque nous lûmes la minute de cette lettre, qu'il trouvait cette démarche bien hardie; lorsque je songe combien de fois cet homme a été témoin de notre enthousiasme pour la liberté, de notre zèle à la servir, et que je le vois aujourd'hui à la tête de l'autorité arbitraire qui nous opprime et nous poursuit comme des ennemis de la république, je me demande si je veille, et si le rêve ne doit pas finir par le supplice de cet infâme hypocrite?

J'ai dit que Dumouriez avait eu un petit déplaisir à venger, en se liguant avec la cour contre ses collègues; voici d'où il était résulté (1).

Dumouriez avait choisi pour son principal agent, et nommé directeur-général du département des affaires étrangères, Bonne-Carrère, décoré de la croix de Saint-Louis, que Dumouriez lui avait fait avoir; bel homme, ayant la réputation et les mœurs d'un intrigant. Je l'ai vu une seule fois, que Dumouriez l'amena dîner chez moi : son extérieur agréable ne me séduisit pas plus que celui de Hé-

(1) Nous rappelons ici combien il importe de lire les Mémoires du général Dumouriez. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

rault-de-Séchelles. « Tous ces beaux garçons, disais-je à un ami, me semblent de pauvres patriotes ; ils ont l'air de trop s'aimer eux-mêmes, pour ne pas se préférer à la chose publique ; et je n'échappe jamais à la tentation de rabattre leur suffisance, en ne paraissant pas voir le mérite dont ils tirent le plus de vanité. »

J'ai plus d'une fois entendu des hommes graves, des députés, de ces originaux qui alimentaient l'honnêteté, et qu'on déclare infâmes aujourd'hui à cause de cela ; je les ai entendus gémir du choix qu'avait fait Dumouriez, trouver que les ministres patriotes ne sauraient mettre dans leur choix trop de sévérité, pour assurer la liberté par la gestion la plus intacte dans toutes les parties de l'administration. Je sais qu'il y eut de douces remontrances faites à Dumouriez, qui s'excusa sur l'intelligence et les talens de Bonne-Carrère, dont on ne peut nier l'esprit, les ressources et la souplesse ; mais le bruit se répandit d'une affaire ménagée par Bonne-Carrère, pour laquelle il y avait eu de déposées chez un notaire, cent mille livres, dont madame de Beauvert devait avoir sa part : c'était la maîtresse de Dumouriez, femme galante, sœur de Rivarol, entourée de la puante aristocratie des gens sans mœurs. J'ai oublié l'affaire et les personnes ; mais les noms, les temps, les particularités furent connus, avérés. On arrêta de parler sérieusement à Dumouriez, pour l'engager à renvoyer Bonne-Carrère, et à conserver ou revêtir une décence,

faute de laquelle il ne pouvait rester dans le ministère, sans nuire à la bonne cause. Gensonné, qui connaissait particulièrement Dumouriez, et Brissot, à qui les tours de Bonne-Carrère avaient été dénoncés, arrêtèrent de lui parler chez Roland, en sa présence et celle de trois ou quatre autres personnes, ses collègues ou députés. Effectivement, après avoir dîné chez moi, retirés dans le cabinet que j'habitais ordinairement, on fit à Dumouriez l'exposé des griefs, et les observations en conséquence. Roland, avec la gravité de son âge et de son caractère, se permit d'insister sur la chose, comme intéressant tout le ministère. Rien n'était moins à l'usage de Dumouriez, que cette exactitude et l'air de la remontrance : il voulut échapper par un ton léger; puis, se trouvant pressé par les raisons, il témoigna de l'humeur, et se retira mécontent. De cet instant, il cessa de voir les députés, et ne paraissait pas satisfait de les rencontrer chez moi. Il vint moins souvent. Réfléchissant sur cette conduite, je dis à Roland que, sans me connaître en intrigue, je croyais que, dans les règles du monde, l'heure devait être venue de perdre Dumouriez, si l'on voulait éviter d'être renversé par lui. « Je sais bien, ajoutai-je, que tu ne saurais t'abaisser à pareil jeu; mais il est pourtant vrai que Dumouriez doit chercher à se défaire de ceux dont la censure l'a blessé. Quand on se mêle de prêcher, et qu'on l'a fait inutilement, il faut punir ou s'attendre à être molesté. » Dumouriez, qui aimait

Bonne-Carrère, le fit confident de ce dont il était l'objet : celui-ci masqua l'affaire qu'on lui reprochait; il avait, d'ailleurs, quelque accès chez la reine, par des femmes avec lesquelles il était lié. On intrigua : les fameux décrets survinrent; et, quoique Dumouriez fût d'avis de la sanction, il sut se ménager à la cour, et servit au départ de ses collègues, soit en proposant des successeurs, soit en acceptant le ministère de la guerre, qu'au reste il ne garda pas long-temps; car la cour, qui avait été bien aise de le conserver d'abord, pour ne pas paraître renvoyer tous les ministres dits patriotes, s'en défit bientôt après; mais il était trop habile pour ne pas éviter une entière disgrâce, et il obtint de l'emploi à l'armée, suivant son grade.

Ceci me conduit à anticiper sur les temps, et à couler à fond ce que j'ai à dire sur Dumouriez.

Après le 10 août, les patriotes imaginèrent qu'il fallait tirer parti de ses talens, et qu'on pouvait espérer qu'il en ferait un bon usage dans la carrière militaire. L'un des plus grands embarras du gouvernement, à cette époque, était le choix des sujets, notamment pour cette partie. L'ancien régime n'avait admis que des nobles pour officiers; le savoir ou l'expérience étaient concentrés dans leur ordre; le peuple les voyait, avec inquiétude, chargés de la direction des forces destinées à maintenir une constitution qui leur était contraire : frappé de ce contraste, il ne pouvait, avec les hommes éclairés, juger les raisons de confiance fondées sur le carac-

tère de celui-ci, les passions de celui-là, les principes de tel autre, et ainsi du reste. Les flatteurs du peuple exagéraient ses craintes, excitaient sa défiance ; éternels dénonciateurs, ils se font les ennemis de tous les hommes en place, pour s'établir dans celle qui convient à leur ambition : c'est la marche de tous les agitateurs, depuis *Hippon*, le harangueur de Syracuse, jusqu'à Robespierre, le bavard de Paris.

Roland, rappelé au ministère, crut devoir à l'intérêt public et aux circonstances, de faire disparaître l'opposition qui devait se trouver entre lui et Dumouriez, puisqu'ils avaient ensemble, chacun à leur manière, à servir la république. « Les » chances politiques, lui écrivit-il, sont aussi » variées que celles de la guerre ; je me retrouve » au conseil, vous êtes à la tête des armées ; vous » avez à effacer les torts de votre ministère, et à » parcourir le plus beau champ pour votre gloire ! » Vous fûtes entraîné dans une intrigue qui vous » fit desservir vos collègues, et vous avez été, à » votre tour, joué par la cour même avec laquelle » vous aviez voulu vous ménager. Mais vous res- » semblez un peu à ces preux chevaliers, qui fai- » saient parfois de petites scélératesses, dont ils » étaient les premiers à rire, et qui ne savaient » pas moins se battre en désespérés quand il s'a- » gissait de l'honneur. Il faut convenir que si ce » caractère ne s'accorde pas très-bien avec l'austé- » rité républicaine, il est une suite des mœurs

» dont nous n'avons pu nous défaire encore, et
» qu'il faudra bien vous pardonner si vous rem-
» portez des victoires. Vous me trouverez dans le
» conseil, toujours prêt à seconder vos entre-
» prises, tant qu'elles auront le bien public pour
» objet; je ne connais point d'affections particu-
» lières quand il est question de le servir; et je
» vous chérirai comme l'un des sauveurs de ma
» patrie, si vous vous dévouez sincèrement à sa
» défense. » Dumouriez répondit fort bien (1), et se battit de même. Il repoussa les Prussiens : je me souviens qu'à cette époque il y eut quelque espérance de le détacher de la ligue, et quelques pourparlers à ce sujet; mais ils n'eurent pas de suite. Il vint à Paris, après que les ennemis eurent évacué notre territoire, pour préparer les opérations de la Belgique: Roland le vit au conseil; je le reçus à dîner chez moi, une seule fois, avec beaucoup d'autres personnes. Quand il entra dans mon appartement, il avait l'air un peu embarrassé, et vint m'offrir, assez gauchement pour un homme aussi dégagé, un charmant bouquet qu'il tenait à la main. Je souris, en lui disant que la fortune faisait de plaisans tours, et qu'il ne s'était pas attendu, sans doute, qu'elle me mît dans le cas de le recevoir de nouveau dans ce même hôtel; mais que les fleurs n'en sieyaient pas moins bien au vainqueur

(1) Voyez dans la note (F) la réponse que le général fit au ministre. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

des Prussiens, et que je les recevais de sa main avec plaisir. Il se proposait d'aller, après dîner, à l'Opéra; c'était encore un reste de l'ancienne folie des généraux, d'aller se montrer au spectacle, et chercher des couronnes de théâtre, lorsqu'ils avaient remporté quelque avantage. Une personne me demanda si je ne comptais point y aller; j'évitai de répondre, parce qu'il ne convenait ni à mon caractère, ni à mes mœurs, d'y paraître avec Dumouriez. Mais, après que la compagnie fut partie, je proposai à Vergniaux de m'y accompagner, dans ma loge, avec ma fille. Nous nous y rendîmes. L'ouvreuse de loges, étonnée, me dit que la loge du ministre était occupée. « Cela n'est pas possible, » lui dis-je : on n'y entrait que sur des billets signés de lui, et je n'en avais donné à personne. « Mais c'est le ministre qui a voulu entrer. — Non, ce n'est pas lui : ouvrez-moi, je verrai qui c'est. » Trois ou quatre sans-culottes, en forme de spadassins, étaient à la porte. « On n'ouvre pas, s'écrièrent-ils; le ministre est là. — Je ne puis me dispenser d'ouvrir, » répond la femme qui, dans l'instant, ouvre effectivement la porte. J'aperçois la grosse figure de Danton, celle de Fabre, et trois ou quatre femmes de mauvaise tournure. Le spectacle était commencé; ils fixaient le théâtre : Danton s'inclinait sur la loge voisine, pour causer avec Dumouriez, que je reconnus, le tout d'un clin-d'œil, sans que personne de la loge m'eût vue : je me retirai subitement, en poussant la porte. « Vé-

ritablement, dis-je à l'ouvreuse, c'est un ci-devant ministre de la justice, à qui j'aime mieux laisser le fruit d'une impertinence, que de me compromettre avec lui : je n'ai que faire ici ; » et je me retirai, jugeant, au reste, que la sottise de Danton me sauvait de l'inconvénient que j'avais voulu éviter de paraître avec Dumouriez, puisqu'il se serait trouvé si près de moi. J'ai su que Danton et Fabre n'avaient cessé de l'accompagner à tous les autres spectacles où il avait eu la faiblesse de se montrer : quant à moi, je ne l'ai jamais revu. Voilà où se sont bornées nos relations avec un homme dont on a voulu nous supposer complices lors de sa trahison. Dumouriez est actif, vigilant, spirituel et brave, fait pour la guerre et pour l'intrigue. Habile officier, il était, au jugement même de ses jaloux collègues, le seul d'entre eux qui fût en état de bien conduire une grande armée ; adroit courtisan, il convenait mieux, par son caractère et son immoralité, à l'ancienne cour qu'au nouveau régime. Avec des vues étendues, toute la hardiesse nécessaire pour les suivre, il est capable de concevoir de grands plans, et ne manque pas de moyens de les mettre à exécution ; mais il n'a point assez de caractère pour son esprit ; l'impatience et l'impétuosité le rendent indiscret ou précipité : il ourdit bien une trame ; il ne sait pas long-temps cacher son but ; il lui fallait une tête plus froide pour devenir chef de parti.

Je suis persuadée que Dumouriez n'était pas allé

dans la Belgique avec l'intention de trahir ; il aurait servi la république comme un roi, pourvu qu'il y eût trouvé sa gloire et son profit : mais les mauvais décrets rendus par la Convention, l'affreuse conduite de ses commissaires, les sottises du pouvoir exécutif, gâtant notre cause dans ce pays, et la tournure des affaires préparant un bouleversement général, il eut l'idée d'en changer le cours, et se perdit dans ses combinaisons, faute de prudence et de maturité. Dumouriez doit être fort aimable dans les orgies d'hommes, et pour les femmes qui ont peu de mœurs ; il paraît encore avoir la pétulance de la jeunesse et toute la gaieté d'une imagination vive et libre; aussi sa politesse a-t-elle quelque chose de contraint avec les femmes réservées. Il divertissait le roi au conseil par les contes les plus extravagans, dont ses graves collègues ne pouvaient s'empêcher de rire; et il les entremêlait parfois de vérités hardies et bien appliquées. Quelle différence de cet homme, tout vicieux qu'il est, avec Luckner qui fit quelque temps l'espoir de la France! Je n'ai jamais rien vu de si médiocre. C'est un vieux soldat demi-abruti, sans esprit, sans caractère, véritable fantôme que purent conduire les premiers marmousets, et qui, à la faveur d'un mauvais langage, du goût du vin, de quelques juremens et d'une certaine intrépidité, acquérait de la popularité dans les armées, parmi les machines stipendiées, toujours dupes de qui les frappe sur l'épaule, les tutoie, et les fait quelque-

fois punir. Je l'eus à dîner chez moi lors du premier ministère de Roland, et je l'entretins, ou fus présente à sa conversation, durant quatre ou cinq heures : « O mon pauvre pays! disais-je le lendemain à Guadet, qui me demandait comment j'avais trouvé Luckner, vous êtes donc perdu, puisqu'il faut aller chercher hors de votre sein un pareil être pour lui confier vos destinées ! »

Je ne me connais nullement en tactique, et Luckner pouvait fort bien entendre celle de son métier; mais je sais d'autre part qu'on ne peut être un grand capitaine sans raisonnement et sans esprit.

La chose qui m'ait le plus surprise depuis que l'élévation de mon mari m'eut donné la faculté de connaître beaucoup de personnes, et particulièrement celles employées dans les grandes affaires, c'est l'universelle médiocrité; elle passe tout ce que l'imagination peut se représenter, et cela dans tous les degrés, depuis le commis qui n'a besoin que d'un esprit juste pour bien saisir une question, de méthode pour la traiter, d'un peu de style pour rédiger des lettres, jusqu'au ministre chargé du gouvernement, au militaire qui doit commander les armées, et à l'ambassadeur fait pour négocier. Jamais, sans cette expérience, je n'aurais cru mon espèce si pauvre. Ce n'est aussi que de cette époque que j'ai pris de l'assurance; jusque-là j'étais modeste comme une pensionnaire de couvent; je supposais toujours que les gens plus décidés que moi

étaient aussi plus habiles. Vraiment! je ne m'étonne pas que l'on m'aimât beaucoup ; on sentait bien que je valais quelque chose, et cependant je faisais de bonne foi les honneurs de l'amour-propre d'autrui.

Nous voilà donc rentrés dans la vie privée : on me demandera peut-être, si je n'ai jamais eu plus de détails sur la manière dont Roland avait été appelé au ministère? Je puis affirmer que non, et que même je n'ai pas eu la pensée de m'en informer; cela m'a paru se faire comme tant de choses en ce monde : l'idée en vient à quelqu'un, plusieurs la goûtent, et elle se présente, ainsi appuyée, à quiconque peut agir en conséquence. J'ai vu que celle-là avait frappé des députés; j'ignore celui qui l'a proposée le premier, et par qui elle a été transmise à la cour. Roland n'en a pas su davantage, et ne s'en est pas plus inquiété que moi. Quand il fut question de remplacer De Grave à la guerre, les ministres et les députés patriotes n'imaginaient point sur qui faire tomber le choix; les militaires connus passaient presque tous pour les ennemis de la constitution. Roland songea à Servan qui était au service et y avait mérité la croix de St.-Louis; dont les principes n'étaient pas douteux, puisqu'il les avait exposés, avant la révolution, dans un ouvrage estimé (le Soldat citoyen). Nous le connaissions personnellement pour l'avoir vu à Lyon où il avait la réputation méritée d'un homme sage et actif; enfin il avait perdu en 1790 une charge à la

cour, où M. Guignard St.-Priest (1) n'aimait pas son civisme ; les membres du conseil se réunirent, d'après ces considérations, pour le proposer au roi qui l'accepta.

Lorsque mon mari fut au ministère, je m'imposai la loi de ne faire ni recevoir de visites et de n'inviter à manger aucune femme. Je n'avais pas de grands sacrifices à faire à cet égard ; car n'étant pas de résidence habituelle à Paris, mon cercle n'y était pas fort étendu ; d'ailleurs, je ne m'étais livrée nulle part à la grande société, parce que j'aime l'étude autant que je hais le jeu, et que je m'ennuie des sots. Habituée à passer mes jours dans l'intérieur de mon domestique, je partageais les travaux de Roland, et je cultivais mes goûts particuliers. C'était donc à la fois conserver ma manière d'être et prévenir les inconvéniens dont une foule intéressée environne les personnes qui tiennent aux grandes places, que d'établir cette sévérité dans mon hôtel. Je n'y ai jamais eu proprement de cercle de société ; je recevais à dîner, deux fois la semaine, des ministres, des députés, celles des personnes avec lesquelles mon mari avait besoin de s'entretenir ou de conserver des relations. On causait d'affaires devant moi, parce que je n'avais ni la manie de m'en mêler, ni d'entourage qui inspirât la défiance. De toutes les pièces d'un vaste appartement,

---

(1) Ministre de la maison du roi à cette époque.
(*Note des nouveaux éditeurs.*)

j'avais choisi, pour l'habiter journellement, le plus petit salon formant cabinet, où j'avais mes livres et un bureau. Il arrivait souvent que des amis ou des collègues ayant besoin de parler confidentiellement au ministre, au lieu d'aller chez lui, où ses commis et le public l'environnaient, se rendaient chez moi et me priaient de l'y faire appeler. Je me suis ainsi trouvée dans le courant des choses sans intrigue ni vaine curiosité : Roland y avait l'agrément de m'en entretenir ensuite, dans le particulier, avec cette confiance qui a toujours régné entre nous, et qui y a mis en communauté nos connaissances et nos opinions; il arrivait aussi que les amis qui n'avaient qu'un avis à communiquer, un mot à dire, toujours certains de me trouver, s'adressaient à moi pour me charger de le lui rendre au premier instant.

On avait senti le besoin de balancer l'influence de la cour, de l'aristocratie, de la liste civile et de leurs papiers, par des instructions populaires d'une grande publicité. Un journal placardé en affiches parut propre à cette fin ; il fallait trouver un homme sage et éclairé, capable de suivre les événemens et de les présenter sous leur vrai jour, pour en être le rédacteur. Louvet, déjà connu comme écrivain, homme de lettres et politique, fut indiqué, choisi, et accepta ce soin. Il fallait aussi des fonds; c'était une autre affaire: Pétion lui-même n'en avait point pour la police ; et, cependant, dans une ville comme Paris, et dans un

tel état des choses où il importait d'avoir du monde pour être informé à temps de ce qui arrive ou de ce qui se prépare ; c'était absolument nécessaire. Il eût été difficile de l'obtenir de l'Assemblée ; la demande n'eût pas manqué de donner l'éveil aux partisans de la cour, et de rencontrer des obstacles. On imagina que Dumouriez, qui avait, aux affaires étrangères, des fonds pour dépenses secrètes, pourrait remettre une somme par mois au maire de Paris pour la police, et que sur cette somme seraient prélevés les frais du journal en affiche que surveillerait le ministre de l'intérieur. L'expédient était simple, il fut arrêté. Telle a été l'origine de la *Sentinelle*.

C'est dans le courant de juillet que voyant les affaires empirer par la perfidie de la cour, la marche des troupes étrangères et la faiblesse de l'Assemblée, nous cherchions où pourrait se réfugier la liberté menacée. Nous causions souvent avec Barbaroux et Servan de l'excellent esprit du Midi, de l'énergie des départemens dans cette partie de la France, et des facilités que présenterait ce local pour y fonder une république, si la cour triomphante venait à subjuguer le Nord et Paris. Nous prenions des cartes géographiques ; nous tracions la ligne de démarcation : Servan étudiait les positions militaires ; on calculait les forces, on examinait la nature et les moyens de reversement des productions ; chacun rappelait les lieux ou les personnes dont on pouvait espérer de l'appui, et ré-

pétait, qu'après une révolution qui avait donné de si grandes espérances, il ne fallait pas retomber dans l'esclavage, mais tout tenter pour établir quelque part un gouvernement libre. « Ce sera notre ressource, disait Barbaroux, si les Marsellais que j'ai accompagnés ici ne sont pas assez bien secondés par les Parisiens pour réduire la cour; j'espère cependant qu'ils en viendront à bout, et que nous aurons une Convention qui donnera la république pour toute la France. »

Nous jugeâmes bien, sans qu'il s'expliquât davantage, qu'il se préparait une insurrection; elle paraissait inévitable, puisque la cour faisait des préparatifs qui annonçaient le dessein de subjuguer. On dira que c'était pour se défendre; mais l'idée de l'attaque, ou ne serait venue à personne, ou n'aurait pas pris parmi le peuple, si elle eût fait sincèrement exécuter la constitution; car, en lui voyant tous ces défauts, les plus fermes républicains ne voulaient qu'elle pour l'instant, et auraient attendu des améliorations de l'expérience et du temps.

Il est vrai qu'à l'époque des révolutions, il se trouve toujours, particulièrement chez les peuples corrompus et dans les grandes villes, une classe d'hommes, privés des avantages de la fortune, avides de ses faveurs, et cherchant à les extorquer à tous prix, ou habitués à les suppléer par des moyens peu licites. Si la hardiesse de l'esprit, l'audace du caractère, quelques talens naturels distinguent l'un d'entre eux, il devient chef ou directeur

d'une bande turbulente qui se recrute bientôt de tous les sujets qui, n'ayant rien à perdre, sont prêts à tout oser; de toutes les dupes qu'ils ont l'art de faire; et enfin des individus que sèment parmi eux les politiques ou les puissances intéressées à fomenter les divisions, pour affaiblir ceux qu'elles agitent, et pour les tourner ensuite à leur profit.

Les sociétés patriotiques, ces rassemblemens d'hommes réunis pour délibérer sur leurs droits et leurs intérêts, nous ont présenté, au raccourci, le tableau de ce qui se passe dans la grande société de l'État.

Ce sont d'abord quelques hommes ardens, vivement pénétrés des dangers publics, et cherchant de bonne foi à les prévenir; les philosophes se joignent à eux, parce que cette association leur paraît nécessaire pour le renversement de la tyrannie et la propagation des principes utiles à leurs semblables. Effectivement, de grandes vérités se développent et deviennent communes; des sentimens généreux s'animent et se répandent; l'impulsion est donnée aux cœurs et aux esprits. Alors s'avancent des individus qui, revêtant les principes et adoptant le langage propre à les faire accueillir, cherchent à capter la bienveillance publique pour acquérir des places ou du crédit. Ils enchérissent sur la vérité pour se faire remarquer davantage; ils frappent les imaginations par des peintures exagérées; ils flattent les passions de la multitude toujours prompte à admirer le gigantesque; ils la por-

tent à dès mesures dans lesquelles ils se rendent utiles afin de se faire croire toujours nécessaires; et ils finissent par travailler à rendre suspects les hommes sages ou éclairés dont le mérite les effraie et dont ils ne pourraient soutenir la concurrence. La calomnie, d'abord grossièrement employée par eux, apprend, dans les humiliations qu'elle reçoit, à s'ériger en système; elle devient un art profond, dans lequel eux seuls et leurs pareils peuvent réussir.

Sans doute beaucoup de gens de cette trempe s'étaient jetés dans le parti populaire contre la cour, prêts à servir celle-ci pour son argent, puis à la trahir si elle devenait plus faible. La cour affectait de croire tels tous ceux qui s'opposaient à ses vues, et se plaisait à les confondre sous le titre de factieux. Les vrais patriotes laissaient aller cette meute bruyante comme des chiens d'arrêt, et peut-être n'étaient pas fâchés de s'en servir comme d'enfans perdus qui se livrent à l'ennemi. Ils ne calculaient pas, dans leur haine du despotisme, que s'il est permis, en politique, de laisser faire de bonnes choses par de méchantes gens, ou de profiter de leurs excès pour une fin utile, il est infiniment dangereux de leur attribuer l'honneur des unes ou de ne pas les punir des autres.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE SUR LE PREMIER MINISTÈRE.

ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES

ET PIÈCES OFFICIELLES.

Note (A), *page* 357.

Les événemens du Champ-de-Mars sont racontés de la manière suivante dans les *Révolutions de Paris*, par Prudhomme. Ouvrage périodique que rédigeait alors *Loustallot*, et qui était favorable au parti vaincu dans cette journée.

Louis XVI ayant été ramené des frontières au sein de la capitale, il n'y eut qu'un cri : *Il faut le juger, il faut le juger.* L'Assemblée le constitue en état d'arrestation au château des Tuileries. Un parti nombreux d'hommes éclairés s'élève hautement en faveur du gouvernement républicain : l'Assemblée nationale dit ouvertement qu'elle veut maintenir la constitution monarchique, son ouvrage. Cependant elle hésite, et semble attendre en silence le vœu des quatre-vingt-trois départemens. Vingt jours s'écoulent : on présente un projet de loi tendant à défendre aux citoyens, surtout aux écrivains, de parler ni du roi, ni de sa femme, ni de son fils, et le projet échoue. On a recours aux grands moyens ; les deux partis extrêmes se rapprochent ; Lameth et Barnave deviennent les amis des Dandré, des Maury, des Malouet, et l'on a l'intrépidité de dire, dans un projet de décret, que Louis XVI est inviolable et innocent ; qu'il n'y a lieu à accusation que contre ses complices : ce projet essuie encore des débats, des contradictions magnanimes, et enfin les comités ne l'emportent qu'à demi. L'Assemblée dit seule-

ment qu'il y a lieu à accusation contre ceux qui ont favorisé l'évasion ; que la personne de Louis XVI restera en état d'inaction, et ne décrète rien de positif sur son innocence et son inviolabilité.

Cette mesure est interprétée de diverses manières : ici, l'on croit que Louis XVI est innocent ; là, on dit qu'il sera jugé ; ailleurs, on voit qu'aux termes du décret la question reste dans son entier. La société des amis de la constitution adopte ce dernier avis, et dresse en conséquence une pétition tendante à ce que l'Assemblée nationale reçoive, au nom de la nation, l'abdication qu'a faite Louis XVI le 21 juin, et proteste de ne jamais le reconnaître pour roi, à moins que la majorité de la nation n'émette un vœu contraire à celui de sa pétition : elle avait arrêté de la faire passer aux quatre-vingt-trois départemens. Tous les députés à l'Assemblée nationale, à l'exception d'une douzaine qui étaient membres de la société des amis de la constitution, se retirent, font scission ouverte, et s'assemblent entre eux aux Feuillans. Le gros de la société reste, délibère, ordonne l'exécution de son arrêté. Dès le lendemain, une sollicitude patriotique appelle un grand concours de citoyens au Champ-de-Mars : la société des amis de la constitution députe vers eux des commissaires, pour leur donner connaissance de la pétition ; c'était le samedi 16. Il est arrêté qu'on se rassemblera le dimanche au même lieu pour signer cet acte important.

L'Assemblée nationale apprend ce rassemblement, et se fait scandaleusement entourer de canons et de baïonnettes. La séance du samedi matin se passe en discussions peu importantes ; l'Assemblée n'avait qu'un objet en vue, celui d'empêcher l'effet de cette pétition : son unique soin fut d'appeler à la barre les corps administratifs, les accusateurs publics, pour leur enjoindre d'informer contre les *séditieux* qui voudraient empêcher l'effet des décrets.

Le vœu public était que Louis XVI fût jugé ; la pétition tendait à son jugement ; elle était accueillie par vingt mille

patriotes qui se trouvèrent au Champ-de-Mars ; elle allait l'être de même par plusieurs départemens qui avaient fortement exprimé leur opinion : l'Assemblée nationale présageait des obstacles pour remettre Louis XVI sur le trône ; que faire? Il s'agit d'opposer au torrent une digue assez forte. Le samedi 16, *à la séance du soir,* on décrète que « l'effet » du décret du 25 juin dernier, qui suspend les fonctions » royales et celles du pouvoir exécutif entre les mains du roi, » subsistera tant que le Code constitutionnel n'aura pas été » présenté au roi et accepté par lui. » Voilà donc Louis XVI redevenu roi, le voilà jugé inviolable et innocent : or, que va-t-il arriver relativement à son acceptation de la charte constitutionnelle? Il va arriver que l'Assemblée nationale revisera tous les décrets, qu'elle en changera, qu'elle en modifiera beaucoup, qu'elle fera avec la cour une transaction, dont les effets seront tels que la constitution ne puisse pas blesser les principes *patriotiques* que Louis XVI a tracés dans le mémoire qu'il laissa en partant.

Mais pour parvenir à exécuter ce projet, il faut imposer silence au peuple ; pour lui imposer silence, il faut s'assurer de la force publique ; pour s'en assurer, il faut gagner, tromper la garde nationale : c'est ce qu'on a fait, c'est ce que nous allons prouver en reprenant la suite des événemens.

Toutes les sociétés patriotiques s'étaient donné rendez-vous pour le dimanche à onze heures du matin sur la place de la Bastille, afin de partir de là en un seul corps vers le Champ de la Fédération. La municipalité fit garnir de troupes cette place publique, de sorte que ce premier rassemblement n'eut pas lieu ; les citoyens se retiraient à fur et mesure qu'ils se présentaient : on a remarqué qu'il n'y avait là que des gardes soldés. Quoi qu'il en soit, l'assemblée du Champ-de-Mars n'eut pas moins lieu. Un fait aussi malheureux qu'inconcevable servit d'abord de prétexte à la calomnie et aux voies de force. Malgré que les patriotes ne se fussent assignés que pour midi au plus tôt, huit heures n'étaient

pas sonnées que déjà l'autel de la patrie était couvert d'une foule d'inconnus. Deux hommes, dont l'un invalide, avec une jambe de bois, s'étaient glissés sous les planches de l'autel de la patrie; l'un d'eux faisait des trous avec une vrille : une femme sent l'instrument sous son pied, fait un cri; on accourt, on arrache une planche, on pénètre dans la cavité, et l'on en tire ces deux hommes. Que faisaient-ils? quel était leur dessein? Voilà ce qu'on se demande, voilà ce qu'on veut connaître. Le peuple les conduit chez le commissaire de la section du Gros-Caillou; interrogés pourquoi ils s'étaient introduits furtivement sous l'autel de la patrie, quelles étaient leurs intentions, et pourquoi ils s'étaient munis de vivres pour plus de vingt-quatre heures, ils ont répondu de manière à faire croire qu'une curiosité lubrique était le seul motif qui les eût fait agir. Sur ce dire, le commissaire, au lieu de s'assurer d'eux prudemment, les remet en liberté. On allait les conduire vers un magistrat plus judicieux; mais des scélérats les arrachent à ceux qui les tenaient; les deux malheureux sont renversés : déjà un d'eux est poignardé de plusieurs coups de couteau; l'autre est attaché au réverbère; la corde casse, il retombe encore vivant, et sa tête, plutôt sciée que coupée, est mise au bout d'une pique par un jeune homme de quatorze ans. Le cœur se soulève au récit de pareilles atrocités. Ah! sans doute les acteurs de cette scène horrible sont des brigands infâmes, des monstres dignes du dernier supplice. Mais qu'on se garde bien de les confondre avec le peuple. Le vrai peuple n'est point féroce, il est avare du sang, et ne verse que celui des tyrans; le vrai peuple, c'était ceux qui voulaient remettre les présumés coupables sous le glaive de la loi; les brigands seuls les ont assassinés. Toujours est-il que cette barbare exécution ne se fit point au Champ-de-Mars; qu'elle se fit au Gros-Caillou; qu'elle se fit par autres que ceux qui avaient été les témoins du flagrant délit.

Cette nouvelle parvient dans Paris, et elle y parvient dans toute sa vérité. L'Assemblée nationale ouvre sa séance, et le président dit : «Il nous vient d'être assuré que deux citoyens » venaient d'être *victimes de leur zèle* au Champ-de-Mars, » pour avoir dit à une *troupe ameutée* qu'il fallait se conformer » à la loi: ils ont été pendus sur-le-champ.» M. Regnaud de St.-Jean-d'Angély enchérit encore, et dit que ce sont deux gardes nationaux qui ont réclamé l'exécution de la loi ; aussitôt on décrète que M. le président et M. le maire s'assureront de la vérité des faits pour prendre des mesures rigoureuses, si elle est constatée telle. Deux réflexions ; la première, qu'il est bien singulier que M. Duport, qui présidait l'Assemblée nationale, et M. Regnaud, aient été les seuls dans l'erreur sur ce fait extraordinaire; la seconde, que l'Assemblée nationale, qui vient d'envoyer des commissaires dans toutes les parties de l'empire, n'ait pas pris la peine d'en envoyer deux au Champ de la Fédération.

Vers midi, les citoyens commencent à arriver en foule à l'autel de la patrie ; on attend avec impatience les commissaires de la société des amis de la constitution, pour entendre de nouveau lecture de la pétition et la signer : chacun brûlait du désir d'y apposer son nom. Il était entré vers onze heures de forts détachemens, avec du canon; mais comme ils n'y étaient venus que par rapport à l'assassinat du matin, ils se retirèrent vers une heure. C'est alors que parut un envoyé des Jacobins, qui vint annoncer *que la pétition qui avait été lue la veille ne pouvait plus servir le dimanche ; que cette pétition supposait que l'Assemblée n'avait pas prononcé sur le sort de Louis, mais que l'Assemblée ayant implicitement décrété son innocence ou son inviolabilité dans la séance de samedi soir, la société allait s'occuper d'une nouvelle rédaction, qu'elle présenterait incessamment à la signature*. Un particulier propose d'envoyer sur-le-champ une députation aux amis de la constitution, pour les prier de rédiger de suite son adresse, et de la renvoyer aussitôt,

afin que l'assemblée du Champ-de-Mars pût la signer sans désemparer; suit une autre proposition de faire la rédaction *à l'instant* sur l'autel de la patrie, et celle-là est unanimement adoptée. On nomme quatre commissaires; l'un d'eux prend la plume, les citoyens impatiens se rangent autour de lui, et il écrit: *Pétition à l'Assemblée nationale, rédigée sur l'autel de la patrie, le* 17 *juillet* 1791.

« Représentans de la nation, vous touchez au terme de vos travaux; bientôt des successeurs, tous nommés par le peuple, allaient marcher sur vos traces, sans rencontrer les obstacles que vous ont présentés les députés des deux ordres privilégiés, ennemis nécessaires de tous les principes de la sainte égalité.

» Un grand crime se commet: *Louis XVI fuit;* il abandonne indignement son poste; l'empire est à deux doigts de l'anarchie. Des citoyens l'arrêtent à Varennes, et il est ramené à Paris. Le peuple de cette capitale vous demande instamment de ne rien prononcer sur le sort du coupable sans avoir entendu l'expression du vœu des quatre-vingt-deux autres départemens.

» Vous différez; une foule d'adresses arrivent à l'Assemblée: toutes les sections de l'empire demandent simultanément que Louis soit jugé. Vous, Messieurs, vous avez préjugé qu'il était innocent et inviolable, en déclarant, par votre décret du 16, que la Charte constitutionnelle lui sera présentée alors que la constitution sera achevée. Législateurs! ce n'était pas là le vœu du peuple, et nous avons pensé que votre plus grande gloire, que votre devoir même, consistait à être les organes de la volonté publique. Sans doute, Messieurs, que vous avez été entraînés à cette décision par la foule de ces députés réfractaires, qui ont fait d'avance leur protestation contre toute la constitution. Mais, Messieurs..... mais, représentans d'un peuple généreux et confiant, rappelez-vous que ces deux cent quatre-vingt-dix protestans n'avaient point de voix à l'Assemblée nationale;

que le décret est donc nul dans la forme et dans le fond : nul dans le fond, parce qu'il est contraire au vœu du souverain ; nul en la forme, parce qu'il est porté par deux cent quatre-vingt-dix individus sans qualités.

» Ces considérations, toutes ces vues du bien général, ce désir impérieux d'éviter l'anarchie, à laquelle nous exposerait le défaut d'harmonie entre les représentans et les représentés, tout nous a fait la loi de vous demander, au nom de la France entière, de revenir sur ce décret, de prendre en considération que le délit de Louis XVI est prouvé, que ce roi a abdiqué ; de recevoir son abdication, et de convoquer un nouveau corps constituant pour procéder d'une manière vraiment nationale, au jugement du coupable, et surtout au remplacement et à l'organisation d'un nouveau pouvoir exécutif. »

La pétition rédigée, on en fait lecture à l'Assemblée : les principes de modération, le ton fier et respectueux qui y règne d'un bout à l'autre, l'ont fait couvrir de justes applaudissemens, et l'on signait à sept ou huit endroits différens, sur les cratères qui forment les quatre angles de l'autel de la patrie. Plus de deux mille gardes nationaux de tous les bataillons de Paris et des environs, quantité d'officiers municipaux des villages voisins, ainsi que beaucoup d'électeurs, tant de la ville de Paris que du département, l'ont signée.

Il était deux heures : arrivent trois officiers municipaux en écharpe, et accompagnés d'une nombreuse escorte de gardes nationales. Dès qu'ils se présentent à l'entrée du Champ-de-Mars, une députation va les recevoir. Parmi ceux qui la composaient, le public a remarqué un maréchal-des-camps, décoré de la croix de Saint-Louis, attachée avec un ruban national. Les trois officiers municipaux se rendent à l'autel ; on les y reçoit avec les expressions de la joie et du patriotisme. « Messieurs, disent-ils, nous sommes charmés de connaître vos dispositions ; on nous avait dit qu'il y avait ici du tumulte, on nous avait trompés : nous ne manque-

rons pas de rendre compte de ce que nous avons vu, de la tranquillité qui règne au Champ-de-Mars ; et loin de vous empêcher de faire votre pétition, si l'on vous troublait, nous vous aiderions de la force publique. Si vous doutez de nos intentions, nous vous offrons de rester en ôtage parmi vous jusqu'à ce que toutes les signatures soient apposées. » Un citoyen leur donna lecture de la pétition ; ils la trouvèrent conforme aux principes ; ils dirent même qu'ils la signeraient s'ils ne se trouvaient pas en fonctions.

Deux citoyens avaient été arrêtés précédemment à cause d'une rixe avec l'un des aides-de-camp du général : ceux qui avaient été témoins de l'arrestation, représentèrent aux officiers munipaux qu'elle était injuste et imméritée ; ceux-ci engagèrent l'Assemblée à nommer une députation pour aller les réclamer à la municipalité, en leur promettant justice ; et douze commissaires et les officiers municipaux partent entourés d'un grand nombre des pétitionnaires, qui les accompagnent jusqu'au détachement ; là, on se prend la main, et l'on se quitte de la manière la plus amicale. Les officiers municipaux promettent de faire retirer les troupes, et ils l'exécutent ; peu d'instans après, le Champ-de-Mars fut encore libre et tranquille. Il est ici un trait que nous n'omettrons pas, il faut être juste : avant que la troupe se fût retirée, un jeune homme franchissait le glacis en présence du bataillon, et quelques grenadiers l'arrêtant avec rudesse, un d'eux l'atteint de sa baïonnette ; M. Lefeuvre, d'Arles, commandant le bataillon, accourt à toute bride, et renvoie les soldats à leur poste. Le peuple applaudit et crie : *Bravo*, commandant !

On retourne à l'autel de la patrie, et l'on continue à signer. Les jeunes gens s'amusent à des danses ; ils font des ronds en chantant l'air : *Ça ira*. Survient un orage (le ciel voulait-il présager celui qui allait fondre sur la tête des citoyens ?) on n'en est pas moins ardent à signer. La pluie cesse, le ciel redevient calme et serein ; en moins de deux heures il se trouve

plus de cinquante mille personnes dans la plaine ; c'était des mères de famille, d'intéressantes citoyennes ; c'était une de ces assemblées majestueuses et touchantes, telles qu'on en voyait à Athènes et à Rome.

Les commissaires députés vers la municipalité reviennent.

Nous tenons de deux d'entr'eux les détails suivans : « Nous » parvenons, disent-ils, à la salle d'audience à travers » une forêt de baïonnettes ; les trois municipaux nous aver- » tissent d'attendre, ils entrent, et nous ne les revoyons » plus. Le corps municipal sort : Nous sommes compromis, » dit un des membres, il faut agir sévèrement. Un d'entre » nous, chevalier de Saint-Louis, annonce au maire que » l'objet de notre mission était de réclamer plusieurs ci- » toyens honnêtes pour qui les trois municipaux avaient » promis de s'intéresser. Le maire répond qu'il *n'entre pas* » *dans ces promesses*, *et qu'il va marcher au Champ de la* » *Fédération pour y mettre la paix*. Le chevalier de Saint- » Louis veut répondre que tout y est calme ; il est inter- » rompu par un municipal, qui lui demande d'un ton de » mépris quelle était la croix qu'il portait, et de quel ordre » était le ruban qui l'attachait (c'était un ruban tricolore). » *C'est une croix de Saint-Louis*, répond le chevalier, *que* » *j'ai décorée du ruban national ; je suis prêt à vous la re-* » *mettre si vous voulez la porter au pouvoir exécutif pour sa-* » *voir si je l'ai bien gagnée*. M. le maire dit à son collègue » qu'il connaissait ce chevalier de Saint-Louis pour un *hon-* » *nête citoyen*, et qu'il le priait, ainsi que les autres, de se » retirer. Sur ces entrefaites, le capitaine de la troupe du » centre du bataillon de Bonne-Nouvelle vint dire que le » Champ-de-Mars n'était rempli que de brigands ; un de » nous lui dit qu'il en imposait. Là-dessus, la municipalité » ne voulut plus nous entendre. Descendus de l'hôtel-de- » ville, nous aperçûmes à une des fenêtres le drapeau rouge ; » et ce signal du massacre, qui devait inspirer un sentiment » de douleur à ceux qui allaient marcher à sa suite, produisit

» un effet tout contraire sur l'ame des gardes nationaux qui » couvraient la place (ils portaient à leurs chapeaux le » pompon rouge et bleu). A l'aspect du drapeau, il ont » poussé des cris de joie en élevant en l'air leurs armes qu'ils » ont ensuite chargées. Nous avons vu un officier municipal » en écharpe aller de rang en rang, et parler à l'oreille des » officiers. Glacés d'horreur, nous sommes retournés au » Champ de la Fédération avertir nos frères de tout ce dont » nous avions été les témoins. »

Sans croire qu'ils en imposaient, on pensa qu'ils étaient dans l'erreur sur la destination de la force de loi, et l'on conclut qu'il n'était pas possible que l'on vînt disperser des citoyens qui exerçaient paisiblement les droits qui leur sont réservés par la constitution.

On entend tout-à-coup le bruit du tambour, on se regarde; les membres de diverses sociétés patriotiques s'assemblent; ils allaient se retirer, quand un orateur demande et dit: « Mes frères, que faisons-nous? Ou la loi martiale est, ou » elle n'est pas dirigée contre nous; si elle n'est pas dirigée » contre nous, pourquoi nous sauver? Si elle est dirigée » contre nous, attendons qu'elle soit publiée, et pour lors » nous obéirons; mais vous savez qu'on ne peut user de la » force sans avoir fait trois publications. » Le peuple se rappelle qu'il était aux termes de la loi, et il demeure. Les bataillons se présentent avec l'artillerie: on pense qu'il y avait à peu près dix mille hommes. On connaît le Champ de la Fédération, on sait que c'est une plaine immense, que l'autel de la patrie est au milieu, que les glacis qui entourent la plaine sont coupés de distance en distance, pour faciliter des passages: une partie de la troupe entre par l'extrémité du côté de l'École-Militaire, une autre par le passage qui se trouve un peu plus bas, une troisième par celui qui répond à la grande rue de Chaillot; c'est là qu'était le drapeau rouge. A peine ceux qui étaient à l'autre, et il y en avait plus de quinze mille, l'eurent-ils aperçu, que l'on entend une

décharge : *Ne bougeons pas, on tire en blanc, il faut qu'on vienne ici publier la loi.* Les troupes s'avancent, elles font feu pour la deuxième fois. La contenance de ceux qui entouraient l'autel est la même ; mais une troisième décharge ayant fait tomber beaucoup de monde, on a fui ; il n'est resté qu'une centaine de personnes sur l'autel même. Hélas ! elles y ont payé cher leur courage et leur aveugle confiance en la loi. Des hommes, des femmes, un enfant y ont été massacrés ; massacrés sur l'autel de la patrie ! Ah ! si désormais nous avons encore des fédérations, il faudra choisir un autre lieu, celui-ci est profané ! Quel spectacle, grand Dieu ! que celui qu'ont éclairé les derniers rayons de ce jour fatal ! Les citoyens sans armes fuyaient devant les citoyens armés ; l'époux emmenait sa femme, traînait ses enfans, appelait son père : un plomb meurtrier renversait le vieillard. Ici, c'était une épouse que la mort arrachait à son mari ; là, c'était un enfant assassiné sur le sein de sa mère. Quels cris ! quels douloureux accens se sont fait entendre ! *Ma femme ! ma femme ! mon mari ! mon fils !....* Les canonniers ont demandé l'ordre de tirer ; la cavalerie a poursuivi jusque dans les champs ceux qui se sauvaient. Des témoins oculaires nous ont assuré avoir vu des gardes nationaux jeter leurs sabres aux jambes de ceux qu'ils ne pouvaient atteindre. Un de ces barbares était sorti de son rang pour poursuivre sa victime ; il fut arrêté par des grenadiers qui le désarmèrent, et l'entraînèrent au milieu du bataillon. Il faut qu'on ait employé des moyens bien puissans, des manœuvres bien perfides, pour égarer la garde nationale à ce point ! Malheureux Parisiens ! vous ne vous êtes donc pas rappelé l'histoire de vos frères de Metz et de Nanci ? Comme vous, ils ont été trompés : si vous entendiez leurs gémissemens, leurs cuisans remords ! Oui, vous les entendez ; oui, vos cœurs sont déjà brisés : oui, vous détestez votre facile et barbare victoire ! Enfans de la patrie ! qu'avez-vous fait ? quel usage avez-vous fait de vos armes ? Il en est d'entre vous qui avez

assassiné vos amis, vos parens. Nouveaux Séïdes, on a trompé votre courage, on vous a rendus les instrumens malheureux d'une passion qui n'a jamais été, qui n'est pas, qui ne sera jamais la vôtre. »

Voici maintenant de quelle manière M. Beaulieu (1) raconte les mêmes événemens.

Les subalternes Jacobins, dirigés par Péthion, Buzot et Brissot pour les républicains, et le chevalier de Laclos pour les orléanistes, arrêtèrent qu'il serait fait une pétition solennelle aux départemens, pour que la conduite du roi fût soumise à leur jugement. Ce furent Laclos et Brissot qui la rédigèrent. Des émissaires de ces messieurs la portèrent dans les groupes, dans les cafés, la firent signer dans les rues par les femmes, les enfans, en menaçant, en cajolant tour à tour ceux dont ils voulaient avoir les suffrages. Voyant que toutes ces intrigues ne pouvaient rallier à eux tout le monde dont ils avaient besoin, ils essayèrent le moyen de la terreur. Leurs attroupemens se portèrent aux spectacles, et en firent fermer plusieurs. Ils furent dissipés à l'Opéra par la garde nationale; et en prenant la fuite, ils laissèrent voir combien il était facile de les vaincre. Ils se portèrent le lendemain sur le terrain de la Bastille, pour y faire signer leur pétition, c'est-à-dire, exciter une insurrection au faubourg Saint-Antoine, en tâchant de faire croire au peuple qu'on voulait relever la prison d'Etat dont ils lui faisaient voir les ruines. La garde nationale déjoua encore leurs projets.

Dans cet état de choses, MM. Dandré et Regnaud de Saint-Jean-d'Angély invitèrent l'Assemblée à prendre des mesures vigoureuses contre les factieux. Le premier fit décréter que les ministres et la municipalité se rendraient à

(1) *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution de France.* — Paris, an IX-1801.

la barre, pour rendre compte de ce qui se passait, et seraient responsables de l'efficacité des moyens qu'ils auraient pris pour assurer la tranquillité publique. M. Charles Lameth, alors président, seconda merveilleusement toutes ces dispositions. En exécution de ce décret, la garde, les patrouilles furent triplées partout; mais les factieux n'en persistèrent pas moins dans l'exécution de leurs projets. Ils se rendirent au Champ-de-Mars, où ils appelèrent à eux la populace; et cette foule immense de curieux d'un rien, qu'un rien éveille, qu'un rien fait courir, et qu'on appelle *badauds de Paris*. L'intention des factieux était de faire signer leur pétition sur l'autel de la patrie, et d'engager à son exécution par un serment solennel. Les principaux meneurs de cette cabale étaient MM. Danton, Camille-Desmoulins, Legendre, Fabre-d'Eglantine, Robert, Marat, Fréron, Bonneville, Chaumette et quelques autres, tous agissant de concert avec les individus dont j'ai parlé, qui n'osèrent pas se mettre à la tête des séditieux, les uns par lâcheté, les autres par des ménagemens particuliers.

Arrivés au Champ-de-Mars, ils trouvèrent deux individus, qui, pour manger un mauvais déjeuner sans être incommodés des ardeurs du soleil, s'étaient assis dans un trou pratiqué sous l'autel de la patrie. Il n'en fallut pas davantage pour faire dire que c'était une conspiration contre la patrie et son autel. Les deux malheureux furent pendus à une lanterne, à l'entrée du Gros-Caillou; on leur coupa la tête, et, suivant l'usage reçu, on se disposa à les porter au bout d'une pique dans les rues de Paris, pour y répandre une patriotique terreur; car c'était dans cette intention qu'ils avaient commis cet assassinat : ils savaient bien que les victimes qu'ils pendaient, ne songeaient point à conspirer; mais il leur fallait des têtes au bout des piques, et la situation où ils avaient trouvé les deux malheureux, leur fournit l'occasion de s'en procurer. Cependant la municipalité était assemblée, et une grande partie de la garde

nationale sous les armes; les brigands furent obligés de s'enfuir avec leurs affreux trophées. M. de Lafayette se rendit au Champ-de-Mars; mais comme le détachement qu'il commandait était trop peu nombreux, il n'osa rien entreprendre contre les révoltés : il retourna à Paris, après avoir essuyé un coup de pistolet d'un certain Fournier, surnommé l'Américain, dont la garde se saisit, et qu'il fit relâcher.

Cependant les séditieux, doutant du succès de leur entreprise, voulurent donner une sorte de légalité à leur conduite : ils envoyèrent des commissaires à la municipalité, pour lui déclarer qu'ils se conformaient aux lois; que, réunis sans armes, ils signaient une pétition que tous les citoyens avaient droit de faire. Alors le fameux drapeau rouge était suspendu aux fenêtres de l'Hôtel-de-ville; la garde nationale était réunie à la place de Grève, et prête à marcher.

Pour toute réponse, la municipalité dit aux commissaires des attroupés de porter à leurs commettans l'ordre qu'elle leur donnait de se séparer. Les attroupés n'ayant point voulu obéir, le maire et quelques municipaux, faisant porter devant eux le drapeau rouge, se rendirent au Champ-de-Mars, à la tête d'une force considérable, commandée par M. de Lafayette. Une partie des séditieux s'était avancée jusques sur la place des Invalides, et lançait des pierres contre l'escorte. Quelques cavaliers coururent sur eux, et les dispersèrent. Arrivées au Champ-de-Mars, la municipalité et la garde nationale furent reçues par des huées, à coups de pierres, et par toutes sortes de démonstrations indécentes. Quelques individus même eurent la hardiesse de tirer sur elles plusieurs coups de pistolet. Ce fut alors qu'un peloton de la garde nationale fit feu, avant qu'on eût pu faire les sommations prescrites. Sur-le-champ la fusillade se prolongea dans toute la ligne; un assez grand nombre de personnes resta sur la place; dans un instant le vaste Champ-de-Mars, qui était couvert de monde, fut balayé. Ce qu'il y eut de déplorable, c'est que la mort frappa vrai-

semblablement beaucoup de malheureux qui ne s'étaient rendus au Champ-de-Mars que par un simple motif de curiosité. Aucun des chefs ne périt. L'Assemblée avait bien ordonné qu'ils seraient poursuivis ; mais son décret ne fut pas exécuté : une amnistie arrêta tout ; et ceux à qui on avait fait grâce, exterminèrent dans la suite ceux qui l'avaient accordée.

On a accusé MM. de Lafayette et Bailly d'avoir été les assassins du Champ-de-Mars (c'est la qualification qu'on a donnée à cette expédition) ; la vérité est qu'ils firent tout ce qui dépendit d'eux pour empêcher cet événement. Les canonniers, indignés des insultes dont on les accablait, faisaient les plus énergiques imprécations, et voulaient lâcher leurs canons chargés à mitraille sur la populace : M. de Lafayette se précipita devant eux, et par défenses, et par prières, il vint à bout de les calmer.

Le maire de Paris vint le 18 juillet à la barre de l'Assemblée constituante, pour lui rendre compte des événemens de la journée du 17. Il est aisé de voir, par le tableau de cette séance, telle que l'a rapportée le *Point du Jour* (1), dans quelles dispositions se trouvait alors l'Assemblée. L'extrait du Point du Jour est conforme au Moniteur, mais un peu plus détaillé.

Le maire de Paris a parlé ainsi :

« Messieurs,

« La municipalité présente devant vous, est profondément affligée des événemens arrivés dans la journée d'hier. Des crimes ont été commis le matin, et le soir la justice de la loi a été exercée. La municipalité, dans l'administration

(1) Journal rédigé par Barrère de Vieuzac.

paternelle qui lui a été confiée, n'avait jusqu'ici prouvé que sa modération ; on n'accusera point sa sévérité. Nous osons vous assurer qu'elle était indispensablement nécessaire. L'ordre public était entièrement détruit, la patrie en danger ; ses ennemis avaient formé des ligues et des conjurations. Nous avons publié la loi contre les séditions ; si nous avons marché au Champ de la Fédération avec l'enseigne d'une loi redoutable et entourée de la force publique, c'était pour y rappeler l'ordre, pour y prêcher la paix et l'obéissance ; mais les séditieux ont provoqué la force ; ils ont fait feu sur les magistrats, sur la garde nationale ; et leur crime est retombé sur leur tête coupable. »

Après cet exposé, le maire a lu le procès-verbal de la municipalité (1), et le président a parlé en ces termes :

« MESSIEURS,

» L'Assemblée nationale a appris avec douleur que des ennemis du bonheur et de la liberté des Français, usurpant le masque et le langage du patriotisme, avaient égaré quelques hommes, les avaient rendus séditieux, rebelles à la loi, et vous avaient forcés de substituer les moyens de rigueur aux moyens de persuasion, dont vous avez fait jusqu'ici usage avec tant de succès.

» L'Assemblée nationale approuve votre conduite, et toutes les mesures que vous avez prises. Elle voit avec satisfaction que la garde nationale parisienne, que les soldats de la liberté et de la loi, que les citoyens mêmes à qui leurs occupations ne permettent pas de faire un service constant, et dont on s'était efforcé de calomnier les intentions, ont, dans cette circonstance, donné des preuves éclatantes de leur attachement à la constitution et à la loi, et ont continué de justifier la haute estime et la reconnaissance de la nation, par leur zèle, leur modération et leur fidélité. »

---

(1) Voyez plus bas, p. 414.

On a demandé l'impression du discours du maire, du procès-verbal de la municipalité et de la réponse du président.

M. Barnave a dit que la réponse de M. le président étant l'expression fidèle des sentimens de l'Assemblée nationale dans un temps où les représentans de la nation devaient reconnaître la pénible nécessité de déployer la rigueur des lois pour les faire triompher des manœuvres des factieux, il avait à lui proposer des vues relatives aux circonstances, en attendant que l'Assemblée pût se livrer à la consolation de donner des témoignages de la gratitude nationale aux citoyens généreux qui s'étaient dévoués au maintien du bon ordre; et qu'en conséquence il lui soumettait le projet de décret suivant :

« L'Assemblée nationale ordonne l'impression du procès-verbal de la municipalité de Paris, qui a été lu à la barre par le maire : décrète que le discours adressé par son président à la municipalité, et qui renferme l'expression de ses sentimens, sera pareillement imprimé et affiché dans toutes les rues de la capitale: ordonne aux accusateurs publics auprès des tribunaux de Paris, de poursuivre avec la plus grande promptitude, la punition des auteurs des délits et des chefs des émeutes qui ont eu lieu dans la journée d'hier. » Ce projet a été décrété unanimement.

M. André a proposé, et l'Assemblée a décrété que le comité des rapports et celui des recherches se réuniraient pour pouvoir suffire aux travaux que les circonstances nécessitent pour la tranquillité publique.

MM. Treilhard et le Grand ont observé qu'il résultait du procès-verbal de la municipalité, que M. Lafayette avait été couché en joue au Champ de la Fédération, et que l'assassin lui ayant été amené par la garde nationale, le général avait demandé qu'on lui donnât la liberté. « Nous admirons, ont-ils dit, la générosité de M. Lafayette, nous nous honorerions sans doute de l'avoir exercée; mais il faut

cependant veiller à l'ordre public, qui commande de faire arrêter le scélérat qui a menacé la vie du commandant-général de la garde nationale.

Quelques membres ont observé que c'était aux tribunaux et aux accusateurs publics à statuer sur cette arrestation; mais M. Fréteau ayant observé à son tour que l'Assemblée avait constitué plusieurs fois des citoyens accusés en état d'arrestation, et que l'on devait ce témoignage de sollicitude pour le général, dont les jours ont été menacés, le décret suivant a été rendu :

« L'Assemblée nationale décrète que la municipalité de Paris fera mettre sur-le-champ en état d'arrestation, le particulier qui a menacé de tirer un coup de fusil sur M. de Lafayette. »

Enfin l'on va lire la pièce dont le Moniteur ne contient qu'un extrait, mais dont il annonce que la lecture excita plusieurs fois une vive impression dans l'Assemblée.

Procès-verbal de la municipalité de Paris sur les événemens du dimanche 17 juillet, dans le Champ de la Fédération.

A l'ouverture de la séance, le corps municipal a été instruit par M. le maire, de la suite des détails qui avaient été donnés hier au sujet des rassemblemens d'hommes et des mouvemens séditieux qui se sont manifestés depuis plusieurs jours. Il a appris qu'en exécution des ordres de la municipalité, les patrouilles s'étaient multipliées hier soir, cette nuit, ce matin ; que la garde nationale avait donné des preuves continuelles de son zèle et de son attachement à la constitution; que des ordres ultérieurs avaient été donnés; qu'il paraissait constant qu'il devait se former aujourd'hui de grands rassemblemens sur le terrain de la Bastille, pour se

porter ensuite au Champ de la Fédération; que la garde nationale avait été avertie de se trouver dans les différens endroits qui ont été indiqués ; et qu'il y a lieu de croire qu'au moyen des précautions qui avaient été prises, et des mesures que la municipalité pourrait ordonner, la tranquillité publique ne serait point altérée.

D'après cet exposé, le corps municipal a arrêté que les citoyens seraient, à l'instant, avertis par la voie de la promulgation, de l'impression et de l'affiche, des dispositions de la loi, et de l'obligation où ils sont de s'y conformer; en conséquence l'arrêté suivant a été pris :

« Le corps municipal, informé que des factieux, que des » étrangers, payés pour semer le désordre, pour prêcher la » rebellion, se proposent de former de grands rassemble- » mens, dans le coupable espoir d'égarer le peuple, et de » le porter à des excès répréhensibles ;

» Ouï le second substitut-adjoint du procureur de la com- » mune :

» Déclare que tous attroupemens, avec ou sans armes, sur » les places publiques, dans les rues et les carrefours, sont » contraires à la loi ; défend à toutes personnes de se réunir » et de se former en groupes, dans aucun lieu public.

» Ordonne à tous ceux qui sont ainsi formés, de se sé- » parer à l'instant.

» Enjoint aux commissaires de police de se rendre, sans » délai, dans tous les lieux de leur arrondissement, où la » tranquillité publique pourrait être menacée, et d'employer, » pour maintenir le calme, tous les moyens qui leur sont » donnés par la loi.

» Mande au commandant-général de la garde nationale » de donner à l'instant les ordres les plus précis, pour que » tous les attroupemens soient divisés.

» Le corps municipal se réservant de prendre des mesures » ultérieures, si le cas y échoit. »

Après ces premières dispositions, le corps municipal a

arrêté que deux de ses membres, MM. Cousin et Charton, se transporteraient dans les environs de la Bastille, pour s'assurer, par eux-mêmes, s'il se forme dans ce quartier un rassemblement d'hommes, et d'en référer sans aucun délai au corps municipal, qui statuera ainsi qu'il appartiendra.

M. Charton, chef de la première division, a été ensuite introduit. Il a annoncé qu'il avait été envoyé à l'hôtel-de-ville pour y prendre les ordres du corps municipal; que la garde nationale était commandée, et qu'une grande partie était déjà réunie sur la place de l'hôtel-de-ville.

A onze heures, un de MM. les administrateurs a annoncé qu'on l'instruisait à l'instant que deux particuliers venaient d'être attaqués dans le quartier du Gros-Caillou; qu'ils avaient l'un et l'autre succombé sous les coups d'un nombre de personnes attroupées, et qu'au moment actuel leurs têtes étaient promenées au bout de deux piques.

Le corps municipal s'occupant, au même instant, des moyens de réprimer le désordre et d'en prévenir les suites, après avoir entendu le second substitut-adjoint du procureur de la commune;

A arrêté, que trois de ses membres, MM. J.-J. le Roulx, Regnault et Hardy se transporteraient à l'instant au Gros-Caillou; qu'ils seraieut accompagnés par un bataillon de la garde nationale, qu'ils employeraient tous les moyens que la prudence pourrait leur suggérer pour dissiper l'attroupement, et même, dans le cas où il y aurait effectivement eu meurtre, qu'ils pourraient publier la loi martiale et déployer la force publique; le corps municipal arrêtant en même temps que MM. les commissaires l'instruiront, sans délai, des événemens qui se sont passés ou qui se passeront sous leurs yeux.

Le corps municipal a reçu, à une heure après midi, une lettre de M. le président de l'Assemblée nationale, relative aux événemens du jour, et aux autres mesures que la municipalité doit prendre dans cette conjoncture. Il a été arrêté

que M. le maire répondrait à M. le président pour lui rendre compte de ce qui a été fait et de l'arrêté qui a été pris, de la nomination des commissaires envoyés au Gros-Caillou ; et même qu'il serait adressé à M. le président expédition de l'arrêté pris à ce sujet.

Il a été en outre arrêté qu'il serait adressé, à M. le président de l'Assemblée nationale, copie de la lettre que viennent d'écrire MM. les commissaires, députés au Gros-Caillou, par laquelle ils confirment la nouvelle du meurtre des deux particuliers dans le quartier du Gros-Caillou.

Le corps municipal avait déjà reçu, de la part des commissaires envoyés dans le quartier de la Bastille, la déclaration que tout était tranquille, qu'il n'y avait dans cette partie de la capitale aucun rassemblement, et qu'il ne semblait pas que la municipalité dût avoir de plus longues inquiétudes sur les mouvemens dont on avait été menacé.

Cependant les momens s'écoulaient, l'attention du corps municipal était toujours fixée sur ce qui se passait au Gros-Caillou et au Champ de la Fédération. Les courriers se succédaient, les nouvelles devenaient plus inquiétantes ; la tranquillité publique recevait à chaque instant de nouvelles atteintes ; les citoyens étaient en alarmes ; des bruits, qui se sont convertis en certitude, annonçaient que la garde nationale avait été insultée ; les citoyens armés sur la place et dans la maison commune, partageaient les mêmes inquiétudes.

Déjà le commandant général avait fait conduire à l'hôtel-de-ville quatre particuliers qui avaient été arrêtés au Champ de la Fédération et aux environs, pour avoir lancé des pierres sur la garde nationale. L'un des rebelles, interrogé par un administrateur de la police, avait été trouvé saisi d'un pistolet chargé : il est même convenu, dans son interrogatoire, qu'il avait jeté une forte pierre à un officier de la garde nationale, à cheval.

En conséquence, le corps municipal s'est déterminé aux mesures de rigueur que la loi lui prescrit.

« Le corps municipal, informé que des factieux réunis au Champ de la Fédération, mettent la tranquillité publique en péril ;

» Considérant qu'il est responsable de la sûreté des citoyens, que déjà deux meurtres ont été commis par des scélérats ;

» Que la force armée, conduite par les autorités légitimes, ne peut effrayer les bons citoyens, les hommes bien intentionnés :

» Arrête que la *loi martiale* sera publiée à l'instant; que la générale sera battue ; que le canon d'alarme sera tiré ; que le drapeau rouge sera déployé ;

» Ordonne à tous les bons citoyens, à tous les soldats de la loi de se réunir sous ses drapeaux, et de prêter main forte à ses organes ;

» Arrête en outre, qu'il transportera sur-le-champ sa séance à l'hôtel de l'école royale militaire pour y remplir ses devoirs.

» Le corps municipal arrête qu'expédition du présent arrêté sera à l'instant envoyée à M. le président de l'Assemblée nationale et au directoire du département. »

Trois officiers municipaux ont été chargés de descendre sur la place de l'hôtel-de-ville, et de proclamer l'arrêté et la loi martiale. Les ordres ont en même temps été donnés pour que le drapeau rouge fût, immédiatement après la proclamation, exposé à l'une des principales fenêtres de l'hôtel-de-ville ; ce qui a été exécuté à cinq heures et demie.

Au même instant, ou plutôt au moment où la municipalité allait se mettre en marche, MM. les commissaires nommés ce matin pour aller au Gros-Caillou et au Champ de la Fédération sont rentrés dans l'hôtel-de-ville. Ils ont exposé que, s'étant transportés ce matin au Gros-Caillou, ils avaient appris que l'un des meurtriers avait été arrêté, mais qu'il s'était échappé des mains de la garde ; qu'un

homme avait essayé de tirer un coup de fusil à bout portant sur M. de Lafayette; que le coup avait manqué; que ce soldat avait été arrêté et conduit au comité, d'où M. de Lafayette l'avait fait mettre en liberté : qu'ils avaient constaté tous les faits par un procès-verbal, ainsi que le meurtre des deux particuliers qui avaient, ce matin, succombé sous l'effort des brigands; que les meurtriers étaient inconnus, mais que le meurtre était accompagné des circonstances les plus atroces : ces particuliers ont été égorgés; leurs cadavres ont été mutilés; leurs têtes ont été tranchées, et les brigands se disposaient à les porter dans l'intérieur de la ville, et spécialement au Palais-Royal, lorsque la cavalerie nationale est survenue et les a forcés de renoncer à leur dessein;

Qu'étant instruits qu'il y avait au Champ de la Fédération un grand rassemblement d'hommes, que la garde nationale avait été insultée, repoussée, et qu'un de ses principaux officiers avait couru les plus grands dangers, il avait cru devoir s'y transporter; qu'il avait trouvé le Champ de la Fédération et l'autel de la patrie couverts d'un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se disposaient à rédiger une pétition contre le décret du 15 de ce mois; qu'ils leur avaient remontré que leur réclamation et leur démarche étaient contraires à la loi et tendaient évidemment à troubler l'ordre public; mais que ces particuliers ayant insisté, et même ayant demandé à députer douze d'entre eux à l'hôtel-de-ville, ils n'avaient pas cru pouvoir refuser de s'en laisser accompagner.

Cet incident a donné lieu à la question de savoir si la partie de l'arrêté qui venait d'être pris, et qui portait que la municipalité se transporterait au Champ de la Fédération, serait exécutée.

« Le corps municipal délibérant de nouveau sur cette question, et considérant :

» 1°. Que depuis plusieurs jours de nombreux rassemble-

mens alarment tous les citoyens, mettent en péril la tranquillité publique, et forcent tous les hommes paisibles à sortir de la capitale;

» 2°. Que l'événement affreux arrivé ce matin est l'effet de ces rassemblemens désordonnés;

» 3°. Que tous les rapports qui lui parviennent annoncent une conjuration bien caractérisée contre la constitution et la patrie;

» 4°. Que des étrangers, payés pour nous diviser, sont récemment arrivés à Paris, et que, tant par eux que par des émissaires, tous fomentent, sous différens déguisemens, des mouvemens populaires;

» 5°. Que la municipalité, responsable par la loi du maintien de l'ordre public, chargée expressément, tant par le discours prononcé hier par M. le président de l'Assemblée nationale, que par la lettre de ce matin, de prendre les mesures les plus rigoureuses pour arrêter les désordres; après avoir inutilement, par plusieurs proclamations, rappelé à la paix les hommes égarés par les factieux, et lorsque la garde nationale n'est plus respectée, ne peut plus différer de remplir le devoir qui lui est imposé, tout affligeant qu'il est, sans se rendre coupable de prévarication;

» 6°. Qu'enfin la proclamation de la loi martiale doit infailliblement arrêter les soulèvemens qui, depuis quelques jours, se manifestent, et assurer la liberté des délibérations de l'Assemblée nationale que la municipalité et les bons citoyens doivent invariablement soutenir:

» Arrête que la délibération précédente sera exécutée sur-le-champ, et que cependant quatre de ses membres resteront à l'hôtel-de-ville pour pourvoir à ce que les circonstances pourraient exiger. »

Il était alors six heures et demie. Avant de se mettre en marche, le corps municipal a voulu entendre les députés des pétitionnaires qui avaient suivi les commissaires dans leur retour du Champ de la Fédération à l'hôtel-de-ville;

mais il a appris qu'ils s'étaient retirés, et il a présumé qu'ils étaient retournés au Champ de la Fédération, pour y annoncer la proclamation de la loi martiale.

Le corps municipal est parti, précédé d'un détachement d'infanterie, de trois pièces de canon, ayant à sa tête un drapeau rouge déployé, porté par le colonel des gardes de la ville et suivi de plusieurs corps de cavalerie et d'infanterie et de deux canons.

En arrivant par le chemin qui traverse le Gros-Caillou, le corps municipal a remarqué un très-grand nombre de personnes des deux sexes qui sortaient du Champ de la Fédération.

Lorsque le corps municipal est entré, il était sept heures et demie ou huit heures moins un quart: ainsi plus de deux heures s'étaient écoulées depuis la proclamation de la loi martiale.

L'intention du corps municipal était de se porter d'abord vers l'autel de la patrie, qui était couvert de personnes des deux sexes, ensuite à l'École militaire.

Mais à peine le corps municipal était-il engagé dans le passage qui conduit au Champ de la Fédération, qu'un grand nombre de particuliers qui s'étaient placés au haut des glacis à droite et à gauche, qui conséquemment dominaient la garde nationale, se sont mis à crier à différentes reprises: *A bas le drapeau rouge! à bas les baïonnettes!* Alors M. le maire s'est arrêté, et il a ordonné de faire halte. Le corps municipal voulait faire sur-le-champ les trois sommations prescrites par la loi; déjà même trois de ses membres s'avançaient la loi à la main; mais les insultes et les provocations ont continué; les particuliers attroupés, surtout du côté droit, ont montré des bâtons, ont jeté des pierres, et l'un d'eux a tiré un coup de pistolet dirigé contre la municipalité, et dont la balle, après avoir passé devant M. le maire, a été percer la cuisse d'un dragon de la troupe de ligne qui s'était réuni à la garde nationale.

La garde nationale ne pouvant retenir son indignation, a fait feu, mais elle a eu la modération de diriger les coups en l'air, et personne n'a été blessé à cette première décharge.

L'audace des séditieux était telle que quelques-uns sont revenus sur le haut du glacis braver la loi et la force.

Cependant le corps municipal employait tous ses efforts pour faire cesser le feu, et M. le commandant général, qui était plus avancédans le Champ de la Fédération, était accouru pour rétablir l'ordre et seconder les efforts de la municipalité.

Le corps municipal et les troupes sont entrés dans le Champ de la Fédération; et comme l'autel de la patrie paraissait alors presque entièrement évacué, ils ont dirigé leur marche vers l'Ecole militaire, à distance à peu près égale de l'autel de la patrie et du glacis qui se trouve du côté du Gros-Caillou.

Cette partie du glacis et celle du même côté qui se prolonge vers la rivière, étaient couvertes de séditieux qui ont insulté la garde nationale, qui lui ont lancé des pierres, et qui ont même tiré des coups de fusils et de pistolets.

Le corps municipal n'ayant pu exécuter l'article VI de la loi martiale, la garde nationale a usé du pouvoir que donne l'article VII (1); elle a déployé la force, parce que les violences les plus criminelles ont rendu les sommations impossibles, et c'est à cet endroit qu'a été fait le plus grand feu.

Au moment où le corps municipal rédige le présent procès-verbal, on évalue le nombre des morts à onze ou douze,

(1) Cet article était ainsi conçu:

« Dans le cas où, soit avant, soit pendant le prononcé des sommations, l'attroupement commettrait quelques violences, et pareillement dans le cas où, après les sommations faites, les personnes attroupées ne se retireraient pas paisiblement, la force des armes sera à l'instant déployée contre les séditieux, sans que personne soit responsable des événemens qui pourront en résulter. »

et le nombre des blessés à dix ou douze. Les ordres ont été donnés à l'instant pour l'enlèvement des morts, et pour le transport des blessés à l'hôpital militaire, où il a été recommandé d'en avoir le plus grand soin.

Plusieurs officiers ou soldats de la garde nationale ont reçu des coups de pierres; l'un d'eux a été frappé si rudement qu'il a été renversé de son cheval et grièvement blessé.

Le corps municipal a appris, avec la plus vive douleur, que deux chasseurs volontaires de la garde nationale ont été assassinés, l'un revenant seul du Champ de la Fédération; l'autre étant à son poste. On ajoute même qu'un canonnier volontaire l'a été à coups de couteau.

Cinq ou six personnes, prévenues d'avoir insulté ou maltraité la garde nationale, ont été arrêtées et conduites à l'hôtel de la Force.

Le Champ-de-Mars ayant été entièrement évacué, le commandant général a rallié les troupes, et le corps municipal s'est mis en marche pour retourner à l'hôtel-de-ville, où il est arrivé sur les dix heures du soir. Trois membres s'étaient détachés pour aller rendre compte au Directoire de tout ce qui s'était passé, et concerter avec lui les mesures à prendre pour assurer la tranquillité publique.

Le corps municipal ayant repris sur les dix heures et demie le cours de ses délibérations, a entendu les différentes déclarations qui lui ont été faites; a pourvu, par des ordres qui ont été transmis à l'instant aux dépositaires de l'autorité, au maintien du repos et de la tranquillité publique. Il a de plus arrêté que quatre de ses membres passeraient la nuit à l'hôtel-de-ville, et que les officiers municipaux se succéderaient sans interruption pour continuer ce service, jusqu'à ce que l'ordre fût parfaitement rétabli.

Le corps municipal a encore arrêté que M. le maire et quatre officiers municipaux, MM. Oudet, Borie, J.-J. le Roux et Charron se présenteraient demain à l'ouverture de l'Assemblée nationale, pour lui faire lecture du procès-verbal

de ce jour, et qu'expédition en serait également adressée au directoire du département.

Dans la nécessité de pourvoir au renouvellement des excès que les malintentionnés pourraient se permettre, et de faire punir ceux qui ont été commis dans cette journée, la municipalité a terminé sa séance par les dispositions consignées dans l'arrêté qui suit :

« Le corps municipal, après avoir entendu le premier substitut-adjoint du procureur de la commune, charge le procureur de la commune de dénoncer à l'accusateur public de l'arrondissement, l'assassinat commis ce matin sur les personnes de deux particuliers, et de lui remettre les renseignemens, pièces et indications pouvant servir à la découverte de ses auteurs, complices et adhérens.

» Arrête que la loi martiale restera en vigueur jusqu'au parfait rétablissement de la tranquillité publique ; et qu'en conséquence, le drapeau rouge restera exposé à la principale fenêtre de la maison commune, jusqu'à ce que le calme étant rétabli, il soit, conformément à la loi, remplacé par un drapeau blanc.

» Le corps municipal déclare que, tant que la loi martiale sera en vigueur, tous attroupemens, avec ou sans armes, deviendront criminels et devront être dissipés par la force, aux termes de l'article III de ladite loi.

» Mande au commandant général de la garde nationale de veiller spécialement à l'exécution de la loi et du présent arrêté, qui sera mis à l'ordre, envoyé aux quarante-huit sections, publié, ainsi que la loi martiale et toutes les délibérations de ce jour.

» *Signé* BAILLY, maire ;

» DEJOLY, secrétaire-greffier. »

Nous joignons encore ici une petite pièce qui, publiée à cette époque, peut servir à faire connaître quelle était l'opinion du parti constitutionnel, et la manière de voir de quelques départemens, sur le décret par lequel l'Assemblée prononçait l'inviolabilité du roi.

QUI FAUT-IL CROIRE?

Les hommes simples et crédules qui chérissent de bonne foi la patrie et la vérité demandent naïvement qui sont les défenseurs de l'une et de l'autre. D'un côté, des citoyens obscurs leur prêchent l'obéissance aux lois, le respect pour l'Assemblée nationale, la confiance aux magistrats qu'ils ont nommés, l'amour de l'ordre, de la constitution et de la paix ; de l'autre côté, des écrivains trop fameux, Carra, Marat, Martel, Brissot, Desmoulins, Audouin, et tant d'autres, leur disent que les lois sont détestables, l'Assemblée corrompue, les magistrats perfides, la constitution violée et la guerre civile imminente. Marat les excite, au nom de la patrie, à la révolte et à l'assassinat.

Qui faut-il croire? disent des hommes faibles et naïfs : Citoyens, pouvez-vous hésiter ? Éloignons des soupçons trop fondés de perfidie; supposons que ces journalistes incendiaires ne soient payés par personne et qu'ils écrivent d'après leur cœur, quel serait le résultat de leurs abominables conseils ? le meurtre, le pillage et la destruction de tous les pouvoirs établis.

Écoutez le sanguinaire Marat, faisant l'apologie du crime, et criant d'une voix atroce : *Peuple, que faites-vous? Tous vos chefs vous trahissent ; armez vos mains de poignards ; égorgez le perfide Mottié* (1), *le lâche Bailly : courez ensuite au Sénat, arrachez-en les pères conscrits,*

(1) M. de Lafayette.

empalez ces représentans vendus à la Cour, et que leurs membres sanglans, attachés aux créneaux de la salle, épouvantent à jamais ceux qui viendront les remplacer. Et c'est à des Français que ce discours abominable s'adresse! et c'est un peuple doux, sensible, qui veut être libre et respecté, qui souffre que le monstre que nous citons prenne le nom glorieux de son ami! A cette lecture infernale, n'avez-vous pas déjà vu qui sont ceux qu'il faut croire et chérir, et qui sont ceux dont il faut purger la société outragée! Mais celui qui vous dévoile sans rougir la férocité de son caractère, n'est pas le plus dangereux pour vous; ce sont ceux qui, sous le manteau du patriotisme, cherchent à vous inspirer des alarmes sur l'avenir; qui, par des raisonnemens hors de votre portée, attaquent les décrets de l'Assemblée nationale, et surtout ceux qui vous disent, avec un air de candeur et de vérité, qu'elle a trompé le vœu des départemens.

Eh! bien, Citoyens, soyez donc instruits : apprenez que le décret que ces hommes pervers attaquent est reçu par les provinces comme un véritable bienfait. Déjà les départemens d'Eure-et-Loire (Chartres), des Deux-Sèvres (Niort), de la Seine-Inférieure (Rouen) et trente autres ont exprimé leur contentement. Avant quinze jours, tous les autres auront fait passer à l'Assemblée nationale les gages authentiques de leur respect et de leur approbation.

Ecoutez la garde citoyenne et le département de Rouen : *Le roi*, disent-ils, *doit se repentir profondément de sa démarche imprudente; mais sa personne est sacrée : on peut blâmer sa conduite et non pas inculper sa personne. Nous savons qu'un petit nombre de factieux a osé protester contre le décret que vous avez rendu, et appeler des lois faites par le corps constituant à des assemblées tumultueuses. Loin de nous l'idée de soumettre notre immortelle constitution à la sanction de quelques factieux soudoyés.* Voilà le langage des provinces, leurs principes et leurs vœux.

Rappelez-vous à présent ce que des hommes perfides vous ont dit, et voyez *qui vous devez croire*, qui vous devez estimer.

Note (B), *page* 373.

AU ROI.*

Paris, le 19 mai 1792, l'an IV de la liberté.

Sire,

La première chose que vous doivent des ministres honorés de votre confiance, c'est la vérité. C'est elle qu'il importe le plus à Votre Majesté de connaître ; c'est elle qui parvient toujours plus difficilement auprès du trône, parce que beaucoup de passions ont intérêt de l'en écarter. L'obligation de vous la dire est chère à des hommes qui se glorifient d'avoir une patrie, et qui reconnaissent, dans votre personne, le roi constitutionnel d'un peuple libre. Nous devons ce témoignage à Votre Majesté, et nous le lui rendons avec effusion de cœur ; tout dans son langage, soit au conseil, soit à chacun de nous en particulier, respire l'amour de la constitution, la volonté de la défendre. C'est cette expression, toujours répétée, qui nous a donné l'espoir de répondre à la confiance de Votre Majesté. Hommes du peuple et citoyens avant tout, nous ne pouvions être et demeurer ministres que du chef suprême du pouvoir exécutif des lois pour lesquelles nous devons vivre et mourir. Mais, Sire, ce langage digne de votre sagesse, et qui vous concilie notre amour avec nos respects, n'est point entendu de la foule immense des citoyens, qui ne voient que les faits, ou n'approchent que vos entours. S'il est quelques faits dont les mécontens puissent se prévaloir, *si l'on tient dans votre maison des propos répréhensibles*, le peuple, qui ne voit que les faits, qui ne connaît que ces propos, s'inquiète, s'agite, et sa confiance s'altère. *Il remarque, avec peine, que Votre Majesté se sert d'un aumônier qui n'a pas prêté le serment civique ;* que les insermentés s'en prévalent ; qu'ils citent cette conduite pour leur

justification et pour encourager leurs partisans. Le peuple ne sait que répondre à leurs argumens ; car, ayant vu Votre Majesté se rendre à sa paroisse, dans le temps pascal, il ne peut supposer que votre conscience se trouve intéressée à ne point communiquer avec les prêtres assermentés ; il en conclut que les insermentés ont raison, quand ils disent que Votre Majesté choisit un d'entre eux, par prédilection pour leurs principes et leur résistance.

Votre Majesté nous répète tous les jours qu'elle veut qu'on exécute la constitution, et les raisons qu'elle énonce, et les sentimens qu'elle exprime, nous attestent également cette volonté sincère ; mais le peuple est imbu qu'il se débite souvent autour d'elle des propositions très-inconstitutionnelles ; que ces propositions s'insinuent au prince royal, *sur le ton de l'intérêt et de la plainte ; que des femmes égarées, dont les principes sont assez connus, et dont les parens sont émigrés,* lui représentent l'Assemblée nationale et les patriotes comme les ennemis de sa famille ; il croit voir ainsi semer l'erreur, la crainte et les haines injustes dans cette jeune ame, qui ne devrait s'ouvrir qu'aux grands principes de la justice éternelle. Il envisage l'héritier du trône, préparé, par son éducation, à une opposition formelle avec la majorité de la nation, qui pourrait être son appui, mais qui ne saurait jamais l'être que d'un prince nourri dans l'amour de la constitution. De là les idées de conseils privés et secrets, de machinations perfides. D'une autre part, il considère la garde de Votre Majesté ; il prétend qu'elle se compose de sujets qui manifestent leur haine pour la constitution ; que ceux d'entre eux qui témoignent les sentimens de bons citoyens, sont exposés aux insultes de leurs camarades, aux vexations de leurs officiers, et bientôt obligés de déserter un corps qu'on veut former d'ennemis de la chose publique. Il cite en preuve récente, le repas de ces gardes où l'on but à la santé du général Beaulieu (général autrichien), en réjouissance de ses avantages sur les Français. Dès-lors, il voit,

dans nos échecs, une telle correspondance avec les vœux de ceux qui environnent Votre Majesté, qu'il passe rapidement au soupçon que ces échecs furent préparés.

Quant à nous, Sire, témoins et pénétrés des intentions, des désirs de Votre Majesté pour le bonheur de la France, nous ne pouvons nous dissimuler que des hommes pervers cherchent à la tromper par des récits faux ou exagérés, propres à la contrister et à détruire sa confiance dans une nation qu'on lui représente sous des couleurs hideuses. Plusieurs fois déjà nous avons été dans le cas de démentir ces récits infidèles, évidemment fabriqués pour troubler votre tranquillité, pour aigrir votre cœur sensible.

Ainsi, d'un côté, la conduite de vos propres serviteurs, les discours qui se tiennent dans votre maison, répandent la défiance et l'alarme, tandis que de l'autre on vous inspire les mêmes dispositions par d'adroits mensonges. Ainsi, pourraient s'aliéner réciproquement une nation fière et généreuse, un roi juste et bon, qui devraient se chérir, et dont les intentions, les vœux, parfaitement d'accord, tendent également au bonheur de tous.

En vain nous répétons à des hommes effrayés, les expressions du dévouement de Votre Majesté à la constitution. Ces expressions, s'écrie-t-on, ce langage, ne se trouvent-ils point dans la lettre qu'écrivit, au nom du roi, le ministre Montmorin, au mois d'avril 1791? Qu'est-il arrivé depuis? que doit-on attendre des mêmes expressions? C'est par les faits seuls qu'il est permis de juger; et tant que les entours du roi respireront la haine de la révolution, tant que sa volonté prononcée n'aura pas fait pâlir et s'éloigner de lui tout ennemi de la constitution, nous le croyons trompé, ou nous doutons de sa volonté même.

Cependant, les rebelles s'agitent au dehors; les mécontens se rallient dans l'intérieur; au défaut de raisons, ils s'appuient de prétextes, et tout ce que nous venons de retracer ne leur en fournit que trop. Que doivent faire, dans cet état

de choses, les hommes honorés de votre confiance? Vous représenter, avec autant de simplicité que de courage, l'inquiétude du peuple et les motifs de sa défiance, comme nous lui répéterons en toute circonstance les témoignages touchans que nous donne Votre Majesté de son amour pour la loi. Empressés de remplir cette double tâche, nous ne connaissons ni les calculs, ni la faiblesse, qui empêchent de jamais rien répéter qui ne soit agréable. C'est pour vouloir toujours flatter les rois, par de rians tableaux, qu'on leur a souvent aliéné les peuples. Entièrement à nos devoirs, nous dirons la *vérité* à Votre Majesté, en lui transmettant les inquiétudes, les réclamations du peuple, en lui retraçant le véritable état des choses.

La France est parvenue à l'époque de sa révolution, qui doit en assurer le triomphe par de prompts succès, ou le préparer par de longs malheurs. Ce triomphe est immanquable; mais, ou la génération présente en sera le témoin, ou elle l'achètera pour la suivante, d'une partie de son sang. Dans le premier cas, Votre Majesté partagera la jouissance de la victoire et de la paix; dans le second, elle n'évitera point les malheurs communs; eh! qui sait les victimes qu'ils pourraient faire! Le retour de l'ancien ordre de choses est impossible; dès qu'une fois les idées de justice, de liberté, d'égalité sont répandues dans la masse active du peuple, elles y germent et se développent toujours de plus en plus. En vain l'habitude des priviléges, l'amour des distinctions feraient tout tenter à certaine classe, pour les étouffer; ces inutiles efforts les font discuter avec plus de chaleur; le sentiment du *fait* s'unit à l'opinion du *droit;* il en résulte la passion la plus ardente, la plus fière et la plus puissante, celle de l'indépendance que rien ne saurait aliéner, et qui ne peut être réglée que par la *loi*. Le rétablissement de la *noblesse*, sous quelque forme qu'on l'envisage, n'est pas plus possible que celui des *états*.

La volonté générale s'est prononcée contre elle; la *consti-*

tution est faite, la nation s'ensevelirait sous ses ruines, s'il était quelque puissance capable de renverser cette constitution qu'elle veut maintenir.

Vous-même, Sire, en acceptant cette constitution, vous avez lié votre sort au sien, d'une telle manière, que votre bonheur ne peut plus résulter que de sa parfaite observation : l'attaquer, c'est ébranler votre trône, offenser votre personne; c'est supposer que vous avez pu jurer contre votre conscience, ou vouloir vous arracher à vos propres sermens, pour vous livrer (contre le vœu de l'empire) au soutien d'un parti qui n'est propre qu'à le troubler, et dont les desseins ambitieux ne sauraient avoir d'exécution que par les ravages et la mort.

Nous dirons également la *vérité* à nos concitoyens, en leur protestant de la sagesse des discours de Votre Majesté, de sa manifestation soutenue des sentimens les plus purs et les plus constitutionnels. Nous la dirons à nous-mêmes en nous répétant qu'il importe peu à l'homme de bien d'occuper tel ou tel poste, pourvu qu'il y soit fidèle à son devoir et qu'il le remplisse jusqu'à la mort.

Le ministre de l'intérieur,
Signé ROLAND.

A M. Roland, par un de ses collègues.

26 mai 1792, l'an IV de la liberté.

J'ai de nouveau médité, mon cher collègue, sur la lettre que vous vous proposez d'écrire au roi. Plus j'y réfléchis, moins je trouve de motifs suffisans en faveur de cette démarche. Le ministère n'échapperait pas au reproche de s'être ligué avec les dénonciateurs de M. Montmorin. Ce reproche, me direz-vous, serait sans fondement; mais, à quoi bon y donner lieu? Pourquoi aigrir le roi contre nous; dès que nous n'avons accepté nos places que pour faire aller la chose publique, dès que nous sommes moralement certains que jus-

qu'au moment où la paix sera établie, nous ne pouvons être remplacés qu'au risque d'augmenter le malheur de ce pays déchiré de tant de manières?

Laissons de côté les discours des aristocrates; mais ceux des gens modérés et de bonne foi méritent des égards, ne fût-ce qu'à cause de la nuance insensible qui les confond avec les patriotes les plus prononcés. Or, je ne doute pas que ces modérés ne trouvassent cette démarche assez extraordinaire dans ce moment-ci, pour suspecter nos intentions. On peut dire, qu'importe! Mais alors, on oublie que, s'il y a du déshonneur à être ministre lorsqu'on ne peut plus faire le bien, il y a du patriotisme à ne pas provoquer des orages sans une véritable utilité, et à se maintenir, autant que notre devoir nous le permet, dans des rapports personnels avec le roi, qui, prévenant toute aversion de sa part, laissent à sa confiance, pour des ministres honnêtes gens, le moyen de naître ou de se fortifier.

Je pense, et je ne m'en cache pas, qu'il serait heureux, nécessaire même, autant pour la sûreté publique que pour le roi, qu'il ne s'entourât que de patriotes sûrs et zélés pour la constitution; mais, si le changement qu'il aurait à faire, quelque heureux qu'il fût, ne vient pas naturellement, tant des propres réflexions du roi sur les événemens, que de celles que nous faisons en sa présence, il ne fera que jouer un rôle, plus ou moins adroitement; car, pensez-vous que, d'après votre lettre, il veuille de bonne foi renoncer à toutes ses anciennes liaisons, s'isoler absolument dans son château, et passer ainsi une triste vie, au milieu de figures étrangères à ses habitudes comme à ses goûts? *Ou le roi ne le fera pas d'après ses propres réflexions, et votre lettre ne pourrait certainement pas le déterminer sincèrement à ces privations;* ou s'il cède, il n'est que trop probable qu'il conserverait au fond de l'ame beaucoup de ressentiment de la contrainte qu'on lui imposerait. Ainsi la démarche, ou serait inutile, ou, quand elle ne le serait pas, elle pourrait être

dangereuse dans ses effets; et peut-être même serait-elle inutile et dangereuse tout à la fois.

Je le répète, notre position nous l'interdit. Obligés à faire agréer au roi les résolutions que le bien public semble exiger, les préventions sourdes, les indispositions concentrées, sont autant d'obstacles que nous ne devons pas provoquer, à moins que la certitude de détourner un grand péril, pour l'État ou sa personne, ne nous oblige à passer sur ces considérations.

Je crois aussi, mon cher collègue, que cette démarche, qui deviendrait certainement publique, quand même ce ne serait pas par notre fait, aurait le grand inconvénient de donner de la notoriété à des choses qu'une grande partie du public ignore encore; et de la consistance à ces mêmes choses, dont une autre partie du public n'a qu'une idée vague, ce qui, vu l'impossibilité de changer l'intérieur de la maison du roi, ne ferait que l'exposer aux soulèvemens populaires, que nous désirons prévenir. Enfin, le rôle des ministres du roi, dans lequel nous croyons reconnaître de bonnes intentions, n'est point de fortifier dans l'esprit du peuple des opinions contraires à la confiance que nous devons contribuer à rétablir entre lui et la nation.

Voilà, mon cher collègue, ce que votre bon esprit sentira certainement. D'après cela, je souhaite que la lettre ne s'écrive pas. Mais si la majorité des ministres pense autrement, je m'y soumets; car, l'essentiel est que nous marchions ensemble, et que nous ne nous montrions jamais divisés pour des choses importantes. Vous pensiez à envoyer seul votre lettre, si nous refusions de nous joindre à vous; et moi, je me joins à tous, plutôt que de persister seul dans mon avis. Mais, au cas que l'envoi vînt à réunir en sa faveur la pluralité, je me réserverais toujours quelques remarques importantes sur plus d'une phrase de votre projet.

Je me résume dans ces deux mots : ne pas persuader le

roi, et l'aigrir, ne conviennent nullement à des ministres dans la gestion desquels le public montre de la confiance.

Signé *(1).

(Extrait d'un Recueil intitulé : *Lettres et Pièces intéressantes pour servir à l'histoire du ministère de Roland*, *Servan et Clavière*. — Paris, 1792.)

Note (C), *page* 376.

Lettre écrite au Roi, par Roland, ministre de l'intérieur.

Sire,

L'état actuel de la France ne peut subsister long-temps : c'est un état de crise dont la violence a atteint le plus haut degré ; il faut qu'il se termine par un éclat qui doit intéresser Votre Majesté, autant qu'il importe à tout l'empire.

Honoré de votre confiance, et placé dans un poste où je vous dois la vérité, j'oserai vous la dire ; c'est une obligation qui m'est imposée par vous-même.

Les Français se sont donné une constitution ; elle a fait des mécontens et des rebelles ; la majorité de la nation la veut maintenir ; elle a juré de la défendre au prix de son sang, et elle a vu avec joie la guerre, qui lui offrait un grand moyen de l'assurer. Cependant, la minorité, soutenue par des espérances, a réuni tous ses efforts pour emporter l'avantage. De là, cette lutte intestine contre les lois ; cette anarchie, dont gémissent les bons citoyens, et dont les malveillans ont bien soin de se prévaloir pour calomnier le nou-

(1) Les éditeurs du Recueil où se trouve cette pièce l'ont publiée sans signature : nous pouvons assurer qu'elle est de Duranthon, ministre de la justice à cette époque. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

veau régime. De là, cette division, partout excitée, car nulle part il n'existe d'indifférens; on veut, ou le triomphe, ou le changement de la constitution; on agit pour la soutenir, ou pour l'altérer. Je m'abstiendrai d'examiner ce qu'elle est en elle-même, pour considérer seulement ce que les circonstances exigent, et, me rendant étranger à la chose, autant qu'il est possible, je chercherai ce que l'on peut attendre, et ce qu'il convient de favoriser.

Votre Majesté jouissait de grandes prérogatives, qu'elle croyait appartenir à la royauté. Élevée dans l'idée de les conserver, elle n'a pu se les voir enlever avec plaisir; le désir de se les faire rendre était aussi naturel que le regret de les voir anéantir. Ces sentimens, qui tiennent à la nature du cœur humain, ont dû entrer dans le calcul des ennemis de la révolution. Ils ont donc compté sur une faveur secrète, jusqu'à ce que les circonstances permissent une protection déclarée. Ces dispositions ne pouvaient échapper à la nation elle-même, et elles ont dû la tenir en défiance. Votre Majesté a donc été constamment dans l'alternative de céder à ses premières habitudes, à ses affections particulières, ou de faire des sacrifices dictés par la philosophie, exigés par la nécessité : par conséquent, d'enhardir les rebelles, en inquiétant la nation, ou d'apaiser celle-ci, en vous unissant avec elle. Tout a son terme, et celui de l'incertitude est enfin arrivé.

Votre Majesté peut-elle aujourd'hui s'allier ouvertement avec ceux qui prétendent réformer la constitution? ou doit-elle généreusement se dévouer, sans réserve, à la faire triompher? Telle est la véritable question, dont l'état actuel des choses rend la solution inévitable.

Quant à celle, très-métaphysique, de savoir si les Français sont mûrs pour la liberté, sa discussion ne fait rien ici; car il ne s'agit point de juger ce que nous serons devenus dans un siècle, mais de voir ce dont est capable la génération présente.

La déclaration des droits est devenue un évangile politique ; et la constitution française, une religion pour laquelle le peuple est prêt à périr. Aussi, l'emportement a-t-il été déjà quelquefois jusqu'à suppléer à la loi ; et lorsque celle-ci n'était pas assez réprimante pour contenir les perturbateurs, les citoyens se sont permis de les punir eux-mêmes. C'est ainsi que des propriétés d'émigrés, ou de personnes reconnues pour être de leur parti, ont été exposées aux ravages qu'inspirait la vengeance ; c'est pourquoi tant de départemens ont été forcés de sévir contre les prêtres que l'opinion avait proscrits, et dont elle aurait fait des victimes.

Dans ce choc des intérêts, tous les sentimens ont pris l'accent de la passion. La patrie n'est point un mot que l'imagination se soit complue d'embellir : c'est un être auquel on a fait des sacrifices, à qui l'on s'attache chaque jour davantage, par les sollicitudes qu'il cause ; qu'on a créé par de grands efforts, qui s'élève au milieu des inquiétudes, et qu'on aime par ce qu'il coûte, autant que par ce qu'on en espère. Toutes les atteintes qu'on lui porte, sont des moyens d'enflammer l'enthousiasme pour elle.

A quel point cet enthousiasme va-t-il monter, à l'instant où les forces ennemies réunies au dehors, se concertent avec les intrigues intérieures, pour porter les coups les plus funestes?

La fermentation est extrême dans toutes les parties de l'empire : elle éclatera d'une manière terrible, à moins qu'une confiance raisonnée dans les intentions de Votre Majesté, ne puisse enfin la calmer. Mais cette confiance ne s'établira pas sur des protestations; elle ne saurait plus avoir pour bases que des faits.

Il est évident pour la nation française, que sa constitution peut marcher ; que le gouvernement aura toute la force qui lui est nécessaire, du moment où Votre Majesté, voulant absolument le triomphe de cette constitution, soutiendra le corps législatif de toute la puissance de l'exécution,

ôtera tout prétexte aux inquiétudes du peuple, et tout espoir aux mécontens.

Par exemple, deux décrets importans ont été rendus; tous deux intéressent essentiellement la tranquillité publique et le salut de l'État. Le retard de leur sanction inspire des défiances : s'il est prolongé, il causera des mécontens; *et, je dois le dire, dans l'effervescence actuelle des esprits, les mécontentemens peuvent mener à tout.*

Il n'est plus temps de reculer, il n'y a même plus moyen de temporiser. La révolution est faite dans les esprits; elle s'achèvera au prix du sang et sera cimentée par lui, si la sagesse ne prévient pas des malheurs qu'il est encore possible d'éviter.

Je sais qu'on peut imaginer tout opérer et tout contenir par des mesures extrêmes : mais, quand on aurait déployé la force, pour contraindre l'Assemblée; quand on aurait répandu l'effroi dans Paris, la division et la stupeur dans ses environs, toute la France se lèverait avec indignation, et, se déchirant elle-même dans les horreurs d'une guerre civile, développerait cette sombre énergie, mère des vertus et des crimes, toujours funeste à ceux qui l'ont provoquée.

Le salut de l'État et le bonheur de Votre Majesté sont intimement liés; aucune puissance n'est capable de les séparer : de cruelles angoisses et des malheurs certains environneront votre trône, s'il n'est appuyé par vous-même sur les bases de la constitution, et affermi dans la paix que son maintien doit enfin nous procurer.

Ainsi, la disposition des esprits, le cours des choses, les raisons de la politique, l'intérêt de Votre Majesté rendent indispensable l'obligation de s'unir au corps législatif et de répondre au vœu de la nation; ils font une nécessité de ce que les principes présentent comme devoir; mais la sensibilité naturelle à ce peuple affectueux, est prête à y trouver un motif de reconnaissance. On vous a cruellement trompé, Sire, quand on vous a inspiré de l'éloignement ou de la méfiance de ce peuple facile à toucher; c'est en vous inquiétant

perpétuellement, qu'on vous a porté à une conduite propre à l'alarmer lui-même. Qu'il voie que vous êtes résolu à faire marcher cette constitution à laquelle il a attaché sa félicité; et bientôt vous deviendrez le sujet de ses actions de grâces.

La conduite des prêtres en beaucoup d'endroits, les prétextes que fournissait le fanatisme aux mécontens, ont fait porter une loi sage contre les perturbateurs : que Votre Majesté lui donne sa sanction ! la tranquillité publique la réclame, et le salut des prêtres la sollicite. Si cette loi n'est en vigueur, les départemens seront forcés de lui substituer, comme ils font de toutes parts, des mesures violentes; et le peuple irrité y suppléera par des excès.

Les tentatives de nos ennemis, les agitations qui se sont manifestées dans la capitale, l'extrême inquiétude qu'avait excitée la conduite de votre garde, et qu'entretiennent encore les témoignages de satisfaction qu'on lui a fait donner, par Votre Majesté, par une proclamation vraiment impolitique dans la circonstance; la situation de Paris, sa proximité des frontières, ont fait sentir le besoin d'un camp dans son voisinage. Cette mesure dont la sagesse et l'urgence ont frappé tous les bons esprits, n'attend encore que la sanction de Votre Majesté. Pourquoi faut-il que des retards lui donnent l'air du regret, lorsque la célérité lui gagnerait tous les cœurs ! Déjà, les tentatives de l'état-major de la garde nationale parisienne contre cette mesure, ont fait soupçonner qu'il agissait par une inspiration supérieure; déjà les déclamations de quelques démagogistes outrés, réveillent les soupçons de leurs rapports avec les intéressés au renversement de la constitution; déjà l'opinion compromet les intentions de Votre Majesté; encore quelque délai, et le peuple contristé verra dans son roi l'ami et le complice des conspirateurs !

Juste ciel ! auriez-vous frappé d'aveuglement les puissances de la terre ! et n'auront-elles jamais que des conseils qui les entraînent à leur ruine !

Je sais que le langage austère de la vérité est rarement accueilli près du trône ; je sais aussi, que c'est parce qu'il ne s'y fait presque jamais entendre, que les révolutions deviennent nécessaires : je sais surtout, que je dois le tenir à Votre Majesté, non-seulement comme citoyen soumis aux lois, mais comme ministre, honoré de sa confiance, ou revêtu de fonctions qui la supposent : et je ne connais rien qui puisse m'empêcher de remplir un devoir dont j'ai la conscience.

C'est dans le même esprit que je réitérerai mes représentations à Votre Majesté, sur l'obligation et l'utilité d'exécuter la *loi* qui prescrit d'avoir un secrétaire au Conseil. La seule existence de la *loi* parle si puissamment, que l'exécution semblerait devoir suivre sans retardement ; mais il importe d'employer tous les moyens de conserver aux délibérations la gravité, la sagesse et la maturité nécessaires : et pour des ministres responsables, il faut un moyen de constater leurs opinions ; si celui-là eût existé, je ne m'adresserais pas par écrit en ce moment à Votre Majesté.

La vie n'est rien pour l'homme qui estime ses devoirs au-dessus de tout : mais après le bonheur de les avoir remplis, le bien auquel il soit encore sensible est celui de prouver qu'il l'a fait avec fidélité ; et cela même est une obligation pour l'homme public.

Le 10 juin 1792, l'an IV de la liberté.
Signé Roland.

Note (D), *page* 377.

Détails intéressans sur le changement du ministère, par un témoin des faits.

Le renvoi du ministre de la guerre, M. Servan, opéré le 12 juin, à huit heures du soir, annonçant que le roi re-

jetait absolument les mesures que le patriotisme de ce ministre lui avait fait proposer, ceux des autres ministres qui partageaient son opinion sur ces mesures, parce qu'ils étaient animés des mêmes principes, se rassemblèrent le soir même, vers dix heures, pour examiner ce que leur imposaient les circonstances.

L'examen des causes de cet événement devait les porter à celui de la conduite de M. Dumouriez, qui avait critiqué dans le public, et au Conseil, les mesures proposées par M. Servan; qui avait opéré son renvoi pour le remplacer; et dont ils avaient eu déjà plus d'une fois sujet de s'entretenir.

Lors de leur arrivée au ministère, ils avaient vu, dans M. Dumouriez, un homme dont la légèreté de caractère, le peu de moralité dans la conduite, et l'habitude de l'intrigue, pouvaient inspirer des inquiétudes. Mais la franchise avec laquelle il paraissait professer le plus vigoureux patriotisme, la manière décidée dont il s'était prononcé à cet égard, la liberté qui régnait dans ses expressions au Conseil, lorsqu'il s'agissait du maintien de la constitution en général, annonçaient qu'il s'était dévoué à marcher dans le sens de la révolution, et que du moins ses intérêts et une sorte de gloire l'attachaient à la bonne cause.

Lorsqu'il avait été question de la guerre, M. Dumouriez avait manifesté le zèle, la chaleur et l'indignation qui animaient les bons Français : il avait répondu à toutes les objections faites dans le Conseil sur notre état et nos préparatifs, par les assurances réitérées de la meilleure disposition des choses, et de toutes les probabilités de succès. Le ministre de la guerre, M. De Grave, justifiait ces assurances par son témoignage; et les autres ministres, non juges dans cette partie, n'avaient plus eu à se déterminer que par les raisons de politique et de morale qui établissaient l'utilité, la nécessité de la déclaration de guerre.

Après que les échecs de Mons et de Tournay, les plaintes de l'armée, et diverses réclamations, eurent éveillé la défiance,

M. Dumouriez lui-même fut alors de l'avis d'un camp ; il est vrai qu'il projetait de le former de troupes de ligne, et qu'il montrait le désir de le commander. Lorsque l'activité de M. Servan, parvenu au ministère, sa loyauté, son patriotisme et sa fermeté eurent fait prendre une nouvelle face aux bureaux de la guerre, et à l'état de l'armée, M. Dumouriez avait paru se lier plus particulièrement avec M. Lacoste ; ils avaient souvent des conférences particulières, et tous deux se permettaient de parler fort mal de l'Assemblée nationale. Cependant le jour du licenciement de la garde de Sa Majesté, M. Dumouriez, qui avait été mandé chez le roi, et y avait passé une heure entière, tandis que ses collègues attendaient pour le Conseil dans la salle où il s'assemble, leur avait rendu le soir même un compte si singulier de ce qui s'était passé chez le roi, que ses discours semblaient être une nouvelle preuve qu'il n'avait nulle intelligence avec la cour. Il leur avait peint le courroux de la reine, qu'il avait trouvée près de son auguste époux, à qui elle reprochait de s'être laissé enlever sa garde, de tout perdre par la faiblesse de son caractère, et sa lenteur à prendre de grandes mesures. Il est impossible de rendre en même temps, avec plus de force, de légèreté et de ridicule que l'avait fait M. Dumouriez, les transports et les pleurs de la reine ; il avait relevé ce qui lui était échappé, qu'*elle s'était aperçue que depuis trois jours on avait retourné la garde nationale.* Il avait appuyé sur l'embarras dans lequel il s'était trouvé, et répété à ses collègues ce qu'il avait cru devoir dire au roi et à la reine, sur la nécessité de faire marcher la constitution, et de la vouloir sincèrement.

La conduite de M. Dumouriez, à l'occasion de cette étrange scène, vint encore balancer les craintes qu'il inspirait quelquefois ; on attribuait à sa légèreté ce qu'il offrait de répréhensible, et ce caractère même semblait exclure la dissimulation qu'il fallait lui supposer, s'il ne travaillait pas réellement au maintien de la constitution.

D'un autre côté, et presque en même temps, M. Dumouriez avait fort mal reçu les avis qui lui avaient été donnés sur M. Bonne-Carrère (1), dont l'agence était loin d'honorer son ministère, et auquel on reprochait une affaire honteuse, dont effectivement il n'y avait pas de preuves juridiques, mais sur laquelle étaient rassemblées assez de preuves morales, pour obliger un ministre honnête à renvoyer un pareil agent. Au contraire, M. Dumouriez s'était éloigné des amis respectables qui lui avaient donné cet avis, il avait cherché à éloigner d'eux ses collègues.

Enfin, lors du décret sur la fédération, M. Dumouriez s'était élevé avec force contre sa sanction au Conseil; il avait soutenu, justifié l'opposition du roi, et ses déclamations contre l'Assemblée nationale étaient devenues plus indécentes que jamais. M. Lacoste, toujours d'accord avec lui dans les déclamations de ce genre, s'était contenté du silence le plus absolu sur la sanction du décret de la fédération. Le renvoi de M. Servan devait donc achever d'expliquer ces circonstances et de démasquer M. Dumouriez. Il était donc vrai qu'il n'y avait rien à attendre que contradictions, intrigues et bassesses d'un ministre qui gardait sans pudeur Bonne-Carrère pour son agent, qui avait chez lui la sœur d'un Rivarol, vivait publiquement avec elle, et par elle était environné de la fange de l'aristocratie; il était donc vrai que des patriotes ne pouvaient espérer de faire le bien avec un tel collègue, et ne devaient plus le regarder comme tel. Il fallait donc, ou donner sa démission, ou demander au roi le renvoi de M. Dumouriez? Ce dernier parti était le plus convenable, c'était un dernier effort pour le salut public. Mr Roland se chargea de rédiger une lettre en conséquence, et voici celle qu'il proposa à MM. Clavière et Duranthon, qui s'ajournèrent au lendemain matin pour revenir chez lui, avec quelques amis.

---

(1) Voyez plus haut, page 382.

« SIRE,

» Appelés par vous dans un poste honorable, mais périlleux, des hommes dévoués à la constitution ne pouvaient s'y rendre que dans l'espérance de concourir à son triomphe. Ils croyaient à la conformité des principes entre tous les membres de votre Conseil. Cette conformité n'était qu'apparente, et la suite des faits a prouvé qu'elle n'existe pas; le bien n'est donc plus possible pour les personnes qui, destinées à l'opérer ensemble, ne tendent pas au même but. Il faut donc des changemens dans le Conseil. C'est à Votre Majesté de choisir les objets de sa confiance. Quant à nous qui, déjà depuis quelque temps, avons senti les différences, nous devons lui déclarer qu'il ne nous est plus possible de nous asseoir au Conseil avec M. Dumouriez. Les *principes* qu'il a manifestés dans ses discours et ses actions; sa *conduite politique*, dont l'inconsidération, la légèreté, la versatilité ont compromis les intérêts de la France; son *caractère d'intrigue, la protection qu'il accorde aux hommes corrompus*, nous interdisent toute communication avec lui.

» Le *salut public*, auquel nous devons être dévoués sans réserve, et la *vérité*, dont nous sommes religieux observateurs, nous obligent à cette déclaration.

» Après avoir ainsi satisfait au vœu de notre conscience, il ne nous reste plus qu'à attendre les ordres de Votre Majesté. »

MM. Clavière et Duranthon, d'accord sur les principes de la lettre et la vérité de ce qu'elle exposait, ne furent pas d'avis de son envoi. Le premier préférait de se rendre en personne chez le roi, et de lui dire de vive voix ce qu'on lui aurait écrit; M. Duranthon penchait pour attendre son renvoi, plutôt que de le demander d'aucune manière. M. Roland insistait sur la nécessité de se prononcer, *sans délai*, parce que la chose publique l'exigeait; *sans détour*, parce que la franchise la plus entière doit accompagner la profes-

sion des bons principes ; *par écrit*, parce qu'il n'y avait pas de certitude d'être écoutés ou bien entendus, autrement. La discussion fut longue, et son récit ne prouverait ici que ce que savent les personnes qui ont observé le monde, c'est que rien n'est plus rare que la force de caractère, en même temps que c'est la chose la plus indispensable pour la bonne conduite des grandes affaires.

Les conciliateurs, dont les petits moyens sont toujours démontrés mauvais, s'arrêtèrent à la démarche d'aller chez le roi, et de se rendre, en passant, chez M. Lacoste, pour l'inviter à s'y joindre. Celui-ci, bien plus encore que M. Duranthon, répugnait non-seulement à se prononcer avec vigueur, mais à provoquer le roi à quelque mesure que ce fût. Durant la discussion, M. Duranthon reçut l'ordre d'aller trouver le roi, toute affaire cessante. Alors, MM. Roland et Clavière le chargèrent d'exprimer à Sa Majesté tout ce qu'ils se proposaient de lui dire, en le priant d'y mettre pour eux toute la fermeté qu'ils lui avaient montrée, et ils ajoutèrent qu'ils se rendaient à son hôtel pour y attendre le résultat de sa double mission. M. Duranthon revint chargé du congé de ses deux collègues, et bientôt contre-signe la lettre, par laquelle le roi notifie à l'Assemblée le renvoi de ses ministres.

Si je regrette quelque chose, ajoute l'auteur de ces détails, c'est de n'avoir pas profité de la facilité que j'aurais eue à me procurer copie de nombre de pièces dont la publication serait intéressante aujourd'hui, et achèverait de jeter le plus grand jour sur les différentes parties du ministère. Mais ce que présente ce recueil, suffira pour faire juger à l'Europe entière et à la postérité, des hommes également haïs et calomniés par la cour et ses partisans, par les prétendus modérés Feuillans, dont l'esprit de secte repousse quelquefois la justice même, quand elle se présente avec des noms de Jacobins, et par les démagogistes outrés, classe de patriotes égarés par leur propre zèle, et quelques ambitieux dont les ennemis de la liberté ont, partout et de tout temps,

su faire les instrumens de leurs complots perfides, pour étouffer la liberté dans sa naissance. C'est le sort de la raison de n'être accueillie d'abord d'aucun parti, parce qu'elle n'appartient qu'à elle-même, et de finir par réunir tous les suffrages et tous les regrets.

La cour s'était flattée de discréditer les Jacobins, en prenant des ministres qui tinssent à leur société; l'*aristocratie* souriait à leur choix dans cette espérance. Mais, au lieu d'énergumènes ineptes, qu'elle attendait et qu'elle eût tant aimé de livrer au mépris, elle a reconnu, avec dépit, des hommes à caractère, dont les vues, la sagesse et l'intégrité soutiendraient efficacement la constitution, qu'elle veut altérer ou renverser; elle n'a plus songé qu'à s'en défaire assez tôt pour qu'ils n'eussent pas le temps d'assurer cet état de choses constant, trop difficile à changer. Les Feuillans qui prêchent la constitution sans aimer l'égalité, n'ont pu goûter des hommes austères qui en professaient la doctrine et sauraient en conserver les droits. Les démagogistes ou exagérés, dont la foule se porte impétueusement vers des changemens qu'il faut attendre du progrès des lumières et de la marche du temps, et dont quelques chefs paraissent tendre aux révolutions, pour y trouver des places qui leur conviennent, ne pouvaient mieux s'accommoder de la conduite sage de ministres qui allaient maintenir l'état des choses, faire exécuter, avec indépendance et l'exactitude la plus rigoureuse les lois sous lesquelles l'usage paisible de la constitution pouvait seul amener les réformes dont l'expérience démontrerait la nécessité, et qui seraient d'autant meilleures et plus sûres, que la nation entière aurait le temps de les juger, de les préparer, et de les faire de la manière la plus authentique et la plus légale.

Les principes répandus dans les circulaires des ministres patriotes, leur bon effet sur les sociétés et le bien de l'administration, ont fait sentir et redouter l'empire de la raison. On a vu tout ce dont deviendrait capable une nation dont les

individus se réunissent et confèrent sur leurs intérêts, pour les défendre et les conserver avec la démonstration du droit, l'autorité des lumières, et la force d'une réunion fraternelle, universelle. Dès-lors, tous les efforts de l'aristocratie ont dû tendre à discréditer, avilir et contrarier les sociétés *patriotiques*; elle n'a rien épargné, elle ne négligea rien pour les écraser par la force, ou les dissoudre par l'anarchie. C'est aux bons citoyens de les maintenir par la *justesse de leurs principes*, *la modération de leur conduite et la constance de leur courage*. Toujours la loi à la main et la DÉCLARATION DES DROITS devant les yeux, toujours *sages*, mais toujours *fermes*, qu'ils sachent qu'ils peuvent et doivent s'unir, s'éclairer et se soutenir mutuellement; ils finiront par déjouer tous les tyrans.

La réunion de tous les citoyens dans les sociétés patriotiques, si elle eût été fortifiée par ceux-là mêmes qui n'ont travaillé que pour lui nuire, serait actuellement perfectionnée; au lieu de quelques désordres que ceux-là mêmes qui les nourrissent et les excitent, ont l'infamie de nous reprocher, ces sociétés offriraient le tableau journalier de l'exercice de toutes les vertus qui caractérisent un peuple libre, et qui ne peuvent naître et se nourrir que dans ses assemblées.

(Extrait du Recueil dont il est parlé à la page 434.)

Note (E), *page* 379.

Extrait du procès-verbal de l'Assemblée nationale, *du mardi* 13 *juin* 1792, *l'an IV de la liberté*.

Lettre de M. Roland qui annonce à l'Assemblée l'ordre que le roi lui a donné de remettre le portefeuille du département à M. Mourgues, et qui lui communique une lettre qu'il a adressée au roi lundi dernier.

Lecture est faite de la copie de cette lettre au roi ; on en demande l'impression, l'insertion au procès-verbal et l'envoi aux 83 départemens : ces trois propositions, mises successivement aux voix, sont décrétées.

On demande qu'il soit décrété que M. Roland emporte les regrets de la nation ; cette proposition est adoptée.

En conséquence, l'Assemblée nationale, après avoir décrété l'urgence, décrète que MM. Roland, Servan et Clavière, sortant du ministère, emportent les regrets de la nation, et que le présent décret sera envoyé aux 83 départemens.

Collationné à l'original par nous secrétaires de l'Assemblée nationale.

A Paris, le 19 juin 1792, l'an IVe de la liberté.

Signés, Quinette, De Launay d'Angers, Merle, *secrétaires*.

Note (F), *page* 385.

Réponse du général Dumouriez au ministre Roland.

Sainte-Menehould, le 5 octobre, l'an Ier de la république.

Je reçois, dans le moment, votre lettre du 4, mon cher et ancien collègue, et je suis fort aise de vous voir disposé à m'aimer, parce que l'attachement d'un honnête homme est la meilleure des récompenses que je puisse obtenir.

Je lève demain le camp célèbre de Sainte-Menehould, pour suivre les Prussiens, Hessois, Autrichiens et émigrés : je pense comme vous sur l'utilité qu'il y aurait à séparer les premiers, et j'y travaillerai en temps et lieu. Ce n'est pas encore le moment ; il faut, avant tout, châtier l'orgueil du despote Bulgare, mais je vous assure que, d'après mes conférences avec son confident Manstein, cela n'est pas très-éloigné ; et je profiterai des occasions qui s'en présenteront pour renouer avec dignité.

Les trois commissaires de la Convention nationale s'en retournent très-satisfaits, et je m'en rapporte à eux pour les comptes qu'ils ont à rendre.

J'ai ici le C. Valmont, commissaire du pouvoir exécutif, qui m'est entièrement utile, et que je désire garder avec moi pendant toute la campagne. Faites en sorte que sa mission soit continuée auprès de l'armée que je commande. Il a infiniment de zèle, de patriotisme et de grands moyens, pour servir la chose publique. Vous jugez, mon cher Roland, que je ne perds pas de vue les dangers du épartement du Nord, et le besoin qu'il a de secours : dès demain je ferai mes dispositions pour y porter un corps de troupes de trente mille hommes dont je prendrai le commandement moi-même, parce que je suis de cette province, et qu'on y a grande confiance en moi. J'arrangerai d'abord le plan de ce qui restera à faire dans ce pays-ci, et j'en chargerai le brave Kellermann, dont je suis parfaitement content. Pendant la marche des troupes, j'irai passer trois jours à Paris, pour convenir de toutes les dispositions à prendre, et je serai fort aise de vous y embrasser.

FIN DES ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES ET DES PIÈCES OFFICIELLES DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

MÉMOIRES PARTICULIERS.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

APERÇU.

NOTICES HISTORIQUES SUR LA RÉVOLUTION.

ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES ET PIÈCES OFFICIELLES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

